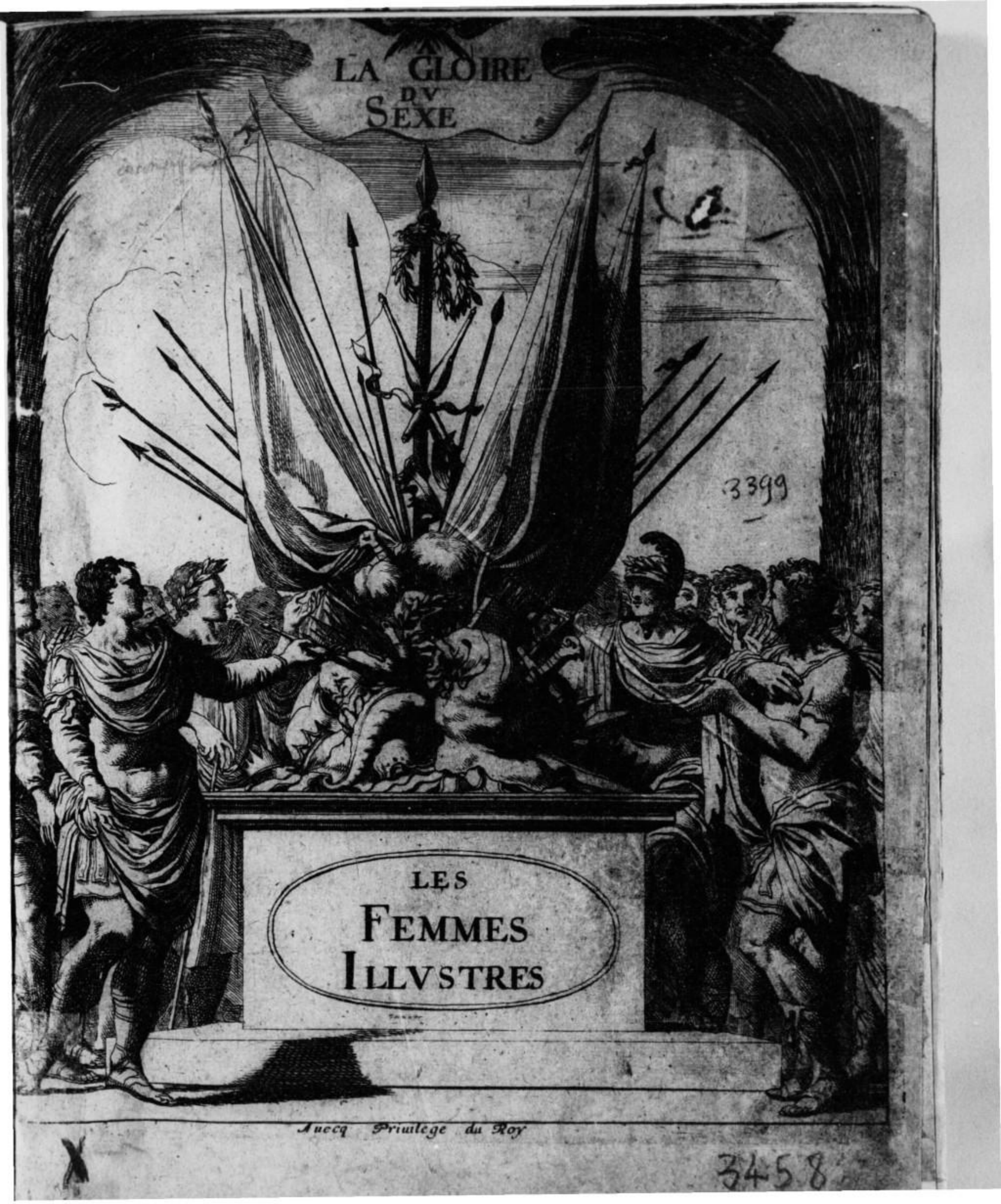


3399
3458

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

X 3323
(A.3. D2)

X.3323.
A2

LES FEMMES ILLVSTRES.

OV

LES HARANGVES HEROYQVES, DE Mr DE SCVDERY.

SECONDE PARTIE.

BIBLIOTEQUE ROYALE

A PARIS,
Chez { TOVSSAINCT QVINET, & NICOLAS DE SERCY. } au Palais.

M. D C. XLIIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AVX
DAMES.

IL eſt certain que toutes les promeſſes doiuent eſtre inuiolables: mais lors qu'elles ſont faites aux Perſonnes comme vous, elles doiuent eſtre Sacrées. Ce qui n'eſt qu'infidelité en toute autre rencontre, eſt ſacrilege en celle cy: & quoy que les menteurs de l'Antiquité, ayent dit que les Dieux ſe moquent des ſermens qu'on vous fait, ce crime ne demeu-

re pas ſi abſolument impuny qu'ils diſent ; puis que la honte & le repentir, ſont les châtimens infaillibles, d'vne action ſi baſſe & ſi lâche. C'eſt donc, ILLVSTRES DAMES, pour ne tomber pas moy meſme, dans l'erreur que ie condamne aux autres, & pour m'aquiter de ce que ie vous auois promis, que ie fais voir le iour à cette Seconde Partie de mes HARANGVES HEROIQVES. Elles ont (comme les premieres) la Gloire de voſtre Sexe pour objet : & c'eſt par elles que ie tâche, d'acheuer l'Arc de Triomphe que i'ay Conſacré à cette Gloire, en y adjouſtant vn Trophée, auſſi ſuperbe que glorieux; puis qu'il eſt compoſé des Armes, des Sceptres, & des Couronnes, de

tant

plus d'vne fois, receuez ce dernier Present comme l'autre, & d'auſſi bon cœur qu'il vous eſt offert.

TABLE DES HARANGVES
contenuës en ce Volume.

POlixene à Pirrhe, page 1
Bradamante à Roger, p.31
Marphiſe à Bradamante, p.67
Laodamie à Protheſilas, p.115
Amarille à Titire, p.143
Clorinde à Tancrede, p.203
Erminie à Arſete, p.229
Helene à Paris, p.261
Hecube aux Femmes Troyennes, p.289
Angelique à Medor, p.319
Andromache à Vliſſe, p 355
Briſeis à Achille, p.385
Didon à Barcé, p.417
Chariclée à Theagene, p.449
Alceſte à Admete, p.477
Penelope à Laerte, p.505
Enone à ſes Compagnes, p.531
Genievre à Ariodant, p.561
Sophronie à Olinde, p.585
Armide à Renaud, p.607

TABLE DES SVIETS DE CES Harangues.

QVe la Mort vaut mieux que la Seruitude.

Que l'Amour eſt preferable à l'Honneur.

Que l'Honneur eſt preferable à l'Amour.

Que l'on doit ſe conſeruer pour la Perſonne aimée.

Que la vie Champeſtre eſt preferable à celle des Villes.

Que l'Amour ne doit point mourir auec l'Amante.

Que l'Amour ne doit aller que iuſqu'au Tombeau.

Que la Beauté n'eſt pas vn bien.

Que le Malheur n'a point de bornes que la Mort.

Que l'Amour vient de la ſeule inclination.

Que les Tombeaux doiuent eſtre inuiolables.

Qu'on peut eſtre Eſclaue & Meſtreſſe.

Qu'on ne doit point faillir par exemple.

Que qui n'a point eu de mal ne connoit pas le plaiſir.

Que l'Amour conjugale doit ſurpaſſer toutes les autres.

Que l'abſence eſt pire que la Mort.
Que la haine ne doit point aller au delà du Tombeau.
Que les aparences ſont trompeuſes.
Que la Mort eſt plus facheuſe en la Perſonne aimée qu'en ſoy meſme.
Que tout eſt permis en l'Amour comme en la Guerre.

Fautes d'Impreſſion.

PAge 3. ligne 12. il faut vn poinct au lieu d'vne virgule.
Page 25. ligne 2. de, liſez des:
Page 75. ligne 13. deliurée, liſez deliuré.
Page 114. ligne 1. ſouuenir, liſez le ſouuenir.
Page 124. ligne 7. qne, liſez que.
Page 133. ligne 15. conſerur, liſez conſeruer.
Page 165. ligne 2. quant, liſez quand.
Page 175. ligne 5. chaigez, liſez chargez.
Page 296. ligne 19. continel, liſez continuel:
Page 314. ligne 23. la Sepulture, liſez ta Sepulture.
Page 331. ligne 9. tronué, liſez trouué.
Page 350. ligne 17. de le contenter, liſez de les contenter.
Page 353. ligne 3. amouroux, liſez amoureux.
Page 367. ligne 7. ſuffiré, liſez ſuffire.
Page 376. ligne 22. fortnne, liſez fortune.
Page 378. ligne 23. i'aye, liſez l'aye.
Page 413. ligne 9. vons, liſez vous.
Page 447. ligne 3. monrir, liſez mourir.
Page 456. ligne 3, manquent, liſez manque.
Page 466: ligne 1. fuueſtes, liſez funeſtes.
Page 487. ligne 25. ennems, liſez ennemis.
Page 488. ligne 17. fi, liſez ſi.
page 493. ligne 3. mouroient, liſez mourroient.
page 517. ligne 1. il faut vne virgule au lieu d'vn poinct.
page 530. ligne 4. paſſionniz, liſez paſſionnez.
page 548. ligne 10. vn vrne, liſez vne vrne.
page 558. ligne 24. malheurenſe, liſez malheureuſe.
page 575. ligne 15. tonte, liſez toute.
page 671. ligne 15. commes, liſez comme.

ARGVMENT.

Comme les Grecs s'en retournoyent en leur Païs, apres la prise de Troye, l'Ombre d'Achille s'aparut à eux, qui d'vne voix espouuentable & menaçante, leur reprocha leur ingratitude & leur oubly; & leur demanda en fin, pour recompense de ses grands exploits, & de la vie qu'il auoit perduë en ce long & fameux Siege d'Illion; que Polixene fille de Priam, dont il auoit esté amoureux, fust sacrifiée sur son Tombeau, Quoy que cette demande fust infiniment cruelle, la crainte d'vn Mort que les Grecs auoient tant redouté viuant, luy fit obtenir ce qu'il demandoit: de sorte que Pirrhe son fils la fut prendre, pour l'immoller aux impitoyables Mannes de son

Pere. Et ce fut en ce funeſte inſtant, où nous ſuppoſons que cette belle & genereuſe Princeſſe, luy fit le diſcours que vous allez voir, par lequel elle pretendit luy prouuer, QVE LA MORT VAVT MIEVX QVE LA SERVITVDE.

POLIXENE

C'est icy que la Victime
Meriteroit vn Autel;
Tombant sous le coup mortel,
Et jeune, et belle, et sans crime.

Auecq Priuilege du Roy

POLIXENE

A PIRRHE.

NE craignez pas que le desir de la Vie, me face auoir recours à des larmes, pour exciter la compassion en vostre ame : le cœur de Polixene est trop grand pour craindre la mort ; & son esprit est trop raisonnable & trop genereux, pour ne la preferer pas à la seruitude. Ceux que l'on fait descendre du Thrône auec violence, ne doiuent point aprehender de descendre au Tombeau : il vaut mieux qu'ils cessent de viure, que de commencer d'estre Esclaues ; & il vaut mieux n'estre rien du tout, que de suruiure à sa gloire & à son bonheur. Ne craignez donc pas, que la Victime

s'eſchape du pied de l'Autel; elle ſouhaite la mort, que vous luy allez donner; elle voit ſans frayeur le coûteau qui luy doit percer le ſein; & l'Ombre d'Achille ne demande pas la fin de ſa vie auec plus d'ardeur, qu'elle la demande elle-meſme. Qu'atendez vous donc, pour acheuer cette funeſte ceremonie? il n'eſt point beſoin de s'amuſer à tous les apréts d'vn Sacrifice ordinaire; car ie ne penſe pas qu'il y aye aucun des Dieux qui puiſſe receuoir fauorablement, celuy que vous allez faire en ce iour. La Victime eſt pure & innocente, ie l'aduouë; mais ſi ie ne me trompe, elle noircira la main qui reſpandra ſon ſang; le Sacrificateur deuiendra criminel; & le Sacrifice ne ſera auantageux, qu'à la Victime ſeulement. Mais que fay-je en cette occaſion! il ſemble à m'entendre parler de cette ſorte, que ie veuille retenir le bras qui me doit fraper! Non Pirrhe, ce n'eſt pas mon deſſein; au contraire, ie cherche à vous irriter, afin de haſter ma mort. Ie voy auec impatience & auec inquietude; que ma naiſſance, ma jeu-

neſſe,

neſſe, & ma condition preſente, vous inſpirent quelques ſentimens de tendreſſe : ie crains meſme que ma conſtance ne vous donne de la compaſſion ; & i'aprehende en fin, tout ce qu'vne moins genereuſe que moy deſireroit. Mais ſouuenez-vous, pour ne vous laiſſer pas fléchir à la pitié, que vous eſtes Grec, que ie ſuis Troyenne, que vous eſtes fils d'Achille, que ie ſuis fille de Priam, & ſœur de Paris ; qui pour vanger la mort du genereux Hector, tua ce cruel Achille voſtre Pere & mon ennemy. Car que l'on ne me die point qu'il eſtoit deuenu mon Amant, depuis le funeſte iour qu'il me vit aux funerailles de mon frere ; & que meſme, c'eſt encor par vn ſentiment d'affection, que ſon Ombre veut que l'on me ſacrifie ſur ſon Tombeau : non Pirrhe, non, Achille ne fut que mon enniemy, & ne fut iamais mon Amant : du moins ſçay-je bien, que i'aime mieux eſtre ſa Victime, que d'auoir eſté ſa Meſtreſſe. Les yeux de Polixene ſeroient coupables, s'ils auoient pû donner de l'amour au meurtrier de ſon frere : & elle s'eſtimeroit tres-

malheureuſe, ſi on la pouuoit ſoupçonner, d'auoir contribué quelque choſe, pour vne ſemblable conqueſte. I'ay ſouhaité de luy percer le cœur, ie l'aduouë; mais non pas de me l'aſſujetir: i'ay deſiré ſa mort, & non ſon amour; & i'ay en fin eu pour luy toute la haine que l'on peut auoir, pour l'ennemy de ſon ſang, pour le deſtructeur de ſa Patrie, & pour le meurtrier d'Hector. Que ſi toutéfois vous voulez publier par toute la Terre, que le Vainqueur du Grand Hector a eſté vaincu, non pas par la beauté de Polixene, mais par ſa douleur ſeulement; publiez auſſi que Polixene n'a pas eſté vaincuë par les ſubmiſſions d'Achille; que les larmes qu'il a reſpanduës, n'ont point effacé le ſang que ſon frere auoit reſpandu par ſa main; & que lors que Priam & tous les Princes de Troye, ont voulu pour le ſalut public, l'immoller à la paſſion d'Achille, afin d'obtenir la paix; publiez, dis-je, qu'elle s'y eſt oppoſée de toutes ſes forces; qu'elle n'y a iamais conſenty; & que la mort qu'elle ſe prepare à receuoir en ce iour, eſt la ſeule

complaiſance qu'elle a iamais euë; pour la paſſion d'Achille. O Dieux, qui vit iamais vne telle marque d'amour, que celle que ie reçoy preſentement? Achille (à ce qu'on dit) fut Amant de Polixene; mais voyons vn peu quels teſmoignages il luy a rendus, de la paſſion & du reſpect qu'il a eus pour elle. Tant qu'il a veſcu, il n'a employé ſa Valeur, que contre tout ce qu'elle a aimé, & contre tout ce qu'elle a dû aimer: ie l'ay veu, ce cruel Achille, pourſuiure tous les miens auec vne opiniaſtreté, qui tenoit plus de la fureur, que du veritable courage. Ie l'ay veu cent fois du haut de nos Ramparts, tremper ſes mains dans mon ſang. Mais, ô pitoyable ſpectacle! ie l'ay veu combatre le vaillant Hector, ou pour mieux dire, i'ay veu les Dieux irritez contre nous, ſe ſeruir de ſon bras pour ſurmonter celuy qui ſurmontoit tous les autres. Oüy, i'ay veu tomber l'inuincible Hector ſur la pouſſiere, par la volonté du Ciel: mais par la ſeule cruauté d'Achille, i'ay veu cet Achille, non ſeulement combatre mon frere, non ſeulement luy

faire perdre la vie, mais ie l'ay veu par vne inhumanité qui n'eut iamais d'exemple, outrager le corps de son Ennemy tout mort qu'il estoit. Ie l'ay veu se charger de ses despoüilles; ie l'ay veu luy faire des blessures, qu'il ne pouuoit plus ressentir; ie l'ay veu atacher à son Char, celuy qui ne deuoit aller que dans vn Char de Triomphe; ie l'ay veu faire trois fois le tour de nos murailles, traisnant cet Illustre Heros lié par les pieds, & la teste pendante dans la poussiere & dans le sang. Mais que dis-je! Polixene a-t'elle pû voir toutes ces choses sans mourir! ou ce qui est le plus estrange, Polixene a-t'elle pû donner de l'amour, au plus cruel de ses Ennemis? Ouy, Polixene a vescu, & ses larmes à ce qu'on dit, ont attendry le cœur de l'impitoyable Achille. Il a pleuré comme elle, aux funerailles d'Hector; il a souhaité la paix auec Priam, & luy a demandé sa fille. Mais dans ce mesme temps, (ô prodige d'extrauagance, aussi bien que de cruauté!) il a encor vne fois trempé ses mains dans le sang des freres de cette infortunée, dont

il vouloit faire ſa femme ; il a tué Troile de cette meſme main dont il a tué Hector; & de cette meſme main, il vouloit apres receuoir Polixene pour ſon eſpouſe, ſi elle euſt eſté aſſez lâche pour y conſentir. Sont-ce là des marques d'amour ou de haine? eſt-ce vn Amant ou vn Ennemi, qui agit de cette ſorte? ou pour parler plus veritablement, ne ſont-ce pas les actions d'vn furieux & d'vn inſenſé? pour moy, ie vous le confeſſe, toutes ces choſes me ſont incomprehenſibles : car ſi Achille n'eſtoit que mon Ennemy, pourquoy pleurer aux funerailles d'Hector ? & s'il eſtoit deuenu mon Amant, pourquoy déchirer encor vn de mes freres, auec vne cruauté de Tigre? Mais ce qui m'eſtonne & ce qui m'outrage le plus, c'eſt qu'il aye pû s'imaginer, que ie fuſſe capable d'eſcouter ſes pleintes & ſes ſoûpirs ; d'oublier la mort de mes freres ; d'eſtre la Meſtreſſe de leur ennemy, & la femme de leur meurtrier. Cette penſée eſt ſi injurieuſe pour Polixene, qu'elle ne peut meſme comprendre, qu'elle puiſſe eſtre tombée dans le cœur d'A-

chille, tout inhumain qu'il eſtoit. Elle ne peut dis-je s'imaginer, qu'il aye pû croire, que la Sœur d'Hector fuſt aſſez lâche pour cela: car quand il n'auroit eſté que ſon aduerſaire, comme tous les Grecs le ſont, elle n'auroit pas crû facilement, qu'il euſt eu de l'amour pour elle; & n'auroit iamais conſenty à ſon injuſte paſſion. Iugez donc, ſi apres tout ce que ie viens de dire, elle a pû ſe perſuader, qu'Achille aye eſté ſon Amant, & moins conſentir à ſon amour? Mais voyons vn peu les ſentimens qu'il conſerue pour elle dans ſon Tombeau: C'eſt là, que les Grecs & les Troyens, doiuent finir leurs differens; c'eſt dans la Sepulture que tout le monde ſe trouue de meſme party, & que l'amour & la haine doiuent ceſſer; cependant, il ſe trouue qu'Achille n'eſt pas ſatisfait, de la ruine entiere de l'Empire de Priam. L'embraſement de Troye, n'eſt pas vn Bucher aſſez fameux pour ſes Funerailles; & ſes Manes ne ſont pas contentes, de tout le ſang que les Troyens ont reſpandu. Il faut que ſes Cendres ſoyent arroſées de celuy de Poli-

xene: & pour marque de l'amour qu'il a euë pour elle, il faut que ſon fils ſoit ſon Bourreau; & que n'ayant pû eſtre ſa femme, elle deuienne ſa Victime: Certes, pour aimer de cette ſorte, il faut eſtre Grec, & Achille tout enſemble. Ne penſez pourtant pas que ie me pleigne, de cette cruelle procedure; au contraire, ie rends graces aux Dieux, de la bonté qu'ils ont, d'acourcir ma chaine par cette voye: en l'eſtat qu'eſt ma fortune, la mort ne peut que m'eſtre tres-auantageuſe: mais pour me la rendre agreable, on ne pouuoit mieux choiſir, que de me faire perdre la vie, ſur le Tombeau d'Achille. C'eſt mourir en triomphant, que de mourir de cette ſorte; c'eſt voir ſon Ennemy à ſes pieds; c'eſt eſtre vangé de tous les outrages que l'on a receus; & c'eſt remonter ſur le Thrône, que de deſcendre au Cercueil de cette maniere. Que ſi malgré moy, vous voyez quelques marques de triſteſſe ſur mon viſage, ne penſez pas que ce ſoit vn effet de ma crainte, & de la douleur que i'ay de perdre la vie; au contraire, i'en ay de la

joye. Mais s'il m'eſt permis de dire tout ce que ie ſents; la ſeule penſée de l'affliction qu'en receura la malheureuſe Hecube, eſt ce qui fait toutes mes inquietudes. Elle m'a fait naiſtre ſur le Thrône, & ie la laiſſe mourir dans les fers; ie vay recouurer la liberté, & ie la laiſſe dans la ſeruitude; & lors que ie luy tiens lieu de Mary, d'Enfans, & d'Empire; Ie la priue de toutes ces choſes, en la priuant de la conſolation qu'elle rencontre en moy ſeule, & qu'elle ne peut trouuer ailleurs. Hé veuille le Ciel meſurer ſa conſtance à ſes malheurs, ou acourcir ſes iours, pour acourcir ſes infortunes. Helas, eſt-il poſſible, que ie ne puiſſe rien ſouhaiter de plus auantageux, pour celle qui m'a fait voir la lumiere, que de la voir dans la Sepulture? Non, il n'eſt point de puiſſance au monde, qui puiſſe la rendre moins malheureuſe: & les Dieux meſmes, ne pouuant reuoquer le paſſé, ne peuuent luy acorder de fort plus fauorable, que de luy donner la mort, auant qu'elle aprenne la mienne. Car ie ne doute point, encor que ie fuſſe aſſurée, de paſſer ma

ma vie dans l'Eſclauage, que cette infortunée Princeſſe, ne me regrette auec autant d'affliction, que ſi en perdant la clarté, ie perdois toutes les Couronnes du Monde. Les ſentimens de la Nature, ſeront plus puiſſans en elle que ceux de la raiſon; & le deſſein d'acroiſtre ſes deſplaiſirs, fera qu'elle ne trouuera rien qui la doiue conſoler de ma perte, que l'eſperance de la ſienne. Du moins, Prince à qui ie parle, n'ayez pas l'inhumanité, de luy refuſer le corps de ſa fille, ou de ne le luy acorder, qu'en vous en payant la rançon. Car que vous pourroit donner vne Reine, dont l'Empire eſt deſtruit, dont la Ville eſt embraſée, & à laquelle il ne reſte en partage, que les Cendres de ſes Enfans? tant qu'elle a eu des Threſors, elle les a donnez prodigalement, pour retirer les corps de ſes fils, d'entre les mains du cruel Achille: mais aujourd'huy qu'il ne luy demeure rien de tout ce qu'elle a eu, que le ſouuenir de ſon bonheur paſſé, afin d'augmenter ſon malheur preſent; contentez-vous de ſes larmes. C'eſt la ſeule rançon que vous deuez exiger d'elle; & la

ſeule qu'elle vous peut payer. Que ſi la compaſſion n'eſt pas entierement eſteinte en voſtre ame, vous trouuerez que les larmes des Princeſſes malheureuſes, ſont d'vn prix ineſtimable: que les prieres qu'elles font chargees de chaines, ne doiuent point eſtre refuſées, quand elles ne ſont pas injuſtes: & que les Eſclaues qui ont porté des Couronnes, ne doiuent point eſtre traitées auec inhumanité. Permettez donc à la malheureuſe Hecube, de mettre au Tombeau, tous ceux qu'elle a mis au monde: redonnez luy le corps de Polixene, quand Polixene ne ſera plus: & ne refuſez pas cette funeſte grace, à celle dont vous auez enuahy le Royaume, tué les enfans, & poignardé le Mary. Prenez garde qu'en vſant mal de la victoire, vous ne meritiez de trouuer vn iour des Vainqueurs rigoureux, comme vous l'aurez eſté. Les Dieux qui nous oprimẽt aujourd'huy, ſe laſſeront peut-eſtre de vous proteger & de nous nuire; & peut-eſtre encor, que le ſang que ie m'en vay reſpandre, ſera plus fauorable aux Troyens qu'aux Grecs. Ne meſpriſez donc

pas les conseils que ie vous donne, quoy que ie sois vostre ennemie: & respectez en la personne de ceux que vous auez vaincus, ceux qui certainement eussent esté vos Vainqueurs, si le Ciel eust secondé leur courage. Pour moy, qui n'ay plus autre part à la vie, que celle de mourir auec constance, & d'vne maniere qui ne soit pas indigne de tant d'illustres Heros dont ie suis descenduë; ie vous demande pourquoy vous n'acheuez pas promptement, ce que vous auez dessein d'executer? attendez-vous que l'Ombre du cruel Achille, ressorte encor vne fois des Enfers, pour vous redemander Polixene? où croyez-vous me rendre la mort plus cruelle, en me la faisant attendre long-temps? quoy qu'il en soit, hastez vous de satisfaire, & Achille, & Polixene tout ensemble. Si vous atendez dauantage, peut-estre que la pitié vous surprendra, peut-estre que tous les Esclaues Troyens rompront leurs chaines pour me deliurer, peut-estre mesme, que les Grecs aimeront mieux me voir captiue, que me voir mourir; leuez donc le bras, & m'enfoncez le

poignard dans le cœur : ie vous presente le sein ; & sans crainte comme sans regret, ie me resous à ma perte. Ne preparez donc ny fers ny cordeaux pour me retenir : ie n'ay garde de fuir ce que i'irois chercher : & il n'est pas dificile, de sacrifier vne Victime, qui s'offre volontairement ; & qui se seroit sacrifiée elle-mesme, si elle en eust eu le pouuoir. C'est la moindre grace que l'on puisse accorder à vne Princesse, que de mourir libre : comme fille de Priam, & comme Sœur d'Hector, ie dois obtenir ce que ie demande : car qu'importe à l'Ombre d'Achille, si i'ay des liens, ou si ie n'en ay pas, pourueu que ie respande tout mon sang, pourueu que i'expire sur ses Cendres, & qu'en fin ie demeure au pouuoir de la mort ? Mais que cette cruelle Ombre ne s'imagine pas, que la mienne soit sa compagne, dans les tenebres du Tombeau : non, ie seray tousiours, sa plus mortelle ennemie. I'iray, (si les Dieux me le permettent,) errer de Cercueil en Cercueil, à l'entour des ruines de Troye, pour chercher les Sepultures de mes Parens : & m'atachant

inſeparablement à l'Ombre d'Hector, Achille verra lors, ſi le cœur de Polixene eſtoit genereux; s'il eſtoit capable d'eſcouter ſes pleintes, & de reſpondre à ſa paſſion; ou ſi pluſtoſt, elle n'eſtoit pas digne Sœur d'Hector, & digne Fille de Priam. Helas, pourquoy faut-il que les Cendres d'Illion, couurent les Cendres de tant d'illuſtres Perſonnes? Plût aux Immortels, que le ſang que Polixene va reſpandre, pût les retirer de deſſous ces fameuſes ruines, & que ſa mort pût leur redonner la vie. Mais il n'eſt plus temps de faire des vœux inutiles: les Dieux ne changent pas leurs reſolutions; & le Deſtin de Troye, ne ſe peut plus reuoquer. C'eſt à nous ſeulement à ſubir ce que le Sort nous ordonne: & ſoit que nous ſoyons vaincus, ou que nous ſoyons Vainqueurs, nous ſommes eſgalement obligez d'obeïr ſans murmurer, & de receuoir d'vn viſage égal, le bonheur ou l'infortune. C'eſt par ces ſentimens (ô Prince, & Sacrificateur tout enſemble,) que ie demeure ſi tranquile, aux aproches de la mort, que ſi ie ne me trompe, ie voy

plus d'inquietude dans vos yeux, que vous n'en voyez dans les miens. Car il y a cette difference, entre ce que vous allez faire, & ce que ie fay; que i'obeis au Ciel, & que vous obeiſſez à l'Ombre du cruel Achille, qui veut qu'on luy ſacrifie celle qu'il a voulu faire croire qu'il aimoit, pendant qu'il a veſcu parmy nous. Mais, ô Dieux, quelle pouuoit eſtre ſa haine, puis que ſon amour produit la mort de la perſonne aimée? a t'on iamais entendu parler d'vne ſemblable choſe? C'eſt ſans doute vn ſentiment, ſi non genereux, au moins ordinaire & naturel, que de n'eſtre pas faſché, de la mort de ſes Ennemis: mais de la deſirer à ceux que l'on aime, c'eſt ce qui eſt contre la raiſon & contre la Nature, & c'eſt ce que tous les Siecles, & toutes les Nations n'ont iamais veu. Auſſi ſuy-je fortement perſuadée, que c'eſt plus par haine que par amour, que ie deſcends au Tombeau. Tant qu'Achille a veſcu, il a ſouhaité que ie fuſſe ſon Eſclaue; & maintenant qu'il a ceſſé de viure, il veut que ie ſois ſa Victime. Satisfaiſons cette derniere enuie, puis que nous

le pouuons ſans honte : Et reſioüiſſons nous de n'auoir eſté, ny ſa Femme, ny ſa Meſtreſſe, ny ſon Eſclaue. Quiconque ſort de la vie auec gloire, doit touſiours s'eſtimer heureux ; principalement quand on ſort de la chaine en ſortant du monde. Qu'importe ſi on deſnouë les liens qui nous attachent, où ſi on les rompt ? quoy qu'il en ſoit, c'eſt touſiours eſtre en liberté. Soyez donc mon Liberateur, & ne craignez pas qu'en voſtre particulier, ie vous ſouhaite aucun mal. La main qui me deliurera ; ne peut que m'eſtre tres agreable : & celuy qui m'empeſchera d'eſtre Captiue, ne peut eſtre hay de moy. Mais que fay-je ! & que dis-je ! malheureuſe que ie ſuis ! ie ne ſonge plus à qui ie parle. Celuy que ie voy, non ſeulement eſt Grec, non ſeulement eſt mon Ennemy, non ſeulement eſt le Fils d'Achille, non ſeulement eſt mon Sacrificateur ; mais il eſt encore le Bourreau de mon Pere. Non, Pirrhe, ce n'eſt ny comme Grec, ny comme mon Ennemy, ny comme Fils d'Achille, ny comme mon Sacrificateur, que ie vous regarde, lors que ie

change de penſée, & que ie fay des impre-
cations contre vous ; mais c'eſt parce que
vous aucz eſté le meurtrier de mon Pere.
Quoy, Pirrhe, vous pûſtes pourſuiure opi-
niaſtrement, ce venerable Vieillard, iuſ-
ques au pied des Autels, où il fut chercher
vn azile, pour luy mettre vn poignard dans
le cœur ! La main ne vous trembla-t'elle
point, à l'aſpect de ce grand Prince, Pere
de tant de Heros ? elle le deuoit certaine-
ment ; mais qui ne reuere point les Dieux,
ne ſçait pas reſpecter les hommes. Ha
certes, cette action vous a acquis beau-
coup de gloire : & c'eſt vne choſe fort dif-
ficile à faire, que de tuer vn Prince accablé
d'années, de foibleſſe, & de malheur : &
qui ne cherche ſa deffence, qu'en la pro-
tection des lieux ſacrez, qui doiuent eſtre
inuiolables. Il me ſemble qu'il n'eſtoit
point beſoin, de noircir voſtre bras & vo-
ſtre nom, par vne action ſi barbare : la
flame qui a conſumé noſtre Ville toute
entiere, ſuffiſoit pour faire perdre la vie, à
ce dêplorable Roy : & le moins que vous
pouuiez faire, eſtoit de ſouffrir que ſon
Palais

Palais fuſt ſon Bucher. Mais vous eſtes trop ſcrupuleux obſeruateur de cruautez d'Achille, pour ne les imiter pas exactement. Ce n'eſtoit point aſſez que d'vſurper vn Empire, & que d'embraſer Illion : il faloit prophaner les Autels ; il faloit les arroſer de ſang humain ; & meſme il ne faloit pas encor, que ce fuſt d'vn ſang vulguaire. Il faloit que le plus Noble ſang de toute la terre y fuſt reſpandu ; il faloit fouler aux pieds, vne perſonne Royalle ; & meſpriſer en elle, & auec elle, tout ce qu'il y auoit de Saint & de Sacré, dans nos Palais & dans nos Temples. Apres vne action ſi deſnaturée, i'auois tort de craindre, que la pitié ne s'emparaſt de voſtre ame, & ne differaſt mon ſuplice : C'eſt vn ſentiment que les Grecs en general ne connoiſſent point, & dont le Fils d'Achille n'a garde d'eſtre capable. Ce poignard que ie vous voy à la main, & dont vous m'allez percer le cœur, eſt peut-eſtre le meſme, qui a trauerſé celuy du Roy mon pere. O ſpectacle funeſte ! ô trop rigoureux ſuplice ! pourquoy faut-il que ie n'aye pas pery dans

les flames qui ont deuoré tant d'Illuſtres perſonnes; & que i'aye eſté reſeruée, à voir de ſi épouuentables choſes? Suy-je coupable du crime d'Helene, ou de la faute de Paris? non, Polixene eſt innocente; & ſi elle a ſurueſcu à tant d'infortunes, c'eſt pour mourir auec plus de conſtance, & auec plus de gloire auſſi: c'eſt pour faire voir aux Grecs, qui ne ſont pas venus à ce Siege, quels pouuoient eſtre les Fils de Priam, puis que ſes Filles meſmes ſçauent affronter la mort ſans la craindre. Si ces flames qui ont embraſé Troye, euſſent acheué mon Deſtin, ie n'aurois point eu de teſmoins, des derniers ſentimens de mon ame: La Poſterité euſt peut-eſtre pû douter, de la vertu de Polixene: & elle euſt pû croire, que puis qu'Achille auoit eu la temerité, apres auoir deſolé ſa Patrie, & tué ſes freres, de la demander pour ſa femme, & de dire qu'il en eſtoit amoureux; qu'elle n'auoit pas agy comme elle deuoit, en vne ſi faſcheuſe rencontre. Mais de la façon qu'eſt la choſe, ie meurs en publiant, que ie ſuis l'ennemie d'Achille, que ie l'ay touſiours eſté, & que

ie la ſeray eternellement. Que l'Ombre de ce cruel, reſſorte encor vne fois du Sepulchre ; qu'elle aparoiſſe à tous les Grecs; & qu'elle leur die, ſi Polixene s'eſloigne de la verité. Pour iuſtifier ce qu'elle dit, il ne faut que conſiderer, l'animoſité qu'il conſerue pour elle apres ſon treſpas: & l'on connoiſtra aiſément, celle qu'elle a touſiours euë pour luy tant qu'il a veſcu. Car quoy que tout ce qui vient des Grecs, doiue eſtre ſuſpect aux Troyens, cette aparition d'Achille, n'eſt point vne fourbe d'Vliſſe, comme le fut celle qui fit prendre noſtre Ville; Non, c'eſt vne haine veritable, qui la fait ſortir du Tombeau pour m'y faire entrer: & cette Ombre ſanguinaire, n'a reueu la clarté du iour, qu'afin de me la faire perdre. Que tardez-vous donc, ô Prince indigne de ce nom, & pourquoy n'acheuez-vous pas, ce funeſte Sacrifice? reſpectez-vous plus la fille, que vous n'auez fait le Pere? & la main vous tremble-t'elle pluſtoſt, à poignarder Polixene, qu'à maſſacrer le déplorable Priam? eſcoutez cette voix ſouteraine, qui ſort du creux de ce grand Sepul-

chre, auec vn ton ſi effroyable, & qui vous commande en vous menaçant, de m'immoller à ſa fureur. Voyez cette terre qui s'entr'ouure; voyez cette Ombre d'Achille qui m'aparoit; ou pour mieux dire, Achille luy-meſme, qui va quiter ſon Cercueil. Il eſt paſle & défiguré; la terreur eſclate en ſes yeux tous eſteinds qu'ils ſont; & ie le voy tel qu'il me parut, le funeſte iour que ie luy vy combatre Hector; ſi ce n'eſt que la mort (& peut-eſtre le remors de ſes crimes) luy a fait changer de teint. Voyez, Pirrhe, voyez ce fantoſme hideux, qui s'eſleue peu à peu; & qui joignant à ſon action menaçante, vne voix eſpouuentable, vous ordonne pour la derniere fois, de luy Sacrifier Polixene. Faites diſparoiſtre cette Ombre en luy obeiſſant; la Victime eſt preſte, vous auez le poignard à la main, & vous eſtes acoûtumé, à reſpandre le Sang Royal. Frapez donc; comme voſtre Eſclaue, ie vous en conjure, & comme fille de Roy, ie vous le commande.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

CEtte belle & mal-heureuſe Princeſſe, tira des larmes de tous les Grecs: Pirrhe luy-meſme en fut eſmû; & ſes yeux ne pûrent voir, le crime que ſa main commit. Il la frapa toute-fois, le Barbare qu'il eſtoit: & cette ieune & déplorable perſonne, eut tant de pudeur, que meſme en tombant, frapée du coup de la mort, elle eut ſoin de porter les mains ſur ſa robe, de peur qu'apres ſon trépas, quelque action indecente, n'offençât ſa modeſtie.

BRADAMANTE

A

ROGER.

SECONDE HARANGVE.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
1

RECORD NEWSPAPER

MORNING

EVENING

ARGVMENT.

TOut le monde ſçait que Roger vainquit Bradamante, ſous les armes de Leon; & que Leon, luy redonna ſa Meſtreſſe: Mais aucun ne s'eſt eſtonné, (au moins de ceux dont les ſentimens ſont publics,) qu'apres vne action ſi extraordinaire, comme eſtoit celle de combatre pour ſon Riual, contre la perſonne aimée; Bradamante non ſeulement épouſa Roger, mais ne luy en fit aucun reproche. Elle va donc icy luy dire en proſe ce que l'Arioſte ne luy a point fait

dire en vers : & taſcher de luy prouuer ;
QVE L'AMOVR EST PREFERABLE
A L'HONNEVR.

BRADAMANTE
Elle eſt vaillante, elle eſt belle,
Et bleſſant en mille lieux,
Ou de la main, ou des yeux,
Tout eſt redoutable en elle.
B.R

BRADAMANTE

A

ROGER

VOvs auez vaincu Bradamante, ie l'aduouë, puis qu'elle n'a pû vous vaincre ; mais vous n'auez pas ſurmonté ſa colere & ſon reſſentiment. Cette ſeconde victoire, vous ſera peut-eſtre plus dificile à remporter que l'autre : du moins ſçay-ie bien qu'à cette fois, vous n'aurez pas de ſi bonnes armes pour vous deffendre, que i'en ay pour vous ataquer. La fortune dans les combats ordinaires, a ſa part à tous les éuenemens : & en celuy-cy, la raiſon toute ſeule, en fait auoir l'auantage. Preparez-vous donc à me répondre preciſément, ou à ne me répondre point ; deffendez-vous bien, ou ne vous

deffendez point du tout ; & ſi vous obſeruez cet ordre comme ie le ſouhaite, ie ſuis fort trompée, ſi vous interrompez mon diſcours, & ſi vous ne me donnez tout le loiſir que ie vous demande, pour vous reprocher voſtre peu d'amour, voſtre injuſtice, & voſtre inhumanité. Ie voy bien, Roger, ie voy bien, que ces paroles vous ſont dures ; & que les marques de douleur & de dépit, que vous voyez ſur mon viſage, vous donnent quelque inquietude: Ie penſe meſme, que vous eſtes aſſés injuſte, pour ne deuiner pas le ſujet de ma pleinte ; & que vous croyés peut-eſtre, que ie vous dois eſtre auſſi obligée que Leon. Mais ſçachés, que les ſentimens d'vne Amante & d'vn Amy, ſont des choſes toutes differentes: Et qu'en cette ocaſion, pour connoiſtre la juſte grandeur de l'outrage que i'ay receu, il ne faut que conſiderer, celle de l'obligation que ce Prince vous a. Tout ce que vous aués fait pour luy, vous l'aués fait contre moy : & ſi ie ſuiuois la ſouueraine equité, ie vous deurois autant haïr qu'il vous doit aimer. Pour vous faire mieux comprendre,

la juſtice de ma pleinte, rappellés dans voſtre memoire, vne partie des choſes, que Bradamante a faites pour vous ; lors que par le commandement de l'Empereur, & par les volontés de ſon Pere, on luy a voulu mettre la Couronne ſur la teſte, en luy faiſant épouſer ce meſme Leon, dont il s'agit auiourd'huy. L'ambition a-t'elle ébranlé mon ame en cette rencontre ? le reſpect que ie deuois à l'Empereur, l'obeïſſance que ie deuois à mon Pere, & ce que ie me deuois à moy-meſme, a-t'il empeſché que ie ne vous aye conſerué mon affection toute entiere, que ie n'aye refuſé le Sceptre qu'on me preſentoit, & que ie ne me ſois eſtimée plus heureuſe, d'eſtre femme d'vn ſimple Cheualier, que d'épouſer le fils d'vn ſi grand Monarque ? vous me dirés peut-eſtre, que la parole que mon frere vous auoit donnée m'engageoit ; & que le reſpect que i'auois pour luy, me fit agir de cette ſorte : Mais pour vous dire le vray, Roger, le ſeul Roger, eſtoit le maiſtre de mon cœur & de ma volonté. Ce fut ſeulement pour l'amour de luy, que ie man-

qué à tout ce que ie deuois aux autres, afin de ne luy manquer pas. Ie ſouffris que mon Pere m'éloignât de la Cour, & qu'il me miſt dans vne priſon aſſés eſtroite: Et pour me deffaire des pourſüittes de Leon, & pour vous aſſûrer le Triomphe; ie demandé que Bradamante ne pût iamais épouſer, que celuy qui la ſurmonteroit en armes: m'imaginant bien, qu'il n'y auoit que Roger qui la pût vaincre; & eſperant auec raiſon, qu'il ne ſeroit pas des derniers à ſe preſenter au combat. C'eſtoit lors cruel, c'eſtoit lors, qu'il falloit venir les armes à la main contre Bradamante: le peril que vous euſſiés couru en cette iournée, ne deuoit pas vous empeſcher d'y paroiſtre: elle ne vous atendoit, que pour mettre les ſiennes à vos pieds; elle ne vouloit gagner la victoire qu'en vous la cedant; & ne vouloit vous combatre, qu'afin que vous fuſſiés ſon vainqueur. Mais helas, c'eſt en vain que les Herauts & les Trompettes vous apellent! ils vont par toute la Terre; tout le monde entend parler du deffy de Bradamante; & Roger, le ſeul Roger, ne veut pas

pas en estre aduerty. Il disparoit, il s'éloigne, il s'en va; & sans que l'on puisse sçauoir ce qu'il est deuenu, il abandonne sa Mestresse, dans la plus grande affliction, où vne personne de sa qualité & de sa vertu se puisse trouuer. Quoy (disoy-je quelquefois en moy-mesme, pendant cette fâcheuse absence;) est-il possible, que Roger ne soit pas prisonnier, mort, ou inconstant, puis qu'il ne vient point? est-il possible, qu'il veuille m'exposer à estre vaincuë par vn autre que par luy? est-il possible, qu'il aye oublié ce qu'il m'a promis, ce que i'ay fait à sa consideration, & qu'il oublie encor vn iour, ce que ie veux faire presentement? mais quoy qu'il en soit (adjoûtoy-je) faisons ce que nous deuons: combatons auec ardeur, tous ceux qui se presenteront dans la Lice; esleuons à Roger, vn Trophée des armes de ses Riuaux, abatus par Bradamante; hazardons nous pour nous conseruer pour luy; & soit qu'il soit prisonnier, mort, ou inconstant; ne faisons rien contre ce que nous luy auons promis. S'il est prisonnier, il n'est pas coupable: s'il est mort,

nous ne deuons pas craindre de nous exposer, puis que nous n'auons plus rien à perdre : & s'il eſt inconſtant, ne l'imitons pas dans ſon crime. De vous dire la douleur que de ſemblables penſées me donnoient, ce ſeroit me couurir de honte & de confuſion : & renouueller en mon cœur, des ſentimens qui deuroient n'y auoir point eſté. Car Roger, le moyen de penſer, que dans le meſme temps que ie ne ſongeois (comme ie vous l'ay dit) qu'à me conſeruer pour vous, que dans le meſme temps que ie meſpriſois les commandemens de l'Empereur, les volontez de mon Pere, & ma propre gloire ; que dans le meſme temps que ie mettois ma vie au hazard, pour voſtre ſeul intereſt ; que dans le meſme temps que ie refuſois le Sceptre & Leon, comme le plus grand mal qui me pût aduenir ; Roger le plus vaillant, & le plus genereux de tous les mortels, Roger Amant de Bradamante, & Amant aimé ; ſe faiſoit Amy de ſon Ennemy, & de ſon Riual tout enſemble ? mais Amy iuſques à tel poinct, qu'il veut combatre pour luy : non pas contre des Subjets reuoltez ;

non pas contre des Barbares ; non pas en vne Bataille rangée ; mais il veut combatre ſa Meſtreſſe, pour la donner à ſon Riual ; pour s'en priuer pour iamais ; pour la rendre la plus mal-heureuſe du monde ; & pour ſe declarer luy-meſme à la Poſterité, le plus ingrat, & le plus cruel de tous les hommes. Car il ne faut point me dire, que l'honneur a produit, cette eſtrange & bizarre auanture, & que ſans ceſſer d'eſtre Amant, Roger a ceſſé d'eſtre Ennemy de Leon : cela ne peut eſtre ainſi ; quiconque eſt capable de ceder ſa Meſtreſſe, ne peut plus ſe dire amoureux : il ceſſe de l'aimer, dés l'inſtant qu'il conſent qu'elle ſoit à vn autre : il luy oſte ſon cœur, en permettant qu'elle diſpoſe du ſien : & renonce abſolument, à tous les droicts qu'il auoit à ſon affection. Enfin Roger, celuy qui aime mieux ſon Riual que ſa Meſtreſſe, ny que lui-meſme, eſt trop genereux Ami, pour eſtre fidelle Amant. L'Amour n'a point acoûtumé de ceder à nul autre ; il doit eſtre toûjours, non ſeulement le Maiſtre, non ſeulement le Roi, mais le Tiran

de tous les cœurs qu'il poſſede. Ce n'eſt ni à la generoſité, ni à la reconnoiſſance, ni à la ſageſſe, ni à la coûtume, ni aux loix, ni à la raiſon, ni meſme à l'honneur; à s'oppoſer à ce qu'il commande. Et puis, à parler veritablement, la generoſité d'vn Amant conſiſte, à combatre ſon Riual, pour lui diſputer ſa Meſtreſſe; & non pas à combatre ſa Meſtreſſe, pour l'abandonner à ſon Riual. Il n'eſt point de reconnoiſſance, qui le puiſſe obliger à manquer à ce qu'il doit à la perſonne aimée: Il n'y a point de ſageſſe, à ſe priuer de ce que l'on aime, pour le donner à vn autre: la coûtume ne veut point que l'on ſe ruine, pour enrichir ceux que l'on haït: les loix ne commandent point, de ceder ſon droict à ſon aduerſaire: la raiſon n'enſeignera iamais, qu'il faille ſe rendre mal heureux, pour eſtablir la felicité d'autruy: & l'honneur meſme ne peut iamais eſtre, à ceder la victoire à ſon Riual. On peut quelque-fois ceder l'Empire auec gloire; on peut perdre volontairement & ſans infamie, l'auantage d'vn combat; on peut jetter ſes armes ſans lâcheté; on peut

embraſſer ſon Ennemy ſans foibleſſe; mais on ne peut ceder vne Amante ſans infidelité, ſans ingratitude, & ſans honte. En verité, Roger, toutes les fois que ie viens à penſer, que vous auez eſté capable, de combatre Bradamante, ſous les armes de Leon; de vous reſoudre à la voir femme d'vn autre, ou à ne la voir iamais; & de vouloir enfin, que voſtre courage & voſtre adreſſe, fuſſent les ſeuls moyens, qui me miſſent au pouuoir de voſtre Riual; c'eſt ce que ie ne puis comprendre, & c'eſt ce qui me fait douter que vous ſoyez veritablement Roger, que ie fois encor Bradamante, & que tout ce que i'entends, & que tout ce que ie voy, ne ſoit pas vne fable ou vne illuſion. Helas, lors que ie me ſouuiens, auec quel ſoin ie me preparois à ce combat; auec quel ſoin ie regardois ſi mes armes eſtoient aſſez tranchantes; & auec quel ſoin ie ſongeois à vous faire perdre la vie; peu s'en faut, que ie ne la perde moy-meſme. Qui m'eût dit lors, c'eſt contre Roger que vous allez combatre; c'eſt contre luy que vous allez employer voſtre courage;

& contre luy, que vous allez faire vos plus grands efforts; ie ne l'aurois iamais creu: & i'aurois répondu au contraire, que c'eſtoit contre ſon Ennemy, que c'eſtoit contre ſon Riual, & pour ne l'abandonner point, que i'allois m'expoſer à ce peril. O Ciel! combien de vœux ſecrets ay-je pouſſez, pour remporter cette victoire? & ſi ie l'oſe dire, combien de vœux ay-je faits contre voſtre vie, lors qu'au milieu de noſtre combat, ie voyois que vous éuitiez auec adreſſe, tous les coups que ie vous portois? ie me pleignois de mon deſtin, i'accuſois mes armes; ie m'eſtonnois de la dificulté que i'auois à vaincre; i'inuoquois le nom de Roger dans mon cœur; ie ſouhaitois d'auoir ſon courage & ſa force; & lors que i'employois toute la mienne, pour ſurmonter celuy que ie croyois eſtre Leon; ie n'en eſtois point ſatisfaite, & n'y trouuois que de la foibleſſe. Encor (diſoi-je en moi-meſme) ſi Roger pouuoit eſtre témoin de ce que ie fay, pour me conſeruer pour lui; s'il pouuoit voir quelle eſt l'adreſſe de celui que ie combats, pour excuſer mon peu de valeur;

s'il pouuoit connoiſtre que ie n'épargne point ma vie, pour lui tenir ma parole; ie ſouffrirois ma diſgrace auec moins de peine; & ie me reſoudrois à la mort plus facilement. Voilà cruel, voilà ce que ie penſois, lors que trompée par voſtre fauſſe generoſité, ie combatois contre vous, en penſant combatre pour vous, & combatre contre Leon. Ie ne croyois pas que vous fuſſiez tout enſemble, mon Spectateur, mon Amant, & mon Ennemi: Le moyen de pouuoir ſoupçonner Roger, de vouloir changer de nom? en eſt-il vn plus fameux que le ſien, pour faire qui lui ſoit auantageux de le prendre? & la veritable generoſité, permet-elle aux perſonnes Heroïques, de ſe ſeruir de déguiſement? Mais qui peut eſtre celle que Roger a voulu tromper, & qui peut eſtre celui, qui deuoit receuoir le fruict de cette tromperie? Roger a voulu tromper Bradamante, ſe tromper lui-meſme, & donner tout l'auantage de cette fourbe à ſon Riual. Et que lui a fait Bradamante, pour meriter vn ſemblable traitement? Elle l'a aimé plus que ſa vie; elle

a pour ſa conſideration deſ-obeï à l'Empereur & à ſon Pere ; elle a mépriſé le Thrône, où on la vouloit conduire ; & pour ſe conſeruer pour lui, elle s'eſt expoſée aux plus grands perils de la terre, puis qu'elle s'eſt expoſée à combatre, tout ce qu'il a de plus courageux, & de plus vaillant au monde. Peut-eſtre me dira-t'on, que Leon eſt vn Prince rempli de tant d'excellentes qualitez ; que Roger a creu que Bradamante feroit trop heureuſe, d'eſtre trompée de cette ſorte : nullement ; Leon eſt vn Prince ſi peu digne de Bradamante, que meſme il n'oſe la combatre. Il ne veut pas gagner la victoire, il la veut dérober : & il aime mieux la deuoir à ſon Ennemi, qu'à ſon eſpée. Quoy, Roger, vous auez creu qu'vn lâche qui ne vouloit hazarder que ſon caſque, ſa cuiraſſe, ſon écu, ſa cotte d'armes, & ſes gantelets, pour épouſer Bradamante, ſeroit digne d'eſtre ſon Mary ? Ha, ſi vous l'auez crû, vous eſtes le plus injuſte de tous les hommes. Pour moi, ie n'en vſe pas ainſi ; ie ſuis plus équitable enuers vous ; & ie vous aduouë franchement,

franchement, que ie ne puis comprendre, comment vn Prince que l'amour n'a point rendu genereux, peut vous auoir ſeruy, & comment il peut auoir acquis voſtre amitié. Il ne faut pas demander, pourquoy Renaud a aimé Roger, ny pourquoy Roger a aimé Renaud; La valeur eſt vne chaine, qui lie d'eſtime & d'inclination tous les Heros, qui ſont au monde, quand meſme la Fortune les auroit rendus Ennemis: Mais pour Leon, (ie vous le dis encore vne fois,) ie ne puis comprendre, ce qui vous a porté à le ſeruir, & contre vous, & contre moy. Que s'il eſt vray (comme on me l'a dit,) qu'il aye rompu les chaines que la cruelle Theodore vous auoit donnees; ie tombe d'acord qu'en toute autre ocaſion que contre Bradamante, vous eſtiez obligé de ne luy refuſer pas voſtre ſecours: Mais en celle-là, il valloit mieux rentrer en priſon, aller reprendre vos fers, & vous expoſer à toute choſe, que d'expoſer Bradamante aux mal-heurs les plus épouuentables, qui peuuent iamais arriuer. Car ne ſongez-vous point, cruel & injuſte que vous eſtes, que ſi le ſort des

armes l'euſt voulu, malgré voſtre adreſſe & voſtre courage, ie vous euſſe veu tomber, ſous les efforts de mon bras? imaginez-vous, ie vous prie, quels auroient eſté mon tranſport & ma douleur, lors que rauie de joye de ma victoire, i'euſſe eſté leuer la viſiere de voſtre caſque; Imaginez-vous (dis-je) quel eſtonnement euſt eſté le mien, de voir que Leon euſt eſté Roger; que celui pour qui i'euſſe combatu, eût eſté l'ennemy que i'euſſe ſurmonté; que celuy pour qui ie voulois vaincre, euſt eſté le vaincu; que l'objet de ma haine, l'eût eſté de mon amour; & qu'enfin i'euſſe tué de ma propre main, celuy qui ſeul me pouuoit rendre la vie agreable. O Dieu, cette funeſte image, m'épouuente de telle ſorte, que ie doute ſi ie vous pardonneray iamais, de m'auoir miſe en termes d'éprouuer vne ſi déplorable auanture! Mais du moins injuſte que vous eſtes, ſouuenez-vous auec repentir, de ce que vous auez penſé faire: & imaginez-vous à voſtre tour, quel auroit eſté voſtre regret, ſi lors que ie vous pourſuiuois ſi opiniaſtrement, voſtre eſpée m'eût trauerſé le ſein,

Euſſiez vous pû voir expirer Bradamante, ſans vous repentir de voſtre imprudence, & ſans vous en affliger ? Pour moy ie vous l'aduouë, ie ſents bien que mon ame ne ſeroit point aſſez forte, pour ſuporter vn ſemblable accident. La mort de la perſonne aimée, doit touſiours cauſer vn extreme déplaiſir: mais lors qu'elle aduient pour l'amour de nous & par noſtre main, il faut perdre la raiſon, & mourir deſeſperé. C'eſt la plus grande infortune, qui puiſſe iamais arriuer ; c'eſt la plus aigre douleur, que l'on puiſſe iamais ſentir; & c'eſt enfin ce que l'on ne doit point endurer, ſans auoir recours aux poiſons & aux precipices. Cependant il eſt certain, que vous nous auez mis au hazard, de ſouffrir cet effroyable malheur: car malgré vôtre adreſſe, ie pouuois vous faire perdre la vie, & malgré vos ſoins ie pouuois me jetter precipitemment dans vos armes, & tomber morte à vos pieds. O Dieu, toutes les fois que ie me ſouuiens, de ce qui s'eſt paſſé en ce combat, ie tremble, ie fremis, & ie ne croy pas encor eſtre hors d'vn ſi grand danger ! Conſiderez donc

vn peu, en quelle estrange necessité vous m'auriez jettée, si les choses eussent esté dans l'ordre que vous les auiez resoluës: il faloit ou épouser Leon, ou tuer Roger, ou estre tuée par luy; comme quoy pensez vous excuser, de si bizarres dessein, & comment pensez vous que Bradamante, puisse oublier tous ces crimes? mais que fay-je! ie parle encor à vous, comme si vous n'estiez pas l'amy de Leon, l'Ennemi de Bradamante, & que vous n'eussiez pas cessé d'estre son Amant! & toutesfois il n'est que trop vray, qu'vne fausse image de vertu, vous a fait perdre la memoire, de tout ce que vous deuiez à nostre affection. Si ce Prince n'eust pas eu honte de triompher sans auoir combatu, & qu'il n'eût pas découuert la verité, en quel estat seroy-je presentement? ie serois morte; puis que sans doute ie n'aurois iamais esté femme de Leon. Apres cela, n'ay-je pas lieu de croire, que pour des raisons qui me sont inconnuës, vous auez voulu rompre auecques moy? car si Leon n'est pas genereux, (comme il y a grande aparence, puis qu'il a eu recours

à la valeur d'autruy ;) pourquoy le ſeruir aux depends de voſtre felicité & de la mienne ? & s'il eſt veritable qu'il le ſoit en quelque ſorte, pourquoy ne ſe fier pas en cette generoſité, que vous auiez deſia éprouuée ? Lors que Leon vous propoſa, de combatre Bradamante, il faloit luy aprendre que vous eſtiez Roger ; que vous eſtiez ſon Riual ; & par vn diſcours tendre & hardy tout enſemble, tâcher de l'obliger à vous ceder volontairement vne conqueſte, où il n'auoit point de droict. Enfin il eût touſiours eſté bien plus beau, de ſe découurir à Leon, que d'employer vos armes pour luy. Que s'il eût eſté aſſez injuſte, pour vouloir exiger de vous, vne action ſi déraiſonnable ; il faloit auoir la fermeté de la luy refuſer. Tout ce que la reconnoiſſance la plus exacte, pouuoit demander de vous en cette rencontre, eſtoit de permettre à Leon, de me combatre le premier : & de conſentir à eſtre le teſmoin de ſon mal-heur ou de ſa victoire. Mais de faire ſeruir voſtre valeur, & contre vous, & contre moy ; c'eſt ce que vous ne deuiez iamais faire, pour nulle con-

sideration. L'interest de la personne aimée, doit estre preferé à toutes choses : & quiconque en vse autrement, n'est guere touché de cette noble passion qu'on apelle amour. Vous me reprocherez peut-estre, qu'en vne autre rencontre, i'ay esté vous chercher les armes à la main : Mais helas, quoy que cela soit ainsi, ie ne puis pas auoir esté soupçonnée, des erreurs dont ie vous acuse ! la jalousie estoit la seule cause, qui me portoit à ce funeste dessein : ie ne voulois pas vous combatre, pour vous donner à la vaillante Marphise, que ie croyois qui fût ma Riualle; au contraire, ie ne voulois vostre perte, que pour l'empescher de triompher de vostre cœur à mes dépens. Ie vous poursuiuois comme vn infidelle; l'amour, la haine, la vangeance, & la jalousie, regnoient ensemble dans mon ame : & cependant, quoy que mon desespoir me forçast de faire, ie ne fis rien que par vn sentiment d'amitié. I'eus de la colere & de la fureur, mais ie n'eus point d'indifference. Pour vous, il n'en est pas de mesme : vous agissez auec plus de froideur & plus de fa-

geſſe ; vous penſez qu'il eſt plus beau de combatre pour Leon, que de combatre Leon ; vous trouuez qu'il vaut mieux ceder ſa Meſtreſſe, que de manquer à vne ſimple reconnoiſſance ; vous croyez que le Thrône la conſolera de voſtre perte ; qu'elle vous remerciera, de la Couronne que vous luy aurez acquiſe ; & vous auez crû peut-eſtre auſſi, que vous ſeriez loüé d'vne action, dont toute la terre vous blaſmera. Au reſte, on ne peut pas vous ſoupçonner, d'auoir épargné voſtre adreſſe, pour ſoûtenir les intereſts de voſtre Riual : vous auez combatu en homme qui vouloit vaincre ; iamais perſonne ne m'a donné tant de peine ; le Prince de Circaſſie, ny la vaillante Marphiſe, ne m'ont point reſiſté ſi opiniaſtrement. Il eſt vray qu'il ne m'a pas ſemblé que vous euſſiez deſſein ſur ma vie ; mais c'eſt peut-eſtre à Leon à vous en rendre grace, & non pas à moy à vous en remercier. Il vous auoit prié de conquerir Bradamante, & non pas de la tuer : il vouloit la conduire au Thrône, & non pas au Cercueil : & vous auez fait enfin, tout ce qu'il a voulu de vous. Que

ſi quelqu'vn vous demandoit, quelle intention vous auez euë, en hazardant mes iours & les voſtres; que luy répondriez vous Roger? vous ne pourriez pas dire, que ç'a eſté pour deffendre voſtre Patrie, pour conqueſter vne Couronne, pour vanger vne injure, pour vous deffaire d'vn Ennemy, pour les intereſts d'vne Meſtreſſe, pour la perte d'vn Riual, pour la conſeruation de voſtre vie, ou pour acquerir de l'honneur; puis qu'à dire les choſes comme elles ſont, rien de tout cela ne peut vous y auoir porté. Pour celuy que vous auez ſeruy, il ne luy ſeroit pas ſi dificile de répondre: & tout le monde voit aſſez, qu'il s'eſt plus fié en voſtre valeur qu'en la ſienne; qu'il a voulu gagner Bradamante ſans peril; & qu'il a trouué plus commode de vaincre par autruy, que de ſe mettre en eſtat d'eſtre vaincu. Il n'a pas témoigné grand cœur en cette occaſion, ie l'aduouë; mais du moins on voit quelque vtilité en ſon deſſein: & l'éuenement a bien fait connoiſtre, qu'il auoit eu du iugement en ſon choix. Il n'en eſt pas ainſi de vous; car il eſt indubitable, que l'on ne ſçauroit comprendre,

comprendre, ny pourquoy vous ſeruez voſtre Riual, ny pourquoy vous combatez voſtre Meſtreſſe, ny pourquoy vous ceſſez d'eſtre Roger. Vous ſeruez voſtre Riual pour le rendre heureux; vous combatés voſtre Meſtreſſe, pour la rendre tres-mal-heureuſe; vous ne la voulés conquerir que pour la donner; & vous ne ceſſés d'eſtre Roger, qu'afin que Roger ſe montre à tout l'Vniuers, comme vn prodige en amour, ou pour mieux dire comme vn Monſtre. En effet, qui vit iamais vn homme amoureux ſans jalouſie, vn Riual ſans haine, & vn Amant qui ne veuille vaincre ſa Meſtreſſe, que pour s'en priuer en faueur de ſon Riual? cela eſt ſi extraordinaire, qu'il en paroiſt incroyable. Car ſi vous me dittes que vous auez fait toutes ces choſes, de peur d'eſtre ingrat enuers Leon, qui vous auoit obligé, i'ay à vous reſpondre, qu'il valoit encor mieux l'eſtre enuers luy qu'enuers moy. Et puis, excepté dans les occaſions, où il s'agit de la perſonne aimée, la reconnoiſſance a ſes bornes, auſſi bien que toutes les autres vertus. Nos Peres à qui nous deuons la vie,

ne peuuent auec juſtice, nous obliger à ſuiure aueuglement toutes leurs volontez : ſi le mien me commandoit de combatre mon frere, ie luy deſobeïrois, & penſerois obeïr à la raiſon, en ne faiſant pas ce qu'il m'auroit ordonné. Il n'y a que cette perſonne aimee, dont les Loix ſoient ſouueraines, dont l'Empire doiue eſtre abſolu, & pour les intereſts de laquelle, il faille oublier tout le reſte. Vn veritable Amant, n'a ny Patrie, ny Parents, ny Amis, que ſa Meſtreſſe ſeulement: & ſi vous auiez eu toute la tendreſſe dont ie vous croyois capable, vous vous ſeriez ſouuenu, que lors que ceux à qui ie dois la naiſſance m'ont voulu conduire au Thrône, & m'ont voulu forcer à rompre auec vous; ie vous ay fourny d'vn exemple, qui deuoit vous empeſcher de faillir. Car enfin, le Bandeau Royal ne m'a point aueuglée; i'ay veu que puis que i'auois engagé mon cœur, ie n'en pouuois plus diſpoſer; & qu'il n'eſtoit pas juſte que la Nature vous oſtaſt, ce que l'Amour vous auoit donné. Si i'euſſe voulu, ie pouuois vous dire, que deuant toutes choſes à mon

Pere, ie luy deuois de l'obeïſſance : que par conſequent, ie ne pouuois vous tenir ma parole : que la bien-ſceance n'y conſentoit point : que la raiſon ne le vouloit pas : & bref, qu'il faloit vous abandonner. Vous iugez bien ſans doute, qu'en cette rencontre, ie pouuois gagner vn Empire facilement, & monter au Thrône ſans beaucoup de peine. Pour conquerir cette Couronne, il ne falloit point faire de combats, & il ne falloit point donner de Batailles : Cependant, parce que cette Couronne, ne m'eſtoit point preſentée de voſtre main, & que ie ne pouuois la gagner ſans vous perdre ; ie la refuſé ſans peine ; ie defobeïs à l'Empereur & à mes parens auec joye ; & ſans me ſouuenir de ce que ie leur deuois, ie me ſouuins ſeulement que ie vous deuois tout, puis que ie vous deuois mon affection toute entiere, & que ie vous l'auois donnée ſans reſerue. Dittes apres cela ie vous en conjure, qui de nous deux a agy auec le plus d'équité ? deuiez vous plus à Leon, que ie ne deuois à mon Pere ? la recompenſe que vous attendiez, valloit elle mieux que

l'Empire de Grece que ie rejettois ? & ne vous auroit-il pas esté plus aisé, de refuser vostre Mestresse à vostre Riual, qu'à moy de refuser mon Pere, qui me presentoit vne Couronne ? que s'il est vray que la conformité de sentimens, soit presques vne marque infaillible, d'amour & de simpathie ; selon les aparences, il ne fut iamais rien de si contraire l'vn à l'autre, que les inclinations de Roger & de Bradamante. Ie mesprise Leon, pour me conseruer pour vous ; vous vous dérobez de moy, pour me donner à Leon. Ie hai vostre Riual plus que la mort, vous l'aimez plus que vous-mesme, puis que vous luy cedez ce qui vous deuoit rendre heureux. Ie cherche à faire perdre la vie à ce Prince, vous vous exposez pour luy. Ie hazarderois librement la mienne pour sauuer la vostre, vous me reduisez aux termes, de pouuoir vous en priuer de ma propre main. Et ce qui est le plus estrange, & le plus incomprehensible, c'est que ce qui pour l'ordinaire, ébranle les plus fermes, & les plus solidement establies, n'a fait qu'affermir celle de Leon & de Roy

ger. L'experience a fait voir plus de mille fois à toute la Terre, que lors qu'il arriue que deux Freres deuiennent Riuaux, il arriue toujours auſſi, qu'ils deuiennent ennemis. Mais pour vous, qui ne voulez pas marcher dans les ſentiers du vulguaire, vous n'aués pas plutoſt ſceu que Bbon eſtoit voſtre Riual, que vous eſtes deuenu le plus cher de ſes Amis; puis qu'il eſt certain, que vous aués fait pour luy, ce que l'amitié n'a iamais fait faire qu'à vous. L'exemple que vous en aués donné, ne ſera pourtant pas ſuiuy: & ſi ie ne me trompe, peu d'Amans cederont leur gloire & leur Meſtreſſe, à leurs ennemis & à leurs Riuaux. Si la beauté de quelque Princeſſe Grecque vous auoit ſurpris, & m'auoit dérobé voſtre cœur, ie trouuerois voſtre procedure moins étrange: l'inconſtance eſt vne foibleſſe aſſés ordinaire aux hommes, & l'amour eſt aſſés acoutumé, à ſe dérober luy-meſme ſes propres conqueſtes, pour ne s'en eſtonner pas: Ie ſerois toujours mal-heureuſe, & vous ſeriés toujours criminel; mais ie ne ſerois pas la ſeule infortunée de cette maniere, &

vous ne seriés pas le seul coupable de cette façon. Oüy, l'exemple vous authoriseroit en quelque sorte, & vous rendroit plus excusable : au lieu que de me vouloir persuader, que vous n'aués point changé de sentiments ; que ie suis toûjours la Mestresse absoluë de vostre ame ; que vous m'aimés auec tendresse ; que vostre passion ne fut iamais plus forte ; & que dans le mesme temps que vous combatiés pour Leon, vous eſtiés le plus amoureux de tous les hommes ; c'est ce qui ne peut trouuer de croyance en mon esprit ; c'est ce qui n'en trouuera point chés toutes les nations ; c'est ce qui fait que ie suis seule mal-heureuse ainsi ; & c'est ce qui fera, que vous n'obtiendrés pas si aisément que vous le pensés, le pardon d'vne faute qui n'aura iamais d'égale. Ne vous imaginés donc pas, encor que vous ayés vaincu Bradamante, que Bradamante doiue estre le prix de vostre victoire : selon l'equité, elle ne doit point estre à vous ; & selon son ressentiment, elle n'y sera iamais. Vous me dirés peut-estre, que Leon vous ayant cedé son droict, vous aués raison d'y

pretendre: mais ſçachés, que Leon ne m'ayāt point vaincuë, n'a point eu droict de me donner à vn autre: & que vous, n'ayant pas combatu comme eſtant Roger, n'auez non plus de raiſon que luy, de pretendre me demander la recompenſe d'vn labeur, que vous n'auez entrepris, ny pour voſtre intereſt, ny pour le mien. Vous voyez (ſi ie ne me trompe,) que par la juſtice, ie ne puis eſtre ny à Leon, ny à vous; Souffrez donc que Bradamante ſoit à elle-meſme, puis que vous n'auez pas voulu qu'elle fût à Roger. Vous la cederiez encor à quelque autre, ſi elle cedoit à l'importunité de vos prieres: & vous vous acoûtumeriez peut-eſtre, à en faire la recompenſe, de tous les ſeruices qu'on vous rendroit. Celuy qui a pû, non ſeulement conſentir à la voir paſſer au pouuoir d'vn autre, mais qui a hazardé ſa vie pour cela; doit ce me ſemble ſouffrir plus facilement, qu'elle ne ſoit à perſonne. Si vous ne m'aimez plus (comme il y a beaucoup d'aparence,) il vous eſt auantageux que i'en vſe ainſi: & s'il vous reſte encor quelque étincelle de voſtre premiere flame,

(ce que ie ne penſe pas,) vous deuez eſtre conſolé, qu'apres m'auoir donnée à voſtre Riual comme vous auiez fait, ie me trouue pourtant encore en liberté de diſpoſer de moy. Enfin, ſoit par haine, par amour, ou par indifference, que vous ayez agy, vous feriez injuſte de murmurer du deſſein que ie fay, de n'eſtre iamais qu'à moy-meſme. L'amitié de voſtre Riual, vous conſolera de ce que vous n'aurez plus l'affection de voſtre Meſtreſſe: & la conqueſte de Leon, vous fera ſans doute oublier, la perte de Bradamante.

EFFET

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

LA douleur & l'étonnement ayant acoûtumé d'oſter la parole, il eſt à croire qu'en cette occaſion, Roger ne pouuoit que dificilement ſe deffendre; principalement contre vn Ennemy, pour lequel il auoit tant de reſpect. Ne murmurez donc point de ſon ſilence, s'il vous empeſche de ſçauoir l'effet de cette Harangue: & ſuſpendez meſme voſtre iugement, iuſques apres la lecture, de celle qui la va ſuiure.

MARPHISE

A

BRADAMANTE

TROISIESME HARANGVE.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

ARGVMENT.

CEtte Flluſtre Sœur d'vn Illuſtre Frere, ie veux dire la belle & vaillante Marphiſe; s'eſtant trouuée preſente au diſcours que vous venez de voir, & remarquant que la crainte & le reſpect empeſchoient Roger de ſe deffendre; priſt ellemeſme la parole, & contre les ſen-

timens de cette autre belle Amazone elle entreprit de soûtenir, QVE L'HONNEVR EST PREFERABLE A L'AMOVR.

MARPHISE
Marphiſe adroitte, et vaillante,
De la main, et de la voix,
Veut, pour la derniere fois,
Combattre encor Bradamante.
B.R

MARPHISE

A

BRADAMANTE.

ROGER n'a pas vaincu Bradamante, puis qu'on luy voit encor les armes à la main : & que bien loin de ceder la victoire, elle veut en diſputer le prix, à celuy qui l'a remportée. Mais comme ce combat a eſté trop mal-heureux au vainqueur, puis qu'en vous ſurmontant il ſemble auoir perdu voſtre affection; ce n'eſt plus à luy à tenter la fortune : c'eſt à moy à éprouuer cette fâcheuſe auanture; c'eſt à moy à vous attaquer vne ſeconde fois; & à reconquerir pour mon frere, ce qu'il ne peut iamais perdre auec juſtice: ſi ce n'eſt que vous teniez la recon-

MARPHISE
Marphiſe adroite, et vaillante,
De la main, et de la voix,
Veut, pour la derniere fois,
Combattre encor Bradamante.
B.R

noissance & la generosité pour des crimes; & que les vertus les plus heroïques, passent pour de grands defauts dans vostre esprit. Vous dites (si ma memoire ne me trompe) que ce n'est que par la seule raison, que vous pretendez disputer le fruict de cette victoire, à celuy que vous confessez qui vous a vaincuë; Si la chose est ainsi, l'éuenement de mon entreprise n'est pas douteux. Si i'auois à combatre vostre valeur & vostre adresse, ie ne me fierois pas à l'equité de la cause que ie deffends: mais puis qu'il ne faut employer que la raison contre vous, & que vous témoignez la vouloir suiure; ie ne mets point en doute, que ie ne vous persuade facilement, que mon frere n'a iamais manqué, ny à ce qu'il vous a dû, ny à ce qu'il a dû à la passion qu'il vous a toûjours témoignée. Si i'ose dire tout ce que ie pense, ie pretends vous faire voir, qu'il n'a pas tant obligé Leon, qu'il vous a obligée: & que si vous suiuiez la souueraine equité, vous le deuriez recompenser, de tout ce qu'il a fait pour ce Prince. Oüy, tout ce qu'il a fait contre vous, a esté fait

pour l'amour de vous: & ſi vous n'eſtes vous meſme injuſte, inhumaine, & inexorable; vous vous repentirez de tout ce que la colere vous a fait dire, contre le plus fidelle, & le plus genereux Amant qui ſoit au monde. Et pour vous faire voir qu'il n'a pas oublié ce que vous auez fait pour luy, aprenez ce qu'il a fait pour vous: car ie ne penſe pas, apres les choſes que vous luy auez dittes, que vous en ayez eſté bien informée. Vous auez peut-eſtre apris confuſément, qu'il auoit eſté priſonnier; que Leon l'auoit deliurée; & ſans en ſçauoir nulle particularité, vous auez iugé precipitement, & ſans examiner les choſes; que Roger ne vous aimoit plus; que Roger eſtoit criminel; & que vous eſtiez en droict, de luy manquer de parole. Mais pour vous empeſcher de faire cette injuſtice, ſçachez qu'apres que l'ambition de voſtre Pere, l'eût porté à preferer la Couronne de Leon, à la vertu de Roger, & que ſa cruauté l'eût obligé de vous éloigner de la Cour: ce mal-heureux Amant demeura en vn eſtat ſi déplorable, que ſi ie pouuois vous le

repreſenter, cela ſeul ſuffiroit pour iuſtifier tout ce qu'il a fait depuis. Il voyoit que le Pere de ſa Meſtreſſe s'oppoſoit à ſon deſſein ; il voyoit que vous eſtiez priſonniere à ſa conſideration ; il voyoit que ſon Riual eſtoit vn grand Prince ; il voyoit que ce Prince eſtoit abſent, & par conſequent qu'il eſtoit hors de pouuoir de luy diſputer ſes pretentions ; il voyoit meſme que vôtre modeſtie eſtoit contre luy, puis qu'elle vous empeſchoit de luy tenir la parole que vous luy auiez donnée, parce que vôtre Pere ne le vouloit pas. Vous auiez bien aſſez de generoſité, pour refuſer vn Empire pour l'amour de luy ; mais vous n'auiez pas aſſez de force, pour ſecoüer entierement, le joug de l'obeïſſance Paternelle, & pour diſpoſer de vous à ſon auantage. Cependant, comme il ſçauoit que l'honneur eſt preferable à toutes choſes, il ne me murmura point de vôtre procedure : il ſe pleignit de ſon mal-heur ; il accuſa l'ambition de vôtre Pere, qui s'opoſoit à ſon amour ; il s'eſtima le plus infortuné des hommes ; mais il ne trouua point mauuais,

que pour vôtre propre gloire, vous fussiez capable de détruire toute sa felicité. Estant en ce pitoyable estat, c'est à dire abandonné de toutes choses, iusques à l'esperance ; il fit vn dessein digne de vous & de luy. Il creut que pour vous meriter, il falloit tuer son Riual, conquester son Empire, & reuenir auec la Couronne de Leon sur la teste, afin que la mettant à vos pieds, l'ambitieux Aymon ne s'opposât plus à son bon-heur. Trouuez vous Bradamante, que cette entreprise soit grande, & qu'vn cœur qui ne vous auroit point aimée, eût pû en estre capable ? mais il n'est pas encore temps, de comparer ce qu'il a fait pour vous, à ce que vous auez fait pour luy : Suiuons le en ce beau dessein ; & voyons quelles forces il a pour l'executer. Selon les aparences, il faut qu'il aye intelligence auec les Ennemis de ce Prince, & qu'il soit assûré d'vn puissant secours : nullement ; il n'a que son espée, sa propre valeur, la passion qu'il a pour vous, & la haine qu'il a pour son Riual. Voilà toutes ses forces ; voilà tout ce qui le peut secourir ; cepen-

dant il entreprend la conqueſte d'vn grand Empire, la ruine de l'Empereur, & la mort meſme de ſon fils. Auec cette intention, il paſſe la Meuze & le Rhein; trauerſe l'Autriche & la Hongrie; & côtoyant l'Iſtre à main droite, fait tant qu'il arriue à Belgrade. Pendant vn ſi triſte voyage, l'eſprit de Roger n'eſtoit remply, que de l'amour de Bradamante, & de la haine de Leon: il ſongeoit qu'il alloit deliurer ſa Meſtreſſe, & perdre ſon Riual: la longueur du chemin luy eſtoit inſuportable; il mouroit d'impatience, de pouuoir joindre Leon; il penſoit à la maniere dont il le vouloit combatre; il faiſoit deſſein de luy tenir toute la rigueur, que les loix de l'honneur luy pourroient permettre; il vouloit l'ataquer ſans auantage, mais il vouloit auſſi le combatre ſans courtoiſie; le nom de Leon eſtoit toûjours dans ſon cœur; le deſir de le vaincre, occupoit toute ſon ame; enfin la ſeule mort de Leon, eſtoit le ſujet de ſon voyage, & le terme de tous ſes ſouhaits. En cette penſée, il arriue (comme ie vous l'ay deſia dit) aupres de Belgrade: & comme

il eſt ſur vne éminence, qui luy permet de découurir, & la ville & la plaine; il voit vne armée de cent mille hommes, qui eſt aux mains auec vne de quinze ou vingt mille; & qui la meine batant, iuſques dans les portes de Belgrade qu'elle deffend. Il connoit par les Enſeignes de l'vne & de l'autre, que le party victorieux, eſt celuy de Conſtantin & de Leon: & que ceux qui ont du pire, ſont les Bulgares, qui luy auoient pris cette ville. C'eſt en cet endroit, Bradamante, qu'il faut voir mon frere & voſtre Amant, pour iuger & de l'amour qu'il a pour vous, & de la haine qu'il a pour ſon Riual. En cette rencontre, il va, ou pour mieux dire il deſcend comme vn torrent, dans cette plaine où la Bataille ſe donne: mais comme les trois paſſions les plus violentes, dont on puiſſe eſtre capable, conduiſent ſon bras; qui ſont l'amour, la haine, & l'ambition; il y fait des choſes, que ie ne puis vous redire. Par tout où il tourne ſes armes, il porte la mort & la terreur; il fait des montagnes de corps; des ruiſſeaux de ſang; redonne le cœur aux

vaincus; l'oſte entierement aux victorieux; pouſſe la choſe ſi auant, qu'il fait fuir ceux qui pourſuiuent les autres; & par ſa valeur ou par ſon exemple, fait changer de party à la victoire. Cependant, il cherche Leon de rang en rang; il l'apelle par ſon nom; & de peur de manquer à le trouuer, il attaque tous les Grecs, comme ſi tous les Grecs pouuoient eſtre Leon. Il trouue vn Prince dont les armes ſont plus éclatantes, que celles d'vn ſimple Caualier; il l'ataque, il le combat, c'eſt à dire il le ſurmonte, & il le tuë: car combatre & vaincre, ſont meſme choſe pour luy en cette iournée. Mais helas, que cette victoire luy eſt funeſte! neantmoins il n'eſt pas encore temps d'en parler: & il faut que ie vous demande auparauant, ſi c'eſt à Leon à recompenſer Roger, de tout ce qu'il fait en cette Bataille; ou pour mieux dire, ſi ce n'eſt pas à Bradamante, à luy tenir conte de tous les perils où il s'expoſe pour elle? c'eſt pour Bradamante qu'il veut vaincre, & c'eſt Leon qu'il veut combatre: l'amour qu'il a pour Bradamante, luy fait tout entreprendre pour

pour la conquerir ; & la haine qu'il a pour Leon, luy fait tout oſer pour le perdre. Sa vengeance ne s'attache pas ſeulement à ſa perſonne, il haït tous les Grecs pour l'amour de luy ; & ne ſert les Bulgares, que parce qu'ils ſont ſes Ennemis. Il couure la campagne de morts, il répand le ſang de ſes ſujets, il luy arrache la victoire d'entre les mains ; & pour tout dire, il le haït autant qu'il vous aime. Cependant par vn caprice de la Fortune, il ſe trouue que vous & Leon faites le contraire, de ce que ſelon l'vſage & la raiſon commune, vous eſtes obligez de faire. Vous voulez haïr voſtre Amant, parce qu'il eſt genereux ; & Leon veut aimer ſon ennemy, parce qu'il a défait tous les ſiens, parce qu'il l'a fait fuyr, parce qu'il luy a fait perdre la Bataille, lors qu'il eſtoit preſt de la gagner, & parce que luy ſeul luy a fait plus de mal, que tous les Bulgares enſemble. Car pour vous aprendre la verité des choſes, pendant que Roger pour l'amour de vous, cherchoit Leon auec tant d'ardeur, pour luy faire voir qu'il vous meritoit mieux que luy : pendant qu'il ne fon-

geoit qu'à renuerſer ſon Thrône, qu'à luy arracher le Sceptre, & qu'à luy faire perdre la vie : Leon eſtoit ſur vne éminence, d'où il pouuoit voir diſtinctement, tout ce qui ſe paſſoit en ſon armée. Mais admirez icy, vn effet prodigieux, de la veritable generoſité ! Leon qui venoit de tuer de ſa main le Roy des Bulgares, & qui croyoit n'auoir plus rien à faire, qu'à recueillir le fruict de la victoire, qu'il venoit de remporter : arriuant ſur cette éminence dont i'ay déja parlé ; & voyant que durant qu'il auoit combatu ce Roy, les vainqueurs auoient eſté vaincus, & que les vaincus à leur tour, eſtoient les victorieux ; Il demeura eſtrangement étonné : principalement lors qu'il remarqua, que la valeur d'vn ſeul homme, en auoit défait cent mille. Il le voyoit luy ſeul porter la terreur & l'épouuante parmy les ſiens ; il voyoit bien par ſes armes, qu'il n'eſtoit pas Bulgarien, quoy qu'il combatiſt pour eux ; il le regardoit comme vn enuoyé du Ciel, pour exterminer tous les Grecs, tant ſon courage luy paroiſſoit extraordinaire ; il le ſuiuoit de l'œil par tout

où il portoit ſes pas; & quoy qu'il fuſt fort affligé de voir perir tous les ſiens, il craignoit toutefois que quelqu'vn des ſiens ne fiſt perdre la vie, à vn homme ſi courageux. D'abord qu'il le vit, il l'admira; vn moment apres il l'aima; & conceut vne ſi haute eſtime de ſa perſonne, qu'il fit des vœux contre luy meſme, pour en faire à l'auantage de ſon plus mortel ennemy: tant il eſt vray que la veritable generoſité eſt deſ-intereſſée: & tant il eſt vray encor, que Leon fut le plus vertueux des hommes en cette rencontre. Il ne laiſſa pas toutesfois, malgré ſon inclination, de vouloir combatre mon frere, quelque redoutable qu'il ſe fiſt voir: mais l'Empereur ayant fait ſonner la retraite; & Roger s'eſtant dérobé aux Bulgares, qui vouloient l'élire à la place de leur Roy, que Leon leur auoit tué; le premier ne pût iamais le joindre; & l'autre fut ſi mal-heureux, qu'il fut pris priſonnier comme il dormoit. Cette nouuelle fut bien-toſt portée à Conſtantin, qui eut vne joye incroyable, de n'auoir plus à craindre vn ſi redoutable Ennemy. Leon en receut

auſſi vne extreme ſatisfaction : il eſt vray qu'elle eut vne cauſe bien plus noble, puis qu'elle vint du glorieux deſſein qu'il forma, de taſcher de ſe faire vn Amy, d'vn homme ſi extraordinaire. Mais la cruelle Theodore, Sœur de l'Empereur, Tante de Leon, & Mere d'vn Prince, que ie vous ay dit que Roger auoit tué, le iour de la Bataille de Belgrade ; s'en réjoüit encor, d'vne maniere bien differente. Elle ſe fut jetter aux pieds de l'Empereur, pour luy demander vengeance de la mort de ſon fils; elle pleura auec tendreſſe; elle cria auec deſeſpoir; & le ſuplia ſi opiniaſtrement, de luy remettre ce priſonnier entre les mains, pour le pouuoir faire mourir ; qu'à la fin il y conſentit. C'eſt là, Bradamante, c'eſt là, qu'il faloit voir agir Leon, pour pardonner à Roger, tout ce qu'il a fait pour luy. Cependant le mal-heureux Roger, eſtant remis entre les mains d'vne mere deſeſperée, fut à l'inſtant meſme jetté dans vn profond cachot, dont l'obſcurité n'eſt iamais banie, par vn ſeul rayon du Soleil. Il y fut laiſſé tout chargé de chaines, expoſé à la faim, &

à l'insolence de ses Gardes, qui auoient ordre de luy faire souffrir châque jour quelque nouueau suplice : iusques à tant que par la rigueur des tourmens, cette cruelle femme eût la satisfaction, de voir expirer celuy qui estoit cause de ses larmes. En ce pitoyable estat, de qui pensez-vous que Roger dût esperer du secours? il estoit en vn lieu où tout luy estoit Ennemy; Bradamante, Renaud, & Marphise, ne sçauoient point son infortune; & quand ils l'auroient sceuë, il leur eût esté impossible de l'en retirer; aussi n'auoit-il nulle esperance d'en sortir. Toutes ses pensées n'estoient que pour vous : il ne regrettoit que deux choses au monde; l'vne, de quitter Bradamante; & l'autre, de n'auoir pas tué Leon. Encore (disoit-il) si i'auois rendu ce dernier seruice à ma Mestresse; si la mort de mon Riual, rendoit la mienne, & plus douce, & plus illustre; ie m'estimerois moins malheureux, & ie mourrois auec plus de tranquilité. Comme il estoit dans vne pensée si fâcheuse, il entendit ouurir les portes de son cachot; il oüit que quelqu'vn y descen-

doit; il ſentit qu'on luy détachoit ſes chaines; & apriſt enfin, de la bouche de celuy qui faiſoit toutes ces choſes, que Leon eſtoit ſon Liberateur. Iugez, Bradamante, quel étonnement fut celuy de Roger: & ſongez bien, ie vous en conjure, ce que vous euſſiez eſté capable de faire, ſi vous euſſiez eſté à ſa place. Qui vit iamais vne generoſité pareille à celle-là! Leon eſt neveu de Theodore; Leon eſt fils de l'Empereur Conſtantin; Leon eſt celuy d'entre les mains duquel, Roger a arraché la victoire; cependant il mépriſe la haine de Theodore, & l'authorité de ſon Pere, pour deliurer ſon Ennemy: & le retire enfin, d'vne mort inéuitable, ſans vouloir autre choſe de luy que ſon amitié. Eſtoit-il iuſte de le refuſer? parlez, ie vous en conjure; mais auparauant que de répondre, conſultez bien voſtre generoſité: & ſouuenez-vous, qu'il a ſauué la vie de voſtre Amant & de ſon Ennemy. Ie voy bien que vous n'oſez abſoudre mon frere, ny le condamner: & que c'eſt à moy à vous faire voir, qu'il n'eût pas eſté iuſte, que Roger qui auoit ſurmonté

tous les Grecs par ſa valeur, ſe fuſt laiſſé vaincre à Leon, non ſeulement en courtoiſie, (car c'eſt trop peu dire;) mais en bonté, en grandeur de courage, & en vertu. Il faloit lui diſputer cette victoire, puis qu'elle n'eſtoit pas moins glorieuſe que l'autre: il falloit ſe laiſſer toucher par vn ſi noble exemple: & comme Leon auoit l'ame aſſez grande, pour deliurer ſon Ennemy, parce que ce n'eſtoit pas vn homme ordinaire; il falloit que Roger fût aſſez genereux, pour ne haïr pas ſon Riual, puis qu'il eſtoit ſon Liberateur. Il eſt vray que vous dites que l'Amour eſt vne paſſion, qui tirannife toutes les autres, & qui ne peut eſtre comparée à rien: mais ſçachez, que parmy les perſonnes heroïques, la gloire eſt vne belle Meſtreſſe, dont la poſſeſſion donne autant ou plus de jalouſie, que celle de la plus belle femme de la terre. Ne me dites donc point que l'action de Leon, n'eſtoit pas auſſi dificile à faire que celle de Roger: celuy à qui on oſte l'honneur, doit pour le moins eſtre autant irrité, que celuy à qui on diſpute vne Amante: L'ambition fait des Riuaux

auſſi bien que l'amour: & le deſir d'acquerir ce noble bruict, qui fait viure les hommes eternellement, eſt ſi fort imprimé dans les ames courageuſes; qu'il n'eſt rien au monde, qui leur ſoit ſi conſiderable. Et à parler raiſonnablement, ie trouue que Roger n'a point eu de tort, lors qu'il a pluſtoſt ſongé à ſe rendre digne de Bradamante, qu'à la conquerir: & il luy eſt ſans doute plus glorieux, de l'auoir cedée par generoſité, que de l'auoir diſputée auec ingratitude. Lors que Leon par vne bonté qui n'eut iamais d'exemple, fut le retirer du cachot, qui alloit deuenir ſon tombeau; s'il luy eût propoſé de luy redonner la vie, à condition qu'il employeroit ſon courage contre vous; il ſeroit plûtoſt mort, que d'accepter vne offre ſi peu raiſonnable. Il auroit regardé Leon, moins comme vn Prince genereux, que comme vn lâche intereſſé, qui vouloit vaincre ſans peril. Mais de la façon dont la choſe ſe paſſa, il falloit eſtre lâche ſoy meſme, pour n'admirer pas vn Heros, qui deliuroit ſon plus cruel Ennemy; qui donnoit la vie, à celuy qui luy auoit

auoit fait perdre toute la gloire qu'il auoit acquise ; qui luy auoit tué vn parent fort proche ; & qui pour tout dire, l'auoit vaincu d'vne maniere, qui ne pouuoit estre que honteuse, sinon pour luy en particulier, du moins pour sa Nation en general. Vous ne deuez pas trouuer mauuais (si ie ne me trompe) que Roger n'aye pas refusé la vie qu'on luy offroit de si bonne grace, & sans autre condition, que d'aimer celuy qui le deliuroit : Vous ne haïssez pas encor assez mon frere, pour souhaiter qu'il fust mort, plustost que d'auoir fait ce que vous nommez vn grand crime, & ce que i'apelle vne action tres-genereuse : & ie suis fort assurée, que si l'on vous mettoit en choix de l'vn ou de l'autre ; les choses demeureroient au poinct qu'elles sont. Nous sommes d'vn sexe, à qui la cruauté n'est pas naturelle, & en qui la valeur ne deuient iamais brutale. Au reste, lors que Roger embrassa son Riual au lieu de le combatre ; & qu'il changea le dessein qu'il auoit de le tuer, en celuy de le seruir ; son intention n'estoit pas, que ce dût estre contre vous. Au con-

traire; comme il ſçauoit que Leon n'eſtoit amoureux, que par voſtre ſeule reputation, & qu'enfin il ne vous auoit iamais veuë: il crut que peut-eſtre luy ſeroit-il auſſi aiſé, de ceſſer de vous aimer, qu'il luy auoit eſté facile de ne le haïr point. Cette eſperance fut ſans doute la plus puiſſante raiſon, qui le porta à regarder fauorablement, toutes les graces qu'il receut de Leon. Mais lors qu'à quelques iours de là, ce Prince eut apris le deffy, que vous auiez fait publier par toute la terre; & que par vn excés d'amour, il n'eut pû obtenir de luy, aſſez de fermeté pour vous combatre; il fut contraint de changer ſon eſperance en deſeſpoir, comme vous ſçaurez bien-toſt. Toutesfois auparauant que de vous le dire, il faut que ie iuſtifie Leon dans voſtre eſprit: & que ie vous faſſe repentir, de cette raillerie injurieuſe, que vous auez faite contre luy, lors que vous auez parlé à mon frere. Ne vous imaginez donc pas, ſi Leon n'a point voulu vous combatre, que ç'ayt eſté par manque de cœur; car ie vous ay deſia dit, que ce fut par excés d'amour. Ce

Prince tout bon & tout genereux, ne pouuoit se fier à son courage, ny à son adresse, ny pour vous conquerir, ny mesme pour vous conseruer. Il craignoit également de vous vaincre, & de ne vous vaincre pas : il aprehendoit d'estre surmonté, & auoit peur que sa victoire ne vous pût estre funeste. De sorte que n'osant se fier à luy mesme, & ayant éprouué à ses dépends, les merueilleux exploits dont mon frere estoit capable ; ce fut à luy qu'il voulut confier, la conseruation de sa gloire & de vostre vie. Ce Prince (comme ie pense vous l'auoir desia dit) auoit tué le Roy des Bulgares, à la iournée de Belgrade : il auoit gagné la Bataille, que Roger luy fit perdre : & auoit fait cent belles actions, qui ne vous peuuent permettre, de le soupçonner de lâcheté. Vous me direz peut-estre qu'en cette occasion, ie donne vn plus beau sentiment à Leon qu'à Roger : mais auparauant que de répondre à cette objection, voyons de quelle sorte Leon demande l'assistance de Roger ; & de quelle sorte Roger promet de seruir Leon. Vous sçaurez donc, que

lors que mon frere n'attendoit plus qu'vne occasion fauorable, d'aprendre à son Liberateur qu'il estoit son Riual, & qu'il auoit esté son Ennemy; afin de tascher de le porter à ne penser plus à vne si illustre conqueste: ce Prince le fut trouuer auec vn visage si triste & si changé, que Roger qui l'aimoit veritablement, en eut de l'inquietude. Il le conjura dés l'abord, de luy engager sa parole, de ne luy refuser point son assistance, en vne occasion d'où dépendoit sa vie, sa felicité, & sa gloire: il luy dit, que sa Couronne, & l'Empire qu'il attendoit, seroient plus en sa disposition qu'en la sienne, s'il ne le refusoit pas: il luy jura qu'il partageroit ses Estats auec luy: & luy parla enfin auec tant de tendresse, & tant de marques d'vne grande confiance, & d'vne grande douleur; que Roger qui ne pouuoit pas en deuiner la cause, luy promit absolument & sans reserue, de faire tout ce qu'il desireroit de luy. Il creut que ce que Leon n'osoit luy dire, estoit que l'Empereur ayant sceu que son fils l'auoit deliuré, vouloit qu'il le remist en prison: ou

que peut-estre il payast sa rançon, & satisfist la vengeance de Theodore, par quelque entrepriſe hardie contre les Bulgares. Comme il ne ſongeoit donc plus qu'à rentrer dans ſon cachot, Leon luy aprit ce qu'il ſouhaitoit de ſon adreſſe & de ſon courage: mais il le luy aprit auec tant de marques d'amour, & luy donna de ſi puiſſants témoignages, de la paſſion qu'il auoit pour vous; qu'il n'eut plus lieu d'eſperer d'obtenir de luy, qu'il ne ſongeaſt plus à vous conquerir. Imaginez-vous bien, ie vous en conjure, en quel eſtat ſe trouua le malheureux Roger, apres cette declaration: vous me direz peut-eſtre, qu'il n'auoit qu'à ſe découurir, & qu'à ſe confier à la generoſité de Leon, qu'il auoit déja éprouuée: mais c'eſt parce que Leon auoit eſté genereux, qu'il eſtoit dificile à Roger de ſe découurir. Le moyen, Bradamante, d'aller aprendre à vn Prince à qui on eſt redeuable de la vie, que l'on a eu deſſein ſur la ſienne; que l'on veut détruire ſa felicité; luy enleuer ſa Meſtreſſe; & luy percer le cœur d'vn coup de poignard? car en cette occaſion, il n'y auoit

point à balancer : il falloit ne se découurir pas, ou en se découurant, se resoudre à combatre celuy à qui on deuoit la vie & la liberté. Il falloit ferir vn Riual, ou tuer son Liberateur : car apres les choses que Leon auoit dittes à Roger, il n'y auoit point d'aparence, qu'vn homme qui luy auoit déja de si estroites obligations, eust encor l'audace d'esperer, qu'en sa consideration, il quitast vne chose, qu'il preferoit à vn Empire. Leon auoit lieu de croire, que Roger luy estoit assez obligé, pour ne luy demander pas vne semblable chose : & Roger auoit raison de penser, qu'en se découurant il ne pouuoit luy arriuer que de deux choses l'vne, c'est à dire de combatre Leon, ce que la generosité ne vouloit pas qu'il fist, ou de rentrer dans les fers, & par consequent vous laisser exposée, & aux armes de Leon, & à celles de tout ce qu'il y a de plus vaillant au monde. Ceux qui disent que toutes les graces sont enchaînées s'abusent : & il n'y a rien au contraire, qui nous doiue tant faire craindre d'estre refusez, que lors que nous deuons déja beau-

coup, à ceux à qui nous demandons : mais principalement quand ce que nous leur demandons, leur tient lieu d'vn Threſor ineſtimable. Demander trop à ceux à qui on doit, eſt vne eſpece d'ingratitude : enfin ſelon toutes les aparences, Leon auroit refuſé Roger ; & ſelon l'eſtat des choſes, Roger eſtoit plus mal-heureux & plus coupable, en ſe découurant inutilement, qu'en ne ſe découurant point ; puis que quoy qu'il en arriuaſt, il ſe priuoit du moyen de conſeruer voſtre vie. Croyez, Bradamante, croyez, que ce n'eſtoit pas vne affaire, que mon frere pût reſoudre facilement : d'vn coſté, il falloit non ſeulement ceder ſa Meſtreſſe, mais la combatre pour la donner à vn Riual : & de l'autre, il falloit eſtre ingrat, trahir ſon Liberateur, manquer à la parole qu'il auoit donnée, s'expoſer à rentrer dans les fers, & à vous abandonner pour toûjours ; qui eſtoit la ſeule choſe qu'il conſideroit. S'il ne ſe découuroit point, il voyoit qu'il eſtoit le plus mal-heureux de tous les hommes : & s'il ſe découuroit, il ſçauoit qu'il eſtoit perdu, & que vous eſtiez

perdue pour luy. Or de quelque façon que fust la chose, il estoit toûjours mal-heureux, & paroissoit toûjours criminel: car quand il eust pû estre qu'en aprenant à Leon qui il estoit, Leon eust consenty qu'il n'eust pas combatu pour luy; il falloit du moins toûjours, que Roger deuant autant à ce Prince qu'il luy deuoit, le laissast combatre le premier; & ie pense mesme, que vous en estes tombée d'accord. Mais comme Leon n'osoit se fier à son adresse, pour la conseruation de vostre vie, (comme ie vous l'ay desia dit,) Roger au contraire, ne vouloit fier la conseruation de vostre vie qu'a luy mesme: & c'est icy (comme ie vous l'ay promis tantost,) que ie veux répondre à vos objections. Quoy, (disoit il en son cœur) ie pourrois estre le spectateur d'vn combat, où l'on pourroit tuer Bradamante! Ha, non, non, il me seroit impossible: ie sortirois de la presse, ie romprois les barrieres de la Lice; & quand ie n'aurois autres armes que mon espée, i'irois la deffendre de celuy qui l'ataqueroit; ie deuiendrois ingrat; i'oublierois ce que Leon a fait pour moy;

moy ; ie ceſſerois d'eſtre ſon Amy ; ie redeuiendrois ſon Riual & ſon Ennemy ; & pour tout dire, ie penſe que ié tuërois mon Liberateur. Ne nous expoſons point (adjoûtoit-il,) à perdre l'eſtime de Bradamante, en penſant la conquerir : combatons contre elle, afin de combatre pour elle : ne confions ſa vie qu'à noſtre adreſſe, & qu'au deſir que nous auons de la conſeruer : & puis que nous ne pouuons eſtre, ny heureux, ni innocents, faiſons du moins vn crime dont la cauſe ſoit ſi noble, qu'elle en faſſe excuſer l'effet. Combatons en meſme temps, & pour Leon, & pour Bradamante : & par vn excés d'amour, d'eſtime, d'amitié, de generoſité, & de reconnoiſſance ; ſoyons la ſeule victime, qui appaiſe le courroux du Ciel en cette rencontre. C'eſtoit ainſi que le mal-heureux Roger, diſputoit en ſon eſprit, ſur vne choſe ſi difficile à reſoudre ; que quand vous meſme auriez eſté de ſon conſeil, vous meſme auriez eſté bien empeſchée, à conſeiller celuy que vous accuſez de peu d'affection, d'injuſtice, & d'inhumanité. Comme Amante, que

vous estes, vous ne luy auriez pas persuadé de faire ce qu'il a fait: comme prudente que ie vous croy, vous n'auriez pas voulu qu'il euſt fait vn crime inutilement: & comme genereuſe & pitoyable, que vous deuez estre, vous n'euſſiez ſans doute pas conſenty, que Roger euſt tué ſon Liberateur, de la meſme main qu'il venoit d'oſter des fers. Mais (me direz-vous,) Leon eſtoit ſon Riual; mais (vous répondray-je;) Roger eſtoit ſon obligé: ſelon vos maximes, l'amour vouloit qu'il oubliaſt tout; & ſelon les miennes, l'honneur vouloit qu'il n'oubliaſt rien, pour ne ternir pas ſa gloire. C'eſt vne erreur de penſer qu'il faille ceſſer d'eſtre genereux, dés que l'on commence d'aimer: & qu'il ſoit permis d'eſtre criminel enuers tout le monde, & enuers ſoy meſme, afin d'eſtre innocent enuers ſa Meſtreſſe. Si elle a l'ame grande, la vertu ne luy paroiſtra iamais vn vice: Elle aimera auſſi long-temps que ſon Amant ſera vertueux: mais dés qu'il ceſſera de l'eſtre, elle ceſſera de l'aimer! Et quoy que vous puiſſiez dire, vous ne ſeriez pas bien aiſe, que

mon frere euſt fait vne lâcheté. En effet, ſi pour eſtre amoureux, il falloit renoncer à tous les ſentimens de la Nature & de la raiſon ; ſi pour aimer vne ſeule perſonne, il falloit haïr toute la Terre ; le Ciel ſeroit injuſte d'auoir rendu les hommes ſenſibles à cette paſſion. Il n'y en auroit point dont la vertu ſe pût dire, ſolidement eſtablie : l'amour ſeroit le pretexte de tous les crimes : on pourroit tuer ſon Pere, trahir ſa Patrie, empoiſonner ſes amis, & porter le feu par tous les coins du monde impunément, & auec glòire, pourueu que l'on diſt, c'eſt l'intereſt de la perſonne aimée, qui me fait agir de cette ſorte. Ha, non, non, Bradamante, l'amour eſt vne paſſion trop noble, pour inſpirer de ſi laſches ſentimens : & ſi vous écoutiez bien voſtre cœur & voſtre raiſon, vous trouueriez que voſtre bouche les a traHis, lors qu'elle a mal traité Roger ; parce qu'il vous a aimée d'vne amour ſi pure & ſi heroïque, qu'il n'a pû ſe reſoudre pour ſon intereſt particulier, ny de commettre le ſoin de voſtre vie à vn autre, ny de s'expoſer à perdre voſtre eſtime, en faiſant l'action d'vn

lâche & d'vn ingrat, ni de trahir en meſme temps, & Leon, & Bradamante, & Roger. Car ne me dites point qu'il a hazardé voſtre vie, en combatant contre vous : puis que ie ſuis bien informée, que dans le meſme temps que vous tâchiez de rendre vos armes plus trenchantes, luy au contraire, employoit toute ſon adreſſe, à émouſſer le trenchant des ſiennes : & de la façon dont il en auoit vſé, il n'euſt pû meſme vous bleſſer, quand il en euſt eu l'intention. Il cherchoit moins à vous vaincre qu'à vous conſeruer: & il n'eſt pas aſſez malheureux, pour croire que vous ne l'ayez point remarqué. Que ſi l'on euſt demandé à Roger, pourquoy il combatoit en cette occaſion? il n'auroit pas tant eu de peine à répondre que vous le croyez. C'eſt parce que ie ne puis eſtre heureux, (auroit il dit;) c'eſt pour empeſcher ma Meſtreſſe, de tuer mon Liberateur; c'eſt pour empeſcher mon Libérateur, de pouuoir tuer ma Meſtreſſe; c'eſt pour m'acquiter de ma parole; c'eſt pour ne ternir pas mon honneur; c'eſt pour n'eſtre, ny laſche, ny ingrat; mais c'eſt princi-

palement, pour deffendre Bradamante. Oüy, c'eſt là le veritable ſujet qui me fait combatre: tant que i'auray ſeul les armes à la main contre elle, ſa vie eſt en ſeureté: ie parois comme ſon Ennemy, mais ie ſuis pourtant ſon Amant: & quoy que ie doiue beaucoup à Leon, c'eſt toutes-fois plus pour elle que pour luy que ie combats. Voilà injuſte fille que vous eſtes, ce que le mal-heureux Roger auroit répondu, à ceux qui auroient voulu ſçauoir ſes intentions: & voilà par où ie vous fais voir, (comme ie m'y eſtois engagée,) que les ſentimens de Roger, n'eſtoient pas moins beaux que ceux de Leon. Mais (me direz-vous encor,) i'ay pû le tuer de ma propre main: Ha peu ſçauante que vous eſtes, dans les ſentimens qu'vne amour violente inſpire! ignorez vous encor, que puis que le mal-heur de Roger vouloit qu'il ne pût viure heureux, il y euſt eu quelque douceur pour luy, à mourir de voſtre main, & à expirer à vos pieds? voſtre douleur euſt conſolé la ſienne; vos larmes euſſent payé tout le ſang qu'il auroit répandu; & la mort qu'il auroit ſoufferte,

& par vous, & pour vous, ne luy auroit point eſté rude. La veuë de la perſonne aimée, doit moderer toutes les douleurs; mais l'intereſt de la perſonne aimée, ne doit point authoriſer tous les crimes. Si Roger (comme ie penſe vous l'auoir deſia dit,) euſt pû imaginer quelque voye, par laquelle ſans vous expoſer, il euſt pû conſeruer l'eſperance de vous poſſeder; il euſt peut-eſtre eſté vn peu moins genereux: & ie ne ſçay ſi ſa vertu auroit eſté aſſez forte, pour ne ſuccomber pas en cette occaſion. Mais voyant que de quelque façon que fuſt la choſe, il n'y auoit point d'eſpoir pour luy; pourquoy voulez vous qu'il aye eu tort de conſeruer voſtre vie, en ne la hazardant pas? pourquoy ne trouuez vous point bon qu'il ait ſeruy celuy qui l'auoit tiré des fers? & pourquoy trouuez vous mauuais, (puis qu'il n'auoit plus de part à Bradamante,) qu'il ait fait au moins que Bradamante demeuraſt entre les mains du plus vertueux des hommes, & du plus cher de ſes amis? il eſperoit que vous pleureriez enſemble, & ſon malheur, & ſa perte: & ſi-

maginoit que l'Empire & la Couronne de Leon vous seroient agreables, pource qu'en quelque façon, vous tiendriez l'vn & l'autre de sa main : car il ne doutoit pas qu'en cette rencontre, l'ambitieux Aymon ne vous obligeast à les accepter, comme luy mesme vous en eust conjurée. Aureste, on ne peut pas soupçonner Roger, d'auoir changé de sentiments pour vous : ce n'a esté ny par inconstance, ny par defaut d'affection, qu'il a fait vne chose si extraordinaire : lors qu'il vous combatoit, il estoit bien assuré, que s'il eschapoit à l'adresse de vos armes, il n'eschaperoit pas à sa douleur: il sçauoit qu'en gagnant la victoire, il perdroit Bradamante : & qu'en perdant Bradamante, il perdroit la vie. Comme en effet, si Leon ne la luy eust conseruée vne seconde fois, sa mort auroit iustifié toutes ses actions ; vous n'auriez que de l'amour & de la douleur ; & la colere n'obscurciffant point la clarté de vostre iugement, vous auriez pleint le reste de vos jours, celuy que vous accusez auec tant d'injustice. Mais pour changer vous mesme vos senti-

mens, suiuez le dans cette obscure foreſt, & dans cette effroyable ſolitude, où il va chercher la mort, apres vous auoir vaincuë. Escoutez-y ſes pleintes & ſes ſoûpirs; conſiderez-y ſon deſeſpoir & ſa fureur; & admirez en luy, tout ce que l'amour, l'amitié, la reconnoiſſance, & l'honneur, peuuent faire penſer de plus beau & de plus genereux. Il y a des moments, où il ſe repent de ce qu'il a fait: il y en a d'autres, où il haït ſon Liberateur: vn inſtant apres, il aime ſon Riual: en ſuite, il vous adore, & vous demande pardon, quoy qu'il ſçache bien qu'il n'eſt pas coupable. Mais en quelque lieu qu'il aille, & de quelque coſté qu'il tourne ſes penſées, il voit toûjours Bradamante ſans la voir: il la voit affligée (ce luy ſemble;) il la voit ſur le Thrône; il la voit pleurer ſur ſon tombeau: toutesfois, de quelque façon qu'il la voye, rien ne luy eſt ſi agreable, que de ſe la repreſenter encor, les armes à la main contre luy. Ouy, Bradamante, il vous rend graces de tous les coups que vous luy auez portez, & de toutes les bleſſures, que vous luy auez

voulu

voulu faire. Il met cela au nombre des plus grandes faueurs, qu'il pouuoit iamais receuoir de vous: & pour vous ſatisfaire, & ſe ſatisfaire luy meſme, en vous faiſant voir que s'il a paré les coups qui partoient de voſtre main; ce n'a pas eſté pour conſeruer ſa vie, le voilà qui ſe prepare à la mort. Voyez ſur ſon viſage toutes les marques d'vne veritable douleur, & d'vn extreme deſeſpoir: Serez vous moins genereuſe que Leon, apres auoir entendu ſes pleintes comme luy, & veu comme l'Amour a déja peind la mort dans ſes yeux? Prenez garde à ce que vous allez dire; Leon en le laiſſant mourir, gagnoit vne Meſtreſſe, & perdoit ſon ancien Ennemy & ſon Riual; mais pour vous, vous ne pouuez perdre Roger, que vous ne perdiez le plus fidelle, & le plus genereux Amant, qui fut, ny qui ſera iamais. Parlez donc, Bradamante, parlez, mais ne parlez pas precipitément: ſongez qu'il s'agit de voſtre gloire, & de voſtre felicité: vous n'auez rien de ſi dificile à faire, que Roger & Leon, n'ayent encor fait dauantage. Le premier n'a pas beſoin

de vous faire souuenir, qu'il a pû cesser de haïr son Riual, parce qu'il estoit son Liberateur: Puis que cette generosité, est ce qui le fait paroistre criminel aupres de vous : il suffit donc que ie vous face voir, que Leon a beaucoup plus fait, que vous ne pouuez faire. En la premiere occasion, il a redonné la vie à son Ennemy ; il a veu sa victoire sans haine & sans jalousie ; il a aimé celuy qui auoit répandu son propre sang, en tuant le fils de la cruelle Theodore ; & il a tiré des fers & du tombeau, celuy qui auoit fait tous ses efforts pour l'y faire descendre. Mais si en cette premiere rencontre, il donna la vie à son Ennemy, en la seconde il la donne, non seulement à son Ennemy, mais à son Riual. S'il l'eust laissé perir dans les chaines, sa mort ne luy pouuoit causer autre auantage, que de le deliurer d'vn homme dont la valeur luy auoit esté si nuisible: ou au contraire, en le laissant étouffer par sa propre douleur, Leon perdoit vn Riual, & conseruoit vne Mestresse. Cependant, parce qu'il est veritablement genereux, il prefere son honneur à sa passion ;

il ne veut pas que l'amour luy faſſe commettre vne faute; il veut que comme l'ambition ne l'a pas empeſché de ſauuer la vie à Roger, lors qu'il ne luy eſtoit point obligé; l'amour auſſi ne luy faſſe pas faire vne lacheté, apres auoir connû ce que Roger auoit fait pour luy. Soit qu'il le regarde comme ſon Ennemy, comme ſon Riual, comme ſon Amy, ou comme vn homme extraordinaire; il ne veut pas luy ceder en vertu. Il aime mieux luy ceder Bradamante, que de n'eſtre pas digne de Bradamante: & il aime mieux perdre ſa felicité, que de l'eſtablir par des voyes injuſtes. Il pouuoit ſans honte ne tirer pas Roger des fers: mais il ne pouuoit ſans ingratitude, le laiſſer perir en cette derniere occaſion. Auſſi n'a-t'il pas eſté capable, d'vn ſi lâche ſentiment: il l'a aimé plus ardemment qu'il ne faiſoit auparauant; il luy a cedé de bonne grace, le prix de la victoire qu'il auoit remportée; il l'a conſolé; il l'a retiré d'entre les mains de la mort; & l'a ramené aux pieds de ſa Meſtreſſe. Iugez apres cela, ſi Roger auoit ſujet d'eſtimer Leon? voyez s'il s'e-

ſtoit trompé en ſon choix ? & s'il euſt eſté iuſte d'eſtre ingrat, enuers vn Prince ſi reconnoiſſant? Au reſte, l'action qu'il a faite, de venir luy meſme découurir, la verité de la choſe à l'Empereur, & à toute la Cour; fait aſſez connoiſtre, que ce n'a pas eſté par manque de cœur, qu'il a eu recours à la valeur d'autruy. Iamais vn lâche n'auroit eu cette hardieſſe: mais pour luy, comme il ſçait que ce n'a eſté que par vn excés d'amour, qu'il en a vſé ainſi, il ne craind point de le publier. Et puis, Roger ſçait aſſez, en quel eſtat il trouua les Bulgares, lors qu'il arriua dans leur Camp, pour eſtre vn témoin irreprochable, de la valeur de ce Prince. Apres cela, ie penſe que vous ne pouuez pas dire, que Leon n'aye beaucoup fait pour Roger: il luy a donné la vie, la liberté, & ſa Meſtreſſe: il a falu qu'il aye combatu dans ſon cœur, l'ambition, la haine, l'amour, & la jalouſie: il a falu qu'il ait ſeruy ſon Ennemy & ſon Riual: & qu'il ait détruit ſa propre felicité pour eſtablir la ſienne. Pour vous, Bradamante, vous n'auez qu'à rendre juſtice à mon frere; vous

n'auez qu'à receuoir fauorablement vn Amant qui vous adore; & si ie l'oſe dire, vous n'auez qu'à écouter vos propres ſentimens. Non, quoy que la colere vous ait fait meſler beaucoup d'aigreur à vos pleintes, vous ne haïſſez point encor Roger: lors que vous auez parlé à luy, vous auez nommé Theodore, la cruelle Theodore: & cela ſans doute, parce qu'elle a penſé cauſer ſa mort. Ne l'imitez donc pas, ie vous en conjure; & ne ſoyez pas encor plus cruelle qu'elle ne l'a eſté. Pour peu que vous la ſoyez, vous la ſerez dauantage: Car enfin, Roger auoit fait perdre la victoire à l'Empereur ſon frere, & luy auoit tué vn fils: mais pour vous, qu'auez vous à luy reprocher? ſi ce n'eſt que Roger eſt le plus genereux des hommes; qu'il n'a pû tuer celuy qui luy auoit ſauué la vie; qu'il n'a pû manquer de parole, à celuy qui l'auoit tiré des fers; qu'il a combatu Bradamante, de peur de l'expoſer aux armes d'vn autre; qu'il a eu plus de ſoin de ſa conſeruation que de la ſienne; qu'il a choiſi la mort, pluſtoſt que de ſurviure à la perte de ſa Meſtreſſe; que

ſon honneur luy a eſté plus cher que toutes choſes; & que ne pouuant eſtre heureux, il a mieux aimé mourir auec gloire que viure auec infamie. Voilà, Bradamante, tous les crimes dont mon frere peut eſtre accuſé: mais ſi ce ſont des crimes, ils ſont d'vne nature à eterniſer la memoire, de celuy qui les a commis. Ne terniſſez donc pas la voſtre, par vne injuſtice effroyable: & ne déniez pas à mon frere, le prix de la victoire qu'il a remportée. De quelque façon que vous preniez la choſe, il demeure conſtant, que vous auez combatu; que vous auez eſté vaincuë; & que par conſequent, ſelon les Loix que vous meſme vous eſtes impoſées, vous apartenez au victorieux, quel qu'il puiſſe eſtre. Vous dites vous meſme, que Leon ne peut auoir de droict en vne action, où il n'a point eu de part: à qui donc ſera Bradamante, & que deuiendront les loix qu'elle a faites? aimera-t'elle mieux que quelque inconnû vienne la combattre, & la vaincre? où veut-elle que Roger ſous ſes propres armes, la combate encor vne fois? Non, ie ne penſe pas qu'elle le vueille: &

malgré ſon injuſte colere, & ſon reſſentimẽt, ſouuenir de ce qui s'eſt paſſé en cette iournée, luy a dõné trop d'inquietude, pour croire qu'elle vouluſt s'expoſer à voir encor mon frere, comme vn ennemy. Car ſi c'eſt pour luy ceder la victoire qu'elle veut combatre, il vaut mieux ne combatre point : & ſi c'eſt pour la diſputer effectiuement, elle n'a qu'à commander à Roger de ſe faire mourir de ſa propre main, ſans y employer la ſienne : ou pour mieux dire, elle n'a qu'à l'abandonner à ſa propre douleur. Mais encor vne fois, ſongez bien à ce que vous allez faire : & ſouuenez vous, que ſi vous euſſiez tué le Liberateur de Roger, vous euſſiez pleuré ſa perte : ou que ſi Roger luy euſt fait perdre la vie, vous l'auriez accuſé d'ingratitude & de cruauté, au lieu que vous ne pouuez l'accuſer, que d'eſtre trop genereux. O que cet Amant eſt digne de Bradamante, pourueu que Bradamante, ne ſe rende pas indigne de cet Amant ! Pour iuger encore mieux de l'action de Roger, imaginez vous qu'il vient de ſortir du cachot, & que malgré vne obligation ſi

estroite, il persiste encor dans le dessein de tuer Leon. Imaginez vous (dis-je) qu'estant bien informée de la verité de la chose, vous arriuez aupres de Roger, comme il a terrassé Leon à ses pieds, & comme il est prest de luy passer son espée à trauers le cœur : dittes en verité, ne luy retiendriez vous pas le bras? n'accuseriez vous pas Roger, de brutalité & d'ingratitude? & ne trouueriez vous pas qu'il auroit terny sa gloire? vostre silence me fait assez connoistre, que vous sauueriez la vie à Leon ; & que vostre premier sentiment, seroit d'accuser Roger. Pourquoy donc trouuez vous mauuais, qu'il aye fait ce que vous auriez fait vous mesme? mais vous me direz qu'il vous a combatuë; il est vray ; & ie vous diray mesme qu'il a eu impatience de vous combatre. Lors qu'il sceut par Leon, que vous auiez enuoyé des Cartels par toute la Terre, pareils à celuy qu'il luy montra ; il eut vne telle peur, de n'arriuer pas le premier, qu'il pressoit plus Leon, que Leon ne le pressoit ; tant le soin de conseruer vostre vie luy estoit cher. Il craignoit que quel-

qu'vn

qu'vn ne le deuançaſt ; il aprehendoit que vous ne fuſſiez bleſſée, par ceux à qui le deſir de vaincre, pouuoit faire perdre le reſpect en cette rencontre : & puis qu'il luy eſtoit abſolument impoſſible d'eſtre à vous, il vouloit du moins ſe ſacrifier pour vous. Ne luy refuſez donc pas, ce que ſon zele, ſon amour, & ſa valeur, demandent de Bradamante : accordez voſtre amitié à Leon, comme au Liberateur de voſtre Amant ; & redonnez voſtre affection à Roger, comme à l'homme du monde qui la merite le mieux. Voſtre inclination vous y porte ; la raiſon vous le conſeille ; la vertu vous le permet ; l'honneur vous le commande ; la generoſité de Leon vous en ſolicite ; l'ambition de voſtre Pere l'accorde à la Couronne de Bulgarie, que mon frere n'a acceptée, que pour la mettre à vos pieds, & de là ſur voſtre teſte ; les Loix que vous auez faites vous y contraignent ; voſtre propre gloire le veut ; & Marphiſe vous en conjure.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

Aprendre les choſes ſelon le ſens Hiſtorique; ſi cette Harangue auoit eſté faite, on ne pourroit pas douter, qu'elle n'euſt perſuadé Bradamante, puis qu'elle eſpouſa Roger: mais à la conſiderer comme vne Alegorie; c'eſt au Lecteur à m'aprendre, s'il en eſt luy meſme perſuadé. Beaucoup ont deſaprouué l'action de Roger; tous ont condamné celle de Leon; i'ay deffendu l'vne & l'autre, & blâmé le ſilence de Bradamante, que perſonne ne blâmoit: & par là, i'ay tâché de faire voir, que ſi l'Arioſte eſt coupable, ce n'eſt pas peut-eſtre par l'endroit qu'on l'en accuſe.

LAODAMIE

A

PROTHESILAS

QVATRIESME HARANGVE.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

ARGVMENT.

COmme les Grecs eſtoient ſur le poinct de partir, pour aller au Siege de Troye, vn Oracle aſſeura, que le premier d'entr'eux qui toucheroit le riuage des Ennemis, y mourroit indubitablement. Vn ſi funeſte preſage, épouuenta preſques tout le monde: mais entre les autres, Laodamie femme de

Prothesilas, en eut une frayeur extréme. De sorte que pour éuiter vn si grand malheur, elle essaya de persuader à son Mary, QVE L'ON DOIT SE CONSERVER POVR LA PERSONNE AIMEE.

LAODAMIE
Crains la fortune Ennemie,
Malheureux Protesilas;
Ne crois ton Cœur, ni ton bras,
Crois plustost Laodamie.

LAODAMIE
A
PROTHESILAS.

VOVS voulez donc m'abandonner, mon cher Protheſilas ? & non content de vous ſeparer de moy, vous auez encor l'inhumanité (s'il faut ainſi parler) de me venir dire que la Mer eſt tranquile, que toutes les Galeres ſont preſtes à faire voile, qu'on n'atend plus que vous à partir, & que le vent eſt propice. Mais helas, s'il eſt fauorable aux Grecs, qu'il eſt contraire à Laodamie ! Oüy, Seigneur, ie l'aduouë aujourd'huy, i'ay fait autant de vœux pour obtenir la tempeſte, afin de retarder voſtre dé-

part, que les autres ont accoûtumé d'en faire, pour obtenir le calme durant vn orage. Cependant, malgré mes prieres & mes sacrifices, ie voy que les flots & les vents conspirent ma perte, & s'en vont vous enleuer d'aupres de moy. Ne me les nommez donc plus fauorables, ie vous en conjure; puis qu'ils vont vous éloigner de ce que vous aimez, & de ce qui vous aime. La terre où vous allez vous est ennemie; celle que vous quitez est à vous; & vous y laissez vne partie de vous mesme en m'y laissant. Pleignez vous donc comme ie fais, de la tranquilité de la mer; n'apellez plus propices ces vents impitoyables, qui vont vous arracher d'entre mes bras; souhaitez la tempeste si vous me voulez obliger; & ne craignez rien tant, que d'arriuer aux lieux où vous desirez aller. Toutes les fois que l'image de cette funeste guerre, que vous allez porter si loin de nous, me repasse en la pensée, ie sents vne douleur si forte, que ie ne la puis exprimer: & sans bien raisonner sur les choses, les seuls noms d'Illion, de Tenedos, de Xanthe, & de Simois, me

ſont ſi effroyables ; qu'ils me rempliſſent le cœur d'étonnement & de crainte, à les entendre ſeulement prononcer. O Dieux, pourquoy faut-il que la faute d'Helene me ſoit funeſte? que parce qu'elle eſt coupable, il faille que ie ſois punie ? & que parce qu'elle a quité ſon Mary, il faille que mon Mary me quite ? Si vous alliez, genereux Prince, vous expoſer à tous les perils de la guerre, auec intention de vous rendre Maiſtre de tout le Monde, & d'éleuer vn Trophée à voſtre gloire, de tous les Sceptres, & de toutes les Couronnes de l'Vniuers ; on pourroit dire, que le fruict de la victoire, meriteroit qu'on ſe donnaſt la peine de la remporter : mais de penſer que vous n'ayez autre intereſt en cette affaire, que de ramener vne fugitiue, & vne inconſtante, à Menelas ſon Mary ; c'eſt ce qui vient à bout de toute ma patience, & de toute ma raiſon. Tous les Princes Grecs qui le ſuiuent en ce deſſein, ſeront-ils bien glorieux de cette conqueſte quand ils l'auront faite? peut-eſtre ne la feront-ils pas ; peut-eſtre meſme que la guerre ſera aſſez lon-

gue, pour faire qu'ils redonnent Helene à Menelas, ſans beauté comme ſans vertu, & par conſequent ſans merite. Ha Ciel, puis-je eſperer de vous reuoir, à la fin de ce mal-heureux voyage? ie le veux, & ie ne le puis: l'eſperance & la crainte, ſe combatent dans mon cœur; & quoy qne ie puiſſe faire, la derniere eſt toûjours plus forte que l'autre. Ie crains voſtre départ, ie deſire voſtre retour, & cependant ie n'oſe quaſi l'eſperer. Ie ſents vne frayeur ſecrette, qui m'agite & qui me tourmente: & ſans pouuoir dire ce que ie crains, ie ſents enfin que ie crains quaſi tout, & que ie n'eſpere rien. I'aprehende durant voſtre Nauigation, tout ce qui peut arriuer à vn mal-heureux: & dans les ſentimens où ie ſuis, ie crains également pour vous, & le naufrage, & le Port. Mais au milieu de tant de ſujets de frayeur, que mon imagination me preſente; ie crains plus que tout, ie ne ſçay quel Hector, que l'on m'a dit eſtre ſi vaillant, que meſme Paris en parloit à Helene; bien qu'il ne ſoit guere ordinaire, qu'vn Amant vante vn autre hõme à ſa Meſtreſſe: & quoy

que voſtre valeur me ſoit aſſez connuë, ie ne puis toutesfois m'y aſſurer. Ce nom d'Hector me demeure inceſſament empreint dans le cœur : & ſans en pouuoir détacher ma penſée, ie me ſuis figuré vn fantôme effroyable de ce Troyen, qui ne me quite preſques iamais. C'eſt pourquoy, ô mon cher Prothesilas, éuitez la rencontre de cet Hector, quel qu'il puiſſe eſtre : grauez ſon nom en voſtre memoire ; & ſongez encor, pour voſtre intereſt, & pour le mien, que pluſieurs Hectors ſe trouuent en cette guerre. Souuenez vous donc, toutes les fois que vous irez au combat, de ne ſonger pas tant au gain de la victoire, qu'à ma conſeruation, qui eſt inſeparable de la voſtre : épargnez voſtre ſang, afin d'épargner mes larmes ; ou pour mieux dire encor, épargnez voſtre vie, pour épargner la mienne. Que Menelas combate en deſeſperé, ie ne m'y oppoſe pas : il eſt tout enſemble, Amant, Mary, Ennemy, & offencé. Qu'il aille donc rauir auec violence, celle que Paris luy a rauie volontairement : qu'il attaque ce traiſtre auec fureur ; qu'il le combate auec opinia-

ſtreté; & qu'il le ſurmonte en armes, puis qu'il le ſurmonte en vertu, & en l'equité de ſa cauſe. Qu'il hazarde (dis-je) tout ſon ſang, pour reparer ſon honneur; la generoſité & la raiſon y conſentent : mais pour vous; mon cher Prothesilas, il n'en doit pas aller ainſi. Car ſi Menelas doit combatre en deſeſperé, pour reconquerir Helene; vous deuez combatre auec prudence, pour conſeruer Laodamie. Ne me refuſez donc pas, la priere que ie vous fais, de prendre vn ſoin extraordinaire, de la conſeruation de voſtre perſonne: ce que ie veux de vous, n'eſt ny dificile ny injuſte: c'eſt vn ſentiment que la Nature inſpire, que la raiſon aprouue, & que l'amour que vous auez pour moy vous doit donner. Encor vne fois, ne me refuſez donc pas, ie vous en conjure; ſi vous ne voulez que ie doute de voſtre affection, ſi vous ne voulez acroiſtre mes inquietudes, & ſi vous ne voulez que ie meure, non ſeulement auant voſtre retour, mais auant voſtre départ. O Paris! ô Helene! ô Menelas! que voſtre amour, voſtre fuite, & voſtre vengeance, me preparent d'étranges dou-

leurs : On dit (mon cher Mary) que l'Oracle menace d'vne tragique destinée, celuy d'entre les Grecs qui descendra le premier, sur le riuage de Troye : O Dieux ; qui peut estre celle d'entre les femmes Grecques, qui répandra les premieres larmes, pour la mort de son Espoux ? & qui peut estre ce genereux infortuné, qui fera pleurer cette infortunée ? veuille le Ciel détourner vn si funeste presage, de dessus la teste de Prothesilas. Mais pourquoy m'inquieter d'vne chose, que vous pouuez éuiter ? en cette occasion (genereux Prince) vous pouuez estre Maistre de vostre destin : Faites que vostre Galere n'aproche du riuage, que lors que toutes les autres, auront déja ietté les anchres : ne descendez que le dernier, de tous ceux que vous conduirez : & ne vous exposez pas, à estre la premiere victime, immolée à la fureur des Dieux protecteurs de Troye. Cette terre où vous allez n'est pas vostre Patrie; ne vous hastez donc point d'y descendre, si vous ne voulez irriter le Ciel, en mépriſant ſes Oracles. Et au contraire, lors que vous reuiendrés, faites que vostre Galere

deuance toutes les autres ; qu'à voilles & à rames, elle vous ramene au Port ; & que vous soyés le premier des Grecs, qui nous annonce la victoire. Ce sera en ce bien heureux temps (mon cher Seigneur) que les perils que ie crains aujourd'huy, me donneront de la joye, voyant que vous les aurés éuités : & sans m'informer toutes-fois, des plus beaux éuenements de cette guerre, vous me rendrés conte seulement, de la douleur que vous aura causé mon absence ; des souhaits que vous aurés faits pour vostre retour ; des soins que vous aurés eus de vous conseruer pour moy ; de tout ce qui vous regardera directement ; & de tous les sentimens de tendresse, que l'amour vous aura donnés, durant le voyage de Troye. Mais helas, le nom de cette funeste ville, ne me reuient pas plustost en la memoire, que le trouble & l'inquietude, me reuiennent dans le cœur ! Ie cesse d'esperer, & ie recommence de craindre : ie reuoy le fantôme d'Hector, qui semble vous poursuiure & me menacer : & quoy que ie connoisse bien, que ces fausses visions, sont

vn

vn pur effet de ma crainte & de ma douleur, elles ne laissent pas de me donner vne veritable affliction. Encor si ie vous pouuois suiure à la guerre, ou que vous & moy fussions nez dans l'Empire de Troye, ie serois moins mal-heureuse que ie ne la vay estre: car comme ie ne serois pas éloignée de vous, ie vous armerois de mes propres mains; & vous redisant tous les iours, les mesmes choses, que ie vous dis aujourd'huy; peut-estre qu'enfin, elles feroient plus d'impression en vostre ame: & soit que vous fussiez vainqueur, ou que vous fussiez vaincu, i'aurois toûjours cet aduantage, de partager également, vostre bon-heur ou vostre infortune. Oüy, quand mesme les Dieux auroient resolu vostre perte, i'aurois du moins cette triste consolation, que nos cendres seroient meslées ensemble: mais de la façon qu'est la chose, il faut que vous partiez, & que ie demeure icy; il faut que tous les moments de vostre absence me soient funestes; & que par l'incertitude où ie seray de vostre vie, la mienne soit la plus malheureuse qui fut iamais. Quand le voya-

ge que vous allez entreprendre, ne seroit causé que par vostre seule curiosité; que la Paix seroit établie par tout l'Vniuers; que cet Hector que ie redoute tant, ne seroit pas en l'estre des choses; que cet Oracle qui menace vn ie ne sçay qui d'entre les Grecs, n'auroit point esté rendu; & que i'aurois la parole des Dieux mesmes, pour assurance de vostre retour; vostre seul éloignement, ne laisseroit pas de me faire répandre des larmes, & de m'affliger auec excés. Iugez donc (mon cher Prothesilas) quelle douleur peut estre la mienne, de voir que non seulement vous vous éloignez de moy, mais de voir encor, que vous allez en vn lieu, où tout vous est ennemy; où le fer & le feu seront employez contre vous; où l'on fait des vœux & des sacrifices pour vostre perte; où l'on ne vous attend que pour vous combatre; où le Port peut vous estre vn écueil; où l'on vous peut faire porter des chaines; où vous pouuez estre blessé; & ce qui m'est le plus effroyable, où vous pouuez trouuer la mort. Iugez donc (mon cher Prothesilas) si vne personne qui auroit besoin de

consolation, pour vostre absence seulement, est capable d'en pouuoir trouuer, en vne si fâcheuse rencontre ? non, certes, cela n'est pas possible: aussi vous puis-je assurer, que ie n'en chercheray point. Ma douleur me tiendra lieu de toute choses : les habitans de la ville de Philacé, seront témoins de mes inquietudes : les Autels de toute la Thessalie, seront chargez de mes offrandes: & tous vos Subjets verront que les larmes & les soûpirs, seront mes seules occupations. Enfin, quoy que vous puissiez endurer en ce Siege, ie suis bien assurée, de souffrir encor dauantage. Mon esprit vous suiura par toute la Terre; & comme il n'est point de mal-heur que ie n'aprehende pour vous, on peut dire que i'éprouueray, non seulement tous ceux qui vous arriueront, mais tous ceux encor, qui ne vous arriueront pas, & qui vous pourroient arriuer. Il me semble déja, qu'oubliant mes larmes & mes prieres, & mépriſant l'Oracle des Dieux; ie vous voy emporté de vostre valeur, descendre le premier sur le riuage, & chercher cet Hector, comme la plus noble

matiere, d'exercer voſtre generoſité. Il me ſemble (dis-je) que s'entendant apeller par vous, il vous cherche, comme vous le cherchez; qu'il ſe montre; qu'il vous combat; & que tantoſt vainqueur, & tantoſt vaincu, ie vous voy aux prifes auec vn ſi redoutable Ennemy: Pardonnez moy, mon cher Protheſilas, ſi par de ſi funeſtes preſages, ie vous dis le dernier adieu: craignez, genereux Prince, craignez, afin de diminuer mes craintes. Ne vous fiez, ny en voſtre adreſſe, ny en voſtre cœur: & pour éprouuer la fortune heureuſe, ne la tentez pas trop ſouuent. La temerité ne peut iamais eſtre vne vertu: l'éuenement la iuſtifie quelquesfois dans l'eſprit des peuples, mais non pas dans celuy des Sages. Toutes les fuites ne ſont pas honteuſes; & il eſt meſme des retraites honnorables. Ne vous opiniaſtrez donc point, dans les combats où vous vous trouuerez: ne ſongez pas tant à vaincre, qu'à vous empeſcher d'eſtre vaincu: & ne penſez pas tant à oſter la vie à vos Ennemis, qu'à conſeruer la voſtre. C'eſt là, Seigneur, c'eſt là, ce precieux Treſor que ie vous donne en garde:

c'eſt ce que ie confie à voſtre courage, à voſtre adreſſe, & à voſtre prudence : c'eſt dequoy ie veux que vous me rendiez vn fidelle conte : & c'eſt enfin le ſeul fruit que ie vous demande de la victoire. Car que m'importe qu'Helene demeure entre les mains de Paris, ou qu'elle reuienne entre celles de ſon Mary ? Si Prothesilas eſt vaincu, tous les Grecs ſont vaincus pour Laodamie : ou ſi au contraire Prothesilas eſt viuant, tous les Troyens ont du pire, & la victoire eſt à nous. Vous me tenez lieu d'Amant, de Mary, de Roy, & d'Empire tout enſemble : Iugez donc apres cela, ce que vous deuez faire pour vous conſerur pour moy ? Imaginez vous ce que vous feriez, ſi i'eſtois (non pas femme de Paris comme Helene, car ie ne puis meſme ſuppoſer que cela pût eſtre ainſi ;) mais imaginez vous (dis-je) que ie ſuis captiue dans Troye ; qu'Hector m'a miſe à la chaine ; qu'en ce pitoyable eſtat, vous me voyez ſur les murailles de la ville, regarder vn combat où vous eſtes ; que meſme cet Hector a vn poignard à la main, preſt de me

l'enfoncer dans le cœur ; que feriez vous lors, Prothesilas, pour me deliurer ? toutes choses, genereux Prince : oüy, ie le voy assez dans vos yeux ; ne vous expliquez donc pas dauantage. Vous exposeriez vostre vie ; vous prodigueriez vostre sang ; vous viendriez seul attaquer les murailles, si personne ne vous vouloit suiure : que si vos efforts estoient vains, vous auriez recours à des larmes ; vous demanderiez les chaines qui m'attacheroient ; vous souhaiteriez receuoir en vostre sein, le coup de poignard qui me deuroit percer le cœur ; vous ietteriez vos armes pour impetrer ma grace ; vous vous feriez l'Esclaue de vostre Ennemy ; & il n'est rien enfin, que vous ne fussiez capable de faire. Or, Seigneur, i'ay à vous dire, que Laodamie est dans vostre cœur ; c'est là qu'il faut la deffendre du poignard d'Hector ; c'est en cette occasion, qu'il faut faire toutes choses pour la conseruer ; & que par raison & par amour, il faut ne l'exposer pas legerement. Vous deuez vostre assistance à Menelas, (ie l'aduouë ;) vous estes Grec, vous estes Prince, vous estes son Amy, &

vous estes genereux : mais si vous deuez seruir Menelas contre les Troyens, vous deuez seruir Laodamie, & contre les Troyens, & contre les Grecs, & contre Menelas, & contre toute la Terre. Le premier deuoir emporte tous les autres : & l'intereſt de la perſonne aimée, ne peut estre mis en comparaiſon, auec celuy d'aucun Prince, quel qu'il puiſſe estre. La gloire est la seule choſe, que l'on doit aimer autant qu'elle ; & que l'on peut quelque-fois preferer à elle. C'eſt pourquoy, comme ie ne vous demande rien de lâche, ny rien d'injuſte, vous ne me pouuez refuſer, ſans cruauté & ſans injuſtice. Conſeruez vous donc, & promettez moy de ſuſpendre vne partie de voſtre valeur, de peur qu'elle ne vous ſoit funeſte. Les hommes courageux font fuir les foibles; mais pour l'ordinaire, ils irritent les vaillants comme eux. Vne partie des traits qu'ils lancent ſur la teſte de leurs aduerſaires, rejaliſſent ſur eux meſmes : la gloire qu'il y a de les vaincre, fait qu'on s'expoſe plus facilement à les attaquer : & les moins hardis quand on les met au deſeſ-

poir, ſont capables de faire par la crainte, ce qu'ils ne peuuent faire par leur propre generoſité: n'irritez donc pas les vns, & ne deſeſperez pas les autres, ſi vous ne voulez ſuccomber, ſous le nombre de vos Ennemis. Ie voy bien, mon cher Protheſilas, que vous voyez mes larmes auec tendreſſe: mais ie voy bien auſſi, que vous n'écoutez pas mes raiſons, auec deſſein de vous en ſeruir. Vous aimez ſans doute Laodamie plus que vous meſme, mais vous aimez l'honneur plus que Laodamie. Vous croyez que ce n'eſt pas aſſez, de combatre en homme ordinaire; & qu'il faut que vous combatiez en Heros: Vous croyez (dis-je) que ce n'eſt pas aſſez de vous bien deffendre, & que vous deuez encor attaquer: car (perſuadé que vous eſtes, que l'excés de valeur ne peut iamais eſtre blâmable;) Vous voulez aller plus loin, que tous les autres n'ont iamais eſté: ne vous abuſez point toute-fois, mon cher Protheſilas; il y a des bornes à toutes choſes: & l'excés au contraire, change preſques toutes les vertus en vices. Les Liberaux deuiennent prodigues, dés

dés qu'ils donnent sans reigle & sans iugement: & les vaillants temeraires, quand ils s'exposent sans conduite & sans raison. L'extréme courage aproche de la fureur: & la sageſſe meſme quand elle eſt exceſſiue, peut dégenerer en folie. Pardonnez (genereux Prince) au zele qui me fait parler; à l'Oracle des Dieux qui me fait craindre; & à l'extréme amour qui me fait chercher auec inquietude, tout ce qui vous pourroit empeſcher, de tomber au malheur que i'aprehende. Il me ſemble meſme, que ie voy ſur voſtre viſage, vne douleur qui me ſolicite, de prendre vn ſoin tout extraordinaire, de voſtre conſeruation: plus vous me témoignez d'affliction de me quiter, plus vous redoublez la mienne: & ſi i'aimois mon repos, ie deurois ſouhaiter que vous m'aimaſſiez moins. Mais que dis-je, inſenſée que ie ſuis! ſi c'eſtoit vne choſe poſſible, que Protheſilas pût abandonner Laodamie, ſans larmes & ſans ſoûpirs; ce qui n'eſt que douleur en elle, deuiendroit vn deſeſpoir effroyable. Ne me cachez dont point cette affliction; monſtrez la moy auſſi grande

qu'elle eſt ; & ne craignez pas d'irriter mes maux. Ils ſont d'vne nature, à ne pouuoir deuenir plus grands que par voſtre perte ; & à ne pouuoir guerir, que par voſtre retour. Helas, pourquoy faut-il que vous partiez, ou pourquoy faut-il que ie ne parte pas auec vous ? cependant l'heure s'aproche, où vous me deuez quitter : ie voy meſme dans vos yeux, quelque impatience de m'abandonner ; quoy que ie connoiſſe aſſez, que vous ſeparer de moy, c'eſt vous ſeparer de la plus chere partie de vous meſme. Ie voy ce combat ſecret en voſtre cœur ; & ie m'aperçoy bien, qu'il vous eſt preſques également impoſſible, de demeurer icy, & de vous en aller. Toutefois ſi vous n'eſtes le plus cruel des hommes, vous demeurerez au moins, le dernier ſur le riuage ; vous laiſſerez partir toute la flote ; & voſtre Galere ramant plus lentement que toutes les autres, me permettra de vous ſuiure longtemps des yeux ; lors qu'aprés vous auoir dit adieu (ſi ie vous le puis dire ſans mourir) ie ſeray ſur le Port à regarder, quand ie ne pourray plus vous voir, les dernieres traces

qu'elle laiſſera ſur les eaux. Ne refuſez pas ce foible ſoulagement, à la plus malheureuſe qui fut iamais: car encor vne fois, ce n'eſt pas aſſez que de partir le dernier du riuage de Grece; & le principal eſt, de ne deſcendre pas le premier, ſur le riuage de Troye. Non, Protheſilas, ce n'eſt plus la crainte toute ſeule qui me fait parler; ce n'eſt plus l'amour qui forme ma crainte; c'eſt vn Dieu qui m'inſpire, qui m'épouuente, & qui vous aduertit. Ne m'écoutez donc plus comme vne femme affligée, mais comme vne perſonne que le Ciel vous enuoye, pour voſtre conſeruation. Ce que ie ſents eſt trop extraordinaire, pour ne s'en étonner pas: croyez donc à mes paroles, ie vous en conjure; que ce nom d'Hector qui m'eſt ſi effroyable, ne ſorte point de voſtre memoire; car ſi ie ne me trompe, ie le voy déja ſur le bord du riuage, qui ſe prepare à vous en repouſſer; ie voy vne greſle de fleches & de dards, tomber ſur la teſte des Grecs: Laiſſez, Protheſilas, laiſſez éclater cet orage; laiſſez émouſſer la pointe des jauelines des Troyens, auparauant que de

vous y exposer : & puis que tous les Grecs ne peuuent pas estre les premiers à descendre, accordez moy la grace de n'aspirer point à vn honneur, qui doit estre si funeste, à celuy qui le receura. Soyez le dernier à faire la retraite, pourueu que vous ne soyez pas le premier au combat, en cette dangereuse occasion. Mais helas, ie voy que toute la flotte commence de voguer, que l'on n'attend plus que vous, que vostre Galere est seule dans le Port, & qu'à peine auray-je le loisir de vous dire adieu. Il le faut toutesfois; & si la mort ne me ferme les yeux, pour m'empescher de vous voir partir; il faut que dans vn moment ie vous die adieu, & peut-estre adieu pour toûjours. Adieu donc le plus heureux des Grecs, si vous écoutez Laodamie: & le plus malheureux des hommes, si vous écoutez vostre courage. Iugez par la douleur que i'ay presentement, quelle seroit celle que i'aurois, si mes craintes estoient veritables: & iugez par cette douleur, si l'on ne doit pas se conseruer pour la personne aimée. Mais il n'est plus temps d'en parler; vous estes resolu de

partir; & ie n'ay plus qu'vn moment à viure, puis que ie n'en ay plus qu'vn à vous voir. Allez, puis que voſtre deſtin vous emporte: & veuillent les Dieux, qu'vn ſi triſte commencement de voyage, ſoit ſuiuy d'vn agreable retour. Que les vents & les flots, reſpectent voſtre Galere; que les Ennemis vous craignent, & ne vous attaquent point; que ce trop fameux Hector, ne vous rencontre iamais; que les conſeils de Laodamie, vous reuiennent en la penſée; que le ſoin de ſa conſeruation, vous en faſſe prendre de la voſtre; que l'amour ſoit plus forte en voſtre cœur, que le deſir de la gloire; que le Port où vous allez, ne vous ſoit pas vn écueil; & ne me ſoit pas auſſi, la cauſe de mon naufrage, ou pour mieux dire de ma mort.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

QVoy que l'on ait dit que la perſonne que l'on aime, perſuade facilement; l'éloquence de Laodamie, fut plus foible que le mal-heur de Protheſilas: & malgré toutes ſes prieres, la force de la deſtinée, de laquelle cet Oracle auoit parlé, ne laiſſa pas de regner ſouuerainement: & de faire voir, qu'il faut que tout ce qu'elle ordonne arriue, quelques obſtacles que la prudence humaine y puiſſe oppoſer. Protheſilas aborda le premier à Troye, & mourut auſſi le premier de tous les Grecs: & la déplorable Laodamie, connût mieux que ſon cher Mary, par vne triſte & funeſte experience, que les pre-ſentimens que nous auons quelques-fois, ne ſont pas toûjours à negliger.

AMARILLE

TITRE

CINQVIESME HARANGVE.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
1

ARGVMENT.

LE grand Virgile s'introduiſant dans les Eglogues de ſes Bucoliques, ſous le nom d'vn Berger nommé Titire; y regrette Rome & la Cour d'Auguſte, dont il eſtoit éloigné; & témoigne eſtre peu ſatisfait, des Bois & de la Campagne. Cela m'a donné lieu d'introduire auſſi, la Bergere Amarille ſa Meſtreſſe, qui le ſurprenant dans cette penſée, luy réproche le mépris qu'il fait de leur ſejour; luy repreſente ſes beautez; & les

vous y exposer : & puis que tous les Grecs ne peuuent pas estre les premiers à descendre, accordez moy la grace de n'aspirer point à vn honneur, qui doit estre si funeste, à celuy qui le receura. Soyez le dernier à faire la retraite, pourueu que vous ne soyez pas le premier au combat, en cette dangereuse occasion. Mais helas, ie voy que toute la flotte commence de voguer, que l'on n'attend plus que vous, que vostre Galere est seule dans le Port, & qu'à peine auray-je le loisir de vous dire adieu. Il le faut toutesfois ; & si la mort ne me ferme les yeux, pour m'empescher de vous voir partir ; il faut que dans vn moment ie vous die adieu, & peut-estre adieu pour toûjours. Adieu donc le plus heureux des Grecs, si vous écoutez Laodamie : & le plus malheureux des hommes, si vous écoutez vostre courage. Iugez par la douleur que i'ay presentement, quelle seroit celle que i'aurois, si mes craintes estoient veritables : & iugez par cette douleur, si l'on ne doit pas se conseruer pour la personne aimée. Mais il n'est plus temps d'en parler ; vous estes resolu de

partir; & ie n'ay plus qu'vn moment à viure, puis que ie n'en ay plus qu'vn à vous voir. Allez, puis que voſtre deſtin vous emporte: & veuillent les Dieux, qu'vn ſi triſte commencement de voyage, ſoit ſuiuy d'vn agreable retour. Que les vents & les flots, reſpectent voſtre Galere; que les Ennemis vous craignent, & ne vous attaquent point; que ce trop fameux Hector, ne vous rencontre iamais; que les conſeils de Laodamie, vous reuiennent en la penſée; que le ſoin de ſa conſeruation, vous en faſſe prendre de la voſtre; que l'amour ſoit plus forte en voſtre cœur, que le deſir de la gloire; que le Port où vous allez, ne vous ſoit pas vn écueil; & ne me ſoit pas auſſi, la cauſe de mon naufrage, ou pour mieux dire de ma mort.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

QVoy que l'on ait dit que la perſonne que l'on aime, perſuade facilement; l'éloquence de Laodamie, fut plus foible que le mal-heur de Protheſilas: & malgré toutes ſes prieres, la force de la deſtinée, de laquelle cet Oracle auoit parlé, ne laiſſa pas de regner ſouuerainement: & de faire voir, qu'il faut que tout ce qu'elle ordonne arriue, quelques obſtacles que la prudence humaine y puiſſe oppoſer. Protheſilas aborda le premier à Troye, & mourut auſſi le premier de tous les Grecs: & la déplorable Laodamie, connût mieux que ſon cher Mary, par vne triſte & funeſte experience, que les pre-ſentimens que nous auons quelques-fois, ne ſont pas toûjours à negliger.

AMARILLE

TITRE

BIBLIOTHEQUE ROYALE

CINQVIESME HARANGVE.

ARGVMENT.

LE grand Virgile s'introduiſant dans les Eglogues de ſes Bucoliques, ſous le nom d'vn Berger nommé Titire; y regrette Rome & la Cour d'Auguſte, dont il eſtoit éloigné; & témoigne eſtre peu ſatisfait, des Bois & de la Campagne. Cela m'a donné lieu d'introduire auſſi, la Bergere Amarille ſa Meſtreſſe, qui le ſurprenant dans cette penſée, luy réproche le mépris qu'il fait de leur ſejour; luy repreſente ſes beautez; & les

comparant aux deffaux de ce qu'il regrette,
tâche de luy faire aduoüer, QVE LA VIE
CHAMPESTRE, EST PREFERABLE
A CELLE DES VILLES.

AMARILLE
Ô que d'excellentes choſes,
Fait voir cet Aſtre nouueau!
Les champs n'ont rien de ſi beau,
Sans en excepter les roſes.

AMARILLE
A
TITIRE.

CEssez, Illustre Berger, cessez, de regretter les magnificences de Rome: ne troublez point la tranquillité de nos Bois, par des plaintes injustes & inutiles: & laissez vous persuader, que soit pour l'agréement des personnes, pour la pureté des mœurs, pour l'innocence des plaisirs, pour la felicité de la vie, ou pour la veritable vertu; nos Campagnes doiuent estre preferées, à la pompe des plus belles Villes: & la simplicité de nos Cabanes, au sejour des plus superbes Palais. I'aduouë que la peinture que vous

m'auez faite, de cette orgueilleuſe qui s'oſe vanter, d'aſſujettir toute la Terre ; eſt bien differente de celle que i'ay deſſein de vous monſtrer aujourd'huy. En l'vne, l'on ne voit que des Sceptres & des Couronnes ; & en l'autre, que des Guirlandes de fleurs, & des Houlettes. En la premiere, on voit éclater par tout, l'Or, les Perles, & les Diamants : & en celle que ie vay faire, vous n'y verrez point d'autre Or, que celuy des rayons du Soleil ; d'autres Perles, que celles que la roſée épanche ſur l'émail de nos prairies ; ny d'autres Diamants, que le Criſtal liquide de nos fontaines. Mais (ô Tirire) que cet Or eſt pur ! que ces Perles ont vn luſtre agreable ! & que ce Criſtal mouuant eſt delicieux, à ceux qui ne ſe laiſſent point ébloüir, par des aparences trompeuſes ; qui ſçauent faire comme il faut, le diſcernement des beautez de l'Art & de la Nature ; & preferer auec iugement, vne felicité durable, à vne felicité paſſagere ! Vous me direz (peut-eſtre) qu'à m'entendre parler ainſi, il ſemble que ie n'aye guere conſideré, ce magnifique Tableau, que vous

m'auez fait voir de la Cour d'Auguſte: puis que ie ne tombe pas d'accord, que vous auez ſujet de vous pleindre d'en eſtre éloigné. Il eſt pourtant vray, que i'en ay remarqué tous les traits: & i'aduouë meſme, que d'abord ces grands baſtimens de Marbre, de Iaſpe, & de Porphire, m'ont fait douter ſi ie ne les deuois point preferer à nos Grottes. Toutes-fois, ie n'ay pas eſté long-temps en cette erreur: & quoy que ſans doute ce portrait ſoit vn peu flatté, ie n'ay pas laiſſé de connoiſtre, que vous auez tort de parler de Rome, comme d'vn lieu à qui rien ne manque, pour rendre vn honneſte homme heureux: & de nos Foreſts, comme d'vn ſejour où l'on ne peut rien trouuer, qui raiſonnablement puiſſe ſatisfaire vne perſonne d'eſprit. Examinons toutes ces choſes par ordre, ie vous en conjure: & pour vous obliger à m'écouter plus attentiuement, & pour vous perſuader auec plus de force; ie vay vous faire voir, que Rome eſt dans mon imagination, telle que vous me l'auez dépeinte: afin que par l'oppoſition de la vie de la Cour, & de la vie

Champestre, ie puisse en vous en faisant voir les aduantages & les deffauts, vous amener plus facilement dans mon sens. Vous m'auez dit (si ie ne me trompe) que la beauté des lieux qu'on habite, sert beaucoup à rendre les hommes plus heureux; que les beaux objets éleuent l'esprit; & que cela estant ainsi (comme ie l'aduouë) Rome est le plus charmant sejour du Monde, puis que c'est celuy où l'on trouue le plus de richesses. Vous m'auez (dis-je) assuré, que tous les Temples y sont remplis, des ouurages de tous les grands Maistres de l'Antiquité; que toutes les Maisons y sont des Palais; que tous les Meubles y sont superbes; que toutes les Places publiques y sont ornées, ou de Statuës de bronze, ou d'Arcs de Triomphe; & qu'enfin, elle enferme dans ses murailles, tout ce que l'Art peut produire de merueilleux, & tout ce qu'il y a de plus rare par tout l'Vniuers. Voyons apres cela, injuste Berger, si ie trouueray dans nostre solitude, dequoy vous faire oublier de si belles choses: & dequoy vous faire confesser, que la vie Champestre, est

preferable à celle des Villes. Ie voy bien que vous trouuez mon deſſein trop hardy : & que vous auez peine à comprendre, (vous dis-je, qui n'aimez plus les lieux où vous eſtes nay, & qui les auez oubliez ;) que hors de Rome on puiſſe rien voir de merueilleux. Cependant il eſt certain, qu'il y a vne notable difference, de tous les ornements qui l'embelliſſent, à ceux des lieux que nous habitons. L'Art eſt tout ce qui la rend belle, au contraire de nous, qui ioüiſſons de toutes les beautez de la Nature. Enfin elle n'eſt que l'ouurage des hommes, & noſtre ſejour eſt le chef-d'œuure des Dieux. Il eſt vray que nous n'auons point de Palais, mais ſi nos Cabanes ſont moins magnifiques, elles ſont par leur baſſeſſe, plus éloignées de la foudre & des orages. Et puis à dire la verité, quiconque s'arreſtera à conſiderer la merueilleuſe ſtructure, de ce riche lambris qui couure nos teſtes, ne regrettera point les plus ſuperbes toits qui ſoient à Rome. Mais (me direz vous) il ſemble à vous entendre parler, que les Eſtoiles & le Soleil, n'éclairent point le Capitole

chacun à leur tour ; & que Rome ne soit qu'vn lieu d'obscurité & de tenebres : ie l'aduouë, Berger, ie l'aduouë ; & pour vous le faire aduoüer à vous mesme, souffrez que ie vous fasse voir, ce que sans doute vous ne vous souuenez plus d'auoir veu ; ie veux dire le leuer & le coucher du Soleil dans nos Campagnes, soit lors que nous sommes dans nos Bois, ou que nous nous promenons, au bord de quelqu'vne de nos Riuieres. Ha, Berger, s'il est vray que les beaux objets éleuent l'esprit, & que le Marbre, le Iaspe, le Porphire, les Perles, les Diamants, & l'Or, donnent d'agreables pensées, que ne doit point faire l'arriuée de ce bel Astre, lors qu'il paroist sur l'horizon, luy qui a communiqué à toutes ces choses, le peu de beauté qu'elles ont ? En effet, y a-t'il rien de plus beau en tout l'Vniuers, que cette magnifique entrée, qu'il fait tous les matins chez nous ? à Rome, on ne le voit presques iamais sans nuages : les broüillars & la fumée, offusquent vne partie de ses rayons : on diroit qu'il est faché, de n'estre occupé en ce lieu là, qu'à éclairer des four-

bes, des Adulateurs, & des Eſclaues volontaires. On penſeroit (dis-je) qu'il y cache vne partie de ſa lumiere, parce que ſa chaleur n'y ſert qu'à ſecher la fange des ruës: au lieu que chez nous, lors qu'il commence à paroiſtre, il n'a qu'à diſſiper les innocentes vapeurs qui s'éleuent de la terre; qu'à ſecher la rozée qui moüille nos prairies; qu'à faire épanoüir nos Roſes; qu'à donner vn nouuel émail à toutes nos fleurs; qu'à peindre les aiſles de nos Papillons; & qu'à receuoir les vœux de tous les Bergers de nos Hameaux. Auſſi nous aparoiſt-il tous les iours, auec tant de magnificence, que rien ne peut égaler ſon Triomphe: les premiers de ſes rayons, ne commencent pas pluſtoſt, de ſemer la Pourpre, l'Or, & l'Azur, en quelques endroits du Ciel, qu'il ſemble que toute la Nature s'en réjoüiſſe. Les tenebres de la nuit ſe diſſipent; les Eſtoilles diſparoiſſent par reſpect; les oyſeaux s'en éueillent en chantant; nos Troupeaux veulent ſortir des Bergeries; & tous nos Bergers & nos Bergeres, qui ne ſe laſſent iamais, de voir vne meſme choſe quand

elle eſt belle, admirent toûjours dauantage, ce merueilleux amas de riches & viues couleurs, qui s'épanchent ſur toutes les nuës, à l'arriuée de ce bel Aſtre. Ils admirent (dis-je) ces belles impreſſions de lumiere, qu'il communique à tous les objets, qui ſont capables de les receuoir : il dore les ſommets de nos Montagnes, il argente la ſurface de nos ruiſſeaux, & par de longs rayons lumineux, il perſe l'époiſſeur de nos Foreſts, ſeulement pour les rendre plus agreables, & non pas pour en oſter la fraiſcheur, ny pour en diſſiper l'ombrage. Le matin, il nous permet de le regarder ; à midy, il ſouffre que nos Bois nous deffendent de ſa chaleur ; & le ſoir, il nous fait voir ſon image dans nos Riuieres, & dans nos Fontaines ; mais ſi éclatante, & ſi merueilleuſe, que tous les Diamants qui ſont au Monde, ne ſçauroient égaler la beauté, du moindre de ſes rayons. Lors qu'il ramene le iour, il nous fait eſperer de le voir bien toſt, par le ſuperbe apareil qui le deuance : & lors qu'il nous le dérobe, il ſemble nous aſſurer, par l'abondance des richeſſes, qu'il employe à

peindre le Ciel, de Cinabre, d'Or bruny, & de toutes les couleurs les plus viues & les plus ſombres; que ſon abſence ne ſera pas longue; & que nous le reuerrons en peu d'heures, auſſi lumineux qu'auparauant. Aduoüez, Berger, par ce foible crayon que ie viens de faire, qu'il n'y a rien à Rome qui ſoit ſi beau, que ce que ie viens de vous repreſenter. Ce n'eſt pas toutes-fois la ſeule choſe, qui rend noſtre ſejour agreable: il y a meſme des lieux où le Soleil n'entre iamais, qui ne laiſſent pas de plaire: nous auons des Grottes ſi enfoncées, dans la concauité des Rochers, que le iour n'y va qu'à peine: & que la nuit qui meſle ſa noirceur parmy ſon éclat, n'en eſt iamais entierement bannie. Elles ne ſont tapiſſées que de mouſſe, cependant le ſilence & la fraicheur qu'on y trouue, font que l'on y rencontre du plaiſir. L'on y reſve auec tranquilité & auec douceur: & comme ſi l'on eſtoit ſeul en toute la Nature, l'on peut y ioüir paiſiblement, de tous les charmes de la ſolitude. Au ſortir de là, vous trouuez preſques toûjours, vne fontaine dont l'eau eſt ſi pure,

qu'elle permet de voir à trauers ſes Ondes, la diuerſité des cailloux, qui ſont au fonds de ſon lit. Elle ne fait qu'vn foible murmure, plus propre à endormir auec volupté, qu'à éueiller auec chagrin. Les eaux qui s'en écoulent forment vn ruiſſeau, qui s'en va ſerpentant à petit bruit, entre des cailloux, du gazon, & des fleurs, iuſques dans vne prairie: où ſe confondant parmy d'autres qui l'arroſent auſſi bien que luy, ils s'vniſſent, & de leurs eaux meſlées, font vn grand & large fleuue, dont les flots & le riuage, cauſent vn nouueau diuertiſſement: & dont la pureté doit eſtre ſans doute plus agreable à la veuë, que les eaux bourbeuſes du Tibre. Que ſi de ces beautez paiſibles, vous voulez paſſer à celles qui meſlent à leurs charmes, ie ne ſçay quoy de terrible, & qui donne de l'horreur en diuertiſſant: Nous auons des precipices effroyables; nous auons des Rochers, dont le ſommet touche les nuës; & d'où il deſcend des Torrents ſi furieux, que leur cheute fait autant de bruit que le Tonnerre & que la Mer. On diroit que ce ſont des Montagnes de

neige; qui ſe precipitent les vnes ſur les autres, tant ces eaux ſont écumantes: & l'on diroit à les voir rouler & bondir, auec tant d'abondance & tant d'impetuoſité; qu'elles veulent ſubmerger toute la Terre. Cependant, elles ne ſont pas pluſtoſt tombées, dans vn gouffre qui eſt au pied de ce Rocher dont elles ſortent; qu'elles ſe cachent dans l'abiſme, pour aller ſans doute rendre leur tribut, à celles dont elles viennent. Au partir de là (Berger,) voulez vous que ie vous conduiſe, dans vne de ces belles Prairies, où l'on trouue vn grand tapis de fleurs differentes; où l'on rencontre cent ſources de Criſtal; où l'on voit d'vn coſté vne agreable Riuiere; & de l'autre, quantité de Saules, d'Aulnes, & d'Aliſiers; qui par leur ombrage permettent de paſſer le iour tout entier dans vn lieu ſi beau, quoy que le Soleil y ſoit le iour tout entier, auſſi bien que les Paſteurs qui s'y repoſent? mais peut-eſtre n'y voulez vous pas tarder ſi longtemps: Allons donc (Berger) allons dans vne de ces Foreſts, dont l'obſcurité, le ſilence, & la vieilleſſe, ſemblent imprimer

du reſpect, à tous ceux qui s'y promenent. Si cette ſombre Foreſt, eſtoit aux portes de Rome; elle ne ſeroit remplie que de voleurs, ou de criminels fugitifs: au lieu qu'icy, nous ne trouuerons que des Cerfs, des Biches, des Cheureuils, & des Daims. Vous conoiſtrez meſme par leur nombre, que nous n'employons pas ſouuent les toiles pour les prendre: & vous verrez par le peu de ſoin qu'ils aportent à ſe cacher, que ce lieu leur eſt vn azile inuiolable. Toutes ces grandes Routes, où le iour permet à peine, de diſtinguer les couleurs, & où l'on doute preſques, que le feuillage ne ſoit pas pluſtoſt noir que verd; ne laiſſent pas d'auoir dequoy diuertir l'eſprit & les yeux d'vn Berger melancholique: & lors que par quelques endroits où les Arbres ont moins d'époiſſeur, les rayons du Soleil viennent diſſiper vne partie de cette agreable nuit; il ne fut iamais rien de ſi beau, que ces longs filets d'argent, qui ſemblent vouloir forcer l'obſcurité, à ceder la place à la lumiere. On diroit par l'agitation des fueilles, qu'elles ſe veulent preſſer, pour empeſcher leur paſſage:

mais

mais plus le vent les fait trembler, & plus elles donnent d'entrée, à ces ennemis des Tenebres. Au sortir de cette Foreſt, voulez vous que ie vous conduiſe, au bord d'vn grand Eſtang, dont la tranquilité ne manque preſques iamais, d'en donner à l'eſprit de ceux qui s'arreſtent à remarquer ſa beauté? le ſeul Zephire eſt ce qui fait friſer ſes Ondes; & il les agite ſi mollement, que l'on peut voir ſans peine, tous les poiſſons qui ſont au fonds de ces eaux, auſſi claires que paiſibles. Les vns nagent auec precipitation, pour chercher leur nourriture: les autres bondiſſent, & s'éleuent au deſſus de l'eau: & les autres plus craintifs, vont pour ſe cacher au moindre bruit qu'ils entendent. Que ſi du fonds de ce Criſtal, vous voulez en conſiderer la ſurface, vous la verrez toute couuerte de Cignes: Admirez (Berger) la blancheur de leur plumage; la grauité qu'ils conſeruent en nageant; & le noble orgueil qui paroiſt toûjours en leurs yeux. Ne diroit-on pas qu'ils mépriſent tout ce qu'ils regardent? & ne diroit-on pas auſſi, qu'il y a des heures où ils ont deſſein de

plaire ; où ils ne font des voiles de leurs aisles que pour diuertir ; & où ils ne nagent que pour se faire admirer ? Ha, Berger, que les habitans de Rome, sont éloignez de ces plaisirs innocens ! & que leur vie tumultueuse, leur dérobe de delices ! ie ne suis pourtant pas encor, au bout de la description des lieux que nous habitons : il faut que ie vous conduise, sur vne de ces hautes Montagnes, d'où l'on découure tout à la fois, des Riuieres, des Forests, des Plaines, des Pasturages ; & dont la veuë est si peu bornée, qu'il semble que les objets s'effacent en s'éloignant ; & que le Ciel touche la derniere terre que l'on peut voir. Mais peut-estre n'aimez vous pas, vn objet de si vaste estenduë : souffrez donc que ie vous meine sur nos Colines & dans nos Valons ; afin de vous faire aduoüer, que leur abondance doit estre preferée, à la sterilité des sept Montagnes de Rome. Ces petits coins de terre sont tellement fauorisez du Ciel, qu'ils semblent estre entierement à couuert, de toutes les injures de l'air : le vent n'y souffle presques iamais ; la gresle n'y gaste

point nos raiſins; la verdure y eſt eternelle: & ie penſe meſme, que quant on ne les cultiueroit pas, le Soleil tout ſeul y feroit croiſtre & meurir, tout ce que l'Agriculture produit ailleurs, auec beaucoup de ſoin & de peine. Or pour n'oublier pas encor, ce qui fait la liberalité de nos Bergers, & ce qui eſt l'innocente amour de nos Bergeres; pouuez vous mettre en comparaiſon, les Parfums de Rome, auec l'aimable odeur de nos Violettes, de nos Roſes, & de nos Oeillets? il y a du moins cette difference, que les vns ne ſatisfont que l'odorat; & que les autres, outre leur agreable odeur, plaiſent infiniment à la veuë. En effet, vit on iamais rien de plus beau, que cette prodigieuſe quantité de fleurs, dont nos Iardins ſont remplis; ſoit pour leur forme, pour leurs couleurs viues & éclatantes, ou pour la varieté qui ſe trouue entre elles? Croyez moy (Berger) les magnifiques Tapis qui ſont à Rome, ne vous ont rien fait voir de ſi merueilleux. La Pourpre n'eſt point ſi belle, que l'incarnat de nos Roſes: les perles de nos Couronnes Imperiales, valent

mieux que celles d'Orient : & la moindre de nos fleurs, eſt plus digne d'admiration, que tout ce que l'Art humain peut inuenter. Apres vous auoir fait voir, ce que i'appelle le chef-d'œuure du Soleil, laiſſez vous conduire dans ce Bocage prochain : c'eſt là que vous trouuerez, ce que l'on ne trouue point a Rome : c'eſt là que vous entendrez, ce que l'on n'entend en aucune Ville : & c'eſt là que vous ſerez contraint d'aduouër, qu'il faut eſtre inſenſible aux plaiſirs, pour ne preferer pas la vie Champeſtre à celle de la Cour. Voyez donc (ie vous en conjure) ce grand nombre de Bergers & de Bergeres, qui pendant la grande chaleur du iour, ont conduit leurs Troupeaux à l'ombre, ſous l'époiſſeur de ces Bois : & ſans admirer la bonne mine des vns, & la beauté des autres, puis que ce n'eſt pas encor le lieu où i'en dois parler ; écoutez ſeulement ce qu'ils écoutent ; ie veux dire cette grande quantité d'Oyſeaux, qui par leurs ramages differens, font vn ſi agreable Concert. On diroit à les entendre chanter, qu'ils diſputent entre eux, à qui remportera le prix de la vi-

ctoire : mais entre les autres, admirez ce ſçauant Maiſtre de Muſique, qui les ſurmonte tous, par les moindres de ſes chants. Auſſi ont-ils tous honte de leur foibleſſe : ils ſe taiſent par impuiſſance & par reſpect : & les ſeuls Roſſignols comme luy, vont auec armes égales, eſſayer de le vaincre, & de ſe vaincre l'vn l'autre. Oyez comme celuy cy, paſſe admirablement ſes cadences ; comme il abaiſſe ſa voix ; comme il la ſoûtient ; comme il la pouſſe ; & auec quelle iuſteſſe, il anime ſes chanſons. Celuy qui luy répond, a vn charme tout particulier : il eſt plus languiſſant & plus amoureux : mais comme il eſt plus foible que l'autre, ie penſe qu'il ſera vaincu. Oyez comme ils redoublent leurs efforts : on diſcerne meſme de la joye, en celuy qui ſe trouue auoir de l'aduantage ; & de la douleur, & de la colere, en celuy qui ſent diminuer ſes forces. Le voilà (Berger) qui n'en peut plus ; ſes paſſages ſont moins iuſtes, quoy que plus frequents ; la douceur de ſa voix ſe change ; il ne chante plus que par deſeſpoir ; ie le découure à trauers ces feuilles

qui chancelle ; ſes pieds ne peuuent plus ſerrer la branche qui le ſoûtient ; ie le voy qui tombe de dépit ; & qui en tombant, murmure encor quelques nottes languiſſantes ; & perd quaſi pluſtoſt la vie que la voix. Voilà (Berger) les ſeuls ambitieux de nos Campagnes : comparez les auec ceux de Rome (ie vous en conjure) & quoy que le deſtin de ce pauure Oyſeau ſoit digne de pitié ; aduoüez qu'il vaut encore mieux, que l'ambition ne faſſe mourir que des Roſſignols, que de renuerſer des Thrônes & des Empires. Au reſte (Berger) ce n'eſt pas ſeulement au Printemps, à l'Eſté, & à l'Automne, que nous auons de l'auantage ſur les Villes : l'Hiuer meſme (tout affreux, & tout heriſſé qu'on le dépeint) a quelque choſe parmy ſa rigueur, de beau & de magnifique dans nos Campagnes. La neige qui dans les Citez, perd toute ſa blancheur dés qu'elle tombe, & qui ne la conſerue au plus, que ſur les toits des Maiſons ; fait icy de riches panaches, des branches de nos Ciprés ; de nos Cedres, & de nos Sapins. Ces Arbrés (dis-je) dont les feuilles ne

tombent point, meſlant leur verdure à ſon éclat, font ſans doute vn auſſi agreable objet, que l'Eſté nous en puiſſe faire voir: & lors que la gelée & l'aſpreté du froid, ont conuerty tous nos ruiſſeaux en Criſtal, nous voyons auſſi tous nos Arbres chargez de Diamants. Vous me direz (peut-eſtre) que ces Diamants ne nous font pas plus riches: & que le Soleil nous oſte, ce que le froid nous auoit donné. Mais, Berger, ſi ces Diamants ne nous enrichiſſent point, du moins ne nous font-ils pas criminels. Nous ne pouuons en ſuborner la fidelité de perſonne: ny les employer à tant d'vſages illicites, comme vous ſçauez que l'on fait à Rome. Il y a encor vne choſe dans les Villes, qui me ſemble inſuportable: c'eſt que l'on diroit qu'il n'y a qu'vne ſaiſon en l'année, pour tous ceux qui les habitent. Ils voyent toûjours les meſmes choſes; ils ont les meſmes occupations; leurs maiſons ſont toûjours égales; leurs plaiſirs ne changent point: & excepté qu'ils ont froid & chaud, ſelon les diuerſes temperatures de l'air; il n'arriue nul changement en leur vie:

Au contraire de nous, à qui la Nature renouuelle tous les ans quatre fois, toutes les beautez de noſtre ſejour. Châque ſaiſon nous donne vne occupation differente : le Printemps auec ſon chapeau de fleurs, nous apelle au ſoin de nos Prairies & de nos Troupeaux : l'Eſté auec ſa couronne d'épics, nous oblige à la recolte de nos Moiſſons : l'Automne auec ſa guirlande de Pampre, veut que nous ne laiſſions pas dauantage, nos Muſcats expoſez au pillage des paſſants : & l'Hiuer tout couuert de glaçons, veut pourtant que nous rendions à la Terre, le tribut que chacun luy doit : afin que dans vn autre temps, elle nous rende auec vſure, les grains que nous aurons ſemez dans ſon ſein. O Berger, que cette vſure eſt innocente ; & qu'elle reſſemble peu, à celle que l'on pratique dans les Villes ! on n'apauurit perſonne, en s'enrichiſſant de cette ſorte ; on ne cache point le gain que l'on fait de cette maniere ; on ne peut ny vous l'enuier, ny vous le reprocher, ny vous accuſer d'aucun crime : tant s'en faut, plus vous eſtes ſoigneux ; plus vous eſtes loüé :

au

au lieu que les ſoins des autres ſont toûjours blâmables, s'ils ne ſont toûjours blâmez. Ils ont plus de peine & moins de plaiſir : ce qu'ils acquierent par des voyes injuſtes, ne ſe peut ſans doute poſſeder qu'auec inquietude. Ils craignent leurs enuieux, leurs ennemis, & les voleurs : mais pour nous autres, nous n'auons ny enuieux, ny ennemis : & ne craignons point d'autres larrons de nos richeſſes, que les Oyſeaux qui nous dérobent quelques fruits : & que nous ne voudrions pas toutefois bannir de nos Campagnes, tant ces innocents criminels, nous donnent de diuertiſſement en d'autres rencontres. Mais pour vous faire voir, que malgré la magnifique ſtructure de vos Temples & de vos Palais, que malgré le Marbre, le Iaſpe, & le Porphire, qui en font tous les ornemens ; & que malgré vos Aqueducs, vos Statuës, & vos Arcs de Triomphe ; nous ſommes pourtant les veritables poſſeſſeurs, des plus belles choſes de la Nature : vous n'auez qu'à remarquer, que Rome ne ſe pare, que de ce que la Terre enferme dans ſon ſein, & de ce qu'elle

cache aux yeux des hommes : au lieu que nous ioüiſſons, de tout ce qui la pare elle meſme, & de tout ce qu'elle étalle, à la veuë de tout l'Vniuers. Non, Berger, ce ne ſont point ſes Threſors, que ces Metaux qui ſont aujourd'huy les Tirans des eſprits, & les corrupteurs des plus ſages : Si cela eſtoit ainſi, nous verrions des Arbres chargez d'Or, de Perles, & de Pierreries : elle ſe pareroit de ſes plus beaux ornements; & ne laiſſeroit pas imparfaits, ce que vous apellez ces Chefs-d'œuures. Il ne faudroit point que l'Or s'affinaſt par la coupelle; il ne faudroit point de Lapidaires, pour tailler les Diamans; ny point de gens qui ſceuſſent polir les Perles. Toutes ces choſes ſeroient en veuë, & ſeroient auſſi acheuées, dés l'inſtant qu'elles ſont produites, que le ſont nos Fleurs, nos Bois, & nos Fontaines : Ceſſez donc (Berger) ceſſez de ſoûtenir, que le ſejour de Rome eſt plus beau, que celuy de nos Campagnes : & preparez vous en ſuite, à voir ceder la magnificence de vos diuertiſſemens, à la ſimplicité des noſtres. De toutes les Feſtes publiques, dont vous

m'auez entretenuë, celles des Triomphes & des combats de Gladiateurs, ſont les plus celebres: mais (ô Titire) que ces Feſtes & ces Ieux, ont quelque choſe de tirannique & de funeſte! & qu'il eſt dificile aux perſonnes raiſonnables de ſe réjoüir, en voyant tant de mal-heureux! ce qu'on apelle delice, ne doit point eſtre meſlé d'amertume: les ris & les larmes, ne doiuent point eſtre veus enſemble: & le ſang répandu ne doit pas meſme plaire dans les Batailles, à plus forte raiſon dans les diuertiſſemens. Cependant, les plus agreables que l'on ait à Rome; ſont de voir des Rois enchaiſnez; & quatre mille Gladiateurs qui s'entregorgent, pour les plaiſirs du Peuple Romain. O Berger, quel doit eſtre ce Peuple, qui ſe diuertit à voir des Riuieres de ſang, & des Montagnes de morts! pour nous, qui nous affligeons quand quelqu'vn de nos Aigneaux eſt malade, nous n'aurions garde d'auoir de la joye, de voir ces miſerables mourir ſi cruellement: ny de nous ſatisfaire, à regarder des Princes & des Princeſſes chargez de fers. Pour moy (Berger) ſi ie voyois vn ſem-

blable spectacle, i'aurois plus de compassion pour les vaincus, que d'estime pour les vainqueurs: enfin, à vous dire les choses comme ie les pense, ie ne voy point de plaisirs innocens dans Rome. L'on y insulte sur les mal-heureux, & l'on y fait perir des Esclaues infortunez: l'on y traisne des Rois captifs, apres auoir vsurpé leurs Royaumes: & l'on y écoute & l'on y regarde, non seulement sans horreur, mais auec satisfaction, les dernieres pleintes, & les dernieres actions des mourants. Cesar (à ce que l'on dit) pleura apres la Bataille de Pharsale, sur ce grand nombre de corps, qu'il vit sans vie & sans mouuement: mais à Rome, on rit de ce qui le fit pleurer; & l'on appelle vne Feste de réjoüissance, ce qui deuroit plustost se nommer vn deüil public. Voyons, Berger, ie vous en conjure, si nous sommes cruels ou innocens en nos jeux: & si en vous en faisant ressouuenir, vous n'auoüerez pas, que s'il y a moins de pompe, il y a plus d'esprit, plus d'adresse, plus d'equité, & mesme plus de plaisir. Repassez donc en vostre imagination, l'vne de ces Festes

generales de tous nos Hameaux ; ou l'vn de ces Sacrifices que nous rendons aux Dieux, apres la recolte de nos moissons ; vistes vous iamais rien de plus agreable, que de voir, non pas des Roys chargez de chaines ; non pas des Gladiateurs tous couuerts de sang & de blessures ; mais vn nombre innombrable de Bergers & de Bergeres, auec des chapeaux & des guirlandes de Fleurs ; & auec vne joye sur le visage, qui se communique à tous ceux qui les voyent? les vns tiennent des Musettes, les autres des Chalumeaux : les vns meinent les Victimes, les autres portent les Vases sacrez : l'vn dresse vn Autel de Gazon, l'autre y met le feu qu'il allume : & tous ont presques des Houlettes, enrichies de deuises, de chiffres ; & de rubans. La propreté de leur habillement, sert encor à les rendre plus aimables : il n'est pas superbe, il est vray, mais il est galant. La Pourpre ny les Pierreries n'y éclatent pas ; mais sa blancheur & ces pierreries passageres, que le Printemps, l'Esté, & l'Automne, nous donnent toutes les années, reparent assez ce defaut. Au reste,

la beauté de mes Compagnes (ſi ie ne me trompe) ne doit point ceder à celle des Dames Romaines : vous me direz (peut-eſtre) que quand il ſeroit vray, qu'elles auroient les traits du viſage auſſi parfaits, & l'air auſſi agreable; du moins ne pourrois-je pas nier, que le haſle de la Campagne, ne leur gaſte le teint, & n'en détruiſe toute la fraicheur. Mais outre que l'époiſſeur de nos Foreſts, les defend de cet ennemy; i'ay à vous dire que le haſle eſt plus ſuportable que le fard, & que la naïfueté eſt plus charmante que l'artifice. Pour nous, Berger, nous paroiſſons telles que nous ſommes : nous n'auons point d'autres miroirs que nos Fontaines, ny point d'autre fard que la Roſée. Cependant, il ſe trouue des Filles parmy nos Bois, dont le teint eſt ſi merueilleux, qu'il efface la blancheur des Lis, & l'incarnat des plus belles Roſes. La modeſtie de leurs actions; la ſincerité de leurs diſcours; & la ſerenité qui paroiſt dans leurs yeux; ſont des choſes que l'on ne trouue que dans nos Campagnes. Par tout ailleurs, ce n'eſt que feinte & qu'arti-

fice : on regarde pour eſtre regardée ; on ne fait point de conqueſte ſans deſſein ; ce qui paroiſt beau ne l'eſt pas ; & l'on eſt quelquefois auſſi trompé, à la perſonne qu'à l'eſprit. Mais retournons, Berger, retournons à cette belle aſſemblée, où nos ſages Paſteurs qui ſont les témoins & les Iuges de nos diuertiſſements, preparent déja des prix, pour ceux qui vaincront en cette Feſte. Vous connoiſtrez bien par la ſimplicité de leur matiere, que ce n'eſt point par vn ſentiment d'auarice, que l'on ſouhaite de les gagner : puis que ceux qui ſont deſtinez aux Bergers (comme vous le ſçauez mieux que moy) ne ſont que des Panetieres, des Houlettes, des Chalumeaux, des Muſettes, & des Dards : & pour les Bergeres, des Couronnes de Fleurs, des Paniers de Ionc, des Bouquets, & des Rubans. Cependant, nous aportons autant de ſoin à vaincre, que s'il s'agiſſoit de conquerir toute la Terre. Mais, Berger, il ne faut point d'armes pour remporter cette victoire : il ne faut point verſer de ſang, pour deffaire ces ennemis : l'on ne mene point en triomphe,

ceux qui ont eu du desauantage : au contraire, on les embrasse, au lieu de les enchainer : on leur dit qu'ils sont les plus adroits, s'ils ne sont pas les plus heureux : & l'on tâche enfin de les consoler, de cette petite disgrace. La Course, la Lutte, la Dance, la Poësie, & la Musique, (si ie ne suis fort deceuë) donnent plus de diuertissement, que tous vos combats de Gladiateurs. Celuy dont la Course est legere; celuy qui Lutte auec adresse; celuy qui Dance auec agréement; celuy qui fait les plus beaux Vers; & celuy qui chante le plus juste; donne sans doute plus de satisfaction, que ces combats de Tigres & de Pantheres, dont vous faites tant de cas. Songez, Berger, songez bien, si vous n'aimeriez pas mieux voir dancer la Bergere Galathée, ou entendre chanter la belle Licoris, que de voir vn Lyon égorger vn Tigre, ou vn Elephant terrasser vn Rhinocerot? Oüy, Pasteur vous l'aimeriez mieux; ie remarque assez sur vostre visage, que vous tombez d'acord de ce que ie dis: & ie pense mesme que vous aimeriez mieux voir ces deux belles

belles Filles, quoy qu'elles vous ayent autrefois enchainé ; que d'estre le spectateur du plus magnifique Triomphe, que Rome ait iamais fait voir, quand Auguste mesme en seroit le victorieux. Ne rougissez point, Berger, de ce petit reproche que ie vous faits : ne vous repentez point de tant de beaux Vers, que vous auez composez pour leur gloire : & n'ayez point de honte d'auoir si souuent remporté le prix de nos exercices, contre l'adroit Melibée, contre le dispost Coridon, contre le hardy Menalque, contre l'ingenieux Mopse, & à la veuë de nos plus sçauants Bergers. Que si de nos Festes publiques, vous voulez passer à ces guerres innocentes, qui sont vn de nos plus grands plaisirs ; ie veux dire la Chasse & la Pesche : vous serez encor contraint d'aduoüer, que Rome ne connoist pas tout ce qui est capable de plaire ; puis qu'elle ne peut donner, ces agreables occupations, à ceux qui l'habitent. Cependant il est certain, que l'on ne peut quasi trouuer rien de plus propre à diuertir, que de voir plusieurs Bergeres auec des lignes à la main, & gar-

dans toutes vn profond silence, de peur que par le bruit qu'elles feroient, le poisson qu'elles veulent prendre, ne s'enfuist & ne s'éloignast du bord de l'eau. L'vne accommode ses hameçons, sur le Riuage du Minoe; l'autre jette sa ligne dans la Riuiere; & paroist quasi estre sa statuë; tant elle est attentiue à ce qu'elle fait. Celle-cy, par vne action aussi subite que plaisante, leue le bras, tire la ligne, & toute réjoüye de sa prise, jette vn Poisson sur le riuage, qui se courbe, qui se redresse, qui s'alonge, qui se racourcit, qui fait encor plusieurs bonds sur l'herbe, & qui fait éclater ses riches écailles d'argent, parmy les émeraudes de la Prairie. Celle là esperant le mesme succez de sa Compagne, tire la sienne sans rien tirer; dont les autres rient ou se consolent, d'auoir vn semblable destin. Mais ce qui est le plus diuertissant, est de voir nos Bergers tous chargez de filets, pour aller pescher quelque Estang: c'est là que lors qu'ils sont heureux, ils font voir en tirant leur Rhet, vne vague viuante qui s'épanche sur le bord, par la multitude & par la diuersité des Poiſ-

sons qu'ils prennent. Les vns sautent par dessus les filets; les autres les rompent; les vns bondissent sur la vase; les autres plus heureux se sauuent; les autres s'entortillent dauantage, en voulant se dégager; & tous ensemble font tous leurs efforts pour sauuer leur vie, & pour échaper de ce qui les retient. Mais c'est en vain qu'ils se debatent; dés qu'ils ont changé d'élement, il faut qu'ils meurent: & la fraicheur de l'herbe n'est point pour eux, ce que leur est la fraischeur de l'eau. Ce diuertissement quoy que fort simple, ne l'est toutesfois pas tant, que des Reynes aussi bien que des Bergers, ne s'y soient souuent occupées: Cleopatre qui auoit eu la gloire de prendre dans ses filets, les cœurs de Cesar & de Marc-Antoine, ne laissoit pas d'aller à la Pesche, de ietter la ligne, & d'en faire vne de ses galanteries la plus ordinaire. Mais, Berger, s'il y a quelque plaisir à tromper l'innocence des Poissons, il n'y en a pas moins, à tromper celle des Oyseaux. Tantost on leur cache ce qui les doit prendre, sous l'abondance du grain qu'on leur iette, afin qu'en

venant chercher dequoy viure, ils trouuent dequoy mourir : tantoſt en les tirant auec des fleches ; & tantoſt en les ſurprenant ſur les Arbres, où ils ont acoûtumé d'aller ; & dont les branches ſont remplies, d'vne eſpece de Poix ou de Gomme, qui les retenant par les aiſles, fait que plus ils s'efforcent de s'enfuir, plus ils s'embaraſsent, dans ces dangereux rameaux. Apres ces innocens exercices, ſoit de la Peſche, ſoit de la Chaſſe, vous voyez retourner & les vns & les autres chargez de leur priſe : Les Bergers portent de grand paniers de rozeau remplis de Poiſſon ; les Bergeres portent des cages de jonc, où elles ont conſerué en vie quelques Oyſeaux qui leur ont pleu ; & tous enſemble ſans abandonner le ſoin de leurs Brebis, reprennent le chemin de leurs Cabanes. Ceux qui ont eſté heureux, quoy que chargez de leur butin, ne laiſsent pas de chanter quelque Eglogue, ou de ioüer de leurs Chalumeaux : tous les Troupeaux ſuiuent leurs Maiſtres ou leurs Maiſtreſses ; les Chiens par leur fidelité, prennent garde qu'il ne s'en égare aucun Mouton ; & les Brebis &

les Taureaux, par leurs longs cris, & par leurs mugissements, aduertissant ceux des Cabanes, que la Pesche ou la Chasse sont finies; ils viennent tous auec beaucoup d'empressement & de joye, pour en sçauoir le succez. Mais c'est trop, Berger, c'est trop vous parler de cette guerre innocente, qui (si ie ne me trompe) doit estre preferée à celles qui ont fait éleuer les plus superbes Trophées, & dont les vainqueurs ont obtenu, les plus magnifiques Triomphes: Venons donc (s'il vous plaist) à quelque chose de plus solide: & comparons les vices de Rome, aux vertus qu'on voit parmy nous. Premierement, Rome est toute remplie d'Adulateurs, & nous ne sçauons pas à peine, ce que c'est que l'Adulation. A Rome, le mensonge & la médisance y regnent; & dans nos Bois, la verité y paroissant toûjours, l'on n'y manque iamais de loüer; ce qui merite d'estre loüé. A Rome, tous les hommes y sont Esclaues, ou de leur ambition, ou de leur auarice: & dans nos Campagnes, nous possedons plus de biens, que nous n'en desirons auoir; & nous ne

sommes auares que du temps seulement; que nous voulons toûjours bien employer. A Rome, il se trouue des gents qui font leurs Thresors, des plus grands poisons qui soyent en la Nature, ou pour faire mourir leurs ennemis, ou pour se faire mourir eux mesmes, s'il arriue qu'on les veuille punir de leurs crimes: & parmy nous, on fait ses plus chers Thresors, des herbes salutaires qui peuuent guarir de la morsure des Serpents, ou de quelque autre beste venimeuse. A Rome, tout le monde ne songe qu'à son propre interest: icy, l'on ne pense qu'à son propre plaisir, pourueu qu'il soit innocent. A Rome, tous ceux qui l'habitent cherchent à s'aprocher du Prince: dans nos Bois, nous ne cherchons que nos égaux. A Rome, ils ne veulent point de Maistre, & ne laissent pas de baiser la main qui les enchaine: & dans nos Hameaux, nous obeïssons à nos anciens Bergers, auec autant d'affection que de franchise. A Rome, ceux qui font les Loix s'en mocquent, & ne les obseruent point: & dans nos Forests, les plus sages Pasteurs instruisent par leur exemple,

pluſtoſt que par leur parole. Oüy, nous faiſons ce qu'ils font, pluſtoſt que ce qu'ils nous diſent : & nous ne connoiſſons point parmy nous, d'infracteurs de nos Loix, ny de nos Coutumes. A Rome, la richeſſe toute ſeule, fait la difference des hommes : & dans nos Bocages, la vertu & le merite ſeulement, en font le prix & la diſtinction. Enfin Berger, à Rome, toute le monde eſt occupé à tromper les autres, ou du moins à s'empeſcher de l'eſtre : au lieu que nous ne le ſommes, qu'à chercher les occaſions de nous ſeruir. Si quelqu'vne de nos Bergeres, a quelques-fois égaré la Brebis de ſon Troupeau qu'elle aime le mieux; l'on voit tous nos Bergers ſe mettre en peine, auec beaucoup d'empreſſement, de luy faire recouurer ce qu'elle a perdu. Ils s'en informent auec ſoin ; ils diſent à ceux qu'ils rencontrent, toutes les beautez de cet aimable animal, afin de ſçauoir s'ils ne l'ont point veu. Ils leur deſcriuent ſa blancheur, ſes marques, les fleurs & les rubans qu'il porte attachez à ſes cornes, & n'oublient rien de tout ce qui peut ſeruir à

leur dessein. Que s'il arriue qu'ils soient assez heureux pour le retrouuer, ils reuiennent auec autant de joye que vos Consuls, quand ils ont gagné vne Bataille; tant il est vray, que nous aimons ardemment à seruir, non seulement nos amis, mais tous ceux qui en ont besoin. Pour Rome, il n'en est pas sans doute ainsi: tout le monde s'y réjoüit du mal-heur d'autruy: ceux que le Prince ne regarde pas de bon œil, sont abandonnez de ceux qu'ils ont le plus obligez, quelque vertu qu'ils puissent auoir: & ceux au contraire qu'il fauorise, quand ils seroient les plus vicieux & les plus imparfaits des hommes, ne laissent pas d'auoir, non seulement des amis, mais des adorateurs & des esclaues. Il n'en va pas de cette maniere dans nos Campagnes; nous ne voyons rien au dessus de nous que le Ciel; nous n'auons ny Princes, ny Fauoris à craindre, ny à rechercher; nous viuons auec égalité; nous aimons ceux qui nous aiment, & ne haïssons personne. Au reste, i'auois toûjours oüy dire, que les Bergers estoient l'image des Souuerains: qu'ils deuoient gouuerner

uerner les Peuples, comme nous gouuernons nos Troupeaux : & que le Sceptre & la Houlette, deuoient auoir beaucoup de raport. Cependant, de la façon dont on nous raconte les choſes ; il y a vne notable difference entre eux ; ou pour mieux dire, il n'y a rien qui ſe reſſemble. Nous aimons nos Troupeaux auec tendreſſe ; nous n'auons point d'autre ſoin, que celuy de les rendre heureux ; nous leur choiſiſſons l'herbe la plus fraiſche, comme les eaux les plus claires ; nous leur donnons vne garde fidelle & courageuſe, qui ſont nos Chiens ; & nous les deffendons nous meſmes, au hazard de noſtre vie, lors que les Loups les attaquent. Nous prenons ſoin, non ſeulement de les nourrir & de les garder, mais de les empeſcher encor, & de l'extréme froid, & de l'extréme chaleur. L'Hiuer nous les laiſſons quelquesfois dans les Bergeries, lors que la gelée a glacé toutes les herbes : & l'Eſté lors que l'ardeur du Soleil les bruſle, nous allons chercher de l'ombrage, pour les garantir de toute ſorte d'incommoditez. Quand ils ſont malades, nous

cherchons les remedes qui leur ſont propres: & quand ils ſont ſains, nous les parons de Rubans & de Fleurs. Il n'en eſt pas ainſi de quelques-vns de ces Princes, qui deuroient eſtre Paſteurs: ils ne veulent pas aimer leurs Troupeaux, ny ne ſe ſoucient pas d'en eſtre aimez, pourueu qu'ils en ſoient crains: ils ſe ſeruent plus de la Houlette, pour les effrayer, que pour les raſſembler, ou pour les deffendre: au lieu de leur choiſir & l'herbe & les eaux, ils veulent que leurs Troupeaux ſeruent à leur vtilité, & à leur magnificence: au lieu de les garder comme nous faiſons, en renuerſant l'ordre, ce ſont les Troupeaux qui gardent les Bergers: au lieu (dis-je) que c'eſt à eux à les garantir de toutes ſortes d'incommoditez; ce ſont eux au contraire, qui leur en cauſent tous les jours. Quand ils ſont malades, bien loin de leur chercher des remedes, ils augmentent leurs maux par leurs tirannies: & quand ils ſont ſains, ils n'ont garde de les parer, puis qu'ils les dépoüillent de leurs ornemens naturels. Nous voulons que nos Troupeaux ſoient gras, & ils veulent que les leurs ſoient maigres &

foibles : enfin, Berger, non contents de prendre leur Thoiſon, pour en faire apres la Pourpre, dont ils font leurs plus riches habillemens; ils l'arrachent auec violence: & l'on peut dire que cette Pourpre qui les couure, emprunte pluſtoſt ſa couleur du ſang de leurs Troupeaux, que de l'induſtrie de ces excellens Artiſans, dont on fait tant de cas à Rome. Ha, Berger! ſi nous auions de ſemblables Paſteurs parmy nous autres, nous les bannirions de nos Prairies; nous les eſtimerions pires que les Loups, qui ſont les ennemis declarez de nos Brebis; & nous les dégraderions de ce noble employ, en leur oſtant la Houlette, la Panetiere, la Muſette, le Chalumeau, & toutes les marques glorieuſes, de noſtre innocente profeſſion. Ha, Titire (encor vne fois) que c'eſt vne dangereuſe choſe, qu'vn Souuerain qui n'eſt point bon Paſteur! & qu'il vaudroit bien mieux prendre vn ſimple Berger pour en faire vn Roy, que d'auoir vn Roy qui ne pût eſtre Berger! ie ſçay que vous me direz, qu'il ſe trouue aujourd'huy vn Prince, dont la douceur, la clemence,

& la bonté, meritent qu'on luy donne le nom de Pasteur, plustost que celuy de Tiran : & qu'Auguste apres auoir ramassé son Troupeau, est vn des meilleurs Bergers, qui porta iamais Houlette. Mais dittes moy vn peu, combien de Bergeries il a desolées, pour faire ce Troupeau? combien de sang il a répandu, combien de Pasteurs il a égorgez; combien de Tigres, de Pantheres, & de Loups, ont seruy à faire des deserts, des plus belles Prairies de cet Empire, & combien d'innocens Aigneaux, ont éprouué sa fureur, auparauant que d'éprouuer sa clemence? Parlez, Berger, ie vous en conjure, & répondez moy precisément. Non, non, ie voy bien par vostre silence, que vous ne me pouuez contredire: & que vous estes contraint d'auoüer, qu'il se trouueroit plus de Pasteurs qui seroient bons Princes, que de Princes capables d'estre bons Pasteurs. En effet, la felicité de la vie Champestre, n'a pas mesme esté si fort inconnuë dans Rome, que ceux qu'elle met au rang de ses plus Illustres Heros, ne l'ayent embrassée auec ardeur. Oüy, ceux qui

apres auoir gagné des Batailles (comme vous le ſçauez mieux que moy) ont eſté cultiuer leurs terres de leurs propres mains; ont auſſi dans les affaires preſſantes de la Republique, eſté rappellez du Soc aux Reſnes de l'Empire; de la Charruë à la teſte d'vne Armée; & de la Solitude à la Cour. Cependant, ces gents là, quoy qu'ils ayent fait de grand & de beau, n'ont iamais eſté loüez dauantage, que lors qu'apres auoir gouuerné la choſe Publique; emporté des Villes de force; reculé les Bornes de la puiſſance Romaine; gagné des Batailles; & merité les honneurs du Triomphe; on les a veus refuſer ces honneurs; retourner du Gouuernement au Soc; de la teſte d'vne Armée à la Charruë; & de la Cour à la Solitude. Apres cela, Berger, ne vous pleignez plus de voſtre deſtin: & n'ayez pas l'injuſtice, de ne trouuer rien de beau, que la magnificence de Rome; puis que noſtre ſimplicité, vaut bien autant que ſon artifice. Que ſi des mœurs en general, nous voulons paſſer aux paſſions en particulier; vous trouuerez que de toutes celles qui ont acou-

tumé de cauſer les plus grands deſordres, nous n'en cognoiſſons qu'vne ſeule, qui ne produit iamais que d'agreables effets parmy nous. Premierement, l'ambition ne nous tourmente point : nous ſommes enfants de Bergers, nous ne voulons eſtre que cela, & ne pouuons eſtre dauantage. Noſtre deſir n'ayant point d'objet, nous ne ſouhaitons rien. Nous viuons ſans inquietude comme ſans orgueil : & ne voyant rien au deſſous de nous, ny rien au deſſus de noſtre teſte que le Ciel ; nous ſommes ſans chagrin comme ſans inſolence : & nous ne changerions pas nos Houlettes, pour tous les Sceptres de l'Vniuers. Il vous eſt aiſé de iuger, que n'eſtans point ambitieux, nous ne connoiſſons, ny l'auarice, ny l'enuie, puis que ce ſont deux paſſions, qui ſont preſques inſeparables de l'autre. La colere n'eſt guere plus de noſtre connoiſſance : & la haine ne trouue point d'entrée en vn Païs, où tout eſt digne d'eſtre aimé. Mais (me direz vous) quelle eſt donc cette paſſion, qui a acoûtumé de produire, de ſi eſtranges deſordres dans les Villes, & qui ne fait voir

que d'agreables effets dans vos Campagnes? car pour moy, il y a si long temps que ie n'y demeure plus, que i'en ay perdu le souuenir. C'est Titire, la plus puissante & la plus noble de toutes : c'est celle qui fit filler Hercule; qui embrasa Troye; qui a renuersé tant d'Empires; qui a causé tant de ruines par tous les coins du monde; qui a tant fait de guerres; qui a donné Antoine à Cleopatre; Auguste à Liuie; & c'est enfin cette passion, qui naist parmy les delices, les Fleurs, les Bois, les Ruisseaux, les Prairies, les Bergers, & les Bergeres, auec plus d'innocence & moins d'amertume, que sur le Thrône & dans les Palais des grands Rois. C'est en ces lieux éleuez, que cette passion qu'on appelle Amour, est presques toûjours dangereuse : vn Amant qui donne des loix à tout le monde, n'est guere propre à en receuoir d'vne Mestresse. Il veut les choses qu'il desire, plus opiniastrement que les autres : & lors qu'il trouue quelque obstacle à son dessein, cet Esclaue Couronné, qui n'a pas acoûtumé d'obeïr, & qui est acoûtumé d'estre obey de tout ce qui l'a-

proche ; cet Esclaue (dis-je) quite ses fers, se reuolte, remonte sur le Trône ; & deuenant le Tiran, de celle dont il se disoit le captif ; il luy fait souuent éprouuer, de funestes aduantures. Mais parmy nous au contraire, ce petit Dieu dont la puissance n'a point de bornes, ne paroist iamais dans nos Bois, qu'auec les Graces de sa Mere : il n'inspire dans le cœur de nos Bergers, que des sentimens raisonnables : nous les voyõs baiser leurs fers, lors mesme que la rigueur de leurs Mestresses, les leur fait sembler les plus pesants : ils reçoiuent les faueurs auec rauissement : & lors qu'ils sont mal traitez, leur discretion & leur patience, les oblige à suporter cette infortune, auec respect & auec sumission. Ils sont toûjours nos Esclaues, & par consequent ils ne sont iamais nos Tirans. Nous auons des Bergeres rigoureuses, mais nous n'auons point de Bergers indiscrets : à peine osent ils faire éclater leurs plcintes, sur leurs Musettes & sur leurs Chalumeaux : leurs Vers, leurs Chansons, & leurs entretiens, ne sont remplis que de nos loüanges : tous nos Arbres ne sont gra-

uez,

nez, que de leurs chiffres, & des noſtres meſlez enſemble: & toutes leurs paroles, nous donnent tous les iours de nouuelles marques, ou de leur eſtime, ou de leur amour. La conſtance (cette vertu que ſi peu de gents pratiquent dans les Villes) ſe rencontre preſques tóujours parmy nous: l'égalité de nós conditions, & de nos richeſſes, fait que les plus foibles ne laiſſent pas d'eſtre conſtantes: il n'y a ny Sceptre, ny Or, ny Diamants, qui les puiſſent ébloüir & les ſuborner: Les Sages d'entre nous les mépriſent, & les autres ne les connoiſſent pas. L'on ne voit point icy vn Mary, repudier pluſieurs femmes comme à Rome: les Amants ne ceſſent point de l'eſtre en ſe mariant: ils ne veulent point nous acquerir, pour ne nous eſtimer plus: ils prennent ſoin de la conqueſte qu'ils ont faite, & s'eſtiment glorieux, de ne porter qu'vne chaine en toute leur vie. Nos Bergeres auſſi, ne ſont pas plus infidelles: leur ſimplicité & leur franchiſe, fait qu'elles ne déguiſent point leurs ſentimens. Elles ſont modeſtes & ſinceres: & ſi vn peu de jalouſie (malgré

tant de vertus qui deuroient l'empescher de naistre) ne troubloit point la tranquilité de nos Campagnes; toutes nos Roses seroient sans épines, & tous nos plaisirs seroient sans meslange & sans amertume. Cette passion toutes fois, n'agit pas icy, comme à Rome: en ce lieu là, l'on a recours à la violence: les Poisons, & les Poignards, sont mis en vsage: & seruent quelque-fois également, & contre le Riual, & contre la Mestresse encor. Mais icy, le plus grand mal qui nous en arriue, est que nous voyons le teint des plus belles Filles, deuenir vn peu pasle: & les Troupeaux de nos plus soigneux Bergers, se ressentir des inquietudes de leurs Maistres; qui passent leur chagrin dans les plus sombres Forests, les abandonnant au soin de quelques-vns de leurs Amis. Cette retraite ne nous fait pourtant guere voir de funestes euenemens: & pour l'ordinaire, quelque pleinte, quelque chanson, & quelques vers, font la vengeance & l'accommodement des plus jaloux. Si c'est la Bergere qui soit irritée, on luy ramene son Amant à ses pieds, triste & changé comme

il eſt. Elle l'écoute, reçoit ſes iuſtifications s'il eſt innocent, & luy pardonne s'il eſt coupable, pourueu qu'il ſe repente, & qu'il demande ce pardon de bonne grace. Que ſi au contraire, c'eſt elle qui eſt en tort; nous la condamnons à luy faire de ſa main vn chapeau de fleurs : & meſme nous conſentons quelquesfois, qu'il luy dérobe vn bracelet de ſes cheueux. Apres cela, leur felicité eſt plus ſolidement fondée qu'auparauant : & l'innocence de leur vie, iuſtifiant tous leurs plaiſirs, ils demeurent les plus heureux du monde. Le Berger prend ſoin du Troupeau de ſa Meſtreſſe; ils vont preſques toûjours ſur les meſmes Bruyeres; ils cherchent les meſmes ombrages; & les meſmes Fontaines; leurs Houlettes ſont grauées des meſmes chiffres; leurs Panetieres attachées de meſmes rubans; leurs Brebis parées des meſmes couleurs, & leurs Chiens meſmes, ſemblent auoir contracté enſemble, quelque amitié particuliere. Cet heureux eſtat conſideré comme il doit l'eſtre, n'eſt-il pas vray Berger, que l'Amour de Rome, deuroit eſtre peind d'vne autre

maniere que le noſtre : il faudroit le repre-
ſenter comme vne Furie; il faudroit meſme
luy donner plus d'vn arc & plus d'vn flam-
beau, veu les deſordres qu'il cauſe; il fau-
droit qu'il portaſt vne faux, auſſi bien que
Saturne, & que la Mort, puis qu'il détruit
tout ce que le temps & la mort détruiſent. Il
renuerſe tout auſſi bien qu'eux; il ne porte
iamais le deſir d'aimer dans vn cœur, que
la haine, la jalouſie, & la colere ne le ſui-
uent de bien pres. Il faudroit donc qu'il
fuſt dépeint comme vn Monſtre, puis qu'il
produit tant de choſes differentes en vn meſ-
me inſtant. Mais pour celuy qui habite
dans nos Bois, il faut ne le faire iamais voir
que ſur des fleurs; il faut que ſes aiſles ſoient
eſmaillées, des meſmes couleurs de l'arc en
Ciel; que ſon bandeau ſoit d'vne Gaze fort
deliée; que ſes traits & ſon Carquois, ſoient
ornez de Roſes & de Iaſmin; que ſon teint
ſoit blanc & incarnat; que les jeux & les ris,
ne l'abandonnent point; que ſon innocence
paroiſſe en toutes ſes actions; & que ſon
flambeau ſemble pluſtoſt eſtre entre ſes
mains, pour nous éclairer, que pour nous

nuire. Iugez, Berger, apres tout ce que ie viens de dire, si la vie de Rome, doit estre preferée à la vie Champestre ? nous habitons les plus beaux lieux de la Nature; nous possedons toutes les veritables Richesses; nous ioüissons de tous les plaisirs innocens; nous ne sommes pas trop éloignez de la plus solide vertu; nos coûtumes sont équitables; nous n'auons point d'ambition, & ne voyons rien au dessus de nous; que pourrions nous souhaiter dauantage, & que pourriez vous desirer de plus ? rendez vous donc Berger, rendez vous à la raison, à mes prieres, à mes persuasions, & à vous mesme; qui n'endureriez pas sans doute, que ie vous donnasse la qualité de Berger, si vous ne l'estimiez glorieuse. Tant de Vers & tant d'Eglogues, que vous auez faites, iustifient bien mieux que moy, les aduantages de la vie Champestre: il suffira de se souuenir vn iour, que Titire apres auoir chanté les hauts faits d'Enée (comme il en a le dessein) n'a pas dédaigné d'accorder sa Musette & ses Chalumeaux, auec ceux de nos plus adroits Bergers. Ne vous souuenez

donc plus, pour eſtre perſuadé de ce que ie deſire, ny du Soleil que ie vous ay dépeint ſi lumineux ; ny de nos Riuieres dont les ondes ſont d'argent ; ny de nos Fontaines de Criſtal ; ny de l'aimable obſcurité de nos Grottes ; ny des émeraudes de nos Prairies ; ny de ces hautes Montagnes dont la veuë eſt ſi belle ; ny de ces Torrens dont la cheute, quoy qu'effroyable, ne laiſſe pas de diuertir. Ne vous ſouuenez (dis-je) ny de ces ſombres Foreſts ; ny de ces Eſtangs couuerts de Cignes ; ny de nos Colines ; ny de nos Valons ; ny de l'aimable diuerſité de nos Fleurs ; ny de nos Bocages ; ny de noſtre Muſique de Roſſignols ; ny de l'aduantage que nous auons par deſſus les Villes en toutes les ſaiſons de l'anneé. Oubliez (dis-je) ſi vous le pouuez, la beauté de nos Bergeres : perdez la memoire de nos Feſtes, de nos Sacrifices, de nos Chaſſes, de nos Peſches, de l'innocence de nos mœurs, & d'Amarille meſme. Mais ſouuenez vous au moins, pour ne dire iamais rien contre cette vie Bocagere, qu'au ſortir de Rome, vous auez eſté Berger, comme vous l'eſtiez au-

parauant. Que vous auez porté la Panetiere & la Houlette; & que de la mesme main, dont vous allez écrire les pleintes de Didon, & les loüanges d'vn Prince Troyen; vous auez écrit les pleintes de Titire, à la Bergere Galathée, & les loüanges de la vie Champestre.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

LE Lecteur peut croire que ce discours fut persuasif: puis que Virgile, qui est le mesme que Titire, ne regrette Rome que cette seule fois en toutes ses Bucoliques, quoy qu'il fust trois ans à les composer. Il en employa encor apres, sept à la composition de ses Georgiques, ouurage de mesme nature, & qui contient toutes les occupations Champestres. Ainsi peut on (comme ie l'ay dit) sans que l'imagination en soit gesnée; croire qu'Amarille persuada en quelque façon Titire: & que la diuersité de ce grand Païsage, assez artistement peint, & assez hardiment touché, ne déplût pas à ses yeux.

CLORINDE

A

TANCREDE

SIXIESME HARANGVE.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

ARGVMENT.

Chacun ſçait que dans la Hieruſalem du Taſſe, Tancrede tuë Clorinde ſa Meſtreſſe ſans la connoiſtre : mais chacun ſçait auſſi, qu'elle ne le reconnoit point, & qu'elle meurt preſques ſans parler. Ie ne doute donc pas, qu'on ne m'accuſe de falcifier l'Hiſtoire, (ſi toute-fois vne fable doit auoir ce nom) & qu'on ne me trouue étrangement hardy, d'oſer entreprendre de faire parler vne Heroïne, qu'vn ſi fameux Autheur a fait taire. Outre que c'eſt dire ce qu'il n'a pas dit, on le trouuera encor plus iudicieux que moy, de n'auoir pas mis vn ſi long diſcours, en la bouche d'vne perſonne mourante : mais i'aduouë que malgré toutes ces obiections, aux quelles on voit bien que i'ay ſongé, puis que ie me les fais moy meſme, auant qu'vn autre me

les face ; ie n'ay peu resister à une si agreable tentation. Il m'a toûjours semblé, en lisant cet endroit de ce merueilleux Roëme, que le Tasse n'en auoit pas entierement tiré, tout ce qu'on en pouuoit tirer : & que puis qu'il estoit Maistre de la destinée de Clorinde, il pouuoit luy accorder quelques moments de vie, pour rendre l'aduanture plus tendre, & le malheur de Tancrede plus pitoyable, par les choses qu'elle luy diroit. Que le Lecteur souffre donc, que comme le Boyardo & l'Arioste disent souuent, que c'est Turpin qui a dit ce qu'ils inuentent ; ie die aussi, qu'vn autre Historien que le Tasse, asseure que le coup d'espée fut vn peu moins grand ; que Clorinde vescut quelques heures ; & qu'elle parla à peu pres en ces termes au genereux Tancrede, pour luy persuader, QVE L'AMOVR NE DOIT POINT MOVRIR AVEC L'AMANTE.

CLORINDE.

Quelle est Rome! quelle est belle.
Mais, qui peut en discourir!
Son Amant la fait mourir,
Qui voudroit mourir pour Elle.

B.R

CLORINDE
A
TANCREDE.

VOVS auez vaincu, Illuſtre & vaillant Cheualier; ie vous rends les armes auec la vie : & vous auez meſme cet auantage, d'oüir de la bouche de la perſonne que vous auez vaincuë, que vous eſtes digne d'eſtre ſon vainqueur. Mais d'où vient la triſteſſe qui paroiſt ſur voſtre viſage, & dans vos actions? eſt-il poſſible qu'il ſe trouue vn homme aſſez genereux, pour pleurer de ſes propres victoires, & pour pleindre la mort de ſes ennemis? Ceſſez, courageux Cheualier, ceſſez, de regretter ma perte; & ſouuenez

vous que peu s'en eſt falu, que ie n'aye cauſé la voſtre. Mais encor vne fois, ce que ie voy, & ce que i'entends, peut-il eſtre veritable? Ha, ie n'en doute point, ie reconnois mon Liberateur ; i'entends cette meſme voix, qui au milieu des combats, m'a paru ſouuent ſi redoutable & ſi charmante: & ie ne m'eſtonne plus, de voir pleurer ma mort, à celuy qui m'auoit ſauué la vie. Oüy, genereux Prince, ie me ſouuiens de cette grande iournée, qui vous acquit tant d'honneur : où pouſſée de cette noble ambition, de vaincre en vous le plus vaillant, & le plus courageux de tous les hommes ; ie vous pourſuiuis ſi opiniaſtrement, que ma hardieſſe, ou pluſtoſt ma temerité, vous donna de l'eſtime pour moy. Non ſeulement vous ne m'attaquates point, non ſeulement vous ne voulûtes pas vous deffendre, lors que ie vous attaqué, mais vous me deffendiſtes de tous ceux qui m'attaquoient. Vous fuſtes de party contraire, à celuy dont vous eſtiez, à ma conſideration : vous pourſuiuiſtes les voſtres comme vos ennemis, parce qu'ils eſtoient les miens: &

toutes

toutes vos actions me confirmerent mieux que vos paroles, que ſoit par la force de voſtre deſtin, ou par voſtre inclination, Clorinde auoit touché voſtre illuſtre cœur. Hé veuille le Ciel, m'acorder quelques moments de vie, pour vous rendre grace de tant de generoſité, & pour vous conſoler de la douleur que ie vous cauſe. Ie voy bien, Tancrede, ie voy bien, que vous ſongez à aller chercher des remedes, aux bleſſures que i'ay receuës de voſtre main: Mais s'il eſt vray que i'aye quelque pouuoir ſur vous (comme vos larmes me le perſuadent) ne m'abandonnez pas, ie vous en conjure, à l'inſolence de vos ſoldats: maintenant que la miſerable Clorinde, n'a plus d'autres armes pour ſe deffendre, que les pleintes & les ſoûpirs. Auſſi bien les bleſſures que i'ay receuës, ſont telles qu'il n'y a plus de part à la vie pour moy: Hé veuille le Ciel encor vne fois, me la prolonger de quelques inſtants, afin que ie puiſſe vous témoigner ma reconnoiſſance. Il me ſemble que ma priere eſt exaucée: car encore que ie ſente bien que l'heure de ma mort eſt proche, il

me ſemble, dis-je, (ſi ie ne me trompe) que i'ay lieu de croire que ie n'expireray pas, que ie ne vous aye dit vne partie des choſes que ie penſe. Ne craignez point que ie me pleigne de vous, ny du ſort: i'ay l'ame trop grande, trop ferme, & trop raiſonnable, pour auoir iamais vn ſentiment ſi vulguaire, ſi foible, & ſi injuſte. Ie ſçay que dans les combats, on trouue auſſi ſouuent la mort que la victoire: qu'il faut ſe preparer également à l'vne & à l'autre: & que pourueu que l'on ſoit vaincu ſans honte & ſans lâcheté, on doit perdre cette victoire ſans deſeſpoir, & mourir ſans murmurer. Ie ne regrette donc point, la part que ie pouuois encor auoir à la vie: la mienne a eſté aſſez longue, puis qu'elle a eſté ſans tâche: i'ay peu veſcu, ie l'aduouë, mais i'ay veſcu auec gloire, & ie meurs auec honneur. Si Clorinde deuoit eſtre vaincuë, il falloit que ce fuſt par celuy qui a acoûtumé de vaincre tous les autres: ce n'eſt pas peu pour elle, de luy auoir diſputé cette illuſtre prix comme elle a fait: & de ne luy auoir cedé, que parce que rien ne luy peut

resister. Ne me pleignez donc pas dauantage que ie me pleinds moy mesme; reglez vos sentimens sur les miens; consolez vous comme ie me console; & ne soyez pas plus sensible à mon mal-heur, qu'à vostre propre interest. Si vous me regardez comme vostre ennemie; vous vous réjoüirez de ma perte; toute l'Armée de Godefroy, vous rendra grace de cette action; car bien que ie sois d'vn sexe, qui pour l'ordinaire ne permet pas que l'on tire aduantage de le combatre; ie pense neantmoins sans vanité, que le nom de Clorinde est assez fameux, pour oser croire comme ie fay, que tous vos Cheualiers s'estimeroient fortunez, non seulement d'estre ses vainqueurs, mais mesme d'estre ses vaincus. Ne jettez donc pas sur mon Tombeau, la Couronne que vous auez acquise par ma deffaite, comme indigne de vostre front: ne dédaignez pas vostre victoire, si vous ne voulez me faire vn outrage: Au contraire, publiez là par toute la Terre; aprenez à tout le monde, ce qu'elle vous a cousté; ne cachez point le sang que vous auez répandu; & cachez seulement

vos larmes à Clorinde, afin que ſa mort ſoit plus tranquile, ne pouuant eſtre plus honnorable. Pour vous témoigner qu'elle vous la pardonne de bon cœur, elle vous conjure (*s'il eſt vray que vous ayez de l'affection pour elle*) de la conſeruer lors qu'elle ne ſera plus: faites que ſes Cendres n'éteignent pas cette noble ardeur, que ſes actions Heroïques, ont allumée dans voſtre ame: vous l'auez aimée ennemie, aimez là dans le Cercueil: vous l'auez aimée lors qu'elle auoit les armes à la main contre vous, aimez là lors qu'elle ſera morte par vous: vous l'auez aimée lors qu'elle vous haïſſoit, aimez là lors qu'elle aura finy ſes jours en vous aſſeurant, qu'elle a eſtimé voſtre valeur & voſtre vertu, iuſques au poinct de ſouffrir ſa deffaite ſans en murmurer; & de tenir à gloire de perdre la vie, de la meſme main qui la luy auoit conſeruée. Ie meurs toutes-fois auec le regret, de ne l'auoir pas employée, au ſeruice de mon Liberateur: mais comme cette ingratitude n'eſt pas volontaire, ne laiſſez pas de regarder ma mort, comme ſi ie la ſouffrois pour vous ſauuer,

au lieu que ie la ſouffre pour auoir voulu vous perdre. Imaginez vous que tous les coups que ie vous ay portez, ont eſté portez contre vos ennemis, & non pas contre voſtre perſonne: faites que le ſang que ie répands, ſerue de prix aux larmes que vous verſez: & croyez enfin, qu'apres la generoſité que i'ay remarquée en voſtre ame, ſi Clorinde euſt veſcu, elle vous auroit témoigné par ſes actions, qu'elle n'eſtoit plus capable de vous conter entre ſes aduerſaires. Mais puis que le paſſé ne ſe peut reuoquer, & qu'il ne demeurera bien toſt plus rien de Clorinde que ſon Nom, ſes Cendres, & ſon Cercueil, (ſi vous auez la bonté de luy en accorder vn) prenez ſoin de toutes ces choſes: augmentez ſa reputation ſi vous le pouuez, afin d'accroiſtre la voſtre: & afin auſſi de iuſtifier en meſme temps, voſtre amour & voſtre douleur. N'ayez pas la lâcheté de ces gents indignes de voir le iour, qui ceſſent d'aimer leurs Amis, dés qu'ils ne ſont plus en eſtat de reconnoiſtre leur amitié: ne ſoyez pas (dis je) de ceux à qui les Sepulchres donnent de l'horreur, & qui n'oſent

ſuiure les perſonnes qu'ils aiment, dans les Ombres du Tombeau. Ces foibles intereſſez, qui ne cherchent que la recompenſe dans leurs affections ; & qui n'aiment que les choſes agreables, ne ſont pas dignes de ioüir de la lumiere : les Ames grandes & genereuſes, ne ſont pas capables d'en vſer ainſi : & à dire les choſes comme elles ſont, ce n'eſt que ſous la Tombe, & entre les bras de la mort, que nous pouuons nous aſſurer fortement, de la bien-veillance que l'on a pour nous. Tous les ſeruices que l'on rend aux viuants, peuuent eſtre ſoupçonnez d'intereſt particulier : mais tous les honneurs que l'on rend aux morts, ne peuuent eſtre mal expliquez, & meritent de viure eternellement, dans la memoire de tous les hommes. C'eſt la veritable marque de l'Amour Heroïque, & de la veritable vertu ; c'eſt (comme ie l'ay dit) le caractere infaillible, d'vne Ame grande, noble, & genereuſe : c'eſt aimer pour aimer, & non pas pour la recompenſe : & c'eſt enfin (comme ie l'ay dit encor) ſe rendre digne de tous les honneurs imaginables, que d'hon-

norer la memoire, de ceux qui pendant leur vie, ont merité d'estre estimez de nous, d'vne façon particuliere. N'est-ce pas assez que nous perdions vne personne qui nous est chere, sans effacer encor nous mesme, son image de nostre souuenir? Ha, non, non, Prince trop genereux; vous n'en vserez pas ainsi: les Cendres de Clorinde vous seront en veneration; vous visiterez son Tombeau auecques respect; & son nom rendu inseparable du vostre, par sa déplorable aduanture, vollera par tout l'Vniuers, auec éclat & auec gloire. Vous luy conseruerez cette amitié si pure, que l'esperance mesme n'y a point eu de part: car certes il ne seroit pas iuste, que Clorinde cessant de vous hair, lors qu'elle entre dans le Monument, vous commençassiez de luy vouloir mal, lors qu'elle cesse de viure, & qu'elle commence de vous connoistre; & par consequent de vous estimer beaucoup. Apres auoir esté mon ennemy, soyez mon Cheualier, ie vous en conjure: deffendez contre tout le monde, la beauté des portraits aduantageux, que la renommée a faits de moy par

toute la Terre : ſoûtenez qu'elle n'a point flaté Clorinde : parlez de la grandeur de ſon courage, de ſon experience dans ſa jeuneſſe, de ſon bon-heur dans les combats, de la pureté de ſon ame, de l'innocence de ſa vie, & de la gloire de ſa mort. Il m'importe peu, que vous publiez que ie ſuis née ſur le Thrône ; il ſuffit que vous perſuadiez que i'en eſtois digne : & que vous ſoyez vous meſme perſuadé, que ma deffaite vous eſt honnorable. Ie voy bien que ce diſcours redouble voſtre douleur : & que vous aimeriez mieux n'auoir point vaincu, que d'acheter la victoire par ma perte. Ne regrettez pourtant pas ſi fort, vne perſonne mal-heureuſe : & ne vous accuſez pas, d'auoir commis vn ſi grand crime. La Clorinde que vous auez combatuë, n'eſt pas celle que vous voyez : l'autre eſtoit vne infidelle, ennemie de tous les Chreſtiens, & par conſequent la voſtre : & celle-cy au contraire, eſt preſentement mieux inſtruite, plus éclairée, & plus raiſonnable ; puis qu'elle meurt auec beaucoup d'eſtime, & de reconnoiſſance pour Tancrede. Mais cependant

(me direz vous) elle meurt par la main de ce Tancrede : il eſt vray ; (vous répondray-je) mais elle meurt pour ſa gloire. Nul d'entre les mortels ne deuoit eſtre ſon vainqueur ; que celuy qui eſt aſſez genereux, pour pleurer ſon ennemie. Le ſang qu'elle euſt répandu en toute autre rencontre, auroit noircy ſa reputation : il falloit donc pour l'honneur de ſes armes, que ce fuſt de voſtre main qu'elle perdiſt la vie, afin de viure eternellement. Et puis, Illuſtre Prince, ſi le hazard de la guerre, ne nous euſt point fait rencontrer, & que le Sort & voſtre valeur, ne m'euſſent pas miſe aux termes où ie me voy ; iamais Clorinde ne vous auroit donné, nulle marque de ſa reconnoiſſance : elle auoit vne vertu auſtere, qui l'euſt obligée à vous traiter toûjours en ennemy : vous auez adoucy la fierté de ſon ame en la ſurmontant : ſon orgueil a eſté plus foible que voſtre courtoiſie : & la mort qu'elle reçoit par voſtre main, luy fait receuoir voſtre amour ſans colere & ſans haine, ce qu'elle n'euſt iamais fait en vn autre temps. Ne vous plaignez donc point de la rigueur de

voſtre aduanture, puis que vous luy deuez vne partie de mon eſtime. I'auois admiré voſtre courage dans les combats, mais i'aduouë que ie n'auois pas connû ſi parfaitement, voſtre generoſité apres la victoire. Il eſt plus de vaillants ſoldats, que de vainqueurs debonnaires: & plus d'hommes qui ſont capables de verſer le ſang de leurs ennemis, que de répandre des larmes ſur leurs Tombeaux. Ceſſez donc, ceſſez de vous affliger & de me pleindre: la mort ne m'eſtant point rude, vous deuez ce me ſemble vous conſoler comme moy: & vous deuez enfin vous reſoudre, à ce que vous ne pouuez éuiter. Quand i'euſſe veſcu plus longtemps, que pouuiez vous attendre de plus heureux? vous n'auriez iamais veu Clorinde, que les armes à la main: ne vaut-il pas mieux (puis que le Ciel le veut ainſi) que vous ne la voyez plus du tout? ſon idée vous ſera plus agreable, qu'elle meſme ne vous l'euſt eſté de cette maniere: & de l'humeur dont elle eſt, elle vout bien que vous aimiez ſa memoire, mais elle n'euſt peut-eſtre pas voulu, que vous euſſiez aimé ſa

perſonne. Reconnoiſſez donc auec moy, les aduantages que vous donne la victoire: & ne murmurez pas inconſiderément, d'vne choſe que vous ne pouuez empeſcher. Moderez voſtre douleur; afin qu'elle dure plus long-temps: ie reçoy la mort auec tranquilité, ſouffrez ma perte auec patience: toutes-fois, ne perdez iamais le ſouuenir de ce que ie fus. Vous me rendrez la vie, en conſeruant mon image dans voſtre cœur: mais vne vie plus noble & plus glorieuſe, & pour laquelle i'ay ſi ſouuent hazardé l'autre. Tout ce que Clorinde a fait, n'a eſté que pour immortaliſer ſon nom: empeſchez donc, par vos ſoins, qu'il ne ſoit enſeuely dans l'oubly: & s'il eſt vray (comme ie n'en doute point) que vous ayez l'ame toute genereuſe, ne changez pas de ſentimens, puis que ie m'en vay eſtre en vn eſtat, qui ne reçoit plus de changement. Ie meurs auec beaucoup d'admiration pour voſtre vertu; viuez auec beaucoup d'eſtime de mon courage: portez de mon Tombeau iuſques au voſtre, l'affection que vous dittes auoir pour moy: & lors que le malheur

voudra que vous quitiez le iour, faites que l'on enferme dans voſtre Cercueil, vne image de Clorinde. Faites (dis-je) qu'elle ſe trouue encor empreinte en voſtre cœur: & que rien ne ſoit aſſez puiſſant, pour l'en pouuoir effacer. C'eſt dans les ames vulgaires, que le temps & l'abſence détruiſent les beaux ſentimens, que la vertu toute ſeule y a fait naiſtre: mais parmy les perſonnes Heroïques, le temps, l'abſence, ny la mort meſme, ne peuuent faire changer leurs inclinations. Ils aiment dans le Monument, ce qu'ils ont aimé ſur la Terre: le ſouuenir de cet agreable objet, leur tient lieu de ſa perſonne: & comme ils ont aimé ſans eſperance & ſans intereſt; ils conſeruent ſans infidelité & ſans peine, l'amitié qu'ils ont promiſe. Certainement il y auroit quelque choſe de dur & d'injuſte, de perdre tout enſemble, la lumiere, la vie, & l'affection de ſes Amis: c'eſt reuiure en eux, que de demeurer en leur memoire: reſſuscitez donc Clorinde de cette ſorte; & ne la faites pas mourir vne ſeconde fois, d'vne façon plus cruelle que l'autre. La premiere, eſt vn effet

de voſtre adreſſe, de voſtre courage, & de ſon mal-heur : & la ſeconde, en ſeroit vn de voſtre oubly, de voſtre indifference, & (ſi i'oſe parler ainſi) de voſtre ingratitude. Oüy, genereux Prince, ie puis vſer de ces termes : & i'oſe eſperer que vous ne trouuerez pas mauuais, que Clorinde croye vous obliger ſenſiblement, lors qu'elle employe les derniers moments de ſes iours, à vous témoigner la veritable eſtime qu'elle a conceuë, pour voſtre extréme vertu. Ne manquez donc pas de reconnoiſſance, puis que vous voyez que ie n'en manque point : receuez le regret que i'ay, de ne vous auoir pas ſeruy, comme vne preuue indubitable que ie l'aurois fait, ſi i'euſſe veſcu plus long-temps. Mais rendez auſſi à mes Cendres & à mon nom, les honneurs & les ſoins que vous auriez rendus à Clorinde, ſi ſa vie euſt eſté plus longue. Ne craignez pas que ſon Phantôme vous épouuante, lors que vous viſiterez ſon cercueil : n'y qu'auec vne voix plaintiue & lamentable, elle vous reproche ſa mort. Non, Tancrede, vous ne verrez plus ny Clorinde, ny ſon Ombre : & vous

n'entendrez plus, ny ſa voix, ny ſes ſoûpirs. Mais, helas, ie connois bien que i'augmente voſtre douleur, en penſant la conſoler: que les témoignages d'amitié que ie vous rends, vous cauſent plus d'affliction, qu'ils ne vous donnent de joye : que ie ſuis aſſez mal-heureuſe pour vous nuire, lors que ie voudrois vous ſeruir : que ie vous perce le cœur, lors que le mien eſt preſt d'expirer: & que ie vous ſuis plus redoutable mourante & deſarmée, que ie ne vous l'eſtois, dans le milieu des combats. Ie ne vous diray donc plus rien, qui puiſſe augmenter vos larmes: ie vous cacheray vne partie de mes ſentimens, de peur d'attendrir les voſtres: & de peur meſme que voſtre foibleſſe ne paſſaſt iuſques à moy. Ha, non, non, ie me repents de cette penſée : & puis que ie n'ay plus que quelques moments à viure, il faut les donner tous entiers, à celuy qui autrefois m'a ſauué la vie; à celuy qui pleure maintenant ma mort, quoy qu'elle aye empeſché la ſienne; & à celuy dont les ſoins me doiuent immortaliſer. Auſſi bien ie ne penſe pas, que mon ſilence arreſtaſt vos

pleintes: & ie croy meſme que vous ne ſerez iamais plus affligé, que lors que ce ſilence ſera eternel. Preparez vous y toutesfois; car ie ſents que mon heure fatale s'aproche; que mes forces diminuent; que ma voix s'affoiblit; & qu'à peine auray-je le loiſir de vous dire, que Clorinde meurt ſans autre douleur, que celle que la voſtre luy cauſe. Qu'elle tient la fin de ſes iours, pour la plus glorieuſe de ſes aduantures: qu'eſtant née ſur le Thrône, elle ne ſe ſoucie pas de mourir ſur la pouſſiere, puis que c'eſt auec honneur: qu'ayant veſcu auec innocence, & auec vne reputation ſans tâche, elle ne regrette rien au monde, que de ne s'acquiter pas de ce qu'elle vous doit: & qu'enfin, elle s'eſtime heureuſe, d'auoir trouué en vne meſme perſonne, vn ennemy aſſez courtois pour luy ſauuer la vie; vn Cheualier aſſez vaillant, pour rendre ſa mort illuſtre; vn vainqueur aſſez debonnaire, pour pleurer de ſes propres victoires; & vn Amant aſſez paſſionné, & aſſez Heroïque, pour luy faire eſperer, qu'il conſeruera cette affection toute pure, iuſques à

ſon dernier ſoûpir. Adieu donc, Prince trop infortuné, pour eſtre ſi genereux: la voix me manque, ie perds la force & la lumiere: mais s'il eſt poſſible, ne perdez iamais le ſouuenir, que l'Amour ne doit point mourir auec l'Amante.

EFFET

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

LEs ſentimens qu'vn pareil diſcours euſt pû inſpirer, ne manquerent pas de trouuer place, dans l'eſprit affligé de Tancrede: il pleura, & pleura long-temps, pour vne infortune ſi extraordinaire, & pour vne auanture ſi effroyable. Et nous pouuons meſme croire qu'il pleura toûjours, puis qu'Erminie (toute aimable & toute Amante qu'elle eſtoit) ne le pût iamais conſoler, de la perte de Clorinde. Cependant, ne ſoyez pas auſſi perſuadez qu'il le fuſt, que l'Amour ne doit point mourir auec l'Amante: & ſuſpendez au moins voſtre iugement, puis que cette autre Princeſſe, a quelque choſe à vous dire là deſſus. Eſcoutez là mieux, que Tancrede ne l'eſcouta: car ſans mentir elle eſt trop digne de compaſſion, pour la faire mourir pour vne morte; ou du moins, pour ne la vouloir pas entendre.

ERMINIE

A

ARSETE.

SEPTIESME HARANGVE.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

ARGVMENT.

APres que Tancrede eut tué Clorinde, comme vous venez de le voir ; ce Prince en parut inconsolable : & à peine ce fameux Hermite qui suiuoit le Camp de Godefroy, le pût separer de ce beau Corps, dont il auoit separé l'ame. De sorte qu'Erminie fille du Roy d'Antioche, qui aimoit depuis long-temps ce genereux affligé, desespera de voir iamais son amitié recompensée. Ce fut dans vn estat si

mal-heureux, que rencontrant vn des domestiques de Clorinde, qui soûtenait que Tancrede auoit raison d'en vser ainsi; elle tâcha de luy faire aduoüer, pour soulager sa douleur,

QVE L'AMOVR NE DOIT ALLER QVE IVSQV'AV TOMBEAV.

ERMINIE
O Princeſſe jeune et belle,
Si par vn diſcours charmant,
Vous ſubornez cet Amant,
Voudrez vous d'vn infidelle?
B.R

ERMINIE
A
ARSETE.

EVX qui disent comme vous le dittes, que le pouuoir de la mort, ne doit point détruire l'Amour; qu'il faut aimer dans les Ombres du Tombeau, celles que l'on a aimées lors qu'elles ioüissoient de la lumiere; que c'est estre infidelle, de ne leur conseruer pas, son affection toute pure; que c'est estre inconstant, que d'estre capable d'vne seconde flâme, lors qu'elles n'ont plus de part à la vie; & qu'enfin quiconque a esté assez mal-heureux, pour voir entrer vne Mestresse dans le Monument, ne doit iamais plus

songer, à faire nulle autre conqueſte. Ces gents là (dis-je) ignorent également, iuſques où va la puiſſance de la Mort, & la puiſſance de l'Amour. Ils ne ſçauent pas, ce que c'eſt qu'on apelle aimer : ils ne connoiſſent, ny la fidelité, ny la conſtance : & iugent des choſes, ou ſelon leur caprice, ou ſelon leur intereſt. Pour vous, ſage & fidelle Arſete, ie n'ay garde de trouuer mauuais, que vous donniez des larmes à la memoire de la vaillante Clorinde : Ie conſents meſme que le genereux Tancrede, meſle les ſiennes auec les voſtres : & ie veux bien encor vous témoigner par mes ſoûpirs, que le Deſtin de cette Illuſtre perſonne, m'a donné de la douleur, & que ie fus ſa Riualle, ſans eſtre ſon ennemie. Mais ie veux auſſi vous perſuader, que ſans eſtre, ny infidelle, ny inconſtant, ce Prince qui l'a aimée durant qu'elle a veſcu, pourroit reconnoiſtre mon affection par la ſienne, apres qu'elle a ceſſé de viure. La Mort (cet effroyable Monſtre, qui détruit tout ce qui reſpire en l'Vniuers) ne veut point que l'Amour entreprenne aucune choſe ſur ſa puiſ-

lance : ceux qu'elle emporte vne fois ; ne ſont plus obligez à rien : elle rompt les traitez de Paix ; elle ſepare les amitiez les plus étroittement vnies ; elle deſ-vnit les alliances les plus fortes. En faiſant tomber les Rois du Thrône dans le Cercueil, elle diſpenſe leurs Subjets de leur obeïr ; leur pouuoir ceſſe auec leur vie ; & il ne demeure de ces Monarques, que la memoire de leurs vices, ou de leurs vertus. S'ils ont eſté meſchants, on les blâme auec hardieſſe ; & s'ils ont eſté bons, on les louë ſans eſtre ſoupçonné de flatterie ; on prend ſoin de leurs Tombeaux ; on immortaliſe leurs noms, par l'Hiſtoire que l'on fait de leur Regne & de leurs actions heroïques ; mais on ne leur rend aucun des ſeruices qu'ils auoient acoûtumé d'exiger de leurs Subjets : tant il eſt vray, que la Mort aporte de changement à toute choſe. Ce que ie dis des Rois, ſe peut dire de celles que l'Amour auoit renduës Reynes de leurs Amants, & que la Mort a aſſujetties à ſon Empire. Comme elles ne ſont plus en eſtat de commander, l'on eſt diſpenſé de leur obeïr : les ſentimens de la

Raiſon & de la Nature, veulent que l'on pleure leur perte, que l'on cheriſſe leur memoire, qu'on n'en perde iamais le ſouuenir, qu'on leur dreſſe des Sepulchres magnifiques, & que l'on n'oublie rien de tout ce qui peut ſeruir à leur gloire: mais la Raiſon & la Nature veulent auſſi, que le temps conſole les plus aigres douleurs, qu'il n'y ait point de larmes qui ne tariſſent, ny point d'afflictions qui ne diminuent. En effet, il n'y a point de milieu à prendre en ces occaſions: il faut entrer dans le Cercueil, auec la perſonne aimée; ou il faut demeurer dans les bornes que la ſageſſe preſcrit, aux douleurs les plus violentes. Tous les ornemens des plus ſuperbes Mauſolées, ne ſont que des flambeaux éteints, & des marques funeſtes, que ceux qui y repoſent, n'ont plus de part à la lumiere; & par conſequent, que les viuants n'en doiuent plus auoir à leurs Cendres. Ce ſommeil eternel qui regne dans les Sepultures, & que les larmes & les ſoûpirs des Amants les plus paſſionnez, ne peuuent iamais diſſiper; témoigne aſſez, que ce n'eſt point aux morts, que l'on doit de l'a-

mour & de la conſtance. Le changement qui arriue en eux, iuſtifie celuy qui arriue aux autres : & puis à parler veritablement, les plus deſeſperez s'abuſent, lors qu'ils croyent aimer encor, les Ombres de leurs Meſtreſſes, comme ſi elles eſtoient viuantes. Ce qui ne peut plus cauſer, ny deſir, ny eſperance, ny inquietude, ny jalouſie, ne peut s'apeller amour : ils ceſſent donc d'aimer ſans qu'ils y penſent, & prennent vn effet de leur douleur, & quelques-fois de leur temperament, pour vne marque de paſſion. Cependant, il eſt abſolument impoſſible, que l'Amour & la Mort, puiſſent iamais regner enſemble : ils croyent aimer leurs Meſtreſſes, & ils n'aiment que leur memoire : ils ſe diſent fidelles & conſtans, & neantmoins tous leurs ſentimens ſont changez : car de toutes les tendreſſes que la veritable affection inſpire, il ne leur demeure que la douleur en partage : encore pour l'ordinaire, deuient elle auec le temps, vne melancholie d'habitude, pluſtoſt qu'vn effet de leur perte, & du reſſentiment qu'ils en ont. Ils s'acoutument au chagrin comme à la joye :

leurs soupirs les soulagent ; leurs pleurs coulent sans amertume ; & le recit de leurs disgraces, au lieu d'acroistre leurs tourmens, & de renouueler leurs déplaisirs, leur tient lieu d'vn diuertissement agreable. Croyez moy, Arsete, ce ne sont point là les marques, d'vne forte passion : cependant il est certain, que la sagesse de la Nature, fait en nous malgré que nous en ayons, ce changement aduantageux. La mort est vn mal trop inévitable, & trop commun parmy les hommes, pour faire qu'ils ne se consolent iamais, des pertes qu'elle leur cause : aussi voit on bien que les choses ne vont pas ainsi, & que la raison a donné de plus iustes limites, à la plus forte douleur. Depuis le commencement des Siecles, la mort a fait verser des larmes, que le temps a essuyées : tous les Enfans se sont consolez de la mort leurs Peres : Tous les Peres ne se sont point desesperez, pour celles de leurs Enfans : les Maris les plus fidelles, ont conduit leurs Femmes dans le Cercueil sans y entrer : & les Femmes les plus constantes, ont enseuely leurs Maris, sans les suiure dans le Tombeau.

Enfin, Arsete, comme il n'y a point de joye permanente en cette vie, il ne doit point y auoir d'affliction qui soit eternelle. Vous me direz que les liens du sang, & ceux de l'Amour, sont des choses bien differentes; & que pour l'ordinaire, l'interest de la personne aimée, a plus de pouuoir en nostre cœur, que toute autre consideration. Vous adiousterez à cela, que nous abandonnerions, & nostre Patrie, & tous nos Parens, pour la seruir: & qu'ainsi, lors qu'il arriue que nous la perdons, elle nous cause autant d'affliction elle seule, que si nous perdions tout à la fois, & ceux qui nous ont donné la naissance, & ceux qui causent nostre fortune, & bref tout ce qui nous reste à perdre au monde. Quand ie tomberois d'accord de cela, il faudroit toûjours en reuenir à mon poinct: qui est, ou qu'il faut se consoler de la mort de la personne que l'on aime, ou qu'il faut mourir auec elle. Car de penser que l'amour soit vne chose compatible, auec les Ombres du Tombeau, c'est ce qui n'a point d'aparence; c'est ce qui n'a point de raison; c'est ce

qui n'a point d'exemple ; & c'eſt ce qui ne peut iamais arriuer, à moins que de perdre le bon ſens en perdant ſa Meſtreſſe. Comme l'on n'aime point ce que l'on n'a pas veu, l'on ne doit point aimer ce que l'on ne verra plus : on peut en conſeruer le ſouuenir, mais on ne peut en aimer les beautez, puis qu'elles ne ſont plus en l'eſtre des choſes. On peut reuerer encor les chaines & les fers que l'on a portez : mais comme ces chaines & ces fers ſont briſez pour toûjours, on peut ſans inconſtance & ſans infidelité en reprendre d'autres, pourueu qu'ils ne ſoient pas indignes des premiers. Il ne faut point abatre vne Statuë d'or, pour en mettre vne d'argile en ſa place : mais parmy les Chreſtiens (à ce que l'on m'a dit) on peut orner vn lieu de plus d'vne image. Ie ne demande donc pas, que Tancrede efface entierement, celle de Clorinde de ſon cœur : i'ay plus de reſpect pour elle, & plus de complaiſance pour luy. Ie veux ſeulement, que comme il n'a pas renoncé à la ſocieté humaine, puis qu'on luy voit encor donner des ordres, & en receuoir, aller à la guerre,

guerre, deffendre ſa vie, & employer la meſme main dont il a rompu les liens qui le retenoient au ſeruice de Clorinde, contre ceux que Clorinde a toûjours ſeruis; je veux (dis-je) que n'ayant pas ceſſé d'eſtre fidelle à ſon party; que n'ayant pas ceſſé d'eſtre vaillant dans les combats; & que n'ayant pas ceſſé d'eſtre genereux; il ne ceſſe pas auſſi d'eſtre reconnoiſſant. En l'eſtat que ſont les choſes, il ne doit que de la compaſſion à Clorinde; mais il doit de l'amour à Erminie. Clorinde ne ſçauroit plus, ny le haïr, ny l'aimer: & Erminie non ſeulement l'a aimé, auparauant qu'il connût Clorinde; mais elle l'aime encor, lors qu'il prefere les Cendres de Clorinde, aux pudiques flâmes d'Erminie. Le Ciel me ſoit témoin, ſi ie conſerue aucun ſentiment de haine, pour cette illuſtre perſonne: tant qu'elle a eſté viuante, i'ay eu autant d'eſtime pour ſa vertu, que d'affection pour le Prince qui l'aimoit: non Arſete, ſa mort ne m'a point donné de joye: au contraire, elle m'a cauſé de la douleur. Ie l'honnorois aſſez pour ſoûpirer ſa perte: & i'aimois aſſez Tancrede,

pour desirer quasi qu'il n'eprouuast pas vne si fascheuse aduanture, quoy que selon les aparences, elle me dût estre aduantageuse. Que si de leurs interests, il m'est permis de songer aux miens; ie vous aduoüeray encor, que ie pense que ie serois moins malheureuse, si Clorinde n'estoit pas morte, que ie ne la suis maintenant, qu'elle est également incapable, de donner de l'amour & de la jalousie. Si elle viuoit, ie ne trouuerois point mauuais, que Tancrede ne me donnast que son estime & son amitié, & qu'il luy conseruast sa passion toute entiere: ie dirois pour sa deffense, il aime ce que l'on ne peut trop aimer: Clorinde est jeune, belle, vertueuse, & vaillante; & son inclination le porte à l'adorer. Pleignons nous donc de nostre infortune, sans accuser celuy qui la cause, puis qu'on ne peut rien trouuer à dire à son choix. Mais aujourd'huy que Clorinde n'est plus rien qu'vn peu de poudre; que sa jeunesse ne subsiste plus; que sa beauté est destruite; que sa vertu ne peut plus paroistre, que dans les discours de ceux qui l'ont connuë; que sa valeur ne peut plus

eſtre vtile ny dangereuſe, à ſes amis, ny à ſes ennemis ; & qu'enfin elle eſt auſſi éloignée de nous, que ſi elle n'auoit iamais eſté; il n'eſt pas iuſte que Tancrede aye plus de fidelité pour les cendres de ſon ennemie, que de reconnoiſſance pour celle qui a commencé de l'aimer, dés le premier inſtant qu'elle l'a veu : quoy que ce premier inſtant la fiſt choir du Thrône dans la ſeruitude, & que la main qui luy donnoit des fers, arrachaſt de deſſus la teſte de ſon Pere, vne Couronne qui deuoit tomber ſur la ſienne. Mais peut-eſtre, genereux Arſete, ne ſçauez vous pas tous les droicts, que i'ay en l'affection de Tancrede, par la naiſſance de celle que i'ay pour luy : il ne ſera donc point hors de propos, que ie vous la raconte en peu de paroles ; afin que s'il arriue qu'il écoute vn iour mes raiſons, auec plus de douceur que vous ne le croyez, vous ne l'accuſiez pas d'infidelité & d'injuſtice, de preferer Erminie à l'Ombre de Clorinde. Il eſt meſme neceſſaire pour ma propre gloire, que vous ſçachiez que ſans ceſſer d'eſtre vertueuſe & raiſonnable, i'ay pû commencer

d'aimer Tancrede, quoy qu'il fuſt le vainqueur de mon Pere ; que i'ay pû continuer de luy vouloir du bien, quoy qu'il n'aye pas répondu à mon amitié ; & que ie ſuis en droict preſentement de ſouhaiter de luy, qu'il ſe contente d'honnorer la memoire de Clorinde, & qu'il commence d'aimer Erminie. Vous ſçaurez donc (ſage & fidelle Arſete) que lors que les Chreſtiens eurent renuerſé le Thrône d'Antioche, & qu'ils eurent arraché, & le Sceptre, & la vie, à celuy qui m'a fait voir la lumiere : vous ſçaurez (dis-je) que par l'ordre de la guerre, ie fus remiſe entre les mains du vainqueur, qui comme vous ne pouuez l'ignorer, eſtoit ce meſme Tancrede dont il s'agit aujourd'huy. Mais, helas ! pourquoy faut-il que ce vainqueur ne m'ait point eſté rigoureux en ce temps là, s'il ne deuoit point eſtre raiſonnable en celui-cy ? pourquoy faut-il qu'il ne m'aye point traitée en Eſclaue, s'il eſt vray qu'il ne me veuille point traiter en Meſtreſſe ? pourquoy faut-il qu'il m'ait rendu tous les Threſors du Roy mon Pere, s'il ne veut pas me rendre mon cœur ;

ou me donner le sien en echange? & pourquoy faut il qu'il m'aie redonné la liberté de si bonne grace, pour me refuser si cruellement, de rendre les chaines qu'il me fait porter moins rudes & moins pesantes? Oüy, fidelle Aristete, ie l'aduouë auec quelque confusion: ie commencé d'aimer Tancrede, lors que selon les aparences, ie deuois commencer de le haïr. Sa vertu, sa moderation, & sa clemence, toucherent sensiblement mon cœur: i'estois sa Captiue, & il me traita en Reyne: par le droict que les vainqueurs ont sur les vaincus, tous mes Threfors estoient à luy: & il me les rendit, ou plustost il me les donna. I'estois sa prisoniere, & il me remit en liberté: il est vray qu'en détachant les fers que ie portois, il m'en donna d'autres bien plus puissants pour me retenir, que ceux que i'auois quittez. Ie regardé la liberté comme vn mal, ie regretté la seruitude comme vn bien, & quoy que ie ne fceusse pas moy meme en ce temps là, pourquoy i'auois des sentimens qui paroissoient si peu raisonnable, ie connois bien en celuy-cy, que l'extraordinaire

generosité de Tancrede, auoit déja introduit l'amour dans mon cœur, quoy que ie fusse en vn âge, où l'on ne sçait pas encor ce que c'est qu'Amour. Depuis cela, que n'ay-je pas fait, tantost pour ne l'aimer plus, tantost pour l'aimer toûjours dauantage? ie l'ay regardé quelques-fois comme vn vsurpateur; ie l'ay consideré comme vn ennemy, qui m'auoit osté la Couronne d'Antioche; & ce qui est le plus facheux, qui auoit troublé le repos de toute ma vie, par vne passion que sa generosité auoit fait naistre en mon ame, & que ie ne pouuois vaincre. Mais le diray-je, fidelle Arsete? apres l'auoir regardé, & comme vsurpateur, & comme ennemy, ie l'ay toûjours aimé, & comme vertueux, & comme mon Liberateur, & comme mon Amant. Ie l'ay veu dessus les murailles de Hierusalem, répandre le sang des nostres, sans que i'en aye répandu des larmes: ie souhaitois la victoire, & ie n'euſſe pas voulu toutes-fois, que Tancrede euſt esté vaincu: Ie l'auois éprouué vainqueur trop debonnaire, pour me desfier pas qu'il fust toûjours du estat de faire

paroistre sa vertu en faisant du bien, plustost qu'en souffrant du mal. Aussi ne pus-je pas aprendre le peril où il estoit, par les blessures qu'il auoit receues, sans former le dessein de sauuer la vie, à celuy qui m'auoit sauué l'honneur, & qui m'auoit rendu la liberté. Vous sçauez aussi bien que moy, que ie me seruis des armes de la vaillante Clorinde, pour sortir de Hierusalem, & pour executer mon entrepriſe: mais en prenant ſes armes, ie ne pris pas ſon courage, & ie fus bien-toſt contrainte de quiter l'eſpée, & de prendre la houlette, pour me mettre en seureté. I'ay donc esté, & Cheualier, & Bergere, pour l'insensible Tancrede: ie fus mesme la prisonniere d'Armide, à sa consideration: & ce que ie trouue de plus heureux pour moy, c'est que par cet Art merueilleux, que tous les Rois mes Predeceſſeurs m'ont laissé en partage, i'ay eu la satisfaction, de redonner la vie à mon Liberateur, de penser ſes bleſſures, & de le guarir, en vn temps où il ne pouuoit estre secouru que par Erminie. Vous voyez donc bien, Arsete, que la naissance de mon affe-

ction n'eſt pas criminelle, puis que la ſeule vertu de Tancrede l'a cauſée. Vous pouuez iuger encor, que ſa continuation eſt excuſable, puis que la compaſſion, & le deſſein de le ſauuer, y ont beaucoup contribué: & vous deuez connoiſtre auſſi, que Clorinde ne viuant plus, il eſt obligé de recompenſer mon amitié par la ſienne. Clorinde qui fait toute ſa douleur preſentement, & qui occupe toutes ſes penſées, n'auoit employé ſes armes, que pour l'attaquer & pour le pourſuiure: & ie ne dérobé les armes de Clorinde, que pour luy aller ſauuer la vie. Clorinde à laquelle il n'auoit oſté ny Sceptre, ny Couronne, l'a toûjours regardé comme vn ennemy: & moy à qui il auoit rauy toutes choſes, iuſques à la liberté; ie l'ay toûjours regardé, comme vn Prince qui pouuoit, & qui deuoit eſtre mon Amant. Ie vous ay déja dit, Arſete, que ſi voſtre Illuſtre Meſtreſſe viuoit, ie ne ſongerois pas à luy diſputer ſa conqueſte: mais ſon malheur l'ayant miſe dans le Tombeau, iugez apres les choſes que i'ay dittes, s'il eſt raiſonnable de preferer le Cercueil de Clo-

rinde

rinde à Erminie ? car enfin, ce n'eſt point eſtre infidelle, que d'abandonner ceux qui nous abandonnent pour toûjours. Quoy, Arſete, vous pouuez comprendre que l'on puiſſe auoir de l'amour, pour ce qui n'en peut plus receuoir ? cet agreable eſchange d'eſprits & de volontez, qui ſe fait entre les Amants, ſe peut-il faire entre le Tombeau de Clorinde, & le Prince Tancrede ? l'inſenſibilité du Marbre dont il eſt orné, peut elle répondre à la tendreſſe que cette paſſion inſpire ? & ce peu de pouſſiere qu'enferme ce Monument, eſt-il le prix de la conſtance, & de la fidelité de Tancrede ? non Arſete, cela ne peut-eſtre ainſi : toutes les choſes du monde doiuent auoir des bornes: il faut tant que la perſonne aimée eſt viuante, la ſuiure par toute la terre : il faut partager ſa fortune, quelque mal-heureuſe qu'elle ſoit: il faut meſme mourir pour elle, ſi l'occaſion s'en preſente : mais s'il arriue qu'elle meure, il faut (comme ie l'ay déja dit) ou ceſſer de viure, ou ceſſer de l'aimer. C'eſt vne neceſſité ſi abſoluë, que rien ne s'y peut oppoſer : tous les Siecles ont fait

voir des exemples de ce que ie dis; tous les desesperez se sont tuez de leur propre main; & tous les sages se sont consolez par leur propre raison. En effet, il y auroit quelque chose de bien injuste, en l'ordre de la Nature, s'il falloit que toutes les fois que la mort fait descendre vne personne au Sepulchre, il y en eust vne autre qui renonçast entierement, à la societé de la vie, & qui passast le reste de ses iours, à verser des larmes inutiles, & à errer vainement à l'entour d'vn Tombeau. Car à parler auec sincerité, il n'y a quasi point de gents qui meurent, qui ne dussent attendre ces derniers deuoirs, ou de leurs amis, ou de ceux pour qui ils auroient de l'amour, s'il estoit vray que la raison authorisast, vne procedure si étrange: & par ce moyen, il se feroit vn enchainement de douleurs parmy tout le monde, qui rendroit la vie de tous les hommes tres-malheureuse, & qui détruiroit l'Vniuers. Il faudroit pour ne s'exposer pas à vne si facheuse auanture, refuser l'amitié de tous les honnestes gens; n'auoir iamais d'amour pour personne; ne se laisser obliger par au-

cun; aporter autant de ſoin à ſe faire haïr, que l'on en apporte à ſe faire aimer; & conſulter pluſtoſt la ſanté de ceux pour qui on voudroit auoir quelque bien-veillance, que leur propre merite : de peur que leur temperament eſtant foible, la fin de leurs iours arriuant peut-eſtre auant la vieilleſſe, n'obligeaſt ceux qui les aimeroient, à paſſer le reſte de leurs iours à l'entour d'vn Cercueil. Serieuſement, Arſete, il n'eſt pas aiſé de s'imaginer, qu'il y aye des eſprits raiſonnables, qui croyent que la mort ne détruiſe point l'amour : le temps & l'abſence qui n'ont pas tant de pouuoir qu'elle, ne font tous les iours que trop d'inconſtants, pour oſer croire qu'apres qu'elle a rauy l'objet qui faiſoit naiſtre cette paſſion, on puiſse & on doiue encor la conſeruer. On ne peut continuer d'aimer cet objet, puis qu'il eſt détruit : & on ne le doit pas, puis que c'eſt également reſiſter, à la Raiſon, & à la Nature, qui ne le veulent point. Ceux que l'on dit auoir eſté amoureux d'vne belle Statuë, ou d'vn Portrait, ſont plus excuſables que ceux qui le ſont d'vn Tombeau, ou des

Cendres qu'il enferme ; les yeux qui ſont accoûtumez de ſeduire l'imagination & la volonté, à l'aduantage de tous les beaux objets, les trahiſſent & leur donnent quelque plaiſir, en les trompant agreablement : mais de conſeruer de l'amour pour vn objet effroyable, pour ce qui ne peut iamais plaire, pour ce que l'on ne pourroit voir ſans larmes & ſans horreur, & pour ce que l'on ne verra plus iamais ; c'eſt ce qui ne peut, ny ne doit eſtre ; & c'eſt ce qui me fait ſoûtenir auec hardieſſe, que l'Amour ne doit aller que iuſques au Tombeau. Tous les hommes qui n'ont pas perdu le iugement, ne font ou ne doiuent iamais rien faire ſans deſſein : c'eſt vn ordre ſi vniuerſel, qu'il n'y en a preſques point qui y manquent : tous les auares ſçauent pourquoy ils gardent leurs Threſors ; tous les ambitieux ſçauent où ils veulent paruenir ; tous les vindicatifs ſçauent pourquoy ils cherchent à nuire à leurs ennemis ; & tous les Amants n'ignorent pas, quelles ſont leurs intentions, lors qu'ils pleurent, & lors qu'ils ſoûpirent aux pieds de leurs Meſtreſſes. Ils ſçauent (dis-je)

que l'amour eſt le prix de l'amour; & qu'enfin l'on n'aime que pour eſtre aimé. Mais qui demanderoit au Prince Tancrede, ce qu'il pretend en continuant d'aimer autant l'Ombre de Clorinde, qu'il a aimé ſa perſonne, ie penſe qu'il ſe trouueroit vn peu embarraſſé à répondre. De dire que ſes larmes & ſes ſoûpirs, ont pour leur principal deſſein, de toucher ſon cœur, on ne le croiroit pas; puis qu'il n'eſt plus en eſtat de l'eſtre. De penſer auſſi, qu'il conſerue ſa premiere flâme, pour ranimer les Cendres de ſa Meſtreſſe; il eſt trop ſage pour auoir cette penſée: & de s'imaginer encor, qu'il n'aye autre but en tout ce qu'il fait, que de ſe rendre mal-heureux inutilement; c'eſt ce qui n'a point d'aparence. Cependant il eſt certain, que cette amour que vous loüez tant en ce Prince, ne peut iamais produire rien de plus aduantageux pour luy, ny pour moy, que ma mort, ou la ſienne. Ha, que s'il eſtoit poſſible, que l'Illuſtre Clorinde pût entendre ſes pleintes, & mes raiſons, & que du milieu de ſon Tombeau, elle put luy faire oüir ſes commandemens; qu'elle

blâmeroit ſa procedure ! & qu'elle plein-droit mon mal-heur ! elle eſtoit autrefois trop genereuſe, pour trouuer bon maintenant, que Tancrede n'eſtant plus obligé de luy eſtre fidelle, deuienne ingrat enuers moy. Vous me direz peut-eſtre, que ſes derniers ſentimens, n'ont pas eſté de mon aduis: mais, Arſete, elle viuoit encor, lors qu'elle les témoignoit à Tancrede. Cette foibleſſe qui eſt commune à tous ceux qui meurent, ne ſe trouue ſans doute plus parmy les morts: toutes les paſſions deuiennent tranquiles dans la Sepulture: les defunts ne veulent ny l'amour, ny la conſtance de perſonne: ils ne prennent plus de part à nos auantures; ils ne ſe ſoucient point que les autres en prennent à leur deſtin; & comme ils ſe ſeparent de toutes choſes, ils ne ſe mettent pas auſſi en peine, ſi l'on ſe ſepare d'eux, ou ſi on les ſuit toûjours. Croyez moy, Arſete, c'eſt bien aſſez que d'eſtre conſtant durant la vie, ſans le vouloir eſtre apres la mort: c'eſt (dis-je) bien aſſez, que de faire ce que l'on doit, ſans vouloir faire encor ce que l'on ne doit pas. Et puis, à

dire les choſes comme elles ſont, tant que l'on eſt viuant, l'on eſt obligé de ſeruir, à la ſocieté publique : il n'eſt point permis d'eſtre ingrat ; il n'eſt point permis d'eſtre injuſte : & cela eſtant ainſi, il n'eſt point permis à Tancrede, de n'aimer iamais Erminie, & d'aimer toûjours Clorinde, quoy que Clorinde ne ſoit plus, & qu'Erminie ſoit en eſtat de l'aimer iuſques au Tombeau. Au reſte, ſi l'on veut meſme bien expliquer, les dernieres volontez de voſtre Illuſtre Meſtreſſe, on trouuera qu'elles ont eſté mal entenduës par ce Prince : car quelques commandemens qu'elle luy aye faits, de reuerer ſa memoire, elle ne luy en a point fait de plus preſſans, que ceux par leſquels elle luy a ordonné de ſe conſoler. Or le moyen que ce Prince ſe conſole iamais, s'il conſerue l'amour qu'il auoit pour elle ? Quoy, Arſete, vn veritable Amant pourra viure heureux, & ſçauoir qu'il ne peut iamais, ny eſtre veu, ny eſtre aimé de ſa Meſtreſſe ? ha, non, non, ne nous abuſons point, en l'explication des dernieres paroles de Clorinde, car ſans doute elle eſt d'accord auec moy;

Elle veut bien demeurer dans la memoire de Tancrede ; mais elle ne ſera pas fachée que ie regne en ſon cœur. Elle veut bien qu'il reuere ſon nom ; mais elle ne ſera pas marrie qu'il aime ma perſonne. Elle a bien voulu qu'il répandiſt des larmes ſur ſon Tombeau ; mais elle ne murmurera pas, ſi Erminie, le temps, & la raiſon, les font tarir. Elle a conſenty que ſa mort le rendiſt mal-heureux pour quelques iours ; mais elle conſentira auſſi, qu'il me rende heureuſe pour toute ma vie. Ne reſiſtez donc pas, Arſete, aux volontez de Clorinde : perſuadez au Prince ſon Amant, ce que ie veux vous perſuader : dittes luy que c'eſt deſ-obeïr à ſa Meſtreſſe, & à la voſtre, que de ne ſe conſoler pas : & que s'il eſt permis à quelqu'vn, de pretendre quelque part à ſon affection, ce ne peut eſtre qu'à moy. Comme amie de Clorinde, i'ay quelque droict à l'amitié qu'il auoit pour elle : comme ſon Eſclaue que i'ay eſté, il doit me laiſſer dans ſes fers : comme Reine que ie deuois eſtre, il me doit donner l'Empire de ſon cœur, au lieu de la Couronne qu'il m'a fait perdre :

comme ſon Amante, il doit quiter le Tombeau de Clorinde, pour me ſuiure iuſques à la mort. C'eſt là le terme que ie preſcris, à l'amour que ie veux qu'il aye pour Erminie : ie ne demande pas qu'il abandonne le Cercueil de Clorinde, pour venir errer à l'entour du mien, s'il arriue que ie meure auant luy : non, mes pretentions ne ſont pas ſi injuſtes : s'il ne meurt point de la douleur de ma mort, ie veux qu'il viue, & qu'il ſe conſole. Car enfin, ſoit que i'écoute la Raiſon ou la Nature, ie trouue que l'Amour ne doit point aller au delà du Tombeau.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

COmme le Taſſe ne nous a point dit, ſi Tancrede ſe conſola, & s'il eut pitié d'Erminie, ie ne ſçaurois vous le dire. Et comme Arſete eſtoit vn ancien Domeſtique de Clorinde, ie n'oſerois non plus vous aſſurer, s'il tomba d'accord de ce diſcours. Vous auez entendu les raiſons de l'vne & de l'autre, conſiderez les à loiſir, & iugez ſouuerainement: ſi vous eſtes aſſez hardy pour iuger des Reynes, & aſſez deſ-intereſſé pour le deuoir entreprendre.

HELENE

A

PARIS.

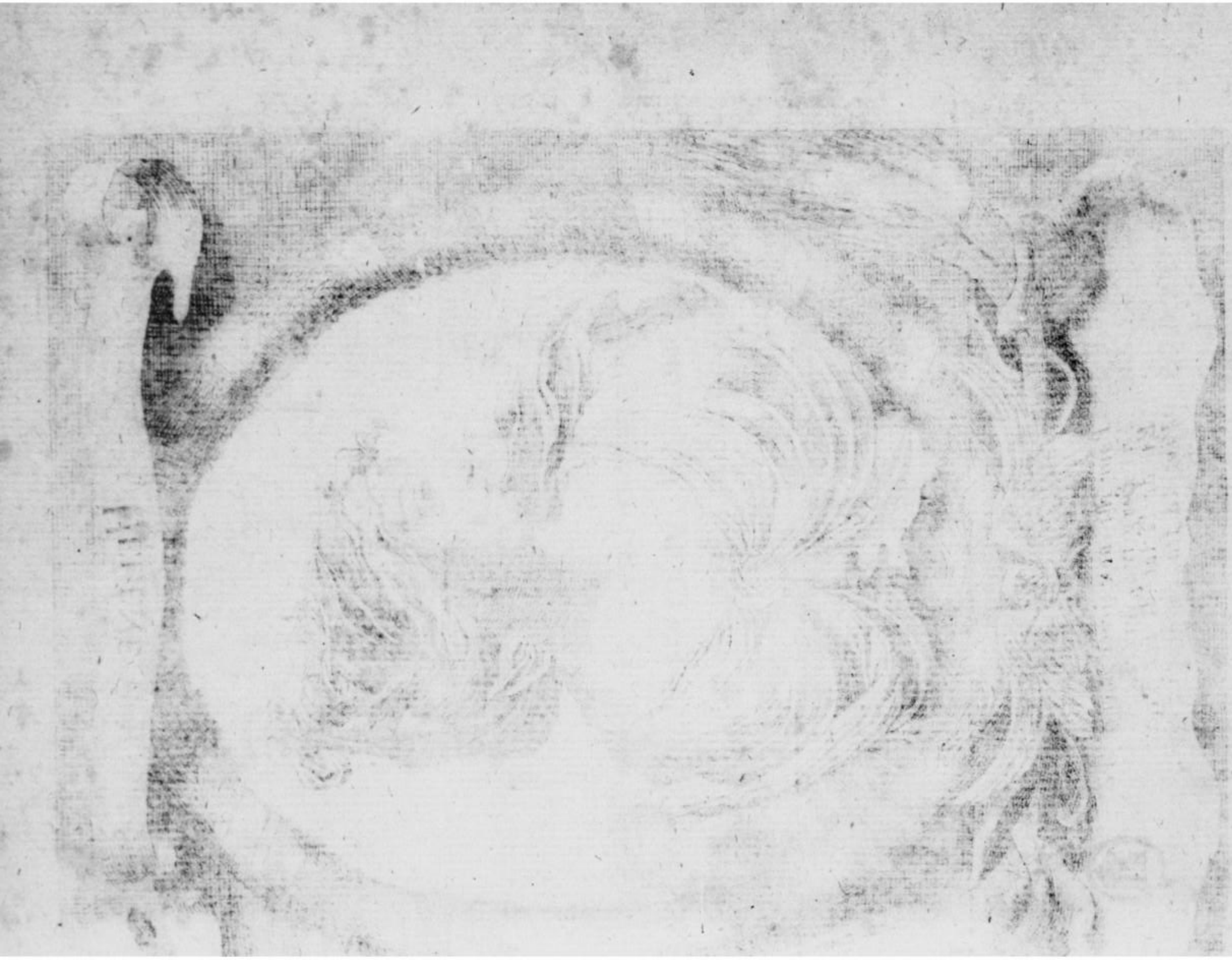
HVICTIESME HARANGVE.

[redacted]

ARGVMENT.

AV commencement du Siege de Troye, Helene aprit que la Cour & le Peuple murmuroient contre elle, & que chacun la regardoit, comme la cauſe d'vne ſi facheuſe guerre. L'aduis qu'on luy en donna ſecrettement, fit que cette fine & belle Grecque, ſe reſolut de découurir les

sentimens de Paris, sur vne matiere si delicatte: & pour arriuer adroitement à sa fin, elle entreprit de luy prouuer, QVE LA BEAVTE' N'EST PAS VN BIEN.



HELENE

Pour elle aux Grecs fut enuoyé
Vn Empire glorieux,
Et de l'Eclat de ſes Yeux,
Vint le feu, qui brûla Troye.

B.R.

HELENE

A

PARIS.

IE ſçay bien (ô trop aimable, & ſi ie l'oſe dire, trop aimé Paris) que vous ne tomberez pas aiſément d'accord, du diſcours que ie m'en vay faire ; que vous aurez peine à ſouffrir, que ie condamne ce que vous approuuez ; que ie blâme ce que vous auez tant loüé ; & que ie mépriſe ce que vous adorez encore. Vous croirez ſans doute, que ie ne puis offencer ma beauté, ſans offencer voſtre iugement : & que puis que ie luy dois toute ma gloire, en luy deuant voſtre conqueſte, ie n'ay pas

raiſon de vouloir m'ataquer à la ſienne. Et veritablement qui ne regarderoit les choſes que de ce coſté là, n'entreroit iamais dans mon ſens: neantmoins comme elles ont toutes deux faces, ſi vous meſme voulez conſiderer l'vne & l'autre, ſans intereſt, & ſans preocupation; ie m'aſſure que voſtre ſentiment ne ſera pas éloigné du mien; que que vous abatrez l'Autel, où vous auez idolâtré; que vous aduoüerez que vous auez pris vne Idolle pour vn Dieu; que vous ſouſcrirez à mon opinion; & qu'enfin vous direz auſſi bien que moy, que la beauté n'eſt pas vn bien. Mais pour vous empeſcher de me faire des obiections, ie me les veux faire moy meſme: oüy, mon cher & bien aimé Paris, ie veux mettre moy meſme toutes vos troupes en bataille, afin de les deffaire apres: & pour vous oſter tout ſujet de pleinte, ie ne parleray qu'apres que ie vous auray fait parler. Ie n'ignore donc pas, que les Partiſans de la beauté, diſent qu'elle eſt le dernier effort de la Nature: que les Aſtres & le Soleil meſme, ont quelque choſe de moins éclatant: que de ce meſ-

lange admirable de couleurs, & de cette iuſte proportion de traits, qui compoſent la beauté, il reſulte quelque choſe de Diuin : qu'il n'y a que les aueugles qui puiſſent nier cette verité, & que les Statuës qui ne ſentent point ſon pouuoir : que ce merueilleux & ſuperbe objet, triomphe continuellement : que les Roys font gloire de ſuiure ſon Char : qu'ils preferent ſes chaines à leurs Couronnes : & que les plus braues font vanité de ſoûpirer à ſes pieds, & d'y aporter leurs Trophées. Ils diſent meſme, que l'Empire de cette beauté, eſt beaucoup plus noble & plus glorieux, que celuy des plus Grands Monarques ; puis qu'ils ne regnent que ſur les corps, & qu'elle regne ſur les eſprits. Ils diſent que ce ſont ſes yeux ſeulement, que l'on peut apeller Roys des Roys, puis qu'eux ſeuls les aſſujetiſſent, & qu'eux ſeuls font mourir eſclaues, ceux qui n'eſtoient nais que pour commander. Enfin ils établiſſent cette beauté, Reyne de toute la Terre ; ils la font regner ſouuerainement, ſur tout le monde raiſonnable ; & ſoûtiennent auec autant d'ardeur qu'ils en reſſen-

tent, qu'elle eſt ſeule le ſouuerain bien. Cependant, ô mon cher Paris, que les apparences ſont trompeuſes! & qu'il eſt vray du moins, que ſi la beauté eſt vn bien pour ceux qui la voyent, elle eſt vn mal pour celles qui la font voir. C'eſt vouloir faire paſſer des fleurs pour des fruits, que de la vouloir faire paſſer, pour vn auantage ſolide: les flateurs la forment de Lis & de Roſes, & ne ſongent pas que les Lis & les Roſes n'ont point de durée, & que les fleurs les plus belles, n'ont de pris que chez les curieux, c'eſt à dire chez ceux qui ne ſont pas ſages. Et puis, qui ne ſçait qu'on s'acoûtume à voir la beauté, comme toutes les autres choſes? qu'apres cela, elle ne touche pas plus les yeux que les plus vulgaires? & qu'auſſi-toſt qu'elle a perdu la grace d'eſtre nouuelle, elle a preſques tout perdu? peut-on voir vne clarté plus lumineuſe, que celle du Soleil meſme? eſt-il quelque objet en la Nature, auſſi merueilleux que luy, & dont la pompe & la magnificence, puiſſe aprocher de la ſienne? cependant, parce que ſon éclat eſt ordinaire, & qu'on le voit

tous les iours; peu de gents s'amuſent à le conſiderer, quelque digne qu'il ſoit de l'eſtre. Au lieu que ſi pendant vne nuit ſombre, vne Comette fait briller ſes funeſtes rayons en l'air, tout le monde court pour la voir; tout le monde la regarde auec admiration; tant il eſt vray que des choſes communes touchent peu, & que les extraordinaires attachent puiſſamment l'eſprit. Il en eſt ainſi (Paris) de ces admirables fleurs, dont nous auons déja parlé; de ce bel ornement du Printemps, que la Nature peind auec tant d'art, & qu'elle émaille d'vne ſi rare diuerſité: elles nous ſemblent toûjours belles, parce que nous ne les voyons pas toûjours: eſtant certain que ſi nous les voyons ſans ceſſe, elles ne nous les ſembleroient plus. Vne ſaiſon nous les donne, vne autre nous les rauit, & vne autre nous les rameine: & de la vient que nos yeux n'en ſont iamais rebutez. Ioignez encor à ces raiſons, que les fleurs qui parent la Terre, & celles qui compoſent le teint, ne ſont qu'vne ombre du beau; qu'vne vapeur agreable; & qu'vne illuſion qui plaiſt. Il eſt de la beauté

comme de l'Arc en Ciel, elle eſt quelque choſe; & elle n'eſt rien; elle paroiſt ce qu'elle n'eſt pas; & trompe également celuy qui l'admire; & celle qui la laiſſe admirer. Les regnes legitimes peuuent eſtre longs; mais les tirannies ſont ordinairement courtes. Les Eſclaues les plus fidelles, ſe ſouuiennent quelques-fois de leur liberté: & quand les chaines ne ſont pas fortes, ils ne manquent guere à les rompre. Iugez alors ſi cette Reyne abandonnée eſt fort glorieuſe, & ſi l'on peut tomber d'vn Thrône ſi éleué, ſans tomber dangereuſement? ſuppoſons meſme, que ces Eſclaues le veuillent eſtre; que leurs chaines ſoient de Diamans, & c'eſt à dire auſſi durables, qu'ils les eſtiment precieuſes; ignorez vous que c'eſt vn ordre general eſtably en la Nature, que l'effet ne peut ſubſiſter, lors que la cauſe a ceſſé? la beauté paſſe; l'amour qu'elle a fait naiſtre paſſe auec elle; & l'on ſe trouue apres, & ſans Amant, & ſans beauté. La gloire qui nous en demeure, eſt vne gloire d'Epitaphe: on dit elle emporta mille victoires; elle gagna mille Trophées; elle

parut en mille Triomphes ; mais apres tout, elle n'eſt plus : icy giſt la beauté d'Helene, quoy qu'Helene ne ſoit pas morte ; elle ſe voit enſeuelie toute viuante ; elle entend parler d'elle, comme d'vne autre perſonne ; & par vn mal-heur tout particulier, elle ſemble eſtre obligée, d'entrer deux fois dans le Tombeau. Ha non, Paris, diſons les choſes comme elles ſont ; la priuation de cette gloire eſt plus ſenſible, que cette gloire meſme ne le fut iamais. Il eſt plus aiſé de ſe paſſer toûjours d'vn bien, que de le perdre apres l'auoir eu : & ſans doute il vaut mieux eſtre nay mal-heureux, que le deuenir. Il vaut mieux (dis-je) auoir toûjours eſté dans la fange, que d'y retomber du haut du Thrône : & ceux qui ſont nais Eſclaues, ne ſont pas la moitié ſi infortunez, que les Rois qui le deuiennent. Or ſi tomber du Thrône eſt vn grand malheur, iugez ce que doit eſtre celuy de ſe voir tomber d'vn Autel ? perdre l'Encens, eſt plus que perdre la Couronne : & ſe voir mépriſer de ceux qui nous adoroient, eſt ſans doute vn déplaiſir, qui doit eſtre inſu-

portable. Vous me direz possible, que ce mal-heur inevitable est si loin, qu'on ne sçauroit l'aperceupir : que toute la Nature changera cinquante fois de face, auant que cette beauté se change : & que le Soleil verra mille & mille fois sa gloire, auant que de voir sa disgrace. O Paris, que vous mesurez mal le temps, si vous le mesurez ainsi ! & que vous connoissez mal la beauté, si vous la croyez si durable ! mille accidens nous la peuuent rauir tous les iours : elle est exposée à mille dangers : & il n'y a pas plus d'yeux qui la voyent, qu'il y a de maux qui peuuent faire qu'on ne la verra plus iamais. Et quand mesme elle iroit aussi loin qu'elle peut aller ; qu'elle verroit les dernieres bornes, que la Nature luy a prescrites ; & que ce Soleil seroit encor lumineux en son couchant : il y a si peu d'espace, du Berceau à la Sepulture, & du commencement de la vie iusques à sa fin, qu'on ne peut qu'auec vne injustice étrange, donner vn prix considerable, à vne chose si fragile. En vn mot, c'est prendre du verre pour des Diamans, & faire passer pour precieux,

ce qui ne l'eſt point du tout, encore qu'il le paroiſſe. Ie ſçay que vous me direz, que le veritable Amant, ne prend pas la cauſe de ſa paſſion, de la ſeule beauté du corps : que celle de l'eſprit y a ſa part ; & qu'ainſi cette derniere ſubſiſtant toûjours, ſon amour peut ſubſiſter, malgré la ruine de l'autre. Mais, Paris, que ces Amans Philoſophiques ſont rares ! & qu'il ſe trouue peu d'hommes qui regardent vne Meſtreſſe, par les ſeules beautez de l'ame ! il s'en trouue veritablement quelques-vns, qui iurent que rien n'eſt capable d'ébranler leur fermeté ; qui proteſtẽt que leur conſtãce eſt plus forte que la fortune ; & plus forte meſme que le tẽps ; qui ſoûtiennent que cette beauté changera, ſans qu'on les puiſſe voir chãger ; & qu'enfin ils trouueront encor des ruines belles, & reuereront encor vn Temple détruit. Mais, Paris, quand ils diſent toutes ces choſes, leurs Meſtreſſes ne ſont pas encore laides ; & leur imagination ne peut meſme conceuoir, qu'elles le puiſſent deuenir. Ils promettent, ſans ſçauoir ce qu'ils promettent, & ſans deſſein de l'ob-

ſeruer : & toutes ces paroles inutiles, viennent pluſtoſt de la legereté de leur eſprit, que des ſentimens de leur cœur. Suppoſons meſme qu'ils penſent lors tout ce qu'ils diſent ; & que la bouche n'exprime, que la pure intention de l'ame : celle qu'ils trompent en ſe trompant, n'en eſt guere plus aſſurée : puis que par les reuolutions du temps & des choſes, il y a ſouuent plus de difference de nous, à nous meſmes, qu'il n'y en a de nous, à vn autre : & qu'ainſi nous ne ſçaurions rien promettre de noſtre foy, puis que nous ne ſçauons pas meſme ce que nous ſerons. O combien il eſt plus aiſé d'imaginer de beaux projets, que de les mettre en pratique ! le moindre Architecte, tant qu'il ne trace ſes modelles que ſur le ſable, trouue tous ſes alignemens, auec vne facilité merueilleuſe : cependant quand il s'agit d'éleuer des maſſes de pierre, & de tailler la ſolidité des marbres, le plus habille s'y trouue bien empeſché. Il eſt aiſé à ceux qui ont l'art de parler de bonne grace, de faire de belles peintures de la conſtance,

comme des autres vertus : Cependant tous les Peintres ne ſont pas vertueux pour eſtre Peintres : & quand ils font ces belles images, ils ne font pas toûjours leur portraict. Or mon cher & bien aimé Paris, ne vous imaginez pas, que ce ne ſoit que dans la crainte de l'aduenir, qu'il faille chercher le deſauantage de la beauté : ce Soleil a ſes éclipſes, dans ſa plus haute éleuation : cette Reyne a ſes inquietudes ; ſous la Pourpre & ſur le Thrône : ſon Sceptre comme il eſt d'or, eſt plus peſant que le fer : & ſa Couronne a moins de fleurs que d'épines. Ie ſçay bien qu'à iuger d'elle par la pompe & par l'éclat qui l'enuironne, il eſt impoſſible d'en auoir que de tres hauts ſentimens : ſes rayons ébloüiſſent le iugement & la veuë ; ſa Maieſté donne de la crainte ; ſa douceur donne de l'amour ; elle plaiſt à ceux qu'elle ruë ; elle voit tout ſoûmis à ſes volontez ; ſes regards imperieux, font trembler cent illuſtres Eſclaues ; elle donne des loix, & n'en reçoit point ; & bref elle ne voit rien au deſſus d'elle que le Ciel. N'en iugez pas toutesfois ; ie

vous en conjure, par ces fausses marques de grandeur: croyez que cette Reyne elective n'est pas sans peine: & qu'au contraire, le moindre de ses vassaux, est plus heureux qu'elle ne l'est. Oüy, Paris, il est de sa domination, comme de ces grands Empires, qui ne sont composez que de conquestes, & de Prouinces vsurpées: & qui par cette raison, demandent tant de soin à les conseruer, que leur Conquerant deuient Esclaue, aussi-tost qu'il s'en est fait Roy. Dans tous les autres Estats, il se trouue peu de rebelles: & en celuy de la beauté, tous aspirent à la tirannie; tous veulent de Subjets deuenir Maistres; & pas vn ne se resout à seruir, qu'auec l'injuste dessein de commander. Ie sçay bien, aimable Paris, que vous estes l'exception de cette regle; que ie serois injuste moy mesme, si ie me pleignois de vostre respect, & qu'en vous, vn Berger digne de commander à des Monarques, a toûjours fait gloire de m'obeir. Mais comme vous estes incomparable, ne tirez point de consequence de vous aux autres: & sans vous

oppoſer à la raiſon, ny à mon diſcours, ſouffrez que ie le continuë. Comme les Aſtres luiſent auſſi bien ſur la fange que ſur les Pierreries, & que les ſtupides voyent le Soleil, comme les honneſtes gens; la beauté fait des conqueſtes honteuſes, auſſi bien que d'honnorables: & ſa puiſſance va ſouuent plus loin, qu'elle ne deſireroit. Mille importuns la perſecutent; mille fâcheux l'aſſaſſinent; & tous s'oppoſent à ſon bien. L'vn vient la loüer de mauuaiſe grace; l'autre ſe vient loüer ſoy meſme; l'vn eſt toûjours reſveur aupres d'elle; l'autre eſt ſi gay, qu'il en a perdu la raiſon; l'vn eſt jaloux, l'autre eſt temeraire; l'vn rit de ce que l'autre ſoûpire; l'vn vient chanter ſes loüanges, l'autre luy dit des injures; l'vn la nomme toute Diuine; l'autre l'apelle Tigreſſe; l'vn luy offre de l'Encens, l'autre s'il oſoit luy ietteroit de la boüe; l'vn luy éleue vn Autel, & luy dreſſe vne Statuë, l'autre apres tâche d'abatre, & la Statuë, & l'Autel; enfin, à bien conſiderer les choſes, l'Enfer n'a point de plus grand, ny de plus bizarre ſuplice, que celuy de cette beauté,

que tant d'ennemis affiegent. Neantmoins, (le pourrez vous croire?) ces ennemis étrangers, ne ſont pas les plus redoutables: s'ils ataquent le repos, il en eſt d'autres qui s'ataquent à la gloire: & par vne cruauté ſans exemple, la beauté tâche elle meſme, de détruire la beauté. O Paris, vous expliquerez aiſément cet enigme, & deuinerez facilement ma penſée, ſi vous voulez remarquer, ce que l'enuie fait faire à mon ſexe, pour l'intereſt de cette mal-heureuſe beauté. D'abord qu'vne femme le conſidere, elle ne conſidere plus tous les autres; l'amitié la plus ſainte, ne luy eſt plus inuiolable; les liens du ſang ne ſont plus aſſez forts pour la retenir; & de tous les deuoirs qui nous attachent les vns aux autres, & qui forment la ſocieté, il n'en eſt aucun qu'elle ne mépriſe. La mediſance (ce poiſon auſſi ſecret que dangereux) s'épand inſenſiblement, ſur la reputation d'vne perſonne, qui n'a point d'autre defaut, que celuy de n'en auoir pas, que celuy d'eſtre trop belle. Elle reçoit mille bleſſures ſans les ſentir; on la ruine ſans qu'elle s'en aper-

çoiue; on la frape ſans qu'elle voye le bras ny le coup; & tous ces mal-heurs luy arriuent, pour cette beauté ſeulement. De là, des euenemens encor plus Tragiques, tirent leur deteſtable ſource: de là viennent les querelles des Riuaux, la diuiſion des familles, la haine irreconciliable, les combats ſanglants & funeſtes, & la defolation entiere des maiſons. Mais, mon cher, & comme ie l'ay dit; trop aimé Paris, vous ne ſçauez que trop bien, & moy auſſi, quels ſont les effets de cette fatale beauté! d'icy meſme, vous ne pouuez ietter les yeux au Port de Sigée, ny ſur les riues du Xanthe, ſans voir les déplorables marques, des maux qu'elle peut cauſer. C'eſt elle ſeule (à parler raiſonnablement) qui couure cette Mer de Galeres ennemies: c'eſt elle ſeule, qui dreſſe tant de Tentes & de Pauillons, à l'entour de cette fameuſe Ville: c'eſt elle ſeule, qui creuſe les profondes tranchées qui la ceignent, & qui luy dérobent la liberté: & c'eſt elle ſeule, qui éleue à l'égal de nos murailles, les ſuperbes & hauts rampars, qui couurent & defendent le Camp

des Grecs, Oüy, Paris, c'eſt elle ſeule, qui a fait répandre le premier ſang, dont on voit rougir ces Campagnes; qui a traueiſé le repos & la vieilleſſe de Priam; qui a cauſé l'affliction d'Hecube; qui a engagé le vaillant Hector, dans le peril des combats; & pour dire quelque choſe encor de plus ſenſible à mon cœur, qui a mis Paris en danger. C'eſt à elle ſeule, que les Meres de Micenes, & que les femmes de Troye, demanderont également, leurs Enfans, & leurs Maris: & par vn malheur auſſi étrange que particulier, c'eſt elle ſeule, que tous les deux partis regarderont comme vne ennemie. Que la temerité d'vn Grec, ou que l'inconſideration d'vn Troyen, le faſſe perir au milieu des Armes; la beauté d'Helene, (s'il eſt vray qu'Helene ait de la beauté,) en ſera toûjours la ſeule cauſe. Elle répondra de tous les euenemens de la guerre: & comme ſi elle faiſoit les deſtinées de l'vn & de l'autre Peuple, l'vn & l'autre Peuple luy demandera toûjours raiſon, des maux qu'il aura ſoufferts. Oüy, le Peuple de Troye murmure contre elle; celuy d'Argos la maudit;

maudit; Menelas offencé la menace; Caſſandre l'apelle le flambeau fatal d'Illion; & pour nuire à cette beauté infortunée, des gens qui ſont contraires en toutes choſes, s'acordent en celle cy. Ie crains meſme (& cette crainte eſt la plus grande des miennes, ie vous le iure par les Dieux;) ie crains (dis-je, ô mon cher Paris) que ſa diſgrace ne deuienne contagieuſe; qu'on ne vous accuſe de ſes crimes; & qu'enfin on ne vous haïſſe, à cauſe que vous l'aimez. La Nature ſe pleindra d'elle, & de l'amour; l'intereſt de la Patrie, voudra l'emporter ſur celuy de voſtre paſſion; Priam vous demandera de l'obeïſſance; Hecube vous demandera de la tendreſſe; Caſſandre vous demandera de la dureté; le Peuple vous demandera de la complaiſance; & des Grecs meſmes, vous demanderont Helene, pour ſe vanger & pour la punir. Et bien, contentez tout le monde en ſa perte, & la contentez elle meſme, pourueu que ſa perte puiſſe ſeruir à vous contenter. Eſteignez ce flambeau funeſte, qui peut embraſer voſtre ville, reduire vos Palais en cendre, & renuerſer auec vos mu-

raillez, vn Empire si florissant; au moins si vous en voulez croire les predictions de Cassandre, & le songe que vostre Mere fit autrefois. Rendez à Menelas qui la demande, vne si dangereuse hostesse; ne suiuez plus ce que vous deuez fuir; regardez le perilleux éclat de cette beauté, comme celuy de ces Ardants, qui meinent dans des precipices; & ne vous laissez pas ébloüir, à des rayons si dangereux. Songez que ses clartez les plus éclatantes, seront peut-estre pour vous, les clartez d'vne Comette, qui menacent les Princes, & leurs Estats, de desordres, & d'infortunes. Songez que tout ce qui plaist ne doit pas plaire: & que la victoire de ses propres Passions, n'est pas la moins glorieuse qu'on puisse obtenir, comme elle n'est pas la plus facile. Confessez aussi bien que moy, que la beauté n'est pas vn bien; & la rejettez comme vn mal. N'écoutez, ny la pitié, ny l'inclination, qui ne conseillent iamais fidellement; & qui ne flatent que pour tromper. Suiuez, fuiuez cette beauté seuere, ie veux dire la raison, & la preferez à celle de mon visage. Ecoutez

Priam, écoutez Hecube, écoutez Caſſandre, écoutez tous les Troyens, écoutez meſme tous les Grecs; & n'écoutez plus l'Amour, qui vous parle en faueur de cette beauté. Helene qui la connoiſt, & la doit connoiſtre, vous proteſte encor vne fois, qu'elle n'eſt rien moins que ce qu'on la croit; qu'elle n'a de precieux que l'aparence; & qu'elle eſt trop peu de choſe, pour la preferer à des Couronnes, & pour luy ſacrifier ſon repos. Perdez là donc pour vous conſeruer, cette fatale beauté: & ſi Troye veut faire vn preſent funeſte aux Grecs, qu'elle ne luy faſſe que celuy qu'ils luy demandent. De tant de feux que du haut de vos Rampars, vous ietterez dans leur Camp, i'oſe dire que celuy de mes yeux, leur ſera le plus dommageable: & s'ils conoiſſoient ce qu'ils deſirent, ils donneroient autant de combats pour ne l'auoir point, comme ils en donnent pour l'obtenir. Croyez moy donc, & ne vous croyez pas, ô mon cher & bien aimé Paris: & n'expoſez, ny vos Eſtats, ny vos Parents, ny voſtre repos, pour vne choſe qui ne peut paſſer pour vn bien, non

pas meſme dans l'eſprit de celle qui la poſſede. Mais quand vous aurez ſuiuy mes conſeils & la raiſon, ſouuenez vous au moins, qu'Helene a parlé contre elle, afin de parler pour vous : & que ce n'eſt pas vn foible effort pour vne femme, que d'aduoüer ingenuëment, que la beauté n'eſt pas vn bien. Souuenez vous (dis-je) qu'Helene a preferé plus d'vne fois, voſtre ſatisfaction à ſa gloire: & que la meſme cauſe qui l'obligea de vous ſuiure, l'oblige encor à vous quiter. N'oubliez iamais ce dernier témoignage de mon affection, ie vous en conjure; puis que c'eſt le plus difficile, que ie puiſſe vous en donner. Et quelque bas que ſoit le prix où ie mets cette beauté, que ie veux perdre auec la vie, afin de vous conſeruer; ſouuenez vous que vous l'auez eſtimée ſouuent, au delà des Thrônes & des Sceptres : & que de cette façon, ſi ie vous donne peu ſelon mes ſentimens, ie vous donne beaucoup ſelon les voſtres.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

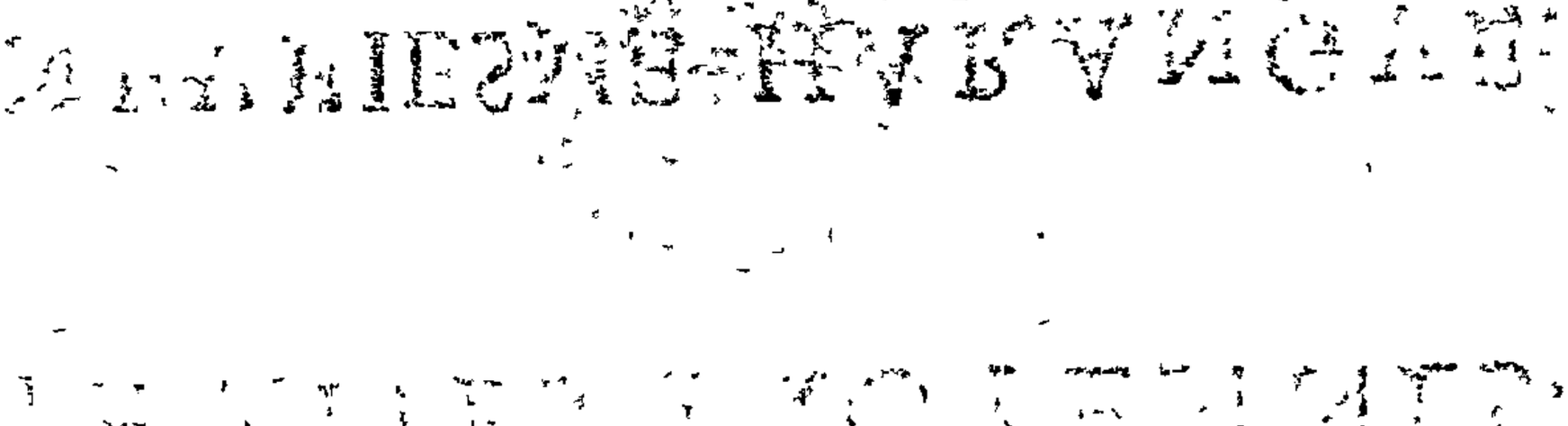
Paris fut assez persuadé, de l'amour qu'Helene auoit pour luy, mais il ne le fut pas du mépris de sa beauté. Il écouta ce raisonnement comme vn paradoxe : & iugea bien sans doute, que cette belle Greque ne parloit de s'en aller, qu'afin de l'obliger à la retenir. Pour moy qui ne l'ay pas moins fait parler contre mes sentimens, que contre la beauté ; i'aduouë qu'apres estre venu à bout d'vn ouurage si dificile, & où i'auois tant de repugnance ; ie croy que ie pourray soûtenir quand il me plaira, que la neige est noire, & que les Mores sont blancs : tant il est vray, que ce que i'ay dit est peu veritable, & peu selon mon opinion.

HECVBE

AVX

FEMMES TROYENNES:

NEVFIESME HARANGVE:



ARGVMENT.

APres que la cruauté des Grecs, eut sacrifié Polixene à l'Ombre d'Achile, la mal-heureuse Hecube sa Mere fut au bord de la Mer, accompagnée des femmes Troyennes; pour y lauer le corps de cette infortunée Princesse. Mais à peine auoit elle commencé de luy rendre ce pitoyable office, que les flots presenterent à ses yeux, & pousserent au riuage, celuy du ieune Polidore, le dernier de ses enfans; que le perfide Polimnestor auoit égorgé, pour dérober les Thresors, qu'on luy auoit baillez en garde auec ce ieune Prince, au commencement du Siege de Troye. Vn obiet si surprenant & si terrible, fit dire d'abord à cette Reyne desesperée, tout ce que la fureur peut suggerer, aux ames qu'elle

poſſede : mais apres que les premiers mouuemens luy eurent permis de donner quelques regles à ſa douleur, & quelque ordre à ſes diſcours ; elle parla ainſi aux triſtes Compagnes de ſes diſgraces, pour leur faire voir, QVE LE MALHEVR N'A POINT DE BORNES, QVE LA MORT.

HECVBE
La perte de ſon Empire
Fut le moindre de ſes coups;
Elle perdit ſon Eſpous,
Et ſes enfans, ceſt tout dire.

HECVBE

AVX

FEMMES TROYENNES.

QVconque s'assure aux grandeurs de la Terre, & aux pompes de la Royauté, n'a qu'à voir les déplorables ruines de Troye, & les épouuentables mal-heurs d'Hecube, pour connoistre certainement, combien sont foibles ces grandeurs, & combien est changeant & trompeur, ce superbe éclat qui l'ébloüit. Apres auoir consideré vn objet si digne de l'estre, si digne de compassion, & si capable de donner de la terreur; il faudra sans doute que son ame soit bien déreglée; & que son ambition l'aueugle d'vne

étrange sorte ; si l'éleuation du Thrône ne luy fait peur du precipice ; s'il ne prefere vn Roseau au Sceptre ; si la couleur de la Pourpre, ne luy fait craindre pour son sang ; & s'il ne foulle aux pieds vne Couronne, qui a bien plus d'épines que de fleurs. Depuis que le Soleil éclaire sur des ruines, & qu'il iette ses rayons sur des Empires détruits, il n'a iamais veu de desolation égale à la nostre : & quoy que son cours doiue estre eternel, & qu'il voye tous les miserables, il est certain qu'il n'en verra iamais, qui le soyent autant que nous. Le mal-heur (fidelles & tristes Compagnes de mes infortunes) n'a point de bornes que la mort : & tant que nous sommes en vie, quelques malheureux que nous soyons, nous pouuons encor l'estre dauantage. Il y a vn enchainement continel, dans toutes les funestes auantures, qui de l'vne nous conduit necessairement à l'autre, malgré toute la prudence humaine : des persecutions de la terre, on passe aux perils de la Mer ; des vents aux foudres ; des tempestes aux naufrages ; des flots aux sables ; des sables aux écueils ; &

des écueils à la mort; qui ſeule (comme ie l'ay dit) eſt le terme des mal-heureux. Mais pour vous faire voir cette verité, ſouffrez que ie retrace en voſtre memoire, l'image de nos felicitez paſſées, & celle de nos diſgraces preſentes; (ſi toute-fois il eſt poſſible, que rien les en ait pû effacer;) & que ie vous faſſe aduoüer, par voſtre propre experience, comme ie l'ay connû par la mienne; qu'il n'eſt point de veritable repos, que celuy qu'on trouue au Tombeau; ny de mal ſi grand, qui n'en doiue faire craindre vn pire. On dit (& ie ſents bien que l'on a raiſon de le dire) que les contraires oppoſez ſe font paroiſtre dauantage: & que ce n'eſt que par la noirceur de l'ombre, que l'on connoiſt parfaitement le vif éclat de la lumiere. Auſſi ne peut-on conceuoir quelle a eſté la cheute de Priam, ſi l'on ne conſidere combien ſon Thrône eſtoit éleué: ny iuger de la miſere où ie me voy, ſi l'on ne remarque la ſplendeur où ie me ſuis veuë. Toute l'Aſie auoit du reſpect pour cét illuſtre Monarque; elle eſtoit abſolument, ou ſa tributaire, ou ſon alliée; la magnificence

des Temples, la rare Architecture des Palais, la prodigieuſe quantité de richeſſes, & la hauteur ſuperbe de ſes Ramparts, rendoient la déplorable Troye, vne des merueilles du monde. L'abondance eſtoit dans nos champs, l'alegreſſe eſtoit dans nos Villes, & le plaiſir eſtoit par tout. Noſtre Empire eſtoit remply de Soldats, la famille Royalle eſtoit nombreuſe, & pour dire quelque choſe de plus, Hector, mon cher Hector viuoit encore. Qui n'euſt dit lors, que noſtre bon-heur eſtoit ſanslimites? Et qui euſt dit lors, que noſtre mal-heur ſeroit ſans bornes? qui euſt (dis-je) pû croire, au mauuais ſonge que ie fis, & aux predictions de Caſſandre? & qui n'euſt dit au contraire, veu l'heureux eſtat où nous eſtions, que ces ſonges & ces preſages, quoy que faux & ſans nul effet, eſtoient neantmoins les plus grands maux, qui nous puſſent iamais arriuer, tant noſtre puiſſance & noſtre felicité, paroiſſoient ſolidement eſtablies? Cependant ie ſçay, vous ſçauez, & tout l'Vniuers ſçaura, que ce qui ſembloit la fin de nos déplaiſirs, à peine en fut le commencement.

Nous

Nous viſmes bientoſt apres, blanchir toute la Mer de voilles; nous viſmes noſtre riuage, couuert de troupes ennemies; nous viſmes le fer & le feu, deſoller toutes nos Campagnes; nous les viſmes couuertes de morts, & de morts qui n'eſtoient pas tous des Grecs. Nous viſmes le vaillant Hector reſiſter long-temps, & toutes-fois reſiſter inutilement. Nous viſmes former ce ſuperbe Camp; nous luy viſmes enuironner nos Murailles; nous luy viſmes ouurir ſes Tranchées, & les éleuer à l'égal de nos Ramparts; & enfin nous viſmes Troye aſſiegée; & nous nous viſmes ſans liberté. O fortune, qui te iouës des Sceptres & des Couronnes, & qui te plais à renuerſer, tout ce que tu as éleué! c'eſt aſſez éprouuer la patience de ceux, qui ne ſont pas acoutumez à cette vertu ſeuere: c'eſt aſſez; c'eſt meſme trop, que de reduire vn grand Prince à la facheuſe neceſſité, de s'enfermer dans l'enceinte d'vne Ville, luy dont l'Empire eſt ſi vaſte: c'eſt (dis-je) trop, ô fortune: & ſans doute ta cruauté, ne ſçauroit aller plus loin. Vous ſçauez toute-fois, mes

filles, qu'elle n'en demeura pas là; qu'elle fut plus ingenieuſe, & plus cruelle tout enſemble; & que ſa fureur fut vn torrent qui ne s'arreſta, qu'apres auoir tout rauagé; tant il eſt vray, que le mal-heur n'a point de bornes. Mais comme ce mal-heur eſt contagieux, nous n'auons pas eſté ſeuls à le ſouffrir: toute l'Aſie s'arma pour nous, & toute l'Aſie a pery pour nous dans noſtre perte, & s'eſt enſeuelie ſous nos ruines. Le vaillant Memnon, la genereuſe Penthaſilée, l'illuſtre Sarpedon, & tant d'autres Princes, que le ſang, le deuoir, ou l'amitié, attacherent à nos intereſts, tous, tous, (dis-je) ſe ſont perdus pour nous ſauuer; & ne nous ont pas ſauuez en ſe perdant, parce que le mal-heur n'a point de bornes. C'eſt icy, Troyennes, c'eſt icy, que vous l'allez voir plus clairement: car ny la funeſte arriuée des Grecs, ny la deſolation de nos Champs, ny la ſanglante mort de nos Soldats, ny la retraite de nos Troupes repouſſées, ny nos Murs étroitement aſſiegez, ny noſtre liberté perduë, tout cela (dis-je) n'aproche point du tragique acci-

dent qui l'a ſuiuy. Car enfin le pourray-je dire? mais enfin le pourroy-je celer? Hector, le Grand Hector luy meſme, le deffenſeur d'Illion, le rampart de Troye, & le plus illuſtre de mes enfans, eſt tombé mort ſur la pouſſiere, ſous les armes du cruel Achille, & tombé mort deuant mes yeux. Helas, qui m'euſt dit à ce funeſte ſpectacle, que ma douleur n'euſt pas eſté infinie, & que mon mal-heur n'euſt pas eſté à ſon dernier poinct, ie ne l'aurois iamais creu: allez, (auroy-je reparty) dénaturez que vous eſtes, vous ne ſçauez ce que c'eſt que de voir donner la mort à vn fils, auquel on a donné la vie: vous ignorez la tendreſſe des ſentimens de la Nature; vous ne ſçauez pas qu'en luy perçant le ſein, on me trauerſe le cœur; qu'en répandant ſon ſang, on répand le mien; & qu'en le faiſant mourir, on me fait mourir moy meſme. Cependant il eſt certain, que comme le mal-heur n'a point de bornes, le coup de ſa mort ne fut pas le plus rigoureux pour moy. Ie ſentis des bleſſures qu'il ne ſentoit plus; ie ſouffris ce que le barbare Achille luy croyoit faire ſouffrir;

mon ame endura, ce que ce corps ne pouuoit plus endurer; & lors que ce Tigre déguisé en homme, luy perça les pieds pour l'atacher à son Char, & qu'il le traisna trois fois à l'entour de nos murailles; ie fus contrainte d'auoüer, que sa mort n'auoit pas esté mon plus grand mal. O Dieux! toutes les fois que ie me souuiens, de cét horrible spectacle, ie perds la raison, pour n'auoir pas perdu la vie; & ie ne puis conceuoir, qui me la put conseruer. Ie voyois bondir sa teste toute sanglante, qui s'écrasoit contre les Rochers; ie voyois les funestes traces, que ce corps tout percé de coups, & tout brisé par la rapidité du Char, laissoit empreintes sur la terre; ou pour mieux dire, ie ne voyois rien, car l'excés de la douleur me fit tomber éuanoüie, & m'osta l'vsage des sens. Apres cela (cheres Compagnes de mes infortunes) imaginerez vous qu'il soit possible, que le mal-heur n'ait point de bornes? & me croirez vous quand ie vous diray, que l'Astre inhumain qui me persecute, n'est pas encor au milieu de sa carriere, & que tout ce que i'ay dit, n'est pas la

moitié de ce que i'ay à vous dire ? Quoy, Hecube, (me répondrez vous peut-estre) la mort d'vn Heros, la mort d'vn fils, & d'vn fils le plus aimé de vos enfans ; & vne mort si funeste ; & qui a de si cruelles circonstances, n'est pas le plus grand, & le dernier de tous vos maux ! songez vous bien à ce que vous dittes, & l'excés de vostre douleur, ne pouuant vous oster la vie, ne vous oste t'il point le iugement ? seroit-il possible, qu'il y eust encor des foudres à tomber sur vostre teste, & que l'ire du Ciel ne fust pas encor assouuie ? peut-on croire que vous n'ayez pas déja souffert, tout ce que l'on sçauroit souffrir, & que vous ne ioüissiez pas au moins de ce triste repos, qui prouient de la lassitude, apres les douleurs violentes? en considerant vostre force, nous aduoüons nostre foiblesse : nostre imagination ne peut conceuoir, ce que vous voulez nous persuader. Sans doute vostre douleur n'est pas de celles, que l'on appelle muettes : c'est vne douleur eloquente, qui agrandit les choses ; qui les exagere ; & qui les veut faire passer, pour ce qu'elles ne sont

pas. Nullement, mes filles, nullement; mes paroles ſont bien au deſſous de mes diſgraces : ie dis ce que ie puis dire, & non pas ce que ie ſents. Il n'y a que mon cœur qui ſçache, ce que i'eſſaye inutilement de faire ſçauoir aux autres : & pour connoiſtre le mal-heur d'Hecube, il faut auoir eſté mere d'Hector. Car l'eſprit le plus ingenieux, à inuenter des ſuplices, n'en ſçauroit imaginer vn ſi cruel que fut le mien, lors que ie vis vn miſerable Pere, reduit à la dure neceſſité, d'aller luy meſme racheter le corps de ſon fils. O Dieux, quel tragique employ ! & quelle pitoyable rançon ! le barbare Achille (s'il vous en ſouuient) mal traita ce pauure Prince affligé ; le receut auec des menaces ; luy laiſſa paſſer la nuit deuant ſa Tente ; & ce monſtre d'auarice & de cruauté, mit enfin à prix, vne choſe qui n'en auoit point. Helas, changer Hector pour du cuiure, & vendre ce que toute la Terre ne pouuoit payer ! quel aueuglement ! quelle injuſtice ! & quelle inhumanité ! Voyez donc ſi les bornes de mon mal-heur, eſtoient où vous les ayez cruës,

puis que meſme elles ne ſont pas, où vous les croyez maintenant? Non, Troyennes, elles n'y ſont pas; puis que ie vy reuenir le corps de mon fils tout percé de coups, & qu'vn meſme Char raporta deuant mes yeux, le Pere & l'Enfant, preſques auſſi morts l'vn que l'autre. L'vn verſoit du ſang, & l'autre des larmes; l'vn eſtoit mort, & l'autre mouroit; ie deuois mes ſoins à l'vn, ie deuois mes ſoûpirs à l'autre; & ne pouuant me partager, ie n'allois vers l'vn, ny vers l'autre, & ie mourois pour tous les deux. Mais auſſi (me direz vous) c'eſt à cette fois, Mere infortunée, que le Deſtin vous a tiré ſes derniers traits: mais, vous répondray-je, vous auez donc vous meſme oublié, la bizarre amour d'Achille, puis qus vous me parlez ainſi. Vous ne vous ſouuenez plus, que ce Tigre deuint amoureux de Polixene, aux funerailles d'Hector; (s'il eſt vray toutes-fois, que l'amour ait iamais pû trouuer place, dans vne ame ſi barbare;) Vous auez ſans doute oublié, que la crainte de l'aduenir, & que l'intereſt de l'Eſtat, me contraignirent d'aprou-

uer vn Himenée, que le Ciel & la Terre condamnoient, & que ie condamnois moy meſme? vous auez ſans doute oublié, que ie vis allumer cette flâme criminelle, ſur les propres cendres de mon fils; & que peu s'en falut que l'on n'érigeaſt ſur ſon Tombeau, vn nouueau Trophée à ſon meurtrier. ie vous le iure, mes filles, & ie vous le iure veritablement; que cette indigne auanture, par la baſſeſſe qui l'acompagnoit, me donna plus de dépit & de colere, que toutes les autres ne m'auoient donné d'affliction. Il me ſembloit à tous les momens, que le fantôme d'Hector, deuoit ſortir de ſon Sepulchre, paſle, ſanglant, & defiguré, pour me reprocher mon ingratitude, & l'intelligence que i'auois, auec ſon mortel ennemy. Il me ſembloit entendre ſa voix, il me ſembloit voir ſon viſage: & l'aparition effectiue, ne m'auroit pas plus épouuantée, que ce penſer m'épouuantoit. Et certes il parut bien viſiblement, que nos deſſeins eſtoient injuſtes: puis que par vne rigueur équitable, ce malheur qui n'a point de bornes (comme ie vous l'ay déja dit tant de

fois) fit que la cauſe de noſtre crime, en deuint elle meſme le châtiment. Oüy, l'impitoyable & brutal Achille, me punit par ſa cruauté, d'vne faute que luy ſeul m'auoit fait commettre : & ce furieux tua Troile l'vn de mes fils, de la meſme main dont il vouloit épouſer ſa ſœur. Mais c'eſt icy que ie doute auec beaucoup de raiſon, ſi ie dois mettre la mort de Paris, entre mes autres infortunes : il eſtoit mon fils (il eſt vray,) mais il eſtoit Mary d'Helene. Ie luy auois donné la vie (il eſt certain) mais il eſtoit cauſe de la mort d'Hector. Ie luy auois fait voir la lumiere (ie l'auouë) mais il nous a fait voir noſtre Ville en flâme : & ſi ie le puis compter, au nombre de mes enfans, ie le puis compter encor, au nombre de mes ennemis. Suiuons toute-fois en cette occaſion, les ſentimens de la Nature : oublions ſa faute, de peur d'en commettre vne apres luy : & haïſſons Philoctete qui fut ſon meurtrier, comme s'il eſtoit le noſtre. Enfin ſoûtenons encor à ſa perte, que le malheur n'a point de bornes : car apres tout, quand ie ne conſidererois pas ce qu'il m'e-

ſtoit, il ne me ſeroit pas aiſé de haïr vn homme, qui a fait mourir Achille. Suiuons donc, ſuiuons donc, Troyennes, le funeſte cours de mes deſtinées, & comme elles ne s'arreſtent pas, ne nous arreſtons point auſſi. Mais ou prendroy-je des couleurs aſſez noires, pour vous repreſenter cet effroyable nuit, qui fut la derniere de Troye, & qui ne fut pas toutes-fois, la derniere de mes infortunes? pourroy-je vous dépeindre cette époiſſe & groſſe fumée, de laquelle on voyoit ſortir les flâmes de toutes parts? pourroy-je vous remettre en la memoire, ce bruit éclatant qu'elles faiſoient, en deuorant des Palais entiers, & le bruit que ces meſme Palais faiſoient, par la cheute de leurs ruines? pourroy-je vous faire ſouuenir, des cris aigus & perçans, que tant de femmes pouſſoient en l'air, toutes écheuellées, & les mains tenduës vers les Cieux, qui ne les écoutoient pas? auroy-je la force, ou pluſtoſt la cruauté, d'expoſer encor vne fois vos Filles, à l'inſolence des Soldats, & vos biens à l'auarice du vainqueur? pourroy-je ſans vous

faire mourir, & ſans mourir moy meſme, vous parler de tant de morts ? pourroy-je vous faire voir vn fleuue de ſang, ſans vous en faire répandre vn de larmes ? & enfin, comment apres vn Siege de dix années, pourrois-je vous faire voir Troye, puis qu'elle n'eſt plus ? tout eſt paſſé, tout eſt éteint, elle fut icy, & peut-eſtre meſme que ſon nom paſſera comme elle, en la memoire des hommes. Aduoüez donc (me direz vous encor) que voſtre mal-heur a trouué ſa fin dans la ſienne, & qu'il n'a pas eſté ſans bornes. Vous vous trompez, mes Filles, vous vous trompez ; ce mal-heur (s'il eſt permis à vne affligée de parler ainſi) eſt vn abominable Phœnix, qui renaiſt au milieu de ce funeſte bucher, & qui ſort de ces déplorables cendres. Car ſans vous parler de Deiphobe, le dernier de tous mes Fils qui combatoient ſur nos murs, & qui fut horriblement maſſacré, pendant cette fatale nuit ; ſans vous parler meſme de Priam, de qui ie deurois toûjours parler ; luy qui fut poignardé au pied des Autels, & entre mes bras, & qui tomba, apres auoir veu tom-

ber ſon Empire; ſans vous parler (dis-je) de tout cela, puis que tout cela dépend de la priſe de noſtre Ville; i'ay encor aſſez d'autres choſes lugubres en la memoire, pour vous faire confeſſer, que le mal-heur n'a point de bornes. En effet, ſi la rigueur du ſort, & la cruauté de celuy que les Grecs apellent Pirrhe, & le fils d'Achille, & que i'apelle l'infame Bourreau de Priam; euſſent laiſſé la vie à ce pauure Prince, & la liberté à ſa malheureuſe femme; i'oſe dire, que nous auions aſſez de vertu l'vn & l'autre, pour nous conſoler de tant de pertes, & pour les ſouffrir ſagement. Nous euſſions paſſé du Palais à la Cabane, & du Sceptre à la Houlette, preſques ſans en murmurer: & comme nous auions ſceu commander à nos Subjets, nous aurions ſceu obeïr à la neceſſité, ou pour mieux dire à la raiſon. Noſtre vie euſt eſté obſcure & tranquile; elle euſt eſté ſans éclat, & ſans trauerſes; & tout ainſi que nous n'euſſions rien eu à perdre, nous n'euſſions plus rien eu à craindre; & nous ſerions enfin morts plus heureux, que nous ne l'auions

veu. Mais la Fortune n'auoit garde de me traiter de cette ſorte: il euſt ſemblé que mon mal-heur euſt eu quelques bornes, & l'inexorable qu'elle eſt, ne luy en veut point donner d'autres que la mort. Il a donc falu que Polixene fuſt Eſclaue; que Caſſandre paſſaſt du Temple du Dieu dont elle eſtoit la Preſtreſſe, à la ſeruitude des Grecs; qu'Andromache la femme d'Hector fuſt miſe à la chaine; & qu'Hecube portaſt des fers. Ha, mes Filles! ſi vous ſçauiez quelle cheute eſt celle du Thrône; combien le Precipice en eſt affreux; combien il y a loin de commander à obeïr; d'eſtre Reyne, à eſtre Eſclaue; & quelle difference il y a d'vn Sceptre à des fers; vous vous étonneriez auſſi bien que moy, de me voir viuante, apres auoir éprouué, vne ſi étrange auanture: & ce ſeroit veritablement à cette fois, que vous auriez peine à conceuoir, que mon mal-heur ne fuſt pas à ſon dernier poinct. En ce premier eſtat, la Couronne brilloit ſur noſtre teſte, & la Pourpre ſeruoit à nous parer; en l'autre, à peine nous a-t'on laiſſé, quelques lambeaux pour nous couurir. En

l'vne, nous n'entendions que des loüanges; en l'autre, nous n'entendons que des injures. Nous eſtions dans vn Palais magnifique, nous ſommes au fonds d'vne Gallere, entre les bancs & les forçats. Chacun auoit ſoin de nous plaire; aucun n'a ſoin de nous ſecourir. Nous auions tout auec abondance, & nous n'auons rien preſentement. Nous viuions parmy les plaiſirs, nous languiſſons parmy les larmes. Tout le monde eſtoit à nos pieds; mille Tirans ſont ſur nos teſtes. Et bref, (pour le dire encor vne fois, & pour dire tout en peu de paroles) nous portions vn Sceptre, & nous portons maintenant des fers. Voilà de grands maux (Troyennes) voilà de grands maux; mais ce ne ſont pas les derniers que ie dois ſouffrir. I'ay perdu des Threſors, des Palais, des Villes, des Royaumes, vne Couronne, vn Thrône, vn Roy, vn Mary, & la liberté; mais ie n'ay pas encor perdu tous mes Enfans. Il s'en eſt ſauué quelques-vns, d'vne deſolation ſi generalle: la guerre ne les a pas tous exterminez: & la flâme qui a deuoré noſtre Ville, leur a permis de ſe ſauuer. Oüy,

la ieune Polixene en a eſté garantie auſſi bien que moy : elle m'aide à porter mes chaines ; elle m'aide à pleurer mes pertes ; & me donne toute la conſolation que l'on peut tirer, d'vne perſonne affligée. Elle le fait, ie le ſouffre, & la fortune le voit : qui ne pouuant endurer, que mes miſeres finiſſent, & me voulant témoigner, que le mal-heur n'a point de bornes que la mort ; fait encor tomber vne nouuelle foudre ſur ma teſte, & m'accable par vn accident plus tragique, que tous ceux qui m'eſtoient aduenus. Ce ſeroit peu, que les hommes me fuſſent contraires, ſi les Demons ne me l'eſtoient auſſi : l'Enfer s'ouure ; les Tombeaux s'ouurent comme luy ; & l'Ombre de l'impitoyable Achille nous aparoiſt ; mais auſſi cruelle apres ſa mort, qu'il le fut toûjours pendant ſa vie. Elle demande vn Sacrifice ; & l'orgueilleuſe qu'elle eſt, ſe met elle meſme au rang des Dieux. Et bien, qu'on luy offre de l'Encens, puis que ſa vanité en demande : qu'on luy faſſe vn Autel de ſon Sepulchre ; & qu'on faſſe vn Dieu, d'vn homme qu'on a veu mourir. Qu'on luy im-

molle vne victime ; & ſi ce n'eſt pas aſſez, qu'on luy preſente vne Hecatombe. Non, non, ce n'eſt pas là ce que deſire cette Ombre enragée : elle veut du ſang, mais du ſang de Polixene : elle veut vne victime, mais vne victime Couronnée : & ſon amour ne veut enfin, que ce que la haine pourroit vouloir. O barbare ! eſt-ce ainſi qu'on haït ou qu'on aime ? eſt-ce eſtre Amant ou Ennemy ? eſt-ce vne vengeance ou vne tendreſſe ? prens tu Polixene pour Paris, parce qu'elle luy reſſemble ; & crois tu qu'il ſoit déguiſé en fille, comme tu le fus autrefois ? on veut mourir pour vne Amante ; & tu veux qu'elle meure pour toy ! l'on répandroit tout ſon ſang pour elle, & tu veux qu'elle répande le ſien ! l'on entreroit au Tombeau pour la ſauuer, & tu en ſors pour la perdre ; & bien Tigre furieux, d'autres Tigres comme toy vont te contenter : on l'arrache d'entre mes bras, on l'emmeine, on la ſacrifie, elle tombe, elle répand tout ſon ſang, elle meurt ſur la Sepulture. Cruel Achille, cruelle Fortune, vous voilà tous deux ſatisfaits ! & pour le moins apres

tant

tant de maux, ie puis croire que i'en suis au bout. Ha, mes Filles! vous n'auez qu'à ietter les yeux sur ce nouuel obiet de pitié, pour connoistre que ie me trompe. I'ouure le Sepulchre pour vn de mes enfans, & ie trouue qu'il y en faut mettre deux. Ie viens lauer le corps de l'vn au bord de la Mer, & la Mer m'en présente vn autre qu'elle a déja laué. Ie rends les derniers deuoirs à Polixene, & il les faut rendre à Polidore. Ie me pleins des Grecs, & il me faut plaindre des Thraces. Ie deteste la cruauté de nos ennemis, & la perfidie de nos alliez est pire. I'accuse l'inhumanité d'Achille, & il faut que ie crie eternellement contre l'auarice de Polimnestor. I'ay horreur d'vn coup de poignard qu'a receu ma fille, & i'en voy le corps de mon Fils tout percé. Ha, la douleur m'oste la parole: mais voyez ce que ie ne vous puis dire, & ce que ie n'ose voir. Dieux eternels, quel crime peut auoir commis, l'illustre Maison d'Assarace, pour attirer sur elle, & de si seuers châtimens? nous perdez vous pour nous punir, ou si ce n'est seulement, afin que pour donner

vn grand exemple, de l'instabilité des choſes; & pour faire voir mieux que moy, que le malheur n'a point de bornes que la mort: Ie ne le connoy que trop, Dieux ſeueres; & ie croy qu'apres tant de diſgraces, il en eſt encor qui m'attendent. Ie croy que ie verray ſeruir la femme d'Hector; que ie verray ietter au vent, les cendres de ſon Mary; que ie verray prophaner, la ſainteté de Caſſandre; & qu'apres tant d'accidents, ie ne pourray pas mourir; tant il eſt vray, que le mal-heur n'a point de bornes. Mais quoy qu'il en ſoit, Troyennes, ne laiſſons pas ce perfide Roy de Thrace impuny: ſi nous ne trouuons point d'autres armes; employons pluſtoſt nos chaines, à luy écraſer la teſte: trouuons noſtre liberté au milieu des fers, pour vne ſi genereuſe action: puis que nos Threſors ont fait ſon crime, creuons luy les yeux, afin qu'il ne les voye iamais: témoignons luy que la vertu deſeſperée, eſt capable de tout entreprendre: faiſons voir aux Grecs, qu'ils ont des Eſclaues qui deuroient eſtre leurs Maiſtres: & faiſons ſentir au Barbare Po-

limnestor, vn suplice qui n'ait non plus de bornes que nostre mal-heur : & qui ne finisse que par la fin de sa vie, comme le nostre ne finira, que par celle de nos iours.

EFFET DE CETTE HARANGVE.

LEs mal-heurs de Troye estoient si grands, qu'il estoit facile à Hecube, de prouuer qu'ils estoient sans bornes: & la perfidie de Polimnestor estoit si horrible, qu'auec vne eloquence moindre que la sienne, elle auroit non seulement persuadé, mais armé quelque chose de plus foible que son sexe, pour en prendre la vengeance. Elles attirerent donc ce mal-heureux Roy, dans vne embuscade qu'elles luy dresserent, sur le pretexte d'auoir encor des Thresors à luy confier: & se iettans sur luy toutes à la fois, elles luy creuerent les yeux auec leurs aiguiles; pour aprendre aux hommes en general, & aux meschants en particulier, qu'il n'est point de petits ennemis, ny point de crimes si cachez, que la Iustice du Ciel ne voye, & ne châtie à la fin.

ANGELIQVE

BIBLIOTHEQUE ROYALE

MEDOR.

DIXIESME HARANGVE.

DOCUMENT NON NUMÉRISÉ

ARGVMENT.

ANgelique, cette belle Reyne Jndienne, qui faiſoit courir apres elle, tant de genereux Amants, & qui dédaignoit leur affection, ne put enfin empeſcher, que la beauté d'vn ſimple Soldat, ne triomphaſt de la ſienne, & de ſon orgueil: & ne vengeaſt l'injuſte mépris que cette ſuperbe auoit fait, de l'amour de tant de Rois, & des vœux de tant de Heros, dont elle s'eſtoit moquée, & qu'elle n'auoit iamais bien aimez. Or nous ſuppoſons, qu'apres que l'heureux Medor eut aſſujety ſon cœur, elle eut quelque honte de ſa deffaite, & iugeant bien qu'vne paſſion ſi extraordinaire, ſeroit condamnée de toute la terre, veu l'inégalité de leurs conditions; vn

iour qu'ils eſtoient ſous ces beaux ombrages, où ils paſſerent enſemble, de ſi agreables momens ; elle entreprit de luy ſoûtenir, par vn ſentiment de gloire, & auec ſon adreſſe acoûtumée, QVE L'AMOVR VIENT DE LA SEVLE INCLINATION.

ANGELIQVE

ANGELIQVE
Elle met Sceptre, & Couronne,
Aux piedz d'vn Jeune Vainqueur ;
Mais, ayant donné Son Cœur,
Et-il rien que l'on ne donne ?

ANGELIQVE
A
MEDOR:

TOutes les fois (aimable Medor) que vous entreprendrez de m'entretenir, de la grandeur de voſtre affection, ne me parlez iamais, ny de ma naiſſance, ny de mon merite, ny des obligations que vous m'auez, ny de la gloire que vous rencontrez à me ſeruir, ny des aduantages que la Nature m'a donnez, ny de ceux que ie tiens de la Fortune; mais pour me ſatisfaire en cette occaſion, dittes moy ſeulement que vous m'aimez, parce que voſtre inclination vous y porte, & parce que vous ne pouuez vous

en empeſcher. Croyez moy, Medor, ce n'eſt, ny à ma naiſſance, ny à mon merite, ny aux obligations que vous m'auez, ny à la gloire que vous trouuez à me ſeruir, ny aux aduantages que i'ay receus de la Nature, ny à ceux que ie tiens de la Fortune, que ie veux deuoir toute la tendreſſe que i'attends de vous : & pour tout dire, ce n'eſt, ny de voſtre raiſon, ny de voſtre reconnoiſſance, ny meſme de voſtre volonté, que ie veux tenir l'amour que vous auez pour Angelique. Si les chaines que ie vous ay donnees, n'eſtoient pas plus fortes que celles là, ie vous croirois capable de les rompre facilement ; & ie me tiendrois peu aſſurée de ma conqueſte. Mais pour ma ſatisfaction, ie ſuis perſuadée du contraire: & ie crois certainement, que quand ie ne remonterois pas ſur le Thrône où ie ſuis née, que quand i'aurois moins de bonnes qualitez que ie n'en ay, que quand vous ne me ſeriez point redeuable, que quand il n'y auroit point de gloire à eſtre mon Eſclaue, & que quand la Nature, ny la Fortune, ne m'auroient donné, ny beauté, ny richeſſe,

vous ne laisseriez pas de m'aimer aussi parfaitement que vous faites, pourueu que vostre inclination vous y portast, comme ie sçay qu'elle vous y force. C'est vne erreur de penser, que l'amour puisse estre vn effet du raisonnement & de la volonté: non, Medor, cette passion cesseroit d'estre passion, si elle naissoit en nostre ame, par connoissance & par iugement. On peut, & on doit choisir ses amis; mais on ne peut, ny on ne doit point choisir vne Amante. Il faut l'aimer quasi sans la connoistre; il faut que le premier instant de sa veuë, soit le premier de la seruitude où l'on s'engage; il faut se trouuer tout chargé de fers, auparauant que l'on aye eu loisir d'examiner, s'il est glorieux ou non de les receuoir; il faut que le iugement soit aueugle; il faut que la raison soit bannie; il faut que la volonté soit enchainée; & il faut enfin, que l'inclination que l'on a pour la personne que l'on aime, triomphe imperieusement, de toutes les puissances d'vne ame qui est touchée comme elle doit l'estre, d'vne veritable passion. C'est d'elle seulement, que l'amour

doit prendre naiſſance, & non pas de ce grand nombre de choſes, où l'intereſt particulier, nous porte bien pluſtoſt qu'elle. Auſſi vous puis-je aſſurer, que dans les ſentimens où ie ſuis, i'aimerois mieux receuoir vne Couronne de voſtre main, que vous la donner, comme i'en ay l'intention: i'aimerois mieux vous voir mépriſer toutes les Princeſſes du Monde pour l'amour de moy, que de mépriſer moy meſme comme ie fais, tous les plus grands Princes de la Terre pour l'amour de vous; puis qu'enfin ſi les choſes eſtoient ainſi, ie ne pourrois iamais douter, que voſtre amitié ne fuſt pluſtoſt vn effet de voſtre inclination, que de voſtre choix. Neantmoins, puis que cela ne peut eſtre, ie ne ſuis pas marrie de vous faire voir, que la mienne ne peut eſtre intereſſée, & qu'elle n'eſt point volontaire. En effet, ſi le raiſonnement pouuoit agir auec liberté en cette rencontre, Medor n'auroit point trouué le cœur d'Angelique, en eſtat de receuoir ſon image: tant d'illuſtres Captifs que ſa beauté ou ſon bon-heur luy ont donnez, auroient ſans doute engagé ſon

ame. Oüy, de tant de Princes, de tant de Rois, & de tant de Heros, qui l'ont aimée, & qui l'ont ſuiuie, il s'en ſeroit trouué quelqu'vn, que ſa raiſon n'auroit pas iugé indigne d'elle. Si l'ambition pouuoit eſtre vn chemin pour l'amour, ie regnerois ſur l'Empire des Tartares: ſi la valeur pouuoit aſſujetir l'eſprit, Roland ſeroit le vainqueur d'Angelique: ſi la ſageſſe, la vertu, la naiſſance, & le courage, pouuoient ſuffire à faire naiſtre cette ardeur, ou à la conſeruer, i'aimerois encor Renaud plus que moy meſme: ſi les témoignages d'vne affection violente, en pouuoient produire vne ſemblable, ie n'aurois point reſiſté à mon frere, lors qu'il me voulut faire accepter celle de Ferragus fils du Roy d'Eſpagne: enfin, ſi cette paſſion venoit en noſtre cœur, ſans contrainte & par iugement, le Roy de Circaſſie n'auroit pas laiſſé le mien en eſtat de vous eſtre donné: & il euſt eſté impoſſible, que de tant de Couronnes, que l'on a miſes à mes pieds, il ne s'en fuſt rencontré quelqu'vne, que i'euſſe trouuée aſſez belle, pour ſouffrir que l'on me l'euſt

mise sur la teste. Cependant, parce que tous ces Princes, tous ces Rois, & tous ces Heros, n'ont satisfait que mon iugement, & n'ont point touché mon inclination, ie les ay tous mépriſez: & le seul Medor, sans Couronne, sans Royaume, tout couuert de blessures, & étendu presques mort sur la poussiere; a eu plus de pouuoir sur mon ame, que tous ceux qui par leurs richesses, par leur naissance, ou par leur courage, ont tâché de me conquerir. Il est vray que l'on me pourroit peut-estre dire, que i'ay plus trouué de merite en vous, qu'en tous les autres: & que celuy qui venoit de verser son sang, & d'expoſer sa vie pour donner Sepulture au corps de son Roy, meritoit d'estre Roy luy mesme, & de mettre dans le cœur d'Angelique, des sentimens que les autres, n'y auoient point mis. Toutefois à dire les choſes comme elles sont, cette vertu Heroïque que vous témoignastes en cette occasion, ne vous donna point l'Empire de mon ame: & si cette puissante inclination dont ie parle, & qui est la Mere de tous les Amours, ne m'euſt point contrainte à vous aimer;

aimer ; ie n'aurois eu que de la compaſſion & de l'eſtime pour vous. Mais cette puiſſance ſuperieure, qui nous incline, ou pour mieux dire qui nous force, à faire ce qui luy plaiſt ; fit que ſans vous connoiſtre, & quaſi ſans vous auoir veu, i'eus plus de ſoin de voſtre vie que de la mienne ; & que ie creus trouuer en voſtre perſonne, ce que ie n'auois point tronué en celle des autres. Tout ce que vous appellaſtes d'abord compaſſion, & generoſité en moy, eſtoit déjà vn effet d'amour : ie faiſois, non ce que ie voulois, mais ce que ie ne pouuois m'empeſcher de faire. Ie cherchois les herbes qui deuoient guarir vos bleſſures, auec trop d'empreſſement, & trop d'inquietude, pour croire que ie ne priſſe autre intereſt en voſtre vie, que celuy de cette compaſſion, & de cette generoſité. Non, Medor, cela ne fut point ainſi : ie ne vous vis pas pluſtoſt, que ſans l'aide de mon iugement, ie vous aimé autant qu'on peut aimer ; quoy que ie ne ſceuſſe pas moy meſme, ſi ce que ie ſentois pour vous eſtoit amour. En effet, la raiſon eſt plus acoûtumée à combatre l'A-

mour, qu'à le faire naiſtre, ou qu'à le conſeruer quand il eſt nay. Cette Reyne ſeuere & imperieuſe, bien loin d'aprouuer les fers, les chaines, & les follies des Amants, ne parle que de liberté, de franchiſe, & de ſageſſe. Elle veut que tous les ſens luy ſoient aſſujetis; que la volonté ſuiue ſes intentions; que la memoire ne reçoiue que ce qu'elle iuge digne d'y eſtre conſerué; & que l'imagination ne luy preſente, que des choſes toutes ſerieuſes, & toutes ſolides. Vn Amant aux pieds de ſa Meſtreſſe, luy eſt vn objet digne de riſée ou de pitié: elle ſe mocque de ſa foibleſſe; elle condamne tout ce qu'il fait; & elle voudroit enfin, s'il eſtoit en ſa puiſſance, détruire tous les ſentimens de la Nature, oſter toutes les paſſions du cœur des hommes, & regner elle ſeule par tout l'Vniuers. Iugez apres cela, Medor, ſi la raiſon peut introduire l'amour dans vne ame, & ſi ie n'ay pas droict de dire, qu'il y a quelque choſe en nous de plus puiſſant qu'elle qui nous y pouſſe, puis que malgré ſes conſeils & ſon pouuoir, nous faiſons bien ſouuent tout le contraire;

de ce qu'elle veut que nous faſſions? il y a cette difference, entre la raiſon & l'inclination, que l'vne veut pour l'ordinaire, nous obliger à faire des choſes qui nous déplaiſent; & que cette derniere ne nous porte iamais, qu'à ce qui nous eſt agreable. C'eſt ſans doute ce qui rend ſon pouuoir ſi grand, que l'autre ne luy peut reſiſter: il faut qu'elle cede toute clair-voyante qu'elle eſt, à cette aimable aueugle qui nous guide, & qui nous conduit comme elle veut; qui nous fait aimer & haïr ſelon ſa fantaiſie; & qui ſeule introduit l'amour dans le cœur de tous les hommes. Lors que la raiſon nous veut porter à quelque choſe (quoy qu'impericuſe comme ie l'ay déjà dit) elle ne laiſſe pas d'employer du temps & de l'artifice, à nous perſuader de luy obeïr: elle fait voir à ceux qu'elle veut expoſer dans les grands perils, la gloire qui s'y rencontre: elle repreſente à ceux qui trouuent vne occaſion d'eſtre Liberaux, que c'eſt mettre ſes Threſors en lieu ſeur, que de les donner à ſes amis: enfin elle fait voir la laideur du vice, & la beauté de la vertu,

afin que l'on puiſse éuiter l'vn, & que l'on ſuiue l'autre auec plus d'ardeur. Elle n'agit donc pas auec vne puiſsance ſi abſoluë que l'inclination, qui ſans nous faire voir, ny le bien, ny le mal, qui nous peut arriuer des choſes où elle nous porte, nous y pouſſe, ou pour mieux dire nous y contraint auec tant de violence, que nous n'y pouuons reſiſter. Ces aduerſions naturelles, que l'on voit entre des perſonnes raiſonnables, témoignent aſſez que noſtre iugement n'eſt pas le Maiſtre abſolu de nos actions : ceux qui haïſſent les Roſes, tombent d'acord que la couleur en eſt belle, que la forme en eſt agreable, & que l'odeur meſme en eſt douce : cependant, malgré cette connoiſſance qu'ils ont de leur beauté, ils en détournent la veuë auec ſoin, & les fuyent comme les autres pourroient fuir vn objet épouuentable. Cette foibleſſe de leur temperamment eſt meſme choſe, que celle qui ſe trouue en noſtre ame, lors que l'inclination la contraint à faire ce qu'elle veut, & non pas ce qui luy plaiſt. Quand i'ay ceſſé d'aimer Renaud, ie n'ay pas ceſſé de ſçauoir

qu'il eſtoit digne de mon eſtime : & lors qu'à ſon tour il a ceſſé de m'aimer, il n'a pas laiſſé ſans doute auſſi, d'aduoüer qu'Angelique auoit de la beauté. Cependant, parce que ce n'eſt pas le iugement qui fait naiſtre l'amour, nous nous ſommes connus aimables ſans nous aimer : & peut-eſtre nous eſtions nous aimez, ſans ſçauoir ſi nous eſtions aimables : tant il eſt vray, que la raiſon agit auec peu d'Empire ; & tant il eſt vray, que l'inclination eſt puiſſante. Cette premiere ne ſe fait obeïr, que par les moyens que les Rois legitimes employent contre leurs Subjets : mais l'autre ſe fait craindre & ſe fait ſuiure, comme les Tirans victorieux. Elle n'employe que la force contre nous ; mais comme cette force eſt preſques inevitable, & qu'elle n'a pas moins de douceur que de pouuoir, il s'en faut peu qu'elle ne ſurmonte tout ce qui luy reſiſte. L'honneur, la gloire, l'intereſt particulier, & la vertu meſme, ſont quelques-fois de trop foibles obſtacles, pour empeſcher ſes deſſeins : elle fait que des Rois aiment des Bergeres ; que des Bergers leuent leurs re-

gards iuſques à leurs Souueraines; & ſans diſtinction de qualité, ny de merite; elle fait vn meſlange de Sceptres & de Houlettes, de Couronnes & de fers, de perſonnes libres & d'eſclaues; & témoigne aſſez par ces effets extraordinaires, que nous ne ſommes pas les Maiſtres de noſtre volonté, ny de nos affections; & que la raiſon n'eſt pas toûjours aſſez forte pour la vaincre. En effet, ſi nous n'agiſſions que par ſes conſeils; que l'amour vint en ſuitte de la connoiſſance; & que ce fuſt de ſon conſentement, que nous portaſſions des chaines; il eſt certain que nous n'en yſerions qu'vne en toute noſtre vie. Ce que nous aurions trouué beau vne fois, nous le ſeroit toûjours: nous aimerions iuſques à la mort, ce que nous aurions trouué aimable: & l'inconſtance enfin, ne ſe trouueroit iamais parmy les Amants. Depuis le commencement du monde, le Soleil a donné de l'admiration à tous les hommes: l'Or, les Perles, & les Diamants, n'ont trouué perſonne qui ait mis leur beauté en doute: bref, toutes les choſes vniuerſellement connuës, demeurent

constantes: pourquoy donc, si l'amour naissoit par vne connoissance parfaite, & par les operations du iugement, ne demeureroit il pas toûjours dans les cœurs qu'il possede? Ha, non, non, Medor, cela ne peut estre ainsi: & c'est pourquoy tous ceux qui sont infidelles, ne sont pas aussi blasmables qu'on les croit: & c'est pourquoy ceux qui sont constants, ne meritent pas tant de loüange qu'on leur en donne. Les vns & les autres font, ce qu'ils sont forcez de faire: les vns brisent leurs fers, & les autres les conseruent, parce qu'ils y sont contraints. Vous en voyez qui apres auoir rompu leurs chaisnes, les renouënt eux mesmes auec soin, & se r'atachent plus étroitement, qu'ils ne l'estoient auparauant. Il y en a qui sont accablez par leur pesanteur, qui soupirent sous le joug qui les presse, & qui pouuant s'en dégager, ne le font pourtant pas, & preferent la seruitude à la liberté. Croyez vous, Medor, que ces bizarres effets puissent venir, d'vne raison clair-voyante, & d'vne volonté libre? & ne croyez vous pas au contraire, que la seule inclination, est ce qui

nous enchaine, ou nous deſlie, ce qui nous fait inconſtans ou fidelles, & ce qui nous fait aimer ou haïr? qu'on ne s'étonne donc plus, ſi l'on voit des Reynes deſcendre du Thrône, pour y mettre leurs Amants, quoy qu'ils ne ſoient pas de naiſſance Royale: qu'on ne s'étonne donc plus, de voir des Princes ne receuoir que des mépris, des Couronnes rejetées, & des Heros malheureux en amour; puis que ce n'eſt, ny de la raiſon, ny de l'intereſt, ny de l'ambition, ny de la gloire, que cette noble ardeur prend naiſſance. Mais (me direz vous) quelle obligation peut auoir vn Amant à ſa Meſtreſſe, s'il eſt vray qu'elle ne l'aime, que parce qu'elle ne peut s'empeſcher de l'aimer? nulle, mon cher Medor, nulle; & c'eſt pour cela que l'amour paſſe dans mon eſprit, pour la plus noble de toutes les paſſions, puis qu'elle n'eſt point mercenaire. Il eſt permis dans l'amitié commune, de conter les ſeruices que l'on rend & qu'on reçoit; & de nommer obligation, vne choſe que l'on fait volontairement; mais dans l'amour, il n'en doit pas aller ainſi: Les per-

ſonnes

nes qui s'aiment ſe deuant toutes choſes, ne ſe doiuent point de remerciments, pour les bons offices qu'elles ſe rendent : de ſorte que quand ie vous auray donné ma Couronne, comme ie vous ay déja donné mon cœur, ie ne pretends point que vous m'en ſoyez plus obligé : puis que parmy ceux qui ſçauent aimer, quiconque donne ſon affection, donne en meſme temps & Sceptres, & Royaumes, & bref tout ce qu'il poſſede. Que ſi par mal-heur il fuſt arriué, que voſtre inclination euſt eſté contraire à la mienne; que vous m'euſſiez autant haïe, que ie vous ay aimé, & que ie vous aime; penſez-vous, mon cher Medor, que ie vous en euſſe blâmé ? Non, ie me ſerois pleinte ſans vous accuſer : & comme par ma propre experience, ie ſçay qu'on ne peut aimer par raiſon, ie n'aurois point murmuré contre vous, quand vous auriez refuſé l'amour d'Angelique auec autant de rigueur, qu'elle a refuſé les ſeruices de tout ce qu'il y a de Rois en l'Vniuers, pour accepter ceux de l'aimable & genereux Medor. Quelqu'vn me pourroit peut-eſtre dire, que ie ſuis peu

ingenieuſe & fort mal-auiſée, de vous entretenir de ſemblables choſes : que c'eſt vous oſter vne partie de vos chaines, que de vous perſuader, que vous les pouuez quiter ſans crime : & que c'eſt vous inſtruire à l'ingratitude, que d'auoüer moy meſme que vous ne m'auez point d'obligation ; quoy que i'aye fait pour l'amour de vous, tout ce que i'eſtois capable de faire, en vous donnant mon Royaume, & de plus mon amitié, que ie prefere au Sceptre que ie veux remettre en vos mains. Mais pour répondre à cette objection, i'ay à vous dire que veu l'eſtat où ie vous trouué, veu la difference de voſtre naiſſance à la mienne, ſi i'auois pû m'empeſcher de vous aimer, ie ſerois coupable de ne l'auoir pas fait : & eſtant auſſi raiſonnable que ie vous connois, vous auriez vous meſme condamné en ſecret mon affection, quoy qu'elle vous fuſt aduantageuſe. Vous auriez plus eſtimé en moy, la qualité de Reyne que celle d'Amante : & plus eu de joye de conquerir mon Royaume que ma perſonne. De ſorte que pour vous perſuader tout à la fois, & la gran-

deur de cette affection, & que ie ne suis pas indigne de vostre estime, non plus que de vostre amour; ie ne me lasse iamais de vous dire, que c'est vne puissance superieure qui nous porte à aimer; que toute la sagesse, & toute la prudence humaine, n'y sçauroient mettre d'obstacle; & qu'enfin, ce n'est que la seule inclination, qui se peut dire la veritable Mere de tous les Amours. Il y a ie ne sçay quel charme secret, qui passe des yeux de l'Amant, au cœur de celle que le Destin luy choisit pour estre son Amante, dont la force est inevitable. Et comme la Lune gouuerne la Mer, le Nort attire l'Aimant, & le Soleil forme les Metaux, dans les entrailles de la Terre, par des moyens qui nous sont inconnus; ainsi l'inclination conduit nostre iugement, atire nostre volonté, & forme l'amour en nostre ame, par des voyes que nous ignorons absolument. Elle fait que nous aimons bien souuent, ce que nous ne connoissons pas; & bien souuent encor, ce qui n'est point aimable, & ce que nous voudrions bien n'aimer point. D'où pensez vous que soient

arriuez au Monde, tant de bizarres euene-mens, dont les Hiſtoires ſont remplies, ſi ce n'eſt de cette puiſſance tirannique, qui ſur-monte toutes les autres ? ſi la Galere d'Antoine (dont ie vous ay raconté les auantures, & dont i'ay apris les amours, depuis que i'ay quité l'Aſie, & depuis que ie ſuis en Europe) euſt pû (dis-je) eſtre gouuernée par la raiſon, & qu'elle n'euſt pas eſté emportée auec violence, par l'inclination que ce Romain auoit, pour cette belle Egiptienne dont il adoroit les charmes; croyez vous qu'il ne fuſt pas demeuré dans ſon Armée, à la Bataille qu'il perdit, & que du moins il n'euſt pas diſputé la victoire à ſon ennemy ? Oüy, Medor, il eſtoit trop ſage & trop vaillant, pour ne vouloir pas vaincre, & pour fuir lâchement, deuant ceux dont il pouuoit eſtre le vainqueur. Cependant, quoy qu'il fuſt ambitieux, quoy qu'il fuſt preſques aſſuré d'auoir tout l'aduantage de cette iournée, & quoy qu'il s'agiſt de l'Empire de tout le Monde; ſon inclination fut plus puiſſante en luy, que le deſir de la gloire, ny que celuy de regner. L'on peut

meſme dire encor, apres cet illuſtre exemple, que c'eſt par le pouuoir de cette inclination, que tant de freres ont eſté ennemis, lors qu'ils ont eſté Riuaux; que tant de Subjets ſe ſont reuoltez contre leurs Princes; que tant de Citoyens ont trahy leur Patrie; & que tant de Heros ont fait des fautes de iugement, ou commis des actions indignes d'eux. Tous ces gens là, Medor, n'auoient pas perdu la raiſon, dans les choſes qui n'regardoient point leur amour: ils parloient de la meſme ſorte, qu'ils auoient acoûtumé, auparauant que d'eſtre atteins d'vn ſi grand mal: ils agiſſoient de la meſme façon; ils ſongeoient à leurs affaires, & à celles de leurs amis, auec la meſme prudence: pourquoy donc cette meſme raiſon, ne ſe fuſt elle point troutée en leurs amours, s'il n'y euſt pas eu en eux, quelque choſe de plus puiſſant qu'elle? Ha, non, non, Medor, cette verité n'eſt pas douteuſe: & quoy qu'il ſemble que ie me nuiſe, en vous la perſuadant, i'y trouue neantmoins tant de ſatisfaction, que ie ne m'en ſçaurois empeſcher. Car comme ie penſe eſtre

certaine que vous m'aimez, de la maniere dont ie la veux estre; ie me tiens plus assurée de vostre amour que ie ne la serois, si ie la croyois tenir de vostre reconnoissance, plustost que de vostre inclination. I'aime mieux que vous aimiez ma personne, que le Thrône où ie vous veux conduire: & i'aime mieux encor, que vous estimiez plus la tendresse de mon amitié, que la conquesте de mon Royaume, que ie n'apelle plus ainsi, qu'afin de vous faire voir, que ie puis vous le donner. Mais (me dira t'on peut-estre) cette mesme inclination, qui fait que vous aimez aujourd'huy, peut faire aussi que vous n'aimerez plus demain: puis qu'enfin l'on vous a veu aimer & haïr Renaud successiuement; & que l'on a veu aussi Renaud, aimer & haïr Angelique. I'aduouë ingenuëment que cette obiection est plus forte que l'autre: & i'aduouë mesme que cette pensée m'a donné de la douleur, pendant les premiers iours de nostre amitié. Quoy (disois-je en moy mesme quelquesfois, lors que ie considerois la force de cette inclination, qui me portoit à vous aimer)

ſeroit-il poſſible ; que ie puſſe vn iour n'aimer plus Medor ? ſeroit-il poſſible, que Medor puſt vn iour n'aimer plus Angelique ; & que cette meſme inclination, qui vnit nos cœurs & nos volontez, les deſ-vniſt pour toûjours ? apres vn raiſonnement ſi facheux, ſuccedoit vne penſée plus agreable : car venant à conſiderer, que tous ceux qui aiment ne changent pas toûjours d'inclination ; ie me laiſſois perſuader, que nous ſerions enfin de ces Amants choiſis pour ſeruir d'exemple à la Poſterité. Oüy, Medor, i'ay creu que noſtre affection ne diminuera point : & ie crois preſentement, qu'en vous faiſant Roy, ie ne fais qu'augmenter le nombre de mes Subjets ; qu'en vous donnant ma Couronne, i'acquiers vn Eſclaue tres fidelle ; & qu'en vous donnant mon cœur, ie reçois le voſtre, pour ne m'en deffaire iamais. C'eſt de cette ſorte (aimable Medor) qu'il faut du moins ſe flatter, dans les choſes dont on ne peut répondre abſolument : car ſi elles arriuent comme on les ſouhaite, l'on auroit eu tort de s'affliger ſans cauſe : Et s'il aduient que l'inclination change d'objet ; l'on n'a

pas beſoin d'eſtre conſolé de la perte d'vn bien, que l'on n'eſtime plus aſſez pour l'aimer. Iotüiſſons donc en repos, de la felicité preſente, ſans nous mettre en peine del'aduenir: laiſſons au Deſtin la connoiſſance des choſes futures, puis qu'auſſi bien ne pourrions nous les éuiter, par nos craintes & par nos preuoyances: employons tous les moments de noſtre vie, à parler aduantageuſement, de la force de cette inclination, qui a fait toute noſtre felicité, puis qu'elle a fait naiſtre noſtre amour: laiſſons en des marques par tous les lieux où nous paſſerons: faiſons que tous les arbres qui nous preſtent leur ombrage, nous preſtent auſſi leur écorce, pour y grauer les noms de Medor & d'Angelique; afin que tous ceux qui les verront, admirent & enuient noſtre bonheur: & bref ne parlons iamais, que du plaiſir qu'il y a, dans cette vnion des cœurs, que la ſeule inclination fait naiſtre; en comparaiſon de celuy, ou la raiſon ou l'intereſt ſe meſlent de contribuer quelque choſe. Ceux qui n'aiment que par ces deux ſentimens, ne connoiſſent point du tout, les delices

delices de l'amour: la raiſon eſt trop ſage, pour faire qu'vn de ſes Subjets mette toute ſa joye, en la poſſeſſion d'vne Meſtreſſe, quelque parfaite qu'elle puiſſe eſtre: & l'intereſt eſt trop mercenaire, pour ſouffrir que l'on faſſe ſes plus chers Threſors, des moindres faueurs qui puiſſent venir d'vne Amante. Si i'eſtois aimée par vn de ces ſages Amants, qui conſultent toûjours leur iugement, & qui combatent leur inclination autant qu'ils peuuent; il aimeroit ſans doute mieux ma Couronne, qu'vn bracelet de mes cheueux: & prefereroit l'éclat de mon Thrône, à celuy de mes regards. O Medor, que ces gents là connoiſſent peu la Nature de l'amour! auſſi à parler raiſonnablement, ne doit-on pas les mettre au nombre des veritables Amants. Tous les hommes ne ſont pas toûjours également touchez, de toutes les paſſions: ceux qui naiſſent auares, & qui penſent quelques-fois eſtre amoureux s'abuſent: car ſi l'on examine bien la choſe, l'on trouuera qu'ils aiment l'argent de leur Meſtreſſe, & non pas les charmes de ſa perſonne. Ils ſuiuent leur inclination, ie l'ad-

uouë; mais ce que regarde cette inclination n'eſt pas l'amour, c'eſt l'auarice. Vn ambitieux agira de la meſme ſorte : vn vaillant ſouhaitera de ſe voir des Riuaux, afin d'auoir la gloire de les combatre & de les vaincre: & bref tous ceux que l'on croit Amants ne le ſont pour l'ordinaire qu'en aparence: & c'eſt ſans doute ce qui fait tant d'inconſtants & tant d'infidelles. Car comme leur plus forte inclination, n'eſt pas celle qui les fait aimer, il peut arriuer cent rencontres, qui ſatisfaiſant leur auarice, leur ambition, & leur vanité par d'autres voyes; font qu'ils abandonnent leurs Meſtreſſes, comme inutiles à leur felicité. Mais ceux qui de toutes les paſſions, ne ſont fortement inclinez qu'à l'amour, ſont plus aſſurez de la durée de leur affection, & plus heureux dans leur ſeruitude. Ils ne partagent, ny leurs ſoins, ny leurs cœurs: les Sceptres & les Couronnes, ne ſont point le terme de leurs deſirs: & la certitude d'eſtre parfaitement aimez, eſt la ſeule choſe où ils pretendent. Songez vn peu (aimable Medor) à l'agreable vie que nous auons

menée dans ces Bocages, depuis que par la force de noſtre inclination, nous auons commencé de nous aimer. Cette Cabane m'a tenu lieu d'vn Palais; la fraicheur de l'herbe m'a ſemblé plus commode pour m'aſſeoir, que la magnificence du Thrône; & le chant des Oyſeaux plus charmant, que toute la Muſique que i'ay entenduë en Europe. I'ay preferé le ſable des ruiſſeaux qui nous enuironnent, aux minieres d'or de mon Pays: & la roſée que nous voyons ſur ces fleurs, aux plus belles Perles que l'Orient ait iamais produites. Et tout cela, Medor, parce que ie vous aime, parce que nous voyons toutes ces choſes enſemble, & parce que mon inclination, & celle que vous auez pour moy, font que ie ne puis rien voir auec vous qui ne me plaiſe, & qui ne me donne de la joye. C'eſt là (mon cher Medor) la veritable marque d'vne forte paſſion: quiconque peut trouuer vne partie de ſon plaiſir ailleurs qu'en la perſonne qu'il adore, n'eſt point du tout capable de cette noble foibleſſe: & quiconque eſt aimé ſans eſtre abſent de ce qu'il aime,

& ne s'eſtime point heureux, doit eſtre effacé du nombre des Amants. Car à parler des choſes comme elles ſont, ceux qui ſont amoureux de la maniere que ie l'entends, ie veux dire malgré leur raiſon & leur volonté, ne peuuent iamais en vſer ainſi: par tout où ſe trouue leur Meſtreſſe, ils n'ont rien à deſirer: & par tout où elle n'eſt pas, tout leur manque, & rien ne les ſatisfait. Ils s'ennuyeroient dans les Cours les plus grandes & les plus pompeuſes, quand meſme ils y ſeroient ſur le Thrône: & s'eſtimeroient heureux, dans vn deſert effroyable, pourueu qu'il fuſt éclairé des yeux qu'ils adorent. Or comme l'objet de leur contentement eſt plus borné que celuy des autres, il eſt auſſi plus facile de le contenter: mais pour le reſte des hommes, qui ne ſçauent pas aimer, & dont l'eſprit eſt en proye, à toutes les paſſions; il faut quaſi que toutes les parties de l'Vniuers, contribuent quelque choſe pour les ſatisfaire pleinement. Les auares voudroient auoir en leur puiſſance, tout l'Or que le Soleil a produit, depuis le commencement des Siecles: les

courageux voudroient auoir vaincu tous les Heros, que la Nature a fait naistre chez toutes les Nations : & les Conquerants ambitieux, ne veulent pas moins que l'Empire de tout le Monde. Pour satisfaire ces gents là, il faudroit bien des choses : ou pour mieux dire, il faudroit des enchantemens ou des miracles pour les rendre heureux. Mais pour ceux qui sçauent aimer, & qui renferment toute leur felicité, dans le cœur d'vn Amant ou d'vne Amante, ils n'ont iamais rien à craindre qu'eux-mesmes. Car pourueu que leur inclination, ne destruise point leur felicité en changeant d'objet; ils ne redoutent ny la malice des hommes, ny les caprices de la Fortune, ny aucun de tous ces mal-heurs, qui peuuent aduenir pendant tout le cours de la vie; tant il est vray, que leur esprit est détaché de toute autre pensée, que de celle qui regarde directement leur amour. Voilà (mon cher Medor) de quelle nature est celle que i'ay pour vous, & celle que ie croy que vous auez pour moy. Vous me tenez lieu de Parens, de Patrie, & de Couronne : & si ie n'auois

deſſein de la mettre ſur voſtre teſte, ie penſe que ſans ſonger à remonter ſur le Thrône, ie vous obligerois à paſſer le reſte de nos iours, dans cette agreable ſolitude. Mais comme ie ſçay bien que vous eſtimez plus la main qui vous couronnera, que la Couronne meſme, quelque brillante qu'elle ſoit: il faut ſonger à quitter cet aimable Deſert; il faut retourner au Royaume de Catay; il faut faire voir à toute la Terre, ce que peut la force de l'inclination; il faut luy montrer ce que c'eſt que l'on doit apeller Amour; & luy faire voir en vous, vn Amant ſans ambition, que cet Amour a fait Roy; & en ma perſonne, vne Reyne ſans imprudence; que ce meſme Amour a renduë Sujette.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

ANgelique estoit trop adroite, pour ne persuader pas : & Medor estoit trop amouroux, pour n'estre pas persuadé. De sorte que quoy que l'Arioste ne nous ait pas dit, ce qui leur arriua aux Indes; & qu'à peine il nous ait apris, qu'ils s'embarquerent pour y aller; nous pouuons croire, que la force de l'inclination, rendit leur amour eternelle : & que comme elle seule l'auoit fait naistre, elle seule la fit apres toûjours durer.

ANDROMACHE

A

VLISSE

VNZIESME HARANGVE;

ΑΠΟΣΤΟΛΗ ΠΑΥΛΟΥ ΠΡΟΣ ΕΦΕΣΙΟΥΣ.

V

ΠΑΡΟΙΜΙΑΙ

ARGVMENT.

LEs Grecs eſtoient enfin preſts de faire voile pour leur retour, lors que Calchas leur dit que ſi le Fils d'Hector demeuroit en vie, Troye n'eſtoit pas ſi bien ruinée, qu'elle ne puſt vn iour releuer ſes Ramparts deſtruits; & des meſmes tiſons de ſon embraſement, porter la flame dans toutes les Villes de la Grece. De ſorte que pour éuiter ce malheur, ils reſolurent de ne partir point, qu'Aſtianax ne fuſt mort: & ils donnerent la commiſsion à Vliſſe, de trouuer cet Enfant qu'ils redoutoient, pour les deliurer par ſa perte, des maux que ſa conſeruation leur pourroit cauſer. Ce ſanglant deſſein ne put eſtre ſi ſecret, qu'Andromache n'en découuriſt quelque choſe, ou du moins qu'elle n'en

euſt quelque ſoupçon : ſi bien que pour tâcher de ſauuer ſon Fils, elle le cacha dans le Tombeau de ſon Pere. A peine y eſtoit-il entré, qu'Vliſſe arriua ; qui par cette eloquence artificieuſe, qui luy eſtoit ſi naturelle, tâcha de ſçauoir de cette Mere affligée, ce que ſon Enfant eſtoit deuenu. Mais voyant que ſon trauail eſtoit inutile ; ce Grec auſſi ruſé que cruel, ayant peut-eſtre obſerué quelques regards, que la malheureuſe Andromache iettoit vers le Tombeau d'Hector, malgré le ſoin qu'elle apportoit à ne le regarder pas ; cet impitoyable (dis-je) commanda aux Soldats qui l'acompagnoient, d'abatre cette Sepulture. Ce fut à ce funeſte moment, que cette infortunée Princeſſe, voulut faire ſes derniers efforts, pour eſſayer de ſauuer ſon Fils, ſans témoigner qu'elle y ſongeaſt : & qu'elle tâcha de perſuader â Vliſſe, QVE LES TOMBEAVX DOIVENT ESTRE INVIOLABLES.

ANDROMACHE
Que sa douleur est Amere !
Que son deuil est estouffant !
Lors qu'elle cache vn Enfant
Dans le tombeau de son Pere.
B.R

ANDROMACHE
A
VLISSE.

ARrestez vous, Sacrilege, arrestez vous; & n'aprochez du Tombeau du grand Hector, que comme vous aprocheriez d'vn Autel, c'est à dire auec vn profond respect. Auez vous oublié que l'Vrne funebre qui contient ses Cendres, contient celles d'vn Heros & d'vn demy Dieu, & que ces tristes lieux sont consacrez, & dignes de veneration? pouuez vous mesme regarder vne Sepulture toute couuerte de vos dépoüilles, & des Trophées remportez sur les plus vaillans des Grecs; & ne vous en éloigner pas, sinon

par reſpect, au moins par honte & par dépit ? ignorez vous qu'il n'y a que les Corbeaux & les Vautours, qui faſſent la guerre aux morts; que les Sepulchres doiuent eſtre inuiolables; & qu'apres les trauaux de la vie, le repos des treſpaſſez doit eſtre eternel? Ha inhumain! (& ſi ie l'oſe dire, barbare Vliſſe) quelle procedure eſt la voſtre, & quelle cruauté pourroit iamais égaller, celle que vous témoignez aujourd'huy? les Peuples les plus farouches, & les plus éloignez des bonnes mœurs, n'en ſeroient iamais capables: ceux meſmes qui n'ont de loix que celles de la Nature, & qui n'ont iamais apris que ce qu'elle leur a enſeigné; par vn inſtinct auſſi general qu'il eſt pieux, honnorent les Cimetieres, & n'en peuuent preſque aprocher, ſans eſtre ſaiſis d'vne ſainte horreur. Les Animaux meſmes, oüy les Animaux ſans raiſon, ne font durer leur haine qu'autant que durent leurs ennemis: & ſi la faim ne les ſolicite, ils ne ſont pas pluſtoſt tombez, que leur colere tombe auec eux; que leur furie ſe laiſſe appaiſer; & que leur reſſentiment s'éuanoüit. En effet,

effet, eſt-il vne lâcheté égalle, à celle d'attaquer vn aduerſaire qui ne ſe peut plus deffendre, & qui s'eſt ſi bien deffendu ? tant qu'il a les armes à la main, tant qu'il attaque ou qu'il reſiſte, & qu'il peut faire courir, le meſme danger qu'il court; on peut employer ſes plus grands efforts pour le vaincre, & n'oublier rien pour y paruenir: Mais lors que la fortune a trahy ſon courage; mais lors qu'il a ſuby la neceſſité generalle de finir; mais lors qu'il eſt mort; il faut que la haine meure comme luy, & qu'on l'enſeueliſſe dans ſon cercueil. Si voſtre Achille (ô Dieux dequoy me vay-je ſouuenir) ſi voſtre Achille (dis-je) n'euſt fait aller ſa vengeance, que iuſques à la mort d'Hector; qu'il ſe fuſt contenté de luy oſter ſes armes, & meſme de luy oſter la vie; il n'auroit point terny ſa memoire, & ne ſe ſeroit pas deſ-honnoré comme il fit : Il eſtoit Grec, mon Hector eſtoit Troyen, ils eſtoient tous deux ennemis, ils eſtoient tous deux armez, & par la loy des combats, il pouuoit & deuoit le vaincre, ſi ſes forces le luy permettoient: Oüy, bien loin d'en rem-

porter de la honte, il pouuoit par cette illuſtre mort, ſe rendre luy meſme immortel : au lieu que par cette barbare action qu'il fit, de l'attacher à ſon Char, & de le traiſner tout moit qu'il eſtoit ; il combatit & vainquit ſans gloire, il ternit tout l'éclat de ſa reputation, & fit que la Poſterité le mettra plûtoſt au nombre des bourreaux, qu'en celuy des fameux vainqueurs. Cependant, (ô cruel Vliſſe) il eſt certain que ce fier & cet impitoyable Achille, fut moins barbare que vous : Hector reſpiroit encore ; Achille ſentoit encor les grands & les redoutables coups, dont vn bras ſi fort l'auoit frapé ; il voyoit à ce déplorable Heros, les funeſtes dépoüilles de Patrocle, le plus cher de ſes amis ; il luy voyoit ſes propres armes, & teintes d'vn ſang qui luy auoit eſté fort conſiderable : Tout cela (dis-je) pouuoit exciter la fureur, dans vne ame beaucoup plus ſage que la ſienne, & pouuoit ſeruir d'excuſe à ſon crime : (ſi toutes-fois l'on peut excuſer vne ſi grande lâcheté.) Mais pour vous, Vliſſe, nul pretexte bon ny mauuais, n'authoriſe les impietez, que voſtre

main veut commettre. Vous ne voyez point Hector; ce Heros ne vous frape pas, & ne vous ſçauroit fraper; vous ne luy voyez les armes, ny de Laerte voſtre Pere, ny de Telemaque voſtre fils, ny meſme de Diomede voſtre amy; pourquoy donc voulez vous encor le pourſuiure apres qu'il n'eſt plus? pourquoy voulez vous ietter au vent, des Cendres ſi precieuſes? pourquoy voulez vous violler, la ſainčteté des Tombeaux? & pourquoy voulez vous attaquer mort, vn Guerrier que vous n'auez oſé attaquer viuant? il le falloit voir ſur ſon Char, & non pas dans ſon Cercueil; il le falloit voir libre au milieu de voſtre Camp, & non pas enfermé dans ſa Sepulture; & bref il le falloit voir ſous ſon Bouclier, & non par le voir ſous la Tombe. Or pour continuer de me ſeruir du meſme exemple, puis que ſans doute il vous eſt le plus agreable: ne vous ſouuient il plus que pendant la trefve, Achille qui fut ſon meurtrier, aſſiſta à ſes funerailles? qu'il y verſa meſme des pleurs, tout impitoyable qu'il eſtoit? que ſes yeux tâcherent d'effacer, le crime que ſa main auoit com-

mis? & que du consentement de tous les Grecs, & mesme du vostre ; Hector, mon cher Hector, receut les honneurs de la Sepulture, & les deuoirs du Tombeau? pourquoy donc, (ô peu genereux Vlisse !) vous efforcez vous de luy rauir, ce que vous luy auez acordé ? pourquoy voulez vous faire errer son Ombre dolente, dans ces Campagnes desertes, sur ces riuages abandonnez, & parmy les tristes ruines de Troye? pourquoy ramenez vous cette Ombre affligée, du silence, de l'obscurité, & du repos du Sepulchre, au bruit, à la lumiere, & à l'inquietude des viuans? pourquoy voulez vous faire voir aux Cieux, ce que l'on cache sous la Terre? pourquoy vostre main sacrilege veut elle abatre, ce que la Pieté seule fait éleuer? & pourquoy nous voulez vous rauir, ce que nous auons acheté ? vous le sçauez Vlisse, vous le sçauez ; Achile ne rendit pas gratuitement le corps de l'inuincible Hector : il le vendit à Priam son Pere, il en fit le marché, le barbare qu'il estoit ; & son auarice épuisa toutes les richesses d'vn Empire, pour nous redonner des os qu'il n'estimoit point,

& que nous eſtimions plus qu'elles. Laiſſez nous donc vn Threſor que nous poſſedons à ſi iuſte titre ; ou pour mieux dire, laiſſez ce Threſor enſeuely dans la Terre qui les garde tous, & qu'il vous ſuffiſe de nous emmener Captiues. Oüy, il me ſemble qu'il vous doit ſuffire, que Priam ait perdu ſon Eſtat, qu'Hecube ait perdu ſes Enfans, qu'Andromache ait perdu ſon Mary, & qu'Hector ait perdu la vie, ſans vouloir qu'il perde encor ſon Tombeau. Vous auez abatu ſes Palais, il n'en a que faire ; mais n'abatez pas ſon Sepulchre dont il a beſoin. Vous auez mis ſa Ville en Cendre, & ſa Ville ſubſiſteroit inutilement pour luy ; mais ne briſez pas l'Vrne ſacrée, où ſes Cendres ſont en dépoſt. Vous luy auez arraché le Sceptre, il n'importe, puis qu'il ne le ſçauroit plus porter ; mais laiſſez au moins en repos, la main qui le deuoit tenir. Vous l'auez fait tomber du Thrône, il s'en conſole, car le Thrône n'eſt pas vn grand bien ; mais ne le faites pas ſortir de la Sepulture, où vous l'auez fait tomber. Certainement, Vliſſe, il y a quelque choſe de ſi dénaturé en voſtre

action, qu'elle paſſe au delà de la cruauté, non ſeulement d'vn Barbare, non ſeulement d'vn Grec, mais de la cruauté d'Vliſſe meſme. Car que vous ayez formé le deſſein, de vous vanger d'vne injure, ce ſentiment eſt aſſez naturel, & le crime de Paris l'autho-riſe en quelque ſorte : que vous nous ayez aſſiegez, vous n'eſtiez partis de Grece, qu'auec cette ſeule intention : que vous nous ayez combatus, vous n'eſtiez venus que pour nous combatre : que vous ayez fait mourir pluſieurs Troyens, ils eſtoient tous vos ennemis, ainſi que vous eſtes les noſtres : qu'Hector meſme ait perdu la vie, Hector eſtoit nay pour mourir, & ſujet à la Loy commune : que Troye apres dix ans aye eſté priſe, la victoire eſt toûjours la fin de la guerre, ou du moins l'objet de ceux qui la font : qu'elle ait meſme eſté ſacagée, & qu'elle ait ſouffert le fer & le feu, peu de Victorieux ont aſſez de generoſité pour eſtre clements, & peu de Villes ſont ſurpri-ſes ou forcées, ſans ſouffrir les meſmes mal-heurs : enfin, il n'y a rien d'extraordinaire en toutes ces choſes : mais qu'apres auoir

combatu les viuans, l'on veuille combatre les morts ; que l'on ataque les Tombeaux, apres auoir ataqué les Villes ; que l'on renuerse les Sepulchres, apres auoir renuersé les Ramparts ; & que l'on tâche d'abolir la memoire des grandes actions, apres auoir perdu ceux qui les ont faites ; c'eſt ce que l'on n'auoit iamais veu, c'eſt ce que l'on ne voyoit point, & c'eſt ce que l'on ne verroit iamais, ſi l'on ne voyoit pas Vliſſe. Tant que les hommes ſont viuans, ils ſont en eſtat d'acquerir de l'honneur & de la gloire ; ils peuuent châque iour, adjouſter de nouueaux Lauriers à leur Couronne ; & entaſſer de nouueaux Trophées, ſur ceux qu'ils auoient déja gagnez : ils peuuent (s'il faut ainſi dire) ſe vaincre eux meſmes ; apres auoir vaincu les autres, & ſe ſurpaſſer autant, qu'ils auoient ſurpaſſé leurs ennemis. Le Champ de la gloire n'a point de bornes, pour ceux qui veulent y courir : plus ils vont loin, plus ils aperçoiuent, que cette Carriere n'eſt point limitée : plus ils cueillent de Palmes, plus ils voyent qu'il en reſte à cueillir : & lors qu'on les croit à la fin de leurs nobles

trauaux, ils trouuent qu'à peine en ſont ils au commencement. De là vient, qu'on peut auec moins de crime, tâcher de leur rauir vn auantage, qu'ils peuuent recouurer apres: c'eſt ne leur oſter, que ce qu'ils peuuent oſter à d'autres; c'eſt s'enrichir ſans les ruiner; & c'eſt pluſtoſt les exciter aux grands deſſeins, que leur dérober leur reputation. Mais, Vliſſe, il n'en va pas ainſi des pauures morts! eux ſeuls ont veu le bout de cette Carriere; où les autres courent encor; eux ſeuls ne ſont plus en eſtat, de gagner de nouueaux Trophées; & ce qui eſt le plus pitoyable, ils ne ſont pas ſeulement en celuy de pouuoir deffendre, ceux qu'ils ont gagnez autrefois. Le moindre ennemy leur eſt redoutable; le plus foible peut triompher d'eux; & comme il n'y a iamais que des laſches qui les ataquent, par vne injuſtice effroyable, les laſches offencent les vaillans, & les offencent impunement. Cependant ils ne ſongent pas, que ces Piques, ces Dards, ces Boucliers, & ces Draapeaux apendus ſur les Sepultures, ſont les ſeules richeſſes des deffunts: cependant ils

ne

ſongent pas, que les inſcriptions & les Epitaphes, que l'on graue ſur les Tombeaux, donnent vne ſeconde vie aux morts; & que ſi leur brutalité les efface, c'eſt les faire mourir de nouueau, & les faire mourir pour toûjours. Oüy, la memoire des bonnes actions, s'éteint inſenſiblement, ſi l'on en détruit ces triſtes & belles marques; & le premier Siecle eſt à peine reuolu, que l'on voit finir vn renom, qui deuoit eſtre eternel. Et puis, à dire les choſes comme elles ſont, pourquoy faut-il que les viuans ataquent les morts, qui ne ſongent plus aux viuans? pourquoy faut-il que vous conſeruiez de la haine pour eux, puis qu'ils n'en ont plus pour vous? pourquoy perſecuter dans l'ombre du Tombeau, ceux qui n'ont plus de part à la lumiere? & pourquoy auoir de la fureur, quand vous deuez auoir de la pitié? les morts ne ſont plus ny Grecs, ny Troyens; ils n'ont plus de differents ny de guerres; ils ſont ſans intereſts & ſans paſſions; ils ſont ſans colere & ſans haine; & ſi la Magie ou l'impieté, ne trouble le repos de leurs Ombres ou de leurs Cendres, ils

n'ont plus nul commerce auec les hommes; ils n'ont plus rien à démeller auec eux ; & ce repos n'a point de fin. Helas, Sacrilege que vous eſtes, ſi nulle conſideration qui nous regarde, n'eſt capable de vous arreſter, arreſtez vous au moins, par celle de tant d'amis, que vous auez perdus à ce long & funeſte Siege : ſongez que la Fortune n'a pas toûjours eſté dans voſtre Camp ; qu'elle a changé de party plus d'vne fois ; & que ſi beaucoup de Troyẽs ont eſté bleſſez, tous les Grecs n'ont pas eſté inuulnerables. De ce lieu meſme où nous ſommes, qui a quelque éleuation, iettez les yeux ſur cette vaſte Campagne, & la parcourez d'vne veuë, depuis le pied du Mont Ida, iuſques à celuy de nos Murailles ; & depuis les eaux de Simoïs, iuſques à celles de Scamandre ; Voyez y (dis-je) ce nombre innombrable de Tombeaux, qui la couurent de toutes parts, & qui compoſent (s'il faut la nommer ainſi) vne funebre Ville de Morts, qui n'eſt guere moins grande, que Troye le fut autrefois. Remarquez en la ſtructure, auſſi bien que la quantité : & voyez ſi l'Architecture Gre-

que, n'y paroiſt pas auſſi bien que la Phrigiene? Oüy, Vliſſe, elles y paroiſſent également : & cette grande Pleine a peu de lieux, où l'on puiſſe voir l'vne ſans l'autre. D'icy, vous voyez le vain Tombeau de Sarpedon; mais vous voyez encor le veritable Tombeau de Tlepoleme. D'icy, vous voyez celuy de Penthaſilée qui combatoit pour nous; mais vous voyez auſſi celuy de Protheſilas, qui mourut le premier de tous les Grecs. D'icy, voús voyez celuy de l'illuſtre Memnon qu'Achille tua; mais vous voyez auſſi celuy du vaillant Patrocle, auquel Hector fit perdre la vie. D'icy, vous voyez celuy de Troile l'vn de mes beaux freres; mais vous voyez auſſi celuy d'Antiloque le fils de Neſtor. D'icy, vous voyez celuy de Paris, qui fut la cauſe de cette guerre; mais vous voyez auſſi celuy d'Aiax, qui la fit durer ſi long-temps. D'icy, vous verriez celuy de Priam, ſi les Dieux euſſent permis qu'il en euſt eu vn; mais vous verriez auſſi en meſme temps celuy de Palamede, qui fut l'vn de vos Generaux. Enfin d'icy, vous voyez le Tombeau d'Hector; mais vous

voyez auſſi celuy d'Achille: tãt il eſt vray, que nos pertes ſont égales, & tant il eſt vray, que le vent victorieux dois pleurer, auſſi bien que les vaincus. Car ce que ie dis des principaux Chefs, ie le puis dire encor d'vne multitude effroyable de ſimples Soldats, de l'vn & de l'autre party, qu'vne meſme terre couure, & dont elle garde les os. Icy l'on voit vn Troyen, comme là l'on voit vn Grec; & preſques en aucun lieu, l'on ne peut voir l'vn ſans l'autre. Craignez donc, Vliſſe, craignez, que l'impieté de quelqu'vn, n'imite celle que vous voulez auoir aujourd'huy; que les Dieux qui vous regardent, ne tirent la cauſe de voſtre châtiment, de celle de voſtre crime; & qu'ils ne ſe ſeruent d'vn meſchant, pour punir voſtre meſchanceté; & de la main d'vn impie, pour vanger vn Sacrilege. Craignez (dis-je) que les Cendres de voſtre Achille, ne reçoiuent le meſme traitement, que les Cendres de mon Hector; que ſon Tombeau ne ſoit viollé, comme vous voulez violler le ſien; que ſa gloire ne ſoit effacée, comme vous voulez effacer la ſienne; & que ſes os ne ſoient diſper-

ſez; & peut-eſtre iettez dans la Mer, comme vous voulez ietter au vent, les Cendres de mon Mary. Ha, Vliſſe! ie ne vous prie point de ceſſer entierement d'eſtre Barbare, car ie ſçay que vous ne le pourriez pas; mais ie vous prie ſeulement de l'eſtre vn peu moins. Continuez de perſecuter les viuans, mais laiſſez les morts en repos: percez le cœur d'Andromache, mais ne rompez pas l'Vrne d'Hector: accablez moy ſous les chaines, mais n'abatez pas ſon Tombeau: & puis qu'il ne me reſte, ny Palais, ny Maiſon, ny Cabane, laiſſez moy cette ſombre Sepulture, pour y viure & pour y mourir. Ainſi les vents fauorables, puiſſent enfler les voilles de vos Galeres, & les reconduire au Port: ainſi pour voſtre voyage, la Mer ne puiſſe auoir ny bancs, ny Rochers: ainſi puiſſiez vous reuoir voſtre Itaque, voſtre Pere, & voſtre Fils, & vous reuoir entre les bras, de voſtre chere Penelope: & pour faire meſme vn ſouhait plus difficile, ainſi puiſſent repoſer en paix, les os du cruel fils de Pelée, luy qui tua le Roy de Thebes mon Pere, qui fit perdre le iour à ſept Freres que

i'auois, & qui massacra mon Espoux. Que la terre luy soit legere; que tous les Elemens respectent sa Sepulture; que le temps ne la destruise iamais; & qu'il ne se trouue iamais d'Vlisse qui veuille faire, ce que le temps n'aura pas fait. Mais, ô Dieux! insensible que vous estes, rien ne vous peut émouuoir: ie vous voy rire de mes larmes, & rire malicieusement. Ha, impitoyable, & barbare: i'en conçoy bien la raison: vous voulez auoir mon Fils, & voulez m'épouuenter pour l'auoir. Vous feignez d'en vouloir au Pere, & vous en voulez à l'Enfant: & vous ne me menacez de m'empescher de voir ce Sepulchre, qu'afin que ie vous montre son Berceau. Et bien, il faut vous contenter, Vlisse, en deussay-je mourir de regret: il faut faire voir mon mal-heur aussi grand qu'il est, & éleuer moy mesme vn nouueau Trophée, à la vanité de vostre Nation. Partez, partez quand il vous plaira, Peuple que la Fortune fauorise; faites leuer les anchres, faites leuer les voiles, rien ne peut plus vous retenir, sur ces funestes riuages: Troye n'est plus, Priam est tombé, Hector est mort, &

Astianax est dans le Tombeau. I'auois ca-
ché cette derniere infortune, afin de n'auoir
pas encor la douleur, de vous en voir ré-
joüir: ie l'auois tenuë secrette, afin qu'on
me la laissast pleurer, auec plus de liberté: &
i'en soûpirois en particulier, pour ne vous
en voir pas rire en public. Mais puis qu'il
faut que ie le die encor vne fois, partez,
Vlisse, partez, éloignez vous d'vne Terre,
que l'ire du Ciel foudroye à tous les mo-
mens, & dans laquelle on ne voit que de
sanglantes marques de sa fureur. Allez res-
pirer sous vn Ciel plus doux; allez reuoir
vostre Patrie, apres auoir détruit la nostre;
& ne meslez pas la crainte & l'affliction
des vaincus, à l'assurance & à la joye des
victorieux. Helas, Vlisse, que craignez
vous? sont-ce les Cendres de Troye, ou les
Cendres des Troyens? redoutez vous l'Om-
bre d'Hector, ou prenez vous son Tom-
beau, pour le Rampart d'Illion? est-ce le
Deuin Calchas qui vous dónne ces terreurs,
ou si elles sont des terreurs paniques? &
quoy, tant de Capitaines & de Soldats,
peuuent-ils craindre vn Enfant, & vn En-

fant qui n'eſt plus? Non, non, ne le craignez point; le malheur inuincible qui nous perſecute, a coupé la trame de ſes iours, & l'a fait mourir en vn âge, où à peine les autres commencent à viure. Il eſt deſcendu dans les Enfers, il eſt allé reuoir ſon illuſtre Pere, & l'infortuné qu'il eſt, n'a pas meſme encor de Sepulchre; ſi comme à tous nos Citoyens, Troye ne luy ſert d'vn Sepulchre general. N'aprehendez donc point qu'il épouuente iamais vos Enfans; qu'il repare iamais les ruines de noſtre Ville; qu'il peuple iamais vn nouueau Royaume en ces lieux deſerts; qu'il r'aſſemble iamais en vn Corps, les miſerables Troyens, que le Sort aura garantis de vos fers ou de vos armes; qu'il paroiſſe iamais ſur vos riuages, à la teſte d'vne armée; ny qu'il aſſiege iamais Argos ou Micenes. Non, non, vous ne deuez rien craindre de tout cela, puis qu'Aſtianax n'eſt plus en vie: car ſoit que la flâme l'aye deuoré, ſoit que le toict des Palais ruinez, l'aye accablé de ſa cheute, ou que l'impitoyable Soldat l'ait priué du iour; il eſt certain, (& ie vous le iure par les Dieux) qu'il n'eſt

n'eſt plus parmy les viuans, & qu'il eſt entre les morts. Oüy, ce malheureux Enfat, eſt certainement où eſt l'inuincible Hector, où eſt Priam, où eſt Troile, où ſont tous les Phrigiens, bref où Troye eſt elle meſme. Et ne me menaſſez point, de me faire changer de diſcours, par la violence des tourmens, car il n'en eſt aucun qui le puiſſe. Ne me menaſſez non plus de la mort, menaſſez moy pluſtoſt de la vie, puis que ie la crains plus que l'autre, & qu'elle m'eſt aujourd'huy vn ſuplice inſuportable. Quoy, vous ne me croyez pas! quoy, vous ne m'écoutez point! & vous perſiſtez encor, au deſſein impie que vous auez de violler la ſainteté des Tombeaux! écoutez moy toutefois, Vliſſe, écoutez moy; & ne doutez nullement, de l'imprecation que ie vay faire. Puiſſay-je éprouuer de nouuelles infortunes, puiſſay-je ſentir tous les maux qu'vn ennemy en colere me peut ſouhaiter, ſi Aſtianax n'eſt entre les morts, & ſi ce malheureux Enfant n'eſt ſous la Tombe. Ha, le Barbare ne me croit pas! ou peut-eſtre il me croit trop; & ie l'ay mieux perſuadé, que ie ne voulois

qu'il le fuſt. Il me quite, il va toûjours, il touche déja ce Tombeau, qui contient tout ce que i'ay aimé, & de plus tout ce que i'aime. C'en eſt fait, ie ſuis perduë; c'en eſt fait, Aſtianax eſt perdu; & rien ne nous peut ſecourir. O toy, Ombre du Grand Hector, qui vois l'intention ſanguinaire de ce Bourreau; ſorts, ſorts (dis-je) de ta Sepulture, pour deffendre ton Fils & le mien. Montre toy au cruel Vliſſe; mais montre toy auſſi redoutable, que tu le parus à tous les Grecs, lors que tu rompis les portes de leur Camp, & que tu fus porter la flâme, iuſques dedans leurs Vaiſſeaux. Aparois terrible à ſes yeux, oppoſe toy deuant ſes pas, repouſſe ſa main ſacrilege; & s'il eſt poſſible, deffends encor mieux ton Tombeau, que tu ne deffendis nos murailles. Sorts enfin, ſorts il en eſt temps, ſi tu veux ſauuer ce que ie t'ay baillé en garde. Ha, iuſte Ciel! tout m'abandonne en ce malheur, & meſme iuſqu'à mon Hector. Sorts donc toy meſme, Aſtianax, ſorts de cette Sepulture, où l'on te va faire rentrer; puis que c'eſt en vain que i'ay tâché de te faire

trouuer la vie, où les autres trouuent la mort. Sorts (dis-je) Enfant infortuné, & & viens toy mesme essayer d'obtenir ta grace, que ie demanderois inutilement. Le voilà, Vlisse, le voilà cet ennemy redoutable, qui fait tant de peur aux Grecs: voyez si ses mains sont fort propres, à reparer les ruines de Troye, & si elles sont assez fortes, pour releuer les superbes murs d'Illion. Et toy, mon Fils, prosterne toy deuant Vlisse, embrasse luy les genoux, oublie ce que tu as esté, & ne te souuiens que de ce que tu es: demande luy qu'il sauue tes iours, puis que luy seul en est le Maistre: n'ayes aucune repugnance à cette basseſse, puis qu'elle n'est pas moins forcée qu'elle est necessaire: ne te souuiens en cette occasion, ny de tes Ayeuls, ny des Sceptres qu'ils ont portez, ny d'Hector mesme; & te souuiens seulement, que tu n'es pas moins Esclaue qu'ils furent Rois. Prie mon Enfant, prie Vlisse qu'il ait quelque pitié de ta jeunesse; accorde quelques larmes aux miennes, & à mes prieres, pour en moüiller la main de ce Prince Grec, & pour luy amollir le cœur:

il m'obeït, Vliſſe, il m'obeït, malgré cette noble fierté qu'il tient de ſon Pere, & vous le voyez à vos pieds ainſi que moy. Tiendrez vous contre vne innocence ſi aimable, & contre vne affliction ſi digne d'eſtre conſolée? oüy Barbare, oüy, ie le voy bien dans vos yeux, & voſtre ſilence me le dit aſſez. En vain ce genereux infortuné, a fait ce qu'il ne deſiroit, & ce qu'il ne deuoit pas faire; & en vain i'ay fait tout ce que i'ay dû. Et bien, mon cher & malheureux Enfant, meurs puis que tu ne ſçaurois plus viure; & que ce Tigre ne le veut pas. Tu n'as qu'à rentrer dans ce Tombeau, duquel tu viens de ſortir: mais rentres-y pour toûjours, déplorable Creature, de peur que le Barbare Vliſſe, ne le prophane ou ne l'abate, & rends au moins en mourant, ce pieux office à ton Pere. Oüy, va mon cher & trop aimable Fils, va quelques momens deuant moy, rejoindre l'Ombre du Grand Hector, & luy porter mes dernieres pleintes. Il te preſente déja la main, & déja toute noſtre Ville t'attend comme luy; car Troye eſt entierement enſeuelie comme il

l'eſt, & comme nous l'allons eſtre. Meurs donc, mon Aſtianax, puis qu'il faut mourir; mais meurs en Fils d'Hector, c'eſt à dire genereuſement. O Ciel! il m'obeït encor vne fois! il part plus fier que celuy qui le meine! il marche, il va, ie ne le voy plus, & ie ne le verray iamais. Ha, ie tombe! ie pâme! & ſi les Dieux ont quelque pitié, ie meurs.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

ELle n'obtint rien, cette miſerable Mere; car les Grecs precipiterent ſon Fils du haut d'vne Tour, & elle ne mourut pas. Veritablement il eſtoit dificile, d'eſtre aſſez eloquente pour perſuader, dans vne affliction ſi grande : il ſemble toutefois qu'elle le fit en quelque façon; puis qu'ayant entrepris de prouuer, que les Tombeaux doiuent eſtre inuiolables, celuy d'Hector ne fut pas enfin viollé.

BRISEIS

A

ACHILLE

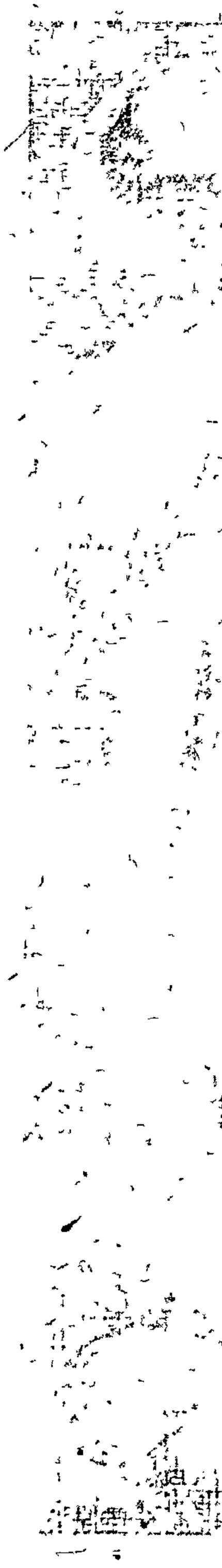
DOVZIESME HARANGVE.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

ARGVMENT.

Achille estant deuenu amoureux de Polixene, aux funerailles d'Hector, voulut pour faciliter l'heureux succez de ses amours, faire la paix entre les Troyens & les Grecs : & pour reuoir sa nouuelle Mestresse sur vn si beau pretexte, il fut mesme dans Troye pendant que la trefve duroit. Vne chose si extraordinaire, fit murmurer tout le monde dans le Camp, & le rendit suspect à toute l'Armée: mais entre les autres, Briseis Princesse captiue, qu'Achille auoit beaucoup aimée, auant cette infidelité, en receut vne affliction sans égale. De sorte que par son interest, & par celuy qu'elle estoit obligée de prendre, à la gloire de ce Prince, elle eut enfin la hardiesse de luy representer, le tort qu'il luy vouloit

faire, & celuy qu'il ſe faiſoit à ſoy meſme. Or comme il auoit l'humeur violente, & l'eſprit aiſé à émouuoir, cette ſage remonſtrance ne fit qu'irriter ſa colere : de façon qu'il traita Briſeis d'Eſclaue, & luy parla d'vn ton de Maiſtre, c'eſt à dire fort impe-rieux. Cette iniuſte procedure, mit cette Fille au deſeſpoir : & comme le deſeſpoir fait armes de tout, & que de l'extreme timidité, l'on va quelques-fois iuſqu'à l'audace ; elle entreprit de luy ſoûtenir, QV'ON PEVT ESTRE ESCLAVE ET MESTRESSE.



BRISEÏS

Esclavage autant que Braue,
Vois les maux qu'elle a Souffers!
Brise ta Chaine, ou ses fers;
Sois libre, ou Sois Son Esclaue.

B.R

BRISEIS

A

ACHILLE

VOY, oüy, cruel Achille, ie voy mes fers, & ie ſens bien que ie ſuis Eſclaue: quand ie n'aurois iamais veu les vns, & que i'aurois toûjours ignoré l'autre, le traitement que ie reçois aujourd'huy, ne m'aprendroit que trop quelle eſt ma condition, & quel eſt auſſi le malheur qui l'acompagne, & la honte qui la ſuit. Vous eſtes ſans doute mon Maiſtre, vos actions & vos paroles, me le témoignent aſſez: & paſſant meſme de bien loin, au delà des iuſtes bornes de la puiſſance legitime, de mon Maiſtre vous

deuenez mon Tiran, & vous me faites souffrir vn suplice, indigne de vous & de moy. Mais quelque orgueil que vous ayez, & quelque humilité que vous desiriez que i'aye, ie ne sçaurois oublier en portant vos fers, que ie deuois porter vne Couronne; que ie ne suis pas née ce que vous voulez que ie meure; que ma main estoit destinée au Sceptre, & non pas aux chaines; & qu'en m'ostant le Thrône vous ne m'auez pas osté le cœur. Comme on tient les Royaumes & les Empires de la Fortune, & qu'elle est auare & capricieuse, elle peut oster ce qu'elle a donné: mais comme on ne tient la generosité que de la Nature, & qu'elle est trop sage pour changer d'aduis, & trop liberalle pour reprendre iamais ses dons; on la conserue iusques au Tombeau; on la fait voir libre au milieu de la seruitude; & on la fait enfin triompher des Tirans, comme de la tirannie. N'attendez donc pas que ie continuë à me pleindre laschement, de vostre infidelité; que ie verse des larmes honteuses; & que ie les verse inutilement; que ie donne la satisfaction à ma Riualle, de

voir ma honte au iour de ſa gloire, & ma douleur parmy ſes plaiſirs ; & bref, que i'adiouſte moy meſme à mes diſgraces, celle de ne les ſçauoir pas ſouffrir. Non, Achille, non, ie ne me pleindray plus de voſtre inconſtance, ie ne vous apelleray plus ingrat, ie ne vous nommeray plus volage, & ne vous feray plus des reproches que vous n'écouteriez pas, ou que vous écouteriez en fureur. Continuez de me trahir ſi bon vous ſemble, paſſez du Camp des Grecs parmy les Troyens, de nos Tranchées deſſus leurs Ramparts, & ſi ce n'eſt encor aſſez, adorez vos ennemis. Baiſez (dis-je) la main de Polixene, ſi elle eſt aſſez laſche pour endurer, que celle du meurtrier d'Hector ſon frere, oſe aprocher de la ſienne : & n'oubliez rien de tout ce qui la peut ſatisfaire, de tout ce qui me peut cauſer de l'affliction, & de tout ce qui vous peut deſ honnorer. I'y conſens, Achille, i'y conſens ; ſi c'eſt par force ou volontairement, il n'importe, pourueu que vous ſoyez content ; pourueu que vous paroiſſiez mon Maiſtre ; pourueu que ie paroiſſe voſtre Eſclaue ; & que ie ſouffre vo-

ſtre legereté ſans en murmurer. Mais n'attendez pas que i'endure que de l'inconſtance vous alliez iuſqu'à l'orgueil; & de l'orgueil au meſpris: que vous me reprochiez des fers, que voſtre ſeule cruauté me fait porter; & que vous me traitiez indignement, parce que ie ne ſuis pas libre, parce que vous n'eſtes pas genereux; & parce que ie ſuis infortunée. Non, ie vous le dis encor vne fois, & ie vous le diray plus de mille; ie ne ſçaurois auoir cette baſſeſſe; & quand voſtre inhumanité deuroit me condamner au ſuplice, i'aimerois encores mieux le ſouffrir que le meriter. Quoy, Achille! ne vous ſouuient-il plus déja, que ie vous ay veu baiſer mes fers par reſpect, & n'oſer baiſer la main qui les portoit? que ie vous ay veu faire gloire d'obeïr, à celle que vous pouuiez commander? que ie vous ay veu traiter de Reine, celle que vous traitez d'Eſclaue? & pour dire tout en peu de paroles, que ie vous ay veu Captif, de voſtre propre Captiue? d'où vient donc vn changement ſi étrange? eſtoy-je plus libre que ie ne ſuis, ou ſuy-je plus Eſclaue que ie n'eſtois?

stois? estiez vous moins Souuerain que vous n'estes maintenant, ou estes vous plus absolu, que vous ne l'estiez alors? auons nous changé de condition l'vn & l'autre, ou si i'ay changé de visage? estiez vous aueugle, Barbare Achille, ou si vous l'estes deuenu? manquiez vous de iugement, au temps où vous m'auez adorée, ou si vous en manquez aujourd'huy, que vous ne m'adorez plus? en vn mot, estiez vous idolastre en ce temps là, ou si vous estes impie en celuy cy? Ha, non, non, nulle de toutes ces choses n'est aduenuë: ie suis toûjours ce que i'estois, vous estes toûjours ce que vous estiez, au moins quand à la Fortune: & s'il n'estoit non plus arriué de changement, en vostre cœur qu'en mon visage, & qu'en vostre condition; ie verrois encor à mes pieds, celuy qui ne souffriroit qu'à peine, que ie me jettasse aux siens; i'entendrois encor prier, celuy qui me dit des injures; ie receurois encor des submissions, de celuy dont ie reçoy des outrages; ie verrois encor son humilité, & ne verrois point son orgueil; & bref, i'aurois encor en vous vn Amant respe-

cueux, & non pas vn Tiran ſuperbe. Vous croyez donc (à ce que ie puis comprendre, par l'impitoyable & fiere reſponſe que vous m'auez faite) vous croyez (dis-je) que le commandement & la ſeruitude, ſont des choſes incompatibles en amour, comme elles le ſont à la guerre ; qu'on ne ſçauroit donner des Loix, & en receuoir ; & qu'on ne ſçauroit ſeruir & regner. Mais que vous eſtes abuſé, ſi vous auez cette croyance ! & que vous connoiſſez peu, la puiſſance de l'Amour, ſi vous la faites releuer de celle de la Fortune ! quand ceux de qui ie tiens la vie, n'auroient iamais porté que des Houlettes, ny veu de Sceptres qu'en la main d'autruy ; quand ie ſerois née dans vne Cabane, & non pas dans vn Palais ; diſons plus, quand ie ſerois née auec ces chaines, dans leſquelles vous me voulez faire mourir ; quand ie ſerois non ſeulement Eſclaue, mais Fille d'vn Pere qui l'auroit eſté ; & au contraire, quand voſtre Empire ſeroit auſſi grand que toute la Terre ; quand la Prouince de Phitie, ſeroit Meſtreſſe de tout l'Vniuers ; & que Pelée, ou Achille meſme, com-

manderoit à tous les hommes, comme il commande aux Mirmidons; cela n'empeſcheroit pas, que Briſeis ne fuſt Souueraine, ſi Briſeis eſtoit aimée; & qu'Achille ne luy obeïſt, ſi Achille ſçauoit aimer. C'eſt vne des marques la plus illuſtre, de la puiſſance de l'Amour, que celle d'abaiſſer des Thrônes, ou d'y éleuer des Bergeres; de faire voir la Couronne ſur vn beau front, qui n'auoit iamais porté que des Guirlandes; en vn mot, de faire voir des Eſclaues Reines, comme des Rois enchainez. Lors que deux aimables perſonnes, ſont veritablement touchées, de cette noble paſſion; comme elles n'ont rien ny l'vne ny l'autre, qui ne leur deuienne commun; elles font vn échange glorieux, des marqnes du malheur de l'vne, & de la grandeur de l'autre, afin de n'auoir rien de ſeparé, ny rien qui les rende differentes. L'Amant prend les fers de ſa Meſtreſſe, la Meſtreſſe prend le Sceptre de ſon Amant; celuy qui commandoit obeït; celle qui obeiſſoit commande; & comme l'obeiſſance eſt volontaire, le commandement n'eſt point rigoureux. Il tremble cependant,

ce Vainqueur qui faiſoit trembler des Prouinces ; il obſerue les moindres regards, de cette Reine Electiue ; il eſt complaiſant, il eſt humble, il eſt meſme reſpectueux ; il craint de la fâcher, il cherche à luy plaire ; & comme il aime, il ne veut auſſi qu'en eſtre aimé. Il prefere ſa moindre faueur à l'or de ſon Sceptre, & aux perles de ſa Couronne ; il ſe croit riche quand il donne tout ; & bref, il croit que c'eſt regner que ſeruir ainſi. Voilà, orgueilleux & fier Achille, voilà, de quelle façon on voit viure, les veritables Amans, & les veritables genereux. Iamais aucun reproche ne leur échape, iamais aucune aigreur ne ſe meſle à leurs diſcours : au contraire, la moindre injure leur ſembleroit vn blaſpheme, & la moindre inſolence vn ſacrilege indigne de pardon, & digne d'vn grand ſuplice. Que ſi quelque autre auoit l'audace, d'oſer fâcher leur Meſtreſſe, bien loin de la fâcher eux meſmes ; vne paſſion en exciteroit vne autre ; l'amour les porteroit à la haine ; la haine à la fureur, & la fureur à la vengeance. Ils ſeroient prodigues de leur ſang, comme ils

l'auroient esté de leurs richesses ; ils s'exposeroient pour sa gloire, & croiroient s'exposer pour la leur ; & quand ils perdroient le Sceptre & la vie pour la deffendre, ils croiroient encor gagner en perdant, & n'auoir fait que ce qu'ils deuoient ; tant il est vray, que l'amour égale les personnes differentes, & confond leurs interests. En effet, comme l'amour des Sages ne doit iamais estre vn Amour aueugle, & qu'ils doiuent toûjours aimer par connoissance, comme par inclination ; que la beauté de la vertu leur doit autant plaire, que celle d'vn visage aimable; que les perfections de l'esprit, les charment autant que les perfections du corps ; & que leur cœur est plus touché, par les qualitez de l'ame, que par les dons de la fortune ; pourquoy faut-il qu'apres auoir aimé, ce qu'ils ont iugé digne de l'estre, ils veuillent ne l'aimer plus ? pourquoy faut-il qu'on les voye changer, puis que la vertu ne change point ? & pourquoy faut-il qu'ils perdent iusques au respect, puis que mesme cette beauté qui les rendoit respectueux, n'a rien perdu de son esclat ? croyez moy, Achille,

ſoit que la vertu regne ou obeiſſe, ſoit qu'elle ſoit ſur le Thrône ou dans les fers; & ſoit meſme qu'elle ſoit née ſous la Pourpre ou ſous les lambeaux, elle eſt toûjours également aimable, & toûjours également digne de reſpect & de veneration. Il n'y a que le Peuple groſſier & ſtupide, qui iuge des choſes par l'éclat qui les enuironne & qui l'ébloüit; & qui faſſe la difference des perſonnes, par la difference des conditions. Tous ces ornemens empruntez, n'ont rien d'eſſenciel ny de ſolide: & ſi l'on n'eſt eſtimable, que par l'or & par les diamans des Couronnes, il ne faut eſtimer que les Orphevres & les Lapidaires qui les font briller; ou tout au plus, que la Terre qui les produit. Ha, non, non, toutes ces choſes que le vulgaire apelle precieuſes, le ſont trop peu, pour eſtre l'objet d'vn eſprit grand & raiſonnable: & tout ce qui vient de la Fortune a trop peu de prix, pour en eſtimer moins la vertu, quand elle n'en eſt plus parée, & pour empeſcher auec iniuſtice, qu'on ne puiſſe eſtre Eſclaue & Meſtreſſe. Mais ſupoſons (quoy que fauſſement & ſans rai-

ſon) qu'il faille que la naiſſance ſoit illuſtre, pour pouuoir pretendre à la gloire de retenir vn illuſtre priſonnier, qui ſe l'eſt rendu de ſa priſonniere; qu'il faille (dis-je) que les fers de cette heureuſe Eſclaue, ayent eſté forgez du meſme or, dont eſtoit le Sceptre que ſon Pere portoit autrefois; ou trouuez vous par là, que Briſeis ſoit indigne de l'amour d'Achille, & digne de s'en voir mépriſée? vous eſtes Fils d'vn Roy, ie l'aduouë; mais le mien ne l'eſtoit-il pas? il y a des Couronnes dans voſtre Maiſon, ie le confeſſe; mais n'y en a t'il pas eu dans la mienne? vous deuez monter au Thrône, ie ne le puis nier; mais ne m'en auez vous pas fait deſcendre? vous nous auez vaincus, i'en ſuis d'acord; mais ne pouuions nous pas vous vaincre? ie ſuis voſtre Eſclaue, il eſt certain; mais ne pouuiez vous pas eſtre le noſtre? ie porte vos fers, chacun le voit; mais ne pouuiez vous pas porter nos chaines? vous me pouuez mal traiter, ie n'en doute point; mais ne ſerez vous pas vn Barbare ſi vous le faites? vous pouuez m'abandonner, il eſt vray; mais ne ſerez vous

pas vn perfide ſi vous m'abonnez ? vous pouuez aimer Polixene, ie le voy trop; mais ne ſerez vous pas ſans raiſon, ſi vous aimez vos ennemis ? vous pouuez aller dans Troye, ie le concede; mais ne ſerez vous pas inſenſé, de vous fier aux Troyens ? vous pouuez meſme trahir les Grecs, qui ne le ſçait ? mais ne ſerez vous pas vn laſche de les trahir ? Ha, ie voy bien cruel Achille, que ce dernier reproche, vous eſt plus inſuportable que tous les autres; que vous auez beaucoup de peine à le ſouffrir; & que ce n'eſt pas ſans dificulté, que vous retenez en quelque façon, la fureur qui vous eſt ſi naturelle. Il n'importe toutesfois, il n'importe; & quand vous la deuriez faire éclater ſur ma teſte, la part que ie prends encor malgré moy, à tout ce qui vous regarde, m'oblige à ne vous point celer, ce que les autres n'oſent vous dire. Aprenez donc (ſi vous eſtes aſſez aueugle, pour ne l'apercenoir pas) que tout le Camp murmure contre vous; qu'Agamemnon que vous auez offenſé, ſe ſert de cette conjoncture pour ſe vanger, & pour vous deſcrier parmy les Grecs;

Grecs; qu'Vliſſe ne fait plus agir ſon eloquence que ſur ce ſujet, & que la facilité qu'il a de parler, & de parler bien, vous eſt vne dangereuſe ennemie; que le ſage Neſtor vous blâme tout haut, luy qui en toute autre occaſion, a toûjours témoigné tant de retenuë; qu'Aiax meſme qui n'eſt pas peu de vos amis, eſt reduit à la facheuſe neceſſité, ou de ne pouuoir rien dire pour vous deffendre, ou de quereller à faute de meilleures raiſons, ceux qui condamnent voſtre procedure; que Therſite par vne raillerie piquante, s'ataque à voſtre reputation, & fait rire tout le monde à vos dépens; & bref, qu'Idomenée, Diomede, & tous les autres Princes Grecs, ſont reſolus de n'endurer pas, vne choſe ſi peu raiſonnable. Chacun vous obſerue ſoigneuſement; chacun remarque toutes vos paroles; chacun conſidere toutes vos actions; & vous paſſez aujourd'huy dans noſtre Camp, pluſtoſt pour vn Eſpion des Troyens, que pour vn des Chefs de noſtre Armée. Ie voy bien que vous me voulez répondre, par la colere qui s'alume dans vos yeux, que vous ſçauez l'art de les faire

taire ; que voſtre main eſt plus redoutable que leur langue ; & que s'ils ſçauent vous faire vn outrage , vous ſçaurez encor beaucoup mieux les punir & vous vanger. Mais Achille , il faut donc tailler en pieces toutes nos Troupes ; combatre tous nos Capitaines ; & faire mourir tous nos Soldats : c'eſt à dire , il faut faire ce que les Troyens ne peuuent & n'oſent entreprendre ; il faut aller tenir la place d'Hector ; il faut aller vous deſ-honnorer. Peut-eſtre n'auez vous pas vne penſée ſi criminelle ; peut-eſtre ne voulez vous ſeulement , que vous retirer dans vos Tentes , comme vous fites autrefois : afin que par le deſ-auantage que les Grecs auront, lors qu'ils combatront ſans vous , ils connoiſſent & ſentent en meſme temps, le tort qu'ils ont de vous fascher , & de n'aprouuer pas aueuglement , tout ce qui vous plaiſt, & tout ce qui vous peut plaire. O Achille ! ſont-ce là les ſentimens d'vn Heros , qui n'a que la gloire pour objet, & qui par mille grandes actions, aſpire à l'immortalité ? doit-on preferer ſon intereſt particulier , à l'intereſt general ; ſon

injuſte paſſion à l'equité ; & le bien de ſes ennemis, au reſpect de ſa Patrie ? doit-on ſe croire plus ſage que tous les autres, quand on ne l'eſt point du tout ? doit-on eſtre iuge en ſa propre cauſe ? doit-on écouter ſes propres deſirs, & n'écouter pas la raiſon ? & s'il eſt vray que l'on ait ſceu bien aimer (ce que ie ne ſçaurois croire) doit-on orgueilleuſement ſoûtenir, qu'on ne peut eſtre Eſclaue & Meſtreſſe ? certainement, Achille, il y a quelque choſe de ſi étrange en voſtre procedure, qu'on ne la ſçauroit comprendre : plus on la conſidere, moins on l'entend ; & ie penſe que vous ne l'entendez pas vous meſme. Pour moy ie vous aduouë, qu'elle m'eſt inconceuable, & que ie ne puis imaginer, par quels bizarres motifs, vous pouuez vous y porter : car pourquoy quereller outrageuſement Agamemnon, lors qu'il m'arracha d'entre vos mains, ſi vous ne me trouuez point aimable ? pourquoy vous retirer dans vos Pauillons, & y ſoûpirer amerement, puis que vous n'aimez point la cauſe de voſtre retraite ? pourquoy voir deffaire nos Bataillons, & ne les ſecou-

rir pas, ſi l'on nè vous oſte que ce que vous voulez perdre? pourquoy ſouffrir qu'Hector rompe les portes de noſtre Camp ſans vous y oppoſer, ſi cette cauſe de vos differens, vous peut eſtre indifferente? pourquoy endurer qu'il porte la flâme dans nos Vaiſſeaux, ſans y courir pour l'éteindre, ſi celle de l'amour que vous auiez pour moy, eſt éteinte dans voſtre cœur? pourquoy expoſer la vie de Patrocle, le plus cher de vos amis, & eſtre cauſe de ſa mort, ſi ma vie ne vous eſt point chere? & pourquoy enfin, me reprendre des mains d'Agamemnon, ſi ie ne vous ſuis plus agreable? reſpondez, Achille, reſpondez, à ce que ie veux ſçauoir: ie vous en ſuplie auec humilité, ſi ie ne ſuis qu'Eſclaue ſeulement; & ie vous le commande, ſi ie ſuis encor Eſclaue & Meſtreſſe. Ne m'auez vous repriſe aupres de vous, ſuperbe & fier ennemy, que pour m'employer à des choſes baſſes & ſeruiles? auez vous beaucoup de Captiues qui portent des fers, dont les Peres ayent porté des Couronnes? croyez vous qu'vne main deſtinée au Sceptre, ſçache bien s'aider d'vne

éguille, & que celle qui eſt acoûtumée à commander, puiſſe s'acoûtumer à obeïr? croyez vous quand vous me traiterez ainſi, que ie le puiſſe voir & viure? croyez vous que ie ſois ſans courage, comme vous eſtes ſans raiſon & ſans pitié? croyez vous que vos chaines arreſtent l'ame comme le corps, & qu'vn coup genereux ne me puiſſe pas rendre la liberté, & m'affranchir de vos tirannies? Ha, ſi vous le croyez de cette ſorte, que vous connoiſſez peu vos cruautez, & que vous connoiſſez mal Briſeis! que vous ſçauez peu ce qu'eſt la mort, & que vous ſçauez peu ce que ie ſouffre! Quand elle ſe preſenteroit à mes yeux, auec tout ce funeſte & ſanglant équipage, que la Barbarie des Tirans luy peut donner; quand ie la verrois accompagnée de Bourreaux, de foüets, & de flâmes; quand on inuenteroit de nouueaux ſuplices, pour vous plaire & pour m'affliger; ie prefererois toutes ces choſes, au miſerable eſtat où ie me voy: & me reſoudrois pluſtoſt à les ſouffrir toutes, qu'à ſouffrir vos outrages & vos meſpris: car enfin, l'on peut eſtre Eſclaue & Me-

ſtreſſe, mais l'on ne peut eſtre Eſclaue ſans eſtre Meſtreſſe, apres la gloire de l'auoir eſté. Ie pouuois viure ſans cette gloire, mais ie ne puis viure & la perdre : ie pouuois me reſoudre à demeurer dans vos fers, mais ie ne puis me reſoudre à y rentrer : ie pouuois endurer la colere de mon vainqueur, mais ie ne ſçaurois endurer le meſpris de mon Amant : ie pouuois lors me ſouuenir que i'eſtois voſtre Eſclaue, mais ie ne puis maintenant oublier, que vous auez eſté le mien : en vn mot, vous pouuez eſtre inconſtant & barbare, mais ie ne puis eſtre inſenſible, & n'auoir point de reſſentiment. O cruel & déraiſonnable Achille ! ne l'eſtes vous point encor aſſez, pour croire que ie ſeray meſme trop honnorée, de ſeruir l'aimable & nouuel objet de voſtre nouuelle flame ? n'auez vous point aſſez d'aueuglement, pour eſperer que ie ſeray ſa Captiue, comme vous dittes que ie ſuis la voſtre ? n'atendez vous point de ma complaiſance & de mon adreſſe, le ſoin de luy choiſir vn habillement qui la pare, le ſoin de luy ajuſter les cheueux, celuy d'orner ſa coif-

ſure de pierreries, & celuy de tâcher encor, d'adiouſter de nouuelles graces, à celles qu'elle receut en naiſſant, afin que l'Art acheue en elle, ce que la Nature a ſi glorieuſement commencé ? ne voulez vous point que ie vous vante ſes perfections, que ie vous parle de ſes attraits, que ie vous faſſe remarquer l'éclat de ſes yeux, l'éclat de ſon teint, & celuy de tout ſon viſage, afin d'augmenter voſtre amour, & voſtre plaiſir tout enſemble ? ne voulez vous point qu'en ſuite, i'aille entretenir cette belle Phrigienne, des rares qualitez qui ſont en vous ? que ie luy vante voſtre cœur, que ie luy parle de voſtre adreſſe, & ſur tout que ie luy faſſe valoir voſtre conſtance que ie connois bien, afin d'alumer dans ſon ame, ce beau feu qui brule la voſtre ? mais ne voulez vous point pour preuuer ce que ie luy dois dire de voſtre valeur, que ie la faſſe ſouuenir, que vous auez aſſiegé Troye, que vous auez mille fois batu les Troyens, & que vous auez fait perdre la vie à ſon frere ? ne voulez vous point que ie luy faſſe connoiſtre hautement, voſtre liberalité, par l'argent

que vous priſtes pour rendre le Corps d'Hector, & voſtre courtoiſie, par les menaſſes que vous fiſtes à Priam, lors qu'il vint vous le demander dans vos Tentes? O Barbare que vous eſtes! ſont-ce là vos intentions? mais ô laſche que ie ſuis moy meſme! n'ay-je point de honte de ce que ie fais? & ne dois je pas rougir, de ce que malgré mon deſſein & mes premiers diſcours, ma colere meſme eſt vne marque de ma paſſion, ou pour mieux dire de mon erreur? Non, non, ne m'écoutez plus, & n'écoutez plus l'Amour, qui vous parle comme moy, ny la raiſon qui vous parle comme luy: partez, puis que vous voulez partir, & paſſez du Camp des Grecs, dans les Troupes de Phrigie, où la gloire vous attend, auſſi bien que Polixene: quitez vos anciens amis, & allez embraſſer ceux que vous auez combatus, & que vous deuriez combatre: oubliez l'intereſt de voſtre Nation, & perdez tout, iuſques à l'honneur, pour reuoir voſtre Meſtreſſe: voyez en riant les larmes de Briſeis, & vous moquez de ſa douleur, ſi toutes-fois ſa douleur, ne vous met point en colere: ioignez

chaines aux armes d'Hector, & portez les vnes & les autres, aux pieds de cette Troyenne: & enfin, allez sur le Tombeau d'vn genereux frere, épouser vne lâche sœur. Vous le voulez, le Destin le veut, & quoy que ie ne le veuille pas, il y faut bien consentir; car qui peut resister au Destin, & à l'opiniastreté d'Achille? mais souuenez vous, cruel & aueugle que vous estes, qu'vn Dieu vous a dit par ma voix (oüy ie vous iure que ie sents qu'vn Dieu m'inspire ce que ie dis;) que vous trouuerez la haine, où vous croyez trouuer l'Amour; que vous n'aurez que du regret, où vous pensez n'auoir que du plaisir; que vous serez trahy par les Troyens, comme vous trahissez les Grecs; qu'ils auront autant de finesse, que vous auez de simplicité; que si Polixene vous attend, la Parque vous attend aupres d'elle; que si vous aprochez de Troye, vostre heure fatale s'aproche; que le premier iour de ce tragique mariage, sera le dernier de vostre vie; & que vostre mort me va bien tost faire mourir. Voila ce que le Ciel m'inspire; voilà ce que vous deuriez croire; voilà ce

que vous ne croirez pas; & voilà insensible & insensé, la cause de vostre perte, & la cause de la mienne. Iustes Dieux, il ne m'écoute plus, il s'en va! la force de la Destinée l'entraine; ie ne le reuerray point; il ne me reuerra pas; il me quite, il va mourir, & ie vay mourir moy mesme.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

L'Infortunée Briſeis n'obtint rien, de l'impitoyable Achille, mais ſa prediction ne fut pas fauſſe. Il fut reuoir Polixene, pour ne reuoir plus le iour : & chacun ſçait qu'vne des fleches de Paris, l'enuoya dans le Tombeau, pour n'auoir pas voulu croire cette aimable Eſclaue, qui ſans doute meritoit, d'eſtre enſemble Eſclaue & Meſtreſſe.

DIDON

A

BARCE:

TREIZIESME HARANGVE.

BIBLIOTECA REAL
I

ARGVMENT.

I'Aduouë que ie ne me ſuis pas peu trouué en peine, lors qu'il s'eſt agy de faire parler Didon: car d'intreduire des Heroïnes; & que celle-là n'en fuſt point, il n'y auoit nulle aparence, veu la haute reputation que Virgille luy a donnée. De là faire parler apres luy, ce n'eſtoit pas vne entrepriſe, ny moins dangereuſe, ny plus facile. De traduire ſimplement ce fameux Autheur, outre que ie l'ay déja fait vne autre fois, c'eſtoit trauailler beaucoup, & trauailler preſques ſans gloire. D'entreprendre auſſi de faire mieux, c'eſtoit auoir perdu la raiſon, & ne connoiſtre ny l'Eneide, ny ſoy meſme. Enfin le temperamment que i'ay cherché, entre des extremitez également perilleuſes,

ç'a esté de prendre les choses de plus haut, & de faire parler cette Princesse, apres que Pigmalion son frere, a tué Sichée son Mary. J'introduis donc Barcé Nourrice de Sichée, qui luy conseille de se vanger, & qui luy donne les moyens de pouuoir faire mourir ce frere auare & cruel: mais cette illustre personne, aussi genereuse qu'affligée, ne pouuant aprouuer vn conseil qui n'est pas moins dénaturé, que la premiere action a esté Barbare, le rejette absolument; & soutient mesme à Barcé, QV'ON NE DOIT POINT FAILLIR PAR EXEMPLE.

DIDON

Dans sa funeste auanture,
Sa vertu parut au jour;
Puis qu'elle escouta l'Amour,
Sans mespriser la Nature.

B.R

DIDON

A

BARCE.

HA Barcé, que vous eſtes inhumaine, de toucher à des bleſſures ſi ſenſibles, & que vous eſtes injuſte, de penſer que ie ne les ſente point! tout l'art que vous employez, à me repreſenter quelle eſt ma perte, & quelle eſt la grandeur du crime, que mon barbare frere a commis; ne dit (quoy que vous le penſiez bien dire) ny quel eſt cet horrible crime, ny quel eſt auſſi le reſſentiment que i'en ay. Il faut eſtre Didon, pour ſçauoir ce qu'elle ſouffre; il faut auoir perdu Sichée, pour ſçauoir ce qu'elle a perdu;

& il faut eſtre ſœur de Pigmalion, & femme de celuy qu'il a maſſacré, pour connoiſtre parfaitement, mon malheur & ſon iniuſtice. Non, non, ma Mere, ne prenez plus vne peine abſolument inutile; & ne tâchez plus de rapeller dans ma memoire, des choſes qui n'en ſortiront iamais, que ie ne ſorte de la vie, & que ie n'entre dans le Tombeau. L'image de mon cher Eſpoux, eſt trop bien empreinte en mon ame, pour en pouuoir eſtre effacée; & le ſouuenir de ſes vertus, eſt trop bien graué dans mon cœur, pour n'y eſtre pas eternellement. Ie le voy, & ie le verray toûjours, cet aimable & cher Mary, tel que ie l'ay veu pendant que les Dieux & mon bon-heur me l'ont laiſſé, & luy ont laiſſé la lumiere: toutes les graces de ſon corps, aparoiſſent à mon eſprit; tous les charmes de ſon eſprit, ſe preſentent à ma penſée; & la Nature ne luy auoit rien donné d'auantageux, que l'Amour ne me faſſe reuoir à tous les momens, pour m'affliger & pour me plaire. Il me ſemble entendre ſa voix; il me ſemble voir ſon viſage; il me ſemble remarquer encor l'amitié qu'il

auoit pour moy ; la complaiſance & le reſpect, que luy donnoit cette amitié ; la tendreſſe de ſes ſentimens ; le ſoin qu'il auoit de me les faire paroiſtre ; l'innocence de ſes mœurs ; la pureté de ſes intentions ; l'égalité de ſon humeur ; & la bien-veillance meſme, qu'il auoit pour ſon meurtrier, parce qu'il eſtoit mon frere. Oüy, Barcé ; toutes ces illuſtres marques d'vne bontê ſans exemple, & d'vne vertu ſans égale, s'offrent à la fois à mon imagination : & par ma felicité paſſée, ne me font que trop bien iuger, de mon infortune preſente. Les biens que l'on a poſſedez, & que l'on ne poſſede plus, deuiennent des maux pour l'ame qui s'en voit priuée : & comme elle eſt ingenieuſe à ſe tourmenter elle meſme, c'eſt ſur le nombre de ſes plaiſirs, qu'elle regle celuy de ſes douleurs, & par la ſatisfaction qu'elle a euë, qu'elle meſure la peine qu'elle a. Elle r'apelle en ſa memoire, tous les heureux moments qu'elle a paſſez ; elle retrace en ſon ſouuenir, toutes les images que le temps en auoit à demy effacées ; il ne luy échape rien, de tout ce qui luy plaiſoit autrefois,

ny de tout ce qui l'afflige maintenant; la moindre action s'offre encor deuant ſes yeux; la moindre parole ſe fait encor entendre à ſon cœur; & par vn prodige d'amour, autant inconceuable que cruel, les meſmes choſes qui faiſoient tout ſon bon-heur, ſont apres tout ſon ſuplice. Voilà Barcé, l'heureux eſtat où ie me ſuis veuë, & voilà Barcé, le mal-heureux eſtat où ie me voy. Mais helas, ces ſentimens ordinaires, ne ſont pas les ſeuls que me donne vn deſaſtre ſi particulier! mon effroyable auanture, a des circonſtances qui me la rendent bien plus inſuportable, & qui viennent bien mieux à bout, de toute ma patience, & de toute ma raiſon. Toutes les autres douleurs, ont quelque choſe qui les conſolle, ou qui les doit conſoller: la mienne ſeule, eſt priuée de cette aſſiſtance generalle, & pour elle il n'eſt point d'autres remedes, que les Poignards, les Poiſons, & les precipices. En effet, ſi la mort m'auoit oſté mon Sichée, apres vne longue vie, & qu'il euſt aproché des bornes que les Dieux ont preſcrites, à celle de tous les hommes;

ie dirois pour m'affliger moins, c'eſt vn ordre general, eſtably en la Nature; c'eſt vne neceſſité abſoluë, de laquelle perſonne ne s'eſt exempté, de laquelle perſonne ne s'exempte, & de laquelle perſonne ne s'exemptera iamais. Les Bergers meurent, les Rois meurent, & tout finit en l'Vniuers: ainſi ne nous pleignons point d'vne choſe, que tous les Siecles ont veuë, & que tous les Siecles verront; puis que qui dit naiſtre dit mourir, & que l'vn n'eſt pas moins naturel, ny moins ordinaire que l'autre. Que ſi meſme vne infirmité auſſi courte que violente, m'auoit rauy mon Eſpoux, dans vn âge moins aduancé, & dans vn âge où l'on doit plus eſperer que craindre, & plus attendre de joye, que redouter d'affliction : i'aurois au moins eu le triſte plaiſir, de luy rendre les derniers deuoirs, d'vne amitié veritable; de l'aſſiſter dans ſes maux; de le conſoler dans ſes ſouffrances; de partager ſes douleurs, pour les luy rendre moins rudes; de meſler mes larmes à ſes ſoûpirs; de luy dire les derniers adieux, & de receuoir les ſiens. Que ſi cette noble maladie des grandes ames, ie veux dire

l'ambition, l'auoit engagé dans le perilleux deſſein, de conqueſter des Prouinces, & d'aſſujetir des Rois: & que dans cette haute entrepriſe, il euſt donné des Batailles, & fuſt mort en les donnant, à la teſte de ſon Armée: la gloire d'vne ſi belle mort, me conſolleroit de la perte de ſa vie: & les Trophées que l'on verroit ſur ſon Tombeau, le rendant auſſi magnifique que ſon Thrône, rendroient en quelque façon, ma douleur plus ſuportable, & mon deſeſpoir plus retenu. Ie le verrois non ſeulement reuiure, par ces glorieuſes marques de ſon courage & de ſon pouuoir, mais ie le verrois immortel, en la memoire de tous les hommes, auſſi bien qu'il l'eſt dans mon cœur; & ie verrois apres ſa fin, ſon illuſtre renommée, en eſtat de ne plus finir iamais. Que ſi la fureur de la Mer, auoit briſé contre des Rochers, vne Galere qui l'auroit porté; qu'elle l'euſt enſeuely dans ſes ondes, & fait perir dans vn naufrage; ie dirois pour adoucir l'aigreur de mes ſentimens, & pour calmer la violence de mes pleintes; qui ſont ceux qui ne connoiſſent point l'inconſtance de

ce

ce barbare Element ? qui ſont ceux qui peuuent ignorer, les effroyables effets de ſes tempeſtes ? qui ſont ceux qui n'ont point entendu parler, de l'infidelité des vents & des flots ? qui ſont ceux qui s'embarquent ſans ſonger qu'en ſortant du Port, ils peuuent entrer dans la Sepulture ? & qui ſont ceux enfin, qui voyent embarquer leurs amis, & qui leur diſent les derniers adieux ſur le riuage, ſans ſonger auec autant de crainte que d'eſpoir, que ces adieux ſeront peut-eſtre eternels ? que ſi par la fureur égale, d'vn element tout contraire, il auoit pery dans le feu, au lieu de perir dans l'eau; qu'il euſt eſté accablé ſous les déplorables ruines, de quelque Ville embraſée; ou qu'vn coup de foudre tombant du Ciel, par vn effet auſſi étrange que ſubit, l'euſt reduit en cendre, malgré les fameux Lauriers dont il eſtoit Couronné; l'exemple de Troye dont nous venons d'entendre parler, m'auroit fait plus aiſément ſouffrir, cette premiere infortune : & la crainte des Dieux qui auroient cauſé la ſeconde, m'auroit empeſché d'en murmurer, & m'auroit apris qu'il

faut vouloir tout ce qu'ils veulent, & ſe reſoudre à ce qui leur plaiſt. Que ſi quelque lâche ennemy, dont la trahiſon ſeroit auſſi deteſtable & auſſi noire, que l'Enfer qui l'auroit cauſée, auoit attenté ſur ſa vie, l'auoit fait tomber dans le Piege, que ſa malice luy auroit tendu; & par vne cruauté de Tigre, l'auoit deſchiré, l'auoit mis en pieces, & l'auoit fait nager dans ſon ſang; pourueu que ce Monſtre ne fuſt pas du mien, ſi i'eſtois ſans bonheur, ie ne ſerois pas ſans conſolation, & la funeſte mort de mon Sichée, ne ſeroit pas ſans vengeance. Quand ce traiſtre auroit autant de Soldats que de crimes; quand i'aurois autant de foibleſſe qu'il auroit de force; quand il deſcendroit dans les Enfers, ou qu'il pourroit s'aller cacher dans les Cieux; quand il mettroit tout l'eſpace de l'Vniuers entre ſon cœur & mon bras; i'irois (les Dieux m'en ſont témoins) le ſacrifier à ma haine, & l'immoler à l'ombre offenſée, de mon Eſpoux maſſacré. I'irois meſler ſon ſang dans le mien; i'irois luy arracher ce lâche cœur, qui auroit conceu vne ſi lâche perfidie; i'i-

rois luy faire ſentir, ce que peut la vertu deſeſperée ; & i'irois enfin ſignaller ma iuſte colere, & mon iuſte reſſentiment. Rien ne m'en pourroit empeſcher ; rien ne pourroit retenir ma main ; & rien ne le pourroit garantir, d'vn ſuplice ſi legitime. Non pas tous les hommes enſemble ; non pas tous les Demons auec les hommes ; & non pas meſme tous les Dieux auec le Demons : tant ie le pourſuiurois opiniaſtrement ; tant mon amour & ma douleur, ioindroient de force à mon courage ; & tant i'aurois d'enuie de me vanger, de vanger Sichée, & de punir ſon aſſaſſin. Mais helas, ſon aſſaſſin eſt mon frere ! & c'eſt ce qui rompt tous mes deſſeins ; & c'eſt ce qui le ſauue de ma fureur ; & c'eſt ce qui m'empeſche de le punir ; & c'eſt ce qui m'empeſche de vous croire ; & c'eſt ce qui m'aprend qu'on ne doit point faillir par exemple. Oüy, la Nature l'auoit fait naiſtre mon frere, auant que l'Amour euſt rendu Sichée mon Eſpoux : oüy, i'eſtois obligée de l'aimer, auant que de ſçauoir ſeulement, ſi mon Eſpoux eſtoit aimable : oüy, ie ſuis encor obligée, ſinon de ne le

haïr point, car cela n'eſt pas poſſible; au moins de ne contribuer rien à ſa perte, & de n'imiter pas ſa cruauté. Il a oublié que i'eſtois ſa Sœur, & que Sichée eſtoit mon Mary; mais comme cet oubly eſt vn crime, ie ne dois pas oublier qu'il eſt mon Frere, & que mon Pere eſtoit le ſien, de peur d'eſtre criminelle comme luy. Le ſang de Sichée crie vengeance, mais qu'il la demande aux Dieux, qui ſe la ſont reſeruée, & non pas à moy qui ne ſçaurois répandre le mien. Ie ſerois indigne du iour, ſi la perte de mon Sichée, ne me donnoit vne affliction inconſolable: mais ie ſerois indigne de l'amour de Sichée, ſi ie pouuois tremper mes mains, dans le ſang de Pigmalion. Toutes les choſes du monde, ont des bornes legitimes, qu'on ne ſçauroit paſſer ſans injuſtice: & la Nature a des priuileges, qu'on ne ſçauroit violler ſans impieté. Rien ne peut excuſer vn crime, que l'on commet volontairement: & rien ne peut iamais diſpenſer vne perſonne raiſonnable, de ces ſaincts deuoirs, qui comme des liens indiſſolubles, l'atacherent en naiſſant. Plus la

faute de Pigmalion me paroiſt horrible, plus ie dois aporter de ſoin, à m'empeſcher d'en commettre vne ſemblable; & ſi ie l'oſe dire vne plus grande : puis qu'enfin il eſt mon Frere, & que Sichée n'eſtoit pas le ſien. Plus i'ay de colere en cette occaſion, moins ie la dois croire, de peur de tomber dans le meſme abiſme, où ce malheureux eſt tombé : & plus i'ay de moyens de contenter cette paſſion, moins ie la dois ſatisfaire, de crainte que la colere des Dieux, ne veuille punir la mienne, & que leur clemence n'aprouue pas ma rigueur. Car à dire les choſes comme elles ſont, toutes les paſſions déreglées, ſont également criminelles, quand les effets qu'elles produiſent, ſont également mauuais : ſi ie ſuiuois le conſeil violent que vous me donnez, le Barbare Pigmalion n'auroit rien fait par auarice, que Didon ne fiſt par fureur : & qu'importe ſi c'eſt la ſoif de l'or ou du ſang, qui fait commettre ce crime, puis que ce crime eſt commis? ce ſont deux chemins dangereux, qui quoy que differens vont au meſme lieu, & qui conduiſent les pas de ceux qui s'égarent en

les ſuiuant, dans les meſmes precipices. L'auarice eſt le crime d'vne ame lâche, & le fratricide eſt le crime d'vne ame enragée. L'auarice trouue ſon excuſe en l'vtilité qui la ſuit, & le fratricide n'en ſçauroit iamais trouuer. L'auarice a mille exemples qui l'authoriſent, ou qui ſemblent l'authoriſer; & le fratricide à peine en peut trouuer vn, dans la ſuite de tous les Siecles, tant il eſt vray que les Monſtres ſont plus rares que les meſchans. Ie ſçay bien que dans vne auanture pareille à la mienne, tout eſt permis au reſſentiment pourueu qu'il ſoit prompt; ou du moins que la ſurpriſe que les ſens font à la raiſon, en ces funeſtes rencontres, trouue de la pitié dans l'ame des Iuges les moins indulgens. Oüy, l'on peut faire armes de tout en ces occaſions; l'on peut repouſſer la force par la violence; & l'on n'eſt pas obligé de ſauuer celuy qui tâche à nous perdre. Mais lors qu'vn eſpace conſiderable, a ſeparé l'outrage de la vengeance; qu'vn temps aſſez long a dû calmer, le tulmute qu'excite le premier mouuement, dans vn eſprit offencé; & que l'ennemy que nous pourſui-

uons, ne peut ſe tourner vers nous, ſans nous faire voir ſur ſon viſage, que nous pourſuiuons vn Frere; il faut que la raiſon nous retienne le bras, quoy qu'il ſoit déja leué; il faut que la Nature nous faſſe tomber le Poignard de la main, quoy que nous ſoyons en eſtat de luy en percer le cœur; & il faut meſme qu'vne tendreſſe legitime, nous faſſe verſer des larmes, au lieu de verſer du ſang. Vous ſçauez ma Mere, (helas pourray-je me ſouuenir de ce que ie vay dire, & ne mourir pas!) vous ſçauez (dis-je) que lors que mon barbare Frere, ataqua mon aimable Eſpoux, ie n'oublié rien de tout ce qui pouuoit ſauuer le dernier, & de tout ce qui pouuoit perdre l'autre: ie m'expoſay hardiment à la fureur de ce ſanguinaire; ie luy voulus arracher ſes armes; ie luy voulus arracher les yeux; ie luy lancé tout le feu du Sacrifice; & ie me ietté moy meſme au deuant du coup mortel pour le receuoir, & pour en garantir mon cher Mary, qui le receut malgré tous mes ſoins, & malgré tous mes efforts inutiles. Ce fut là, (vous ne l'ignorez pas) que ie tâché d'acheuer, ce que

ie ne veux ; & ce que ie ne dois pas faire maintenant : ce fut là, que ie parus fidelle Eſpouſe de Sichée, comme icy ie parois Sœur de Pigmalion : ce fut là, que ie fis ce que ie deuois, comme icy ie m'empeſche de faire ce que ie ne dois pas : ce fut là, que ie ſuiuis les premiers mouuemens de ma douleur, comme icy ie ſuy les derniers conſeils de la Raiſon : & bref ce fut là, que i'écouté l'Amour, & icy que i'écoute la Nature. Le premier, parce qu'il auroit fallu eſtre ſans ame, pour eſtre ſans reſſentiment ; & le ſecond, parce qu'il faudroit eſtre ſans vertu, & ſans la crainte des Dieux, pour ſuiure ce reſſentiment ; & pour ne ſe ſouuenir pas ; qu'on ne doit point faillir par exemple. Ce n'eſt pas, ma chere Barcé, que ie condamne abſolument en vous, ce que ie n'aprouue point en moy : ie ſçay que celuy que nous regrettons, vous tenoit quaſi lieu de Fils, & que ſi vous l'aimiez comme tel, il vous honnoroit comme ſa Mere. Ie ſçay que vous luy auiez donné le premier laict ; ie ſçay que vous auiez formé ſes premieres inclinations ; & que vous l'auiez conduit

(s'il

(s'il faut ainsi dire) depuis son Berceau, iusques au pied des Autels des Dieux, dont il estoit Sacrificateur. De sorte que ie ne m'estonne pas, que la perte d'vne personne si chere, & qui vous la deuoit tant estre, vous porte aujourd'huy à des resolutions violentes, contre celuy qui fut son meurtrier. Mais helas, Barcé, vous ne songez pas en m'y voulant porter comme vous, que vous auiez bien éleué Sichée, mais que Pigmalion n'est pas vostre Frere: vous faites peut-estre ce que vous deuez, en me conseillant ainsi; mais ie ne ferois pas ce que ie deurois, si ie suiuois vostre conseil. Vne Nourrice, & vne Sœur, n'ont pas les mesmes pensées: & l'austere vertu dont ie fais profession, ne me permet pas d'écouter, tout ce qui me pourroit plaire; (si toutefois quelque chose me pouuoit plaire, qui s'éloignast de cette vertu.) Ha non, non, il n'est ny iuste ny possible, que Barcé & Didon ayent les mesmes sentimens: leurs naissances sont inégales, leur education l'a esté de mesme, & il faut quasi necessairement, que leurs inclinations le soient aussi. Ceſſez

donc, ma bonne Mere, de murmurer de ma patience; d'accuſer d'inſenſibilité, vn cœur qui n'eſt que trop ſenſible pour ſon repos; & comme ie ne blâme point ce que l'amitié vous fait dire, ne condamnez pas s'il vous plaiſt, ce que l'amitié me fait faire, & ce que vous feriez auſſi bien que moy, ſi le Ciel & voſtre malheur vous auoient miſe à ma place, & que ie fuſſe à la voſtre. Ha non, Barcé, l'Ombre meſme de mon Sichée, n'aprouueroit iamais ce que vous me conſeillez: quoy que Pigmalion ſoit digne de châtimẽt, elle auroit horreur de le voir punir par ma main: & cette Ombre auſſi raiſonnable que genereuſe, apres vne action ſi dénaturée, me regarderoit pluſtoſt comme vne Furie, que comme ſa fidelle compagne. Oüy, elle aimera mieux ſans doute, voir mes yeux baignez de larmes, que ma main tainte de ſang; & fera plus de cas d'vne douleur innocente, que d'vne vengeance coupable: elle aimera mieux que Pigmalion ne ſoit pas puny quoy que criminel, que ſi Didon deuenoit criminelle en le puniſſant: elle aimera mieux que toute la Terre parle

de mon affliction, que ſi toute la Terre parloit de mon fratricide: & elle aimera mieux indubitablement, que mon Ombre entre toute pure dans le Tombeau, comme la ſienne y eſt entrée; que de la voir toute noircie, apres cette barbare action, errer eternellement à l'entour de ce Tombeau, pleine de honte, de repentir, & de triſteſſe, ſans oſer ny pouuoir prendre part comme elle, au repos de la Sepulture. O toy chere Ombre de mon cher Eſpoux, ſi des lieux ou l'equité du Ciel & ton innocence t'ont miſe, tu peux voir ce que l'on fait icy parmy les hommes; ſi tu peux (dis-je) apercevoir encor les ſentimens d'vn cœur, qui ne t'a iamais déguiſé aucun des ſiens, pendant l'illuſtre cours de ta glorieuſe vie; iette vn de tes regards immortels, ſur ce cœur affligé qui t'en conjure; porte ces rayons lumineux & perçans, iuſques dans les ſecrets les plus cachez, de mon ame deſeſperée; & vois ſi elle n'a pas encor pour toy, toute l'eſtime, toute la tendreſſe, & toute la paſſion qu'elle doit auoir. Conſidere tous ſes ſoûpirs, examine toutes ſes paroles, peneſtre

meſme toutes ſes penſées ; & remarque ſi ſes penſées, ſi ſes paroles, & ſi ſes ſoupirs, n'ont pas toûjours pour vnique objet l'amour de Sichée, & le regret de ſa perte. Obſerue, obſerue, ie t'en conjure encor vne fois, tous les mouuemens de ma douleur & de mon eſprit, & ſi tu n'en es plainement ſatisfaite, ie ſuis preſte à te ſatisfaire. Ma main qui veut épargner le ſang de ton aſſaſſin, n'épargnera pas celuy de Didon, ſi Didon ſe trouue coupable : & ſi la pitié que i'ay pour vn criminel, me rend criminelle moy meſme, ie te proteſte que ie n'en auray point pour moy, apres en auoir eu pour luy ; & que i'executeray en ma perſonne, ce que l'on me conſeille d'executer en la ſienne. Mais cependant, me direz vous, Sichée eſtoit voſtre Mary ; mais vous répondray-je Barcé, Pigmalion eſt mon Frere. Mais il a répandu le ſang de voſtre Eſpoux; mais ie répandrois mon propre ſang, en celuy de ce barbare. Mais il a outragé voſtre Amour ; mais i'outragerois la Nature. Mais Pigmalion eſt vn meſchant ; mais ie ſerois vne abominable. Mais il a failly le premier;

mais on ne doit point faillir par exemple. Mais aucun ne sçauroit vostre crime; mais ne le sçauroy-je pas moy mesme? mais personne ne le verroit; mais les Dieux ne le verroient ils pas? mais vous demeurerez sans vengeance; mais ie demeurerois sans gloire. Mais si vous ne perdez Pigmalion, il vous perdra; & bien, qu'il me perde, l'injuste & le sanguinaire qu'il est, & qu'il acheue de me tuer, apres auoir commencé de m'oster la vie, en l'ostant à mon Sichée. Ce second crime sera peut-estre plus grand que le premier, mais i'en seray bien moins affligée. Ie me pleindray toûjours de l'vn, & ie luy rendray grace de l'autre. En m'ostant mon Espoux, il m'a rauy tout ce que i'aimois; en me priuant du iour, il m'ostera ce que ie deteste. Oüy, la clarté du iour m'est odieuse, parce qu'elle ne me fait plus voir mon Mary, & qu'elle me fait voir ce perfide. Tout ce qui me plaisoit m'est insuportable; tout ce qui me demeure ne m'est plus rien; tout ce que les autres fuyent est ce que ie cherche; & la mort qui est l'objet de la crainte de tout le monde, est mainte-

nant l'vnique objet de mes desirs. Il n'y a plus aucune chose en la Nature, qui touche mes inclinations; il n'y a plus rien en tout l'Vniuers, qui les puisse iamais toucher; & quand par vn desordre general, cette grande & merueilleuse Machine seroit renuersée, si le Tombeau de mon Espoux demeuroit debout, ie n'aurois rien perdu dans vne perte si vniuerselle, & en conseruant ces cheres Cendres, i'aurois conserué tous mes Thresors. Cependant Barcé, (ie vous l'aduouë) quelque grand que soit ce détachement, il y a encor deux choses qui ne peuuent m'estre indifferentes, & que ie ne sçaurois iamais oublier. C'est l'innocence & la gloire; c'est ma vertu, & c'est ma reputation. Ie les aimois auant que d'auoir aimé Sichee; ie les aimois tant que Sichée a vescu; ie les aime apres que Sichée est mort; & ie les aimeray tant que ie meure moy mesme. Elles sont (s'il faut ainsi dire) des parties essencielles de mon ame, qui ne peuuent m'abandonner qu'auec elle, & qui ne peuuent finir qu'auecques moy. La Fortune peut tout m'oster, puis qu'elle m'a osté Si-

chée: mais i'en excepte toûjours l'innocence & la gloire, qui ne releuent point de ſon pouuoir. Pigmalion peut m'oſter la vie, puis qu'il m'a déja oſté, ce que i'eſtimois plus qu'elle: mais i'eſpere qu'il ne m'oſtera point cette innocence & cette gloire, qui ne dépendent pas de ſa cruauté. Vous pouuez redoubler mes peines, par vos injuſtes reproches; vous pouuez tenter ma vertu, par vos injuſtes conſeils; mais ſi les Dieux ne m'abandonnent aux mauuais conſeils de voſtre colere & de mon deſeſpoir, cette innocence & cette gloire triompheront des vns & des autres; & loin de faillir par exemple, le crime me fera tant d'horreur en autruy, que ie n'en commettray iamais. Plus ie le verray horrible, en la perſonne du barbare Pigmalion, plus ie tâcheray de le bannir de la mienne: plus ie ſeray ſolicitée de me vanger, plus ie m'éloigneray d'vne vangeance ſi criminelle: & plus le ſang de Sichée mon Eſpoux me donnera de fureur, plus le ſang de Pigmalion mon Frere, me donnera de reſpect, quelque meſchant qu'il puiſſe eſtre. I'ay eſté fidelle au premier; ie

ne ſeray point cruelle au ſecond: i'ay tâché de conſeruer l'vn; ie ne ſçaurois me reſoudre à perdre l'autre: i'ay blâmé la perfidie en cet inhumain, ie ne ſçaurois aprouuer la trahiſon en moy: & bref, ie ne ſçaurois ceſſer d'eſtre Didon, c'eſt à dire ſans vanité, ie ne ſçaurois ceſſer d'eſtre vertueuſe; ie ne ſçaurois ceſſer d'eſtre pitoyable; ie ne ſçaurois imiter mon Frere; ie ne ſçaurois oublier que ie ſuis ſa Sœur; ie ne ſçaurois ſuiure vos aduis; & ie ne ſçaurois faillir par exemple. Ceſſez donc ma Mere, ceſſez, de tenter vne vertu, qu'vn ſi iuſte reſſentiment n'a point ébranlée: & ne trouuez pas mauuais, que i'écoute pluſtoſt que vous, la Raiſon & la Nature. Ce n'eſt pas que ie me fie aſſez à l'vne ny à l'autre, pour croire qu'auec leur aſſiſtance, ie puiſſe toûjours vaincre ce reſſentiment, ſi ie voyois toûjours la cauſe de mes infortunes: non, ie ſçay la force de ma douleur, & la foibleſſe d'vne ame offencée: ie ſçaurois toûjours ce que ie dois, mais ie ne ferois pas peut-eſtre toûjours ce que ie deurois: ainſi pour ne nous rendre pas criminelles, en penſant punir vn crime,

oſtons

nous les occasions de pecher, qui pourroient enfin nous seduire. Fuyons, c'est tout ce que ie puis en cette rencontre: témoignons par cette fuite, ne le pouuant autrement, que le crime nous fait horreur, puis que nous craignons de le commettre, & que nous nous en ostons les moyens. Mais en fuyant de cette sorte, portons nostre innocence & nostre gloire, iusques au plus haut poinct où elles puissent mõter: & souhaitons en partant, non pas de tuer nous mesmes le barbare Pigmalion, mais que personne ne le tuë. Non pas qu'il sucombe sous nostre fureur, mais qu'il éuite celle des Dieux. Non pas qu'il répande son sang dans son crime, mais qu'il répande des larmes dans son repentir. Non pas que ie puisse oublier qu'il est mon Frere, mais qu'il se puisse souuenir que i'estois sa Sœur. Et non pas enfin que ce cruel meure comme il a fait mourir Sichée, & comme il me va faire mourir; mais qu'il viue & qu'il se repente, s'il est capable de ce sentiment, apres auoir perdu la raison. Voilà Barcé, tout ce que vous peut dire vne personne, qui ne s'éloigne iamais de la vertu,

qui ne quite iamais l'innocence; qui n'aſpire iamais qu'à la gloire; & qui ne ſe laiſſe iamais perſuader qu'on puiſſe faillir par exemple.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

LE Lecteur peut iuger que Barcé ne reſiſta pas, à des raiſons ſi puiſſantes, puis que Didon ne fit point monrir ſon Frere; puis qu'elle s'enfuit de ſon Pays, ſi nous en voulons croire Virgille; puis qu'elle fut en Afrique, baſtir les Murs de Carthage; & puis que Barcé meſme l'acompagna dans ſa fuite. Quoy qu'il en ſoit, ie ne ſerois pas peu glorieux, ſi cette belle Phenicienne, perſuadoit le Lecteur, en perſuadant la Nourrice de ſon Mary: & ſi ſon eloquence barbare, eſtoit ſoufferte de l'Europe ciuiliſée.

CHARICLEE

A

THEAGENE.

QVATORZIESME HARANGVE.

I

ARGVMENT.

TOrs qu'apres auoir ſouffert toûs ces illuſtres malheurs, qui compoſent l'Hiſtoire Ethiopique; Chariclée & Theagene ſe virent éleuez ſur le Thrône; cette belle & fameuſe Heroïne, dans vne conuerſation particuliere, qu'elle eut auec ſon Amant, rapella dans ſa memoire, toutes ſes peines paſſées, & les comparant à ſes felicitez preſentes, il luy ſembla que cet agreable ſouuenir, les augmentoit en quelque ſorte. Si

bien que dans les transports de sa joye, elle parla ainsi à Theagene, pour luy prouuer,
QVE QVI N'A POINT EV DE MAL,
NE CONNOIST PAS LE PLAISIR.

CHARICLEE
Sa belle, et fameuse hiſtoire
Enſeigne a noſtre deſir,
Que du mal vient le plaiſir,
Et de la peine la gloire.

CHARICLEE
A
THEAGENE:

ENfin, mon cher & bien aimé Theagene, nous auons passé vne glorieuse Carriere, au bout de laquelle nous trouuons vne Couronne qui ne l'est pas moins : c'est du Port qu'il fait bon songer à l'orage, & parmy le repos & la tranquilité de la Terre, qu'il y a plaisir de se remettre en memoire, la fureur & l'agitation de la Mer. Ces images, quoy que tumultueuses & troublées, ne laissent pas de plaire à l'esprit: elles ont du desordre, mais il est beau, & comme la diuersité est le grand charme de la Nature, celle des

euenemens merueilleux, qui composent vne vie aussi trauersée que la nostre l'a esté, ne manquent iamais d'exciter de la joye dans vne ame qui se ressouuient de ses douleurs. Toutes choses (il est certain) paroissent par leurs contraires : & ce n'est que par la seule opposition, que leur difference se fait remarquer, & que leurs aduantages deuiennent sensibles. C'est à l'Ombre que la lumiere doit son éclat ; c'est de la Nuit que le Iour tire sa clarté ; c'est par les Tenebres que le Soleil fait connoistre la splendeur de ses rayons ; c'est la rigueur de l'Hiuer, qui releue l'aimable douceur du Printemps ; ce sont les Espines qui font estimer les Roses ; & bref, c'est certainement des infortunes, que viennent les felicitez ; estant tres veritable, que qui n'a point eu de mal, ne connoist pas le plaisir. En effet, ceux qui n'ont iamais eu que d'heureuses auantures ; qui n'ont iamais éprouué l'inconstance du Sort ; & aux quels les contentemens les plus sensibles, n'ont iamais cousté vn soupir, ny fait répandre vne larme ; les possedent sans en estre possedez ; en ioüissent

sans en iouïr ; & sont l'objet de leur froideur & de leur mépris, de ce qui pourroit estre l'objet des desirs de tout le monde. Ils sont riches sans le sçauoir ; il ont des Thresors sans les connoistre ; ils ont des biens sans les gouster ; & leur abondance les fait pauures. Cette longue suite de felicitez, assoupit vne ame plustost qu'elle ne la réueille : & l'habitude n'oste pas moins la delicatesse du plaisir, qu'elle oste l'aigreur de la peine. L'on s'acoûtume au Sceptre aussi bien qu'aux fers ; le Thrône n'est pas meilleur pour ces gens là qu'vn Siege ordinaire ; & tel porte vne Couronne sur la teste, qui ne sçait quasi pas s'il en est paré. Ces Princesses qui apres estre nées dans la Pourpre, en ont toûjours eu vn Manteau Royal ; & qui depuis leur Berceau, iusques à leur Sepulture, se sont toûjours veuës sous le Dais, dans les Balustres, & parmy la Pompe & la Majesté ; ne sçauroient comparer leur satisfaction, à celle de Chariclée : elle que l'on exposa en naissant ; elle qui n'estoit connuë de personne ; elle qui ne se connoissoit pas elle mesme ; elle qui n'estoit parée que

de ſes graces naturelles ; & elle enfin qui de l'extreme miſere, a paſſé en vn moment, à la ſupréme grandeur. Pour moy (ie vous l'aduouë Theagene) il me ſemble que i'ay conqueſté, le Royaume que la Fortune me rend ; il me ſemble que ie le tiens de ma vertu, & non pas de ma naiſſance ; & il me ſemble que mon merite m'a donné, tout ce que mon amour veut donner à voſtre merite. Or comme ce que nous tenons de noſtre induſtrie, ou de noſtre generoſité, nous eſt infiniment plus precieux, que ce que nous tenons de la Nature ; il ne faut pas s'étonner, ſi ie prefere vne gloire qui m'a couſté cent trauaux, à cette gloire que les autres ont ſans peine : & ſi ie trouue que ce n'eſt que par les dificultez, que l'on arriue au ſouuerain bien. Non, mon cher Theagene, ce n'a eſté que par mes diſgraces, que i'ay obtenu mon bon-heur ; ce n'a eſté que par mon banniſſement, que i'ay eu voſtre connoiſſance ; & ce n'a eſté qu'en m'éloignant de l'Ethiopie qui m'a veu naiſtre, que l'on a veu naiſtre noſtre amour, dans le Temple d'Apollon à Delphes. Ainſi ne

ſçauroit on nier, que de mon mal n'ait procedé mon bien, & que de mes trauerſes ne ſoit venu mon repos. Qui n'euſt dit, lors que nous eûmes quité le riuage de la Grece, & que le Corſaire Trachinus ſe fut rendu Maiſtre de noſtre Vaiſſeau, qu'il n'y auoit plus de felicité pour nous ? qui n'euſt dit, lors que ce Pirate deuint amoureux de moy, qu'il auroit fallu auoir perdu la raiſon, pour pouuoir conſeruer quelque eſperance ? qui n'euſt dit, lors qu'vne ſi grande tempeſte s'éleua, que les vagues nous portoient iuſques dans le Ciel, & nous laiſſoient apres tomber iuſques au centre de la Terre, que la Mer nous alloit engloutir, & que ſa fureur alloit briſer noſtre Navire, contre les pointes des Rochers ? qui n'euſt dit, lors que ces infames Corſaires furent arriuez à l'emboucheure d'vn grand fleuue, & qu'ils y commencerent vn combat entre eux, dont ie deuois eſtre le prix, que la Fortune alloit decider leur different, & donner à l'vn des partis, la victoire & Chariclée ? qui n'euſt dit apres, me voyant ſur ce Riuage deſert, au milieu de tant de morts, &

vous tenant bleſſé entre mes bras, preſques auſſi mort qu'ils l'eſtoient, & preſques auſſi morte que vous l'eſtiez; que nous allions trouuer noſtre Tombeau ſur ce bras du Nil, que l'on apelle Heracleotique; & que l'illuſtre race de Perſée dont ie ſuis deſcenduë, & que le noble ſang d'Açhille dont vous eſtes deſcendu; alloient perir dans vn lieu ſauuage & inhabité? cependant, par la bonté des Dieux qui nous protegerent, rien de tout cela n'arriua: & nous ſommes encor en eſtat de nous conſoler, de ces infortunes paſſées, ou pluſtoſt de nous en rejoüir, par nos felicitez preſentes. Mais aimable Theagene, dittes moy la verité, ie vous en conjure, & ne me la déguiſez non plus, que ie vous déguiſe mes ſentimens: pouuez vous vous ſouuenir, de la mine affreuſe de ces premiers voleurs qui nous prirent, & de l'équipage extrauagant des ſeconds qui nous oſterent aux premiers, ſans ſentir quelque joye en voſtre ame, d'eſtre hors d'vn ſi grand peril? ne les voyez vous point encor auſſi bien que moy, ſortir d'entre ces Rochers, le viſage haue & bruſlé du Soleil; les cheueux longs

longs & negligez; le corps à demy armé, & à demy nud; & ne vous donnent ils point maintenant autant de plaiſir, qu'ils me donnerent lors de crainte ? c'eſt d'icy que nous pouuons conſiderer en liberté, & ſans aucune frayeur, cette belle Iſle des Paſtres, qu'vne ſi longue eſpace de Terre mareſcageuſe, & qu'vn ſi grand nombre de Cannes & de Roſeaux, ſepare de la Terre ferme, & dérobe aux yeux de ceux qui y ſont. Viſtes vous iamais rien de plus agreable & de plus induſtrieux, que ce Labirinthe d'eau, que tant de petits ſentiers qui s'entrelaſſent, forment entre ces Roſeaux & ces Cannes, par où les Nacelles de ces Brigands ſe font vn paſſage, & ſçauent trouuer vn chemin, que nul autre qu'eux ne peut démeſler ? viſtes vous iamais vn objet Ruſtique, qui fuſt plus diuertiſſant, apres auoir débroüillé dans vne Nacelle, tous ces détours couuers dont ie vous parle, que l'eſt celuy de cette Iſle, qui ſemble s'eſtre cachée, au milieu de tant d'herbes aquatiques, & de tant de plantes qui ne croiſſent que dans les Marets ? viſtes vous iamais rien de plus artifte, & de plus

plaiſant tout enſemble, que l'eſtoient toutes ces Cabanes, faites de branches de Palmier entrelaſſées, & couuertes de longues Palmes, & de grands Rameaux de Laurier entremeſlez? & cet objet eſtant joint à tant d'armes differentes, que ces Larrons tenoient penduës, ſur tous les Arbres d'alentour, n'euſt on pas dit que cette petite Montagne, eſtoit vn de ces grands & ſuperbes Trophées, que les Grecs éleuent lors qu'ils ſont victorieux? ie ſçay bien que vous me direz, que ces plaiſirs innocens, n'auoient garde de nous eſtre ſenſibles, & que l'amour que Thiamis conceut pour moy, (luy qui eſtoit Chef de ces Voleurs) nous fit ſouffrir d'étranges peines: ie ſçay bien que vous me direz, que ie me vy ſeparée de vous, & que ie me vy enſeuelie toute viuante, dans vne profonde Cauerne: ie ſçay bien que vous me direz, que lors que les Egiptiens & les Perſes vinrent ataquer ces Voleurs, la ialouſie de Thiamis me penſa faire perdre la vie; & qu'il me l'auroit ſans doute oſtée, ſi l'obſcurité de cette Spelonque, ne luy euſt fait prendre la malheureuſe Thiſbé pour

moy: ie ſçay bien que vous me direz; que la flâme deuora preſques en vn inſtant, toutes les Cannes, tous les Roſeaux, toutes les herbes, toutes les plantes, tous les Arbres, toutes les Armes, & toutes les Cabannes de ces Voleurs: & que l'on euſt dit que par quelque enchantement, cet agreable objet eſtoit diſparu, & n'auoit laiſſé en ſa place, que de la flâme, des cendres, & de la fumée: ie ſçay bien que vous me direz, que vous euſtes vne extréme douleur, lors que vous me creuſtes perduë, & plus encor lors que prenant Thiſbé pour moy, vous creuſtes que i'eſtois morte: mais ie ſçay bien que ie vous diray, que cette douleur n'aprocha point de voſtre joye & de la mienne, lors que vous me viſtes viuante, & que ie vous retrouué viuant. Rapellez mon cher Theagene, rapellez dans voſtre memoire, ie vous en conjure, mes rauiſſemens & vos tranſports en cette occaſion: retracez bien dans voſtre ſouuenir, cette image que le temps & vne longue ſuite d'autres malheurs, en ont peut-eſtre effacée: examinez bien voſtre cœur, comme i'examine le mien: &

dittes moy apres cela, ſi vous euſtes iamais vn contentement plus ſenſible; ſi les peines que vous auiez ſouffertes, n'augmentoient pas vos felicitez; & enfin s'il n'eſt pas veritable, ainſi que ie le ſoûtiens, que qui n'a point eu de mal, ne connoiſt pas le plaiſir? mais peut-eſtre, me direz vous encor, que ces felicitez furent ſi courtes, qu'elles ne pûrent quaſi paſſer, que pour vn agreable ſonge: que la Fortune qui nous auoit rejoints, nous reſepara bien toſt apres, par la cruauté de Mitranes: & que cette derniere ſeparation, trouuant noſtre ame toute diſpoſée à la triſteſſe, cette triſteſſe entra dans noſtre ame, auec toute la furie d'vn inſolent vainqueur, qui rauage & qui bouleuerſe tout, dans vne place qu'il a ſurpriſe. Il eſt certain (& ie vous l'aduouë) que rien ne ſe peut comparer aux ſentimens d'affliction, que nous eûmes en cette rencontre: & que pour les connoiſtre parfaitement, il faut les auoir éprouuez, car l'eloquence la plus forte, & la plus perſuaſiue, n'en ſçauroit tracer qu'vn crayon fort imparfait. Ie me voyois ſeparer de tout ce que i'aimois; vous vous

voyez ſeparer de tout ce que vous aimiez; & ſeparer pour toûjours. Vous me voyez au pouuoir d'vn Barbare; ie vous voyois vn Maiſtre cruel; & bien-toſt apres (ce qui eſtoit le plus inhumain) vous ne me voyez plus Theagene, & ie ne vous voyois plus. Sans doute ces funeſtes momens, furent ſi douloureux pour vous & pour moy, que ceux meſmes qui les ont ſoufferts, ne peuuent trouuer l'art de le dire. Que ſi de cette triſte auanture, ie paſſe encor à l'aparition de ce mort, que ie vy mouuoir & parler, par la force de la Magie, & par l'impieté de ſa Mere, dont la tendreſſe dénaturée, troubloit le repos de ſon Tombeau, & violloit les dernieres loix de la Nature; ie ne doute nullement, que ie ne vous donne quaſi autant de frayeur, que i'en eus en cette occaſion, & que ie ne vous faſſe partager ma crainte. Car figurez vous vne Fille & le bon Calaſiris, ſeuls au milieu d'vne grande Pleine, toute couuerte d'armes rompuës, de Chars renuerſez; de ſang répandu, de Soldats morts, & de toutes ces tragiques marques, qui ont acoûtumé de ſignaler ces fu-

ueſtes lieux, où vne Bataille s'eſt donnée. Repreſentez vous (dis-je) que vous m'y voyez, & que vous y voyez tous ces funebres objets, par la ſombre clarté de la Lune, de laquelle les foibles rayons, perçoient quelques-fois les nuages, & laiſſoient voir confuſément tout ce que ie dis : & quelques-fois s'enſeueliſſans dans ces nuées, ne laiſſoient ſur ces Campagnes, qu'horreur & qu'obſcurité. Figurez vous (dis-je) que vous me voyez au milieu de cet épouuentable deſordre, & que du milieu de ces Soldats maſſacrez, vous voyez tout à coup vn mort par vn mouuement auſſi ſubit que peu naturel, ſe leuer comme on leueroit vne Statuë, & ſe tenir quelque temps debout. Deux fois ie le vy leuer comme vn viuant; deux fois ie le vy tomber comme vn mort; deux fois ie vy ſon viſage paſle & defiguré; deux fois ie vy ſes yeux tous éteints & tous renuerſez, quoy qu'ils paruſſent ouuerts; deux fois ſa bouche s'ouurit, toute morte qu'elle eſtoit; & deux fois elle parla; mais auec moins de paroles que de ſoûpirs, & d'vn ton capable de tranſir d'effroy, l'ame

la plus assurée. Cependant mon cher Theagene, toute cette affliction & toute cette frayeur ; ne seruirent apres qu'à augmenter nostre joye, lors que par la bonté des Dieux, nous nous rencontrâmes deuant les murailles de la Ville de Memphis. Ce fut là que i'éprouué encor vne fois, que qui n'a point eu de mal ne connoit pas le plaisir : ce fut là que ie connus sensiblement, que l'absence fait trouuer en suite, la veuë de l'objet aimé plus agreable : & ce fut là mon cher Theagene, que i'apris par experience, que ceux qui sont toûjours heureux, ne le sont pas à demy. En effet, ceux qui n'ont iamais perdu vn Thresor, ignorent la joye qu'il y a à le retrouuer, & ne connoissent presques pas, celle que sa possession donne. Il n'appartient qu'aux infortunez, à parler de la bonne fortune : & comme il faut estre dans les profondes Valées, pour iuger de la hauteur des Montagnes, il faut auoir esté dans la misere & dans l'affliction, pour connoistre parfaitement, la felicité & l'abondance. Il passe en ce bien-heureux moment, d'vne rencontre inopinée, certains rayons inuisi-

bles, des yeux d'vn Amant à l'autre, qui portent auec eux iuſques dans leur cœur, ce que l'on ne ſçauroit dire. Les mots de plaiſir, de contentement, de joye, de ſatisfaction, & de gloire, ſont trop foibles pour exprimer vn ſentiment ſi tendre & ſi delicat: & le ſilence éloquent de ces deux heureuſes perſonnes, le dit beaucoup mieux que ne le peuuent dire toutes les paroles, & que ne le peuuent repreſenter, toutes les figures de cet Art imperieux, qui ſe vante d'eſtre le Maiſtre des eſprits libres, & le Tiran de la volonté. Mais Theagene, comme i'ay dit que les yeux d'vn Amant eſtoient eloquens, & qu'ils ſe ſçauoient faire entendre, les voſtres me confirment en mon opinion: & i'entends bien ſans que vous parliez, ce qu'ils veulent que ie comprenne, & ce qu'ils veulent remettre en mon ſouuenir. Non, non, ie n'ay pas oublié l'indigne amour de ce digne objet de ma haine & de vos meſpris; d'Arſace en vn mot, cette cruelle Sœur du Roy de Perſe, qui nous donna tant de peine, & qui nous penſa faire perir. Ie ſçay que i'auois en elle vne redoutable Riualle;

ie

ſçay qu'elle vous fit porter des fers, à vous qui meritiez de porter vn Sceptre ; ie ſçay qu'ayant découuert noſtre innocente paſſion, ſon artifice criminel me voulut contraindre d'épouſer Alchamene l'vn de ſes Eſclaues; ie ſçay que ſa fureur vous fit enſeuelir tout viuant, dans l'obſcurité d'vn profond cachot ; ie ſçay que vous y receuſtes des outrages qui me firent horreur, & qui ſignalerent hautement, voſtre amour & voſtre conſtance ; ie ſçay que le deſeſpoir de cette enragée, expoſa ma vie au poiſon ; & que ſi l'équité des Dieux ne l'euſt fait prendre à Cibelé, qui me le vouloit donner, voſtre Chariclée eſtoit perduë; ie ſçay que l'effroyable malice de cette Perſienne, m'acuſa de cette mort dont elle eſtoit cauſe, & dont i'eſtois innocente; ie ſçay que ie me vy priſonniere auſſi bien que vous, & que ie fus partager vos chaines; ie ſçay que des hommes qui eſtoient enſemble Iuges & Eſclaues, me condamnerent au feu, pour contenter cette furieuſe ; ie ſçay que ie me vy ſur le Bucher, toute preſte à y eſtre conſumée; ie ſçay que la flame m'enuironna de toutes

parts, & que iamais l'innocence & l'amour ne furent mises à vne épreuue si dangereuse; mais ie sçay aussi, que par l'assistance des Dieux, & par la vertu de cette pierre que ie portois, que vous autres Grecs appellez Pantarbe, ie marché sur les brasiers comme sur des fleurs, & que ce bucher infame, deuint le Thrône de ma gloire. O mon cher Theagene, dittes moy (ie vous en conjure par nostre amour) si mon Triomphe ne fut pas causé par mon suplice? si vostre joye ne surpassa pas vostre douleur? & si apres m'auoir pleinte comme morte, rien aprocha de vostre contentement, lors que vous me vistes viuante, ou pour mieux dire ressucitée? pour moy, ie vous aduouë qu'apres ce miracle, que les Dieux, l'Amour, & la Nature, firent ensemble en nostre faueur, i'eus des transports d'alegresse, que ie ne sçaurois exprimer: & que ie fus liberallement recompensée par eux, de toutes les peines que i'auois souffertes, & mesme de tous les maux que ie deuois encor souffrir. Vous sçauez de plus, que comme les felicitez sont ordinairement enchainées, aussi

bien que les disgraces, celle cy (quoy que tres grande) ne nous arriua pas seule : car nous sortismes des prisons d'Arsace, par l'ordre d'Oroondates, que par vn sentiment de jalousie, de dépit, & de vangeance, Alchamene estoit allé aduertir, de l'impudicité de sa femme. Vous sçauez mesme que nous eûmes la satisfaction d'aprendre que la Iustice du Ciel, s'estoit seruie de la propre main d'Arsace, pour punir ses crimes dans la peur qu'elle eut que son Mary ne les punist : & qu'ainsi toutes nos trauerses, augmenterent nos contentemens, & ne seruirent qu'à nous en faire mieux connoistre la grandeur. Que si vous me dittes qu'aussi tost apres ; nous éprouuâmes vne nouuelle affliction, estans pris par des inconnus, qui nous osterent à Bagoas, lequel nous vouloit conduire vers son Maistre Oroondates ; ie vous répondray qu'aussi tost apres, nous éprouuâmes aussi vne nouuelle joye, puis que ces Soldats qui nous prirent, estoient d'Ethiopie où nous desirions aller. En effet, ils nous presenterent à Hidaspes, qui sembla d'abord nous vouloir fauoriser, puis que par ses ordres

nos chaines de fer furent changées en des chaines d'or, & que nous fumes traitez auec beaucoup de reſpect. Cependant, mon cher & bien aimé Theagene, c'eſt icy qu'il faut que ie confeſſe, que cette eſperance fut trompeuſe, & que nous nous reviſmes de nouueau dans vn déplaiſir, qui n'auoit rien qui luy fuſt égal, que le danger que nous courions. Car enfin, ſi l'on nous para, ce fut comme des Victimes, que l'on deuoit ſacrifier : & ſi l'on eut quelque reſpect pour nous, ce fut comme à des offrandes que l'õ deſtinoit aux Dieux. Certes ie ne ſçaurois nier qu'en cette occaſion, ma douleur ne fuſt incomparable : & que ie ne murmuraſſe long-temps contre l'Oracle, qui m'auoit enuoyée en Ethiopie ; & qui ſembloit abſolument eſtre faux, puis que nous trouuions le Tombeau, où il nous auoit fait eſperer, que nous trouuerions le Thrône. Mais Theagene, que la conduite des Dieux eſt cachée & merueilleuſe ! & que l'eſprit humain eſt foible, pour la pouuoir deſcouurir ! ſur le poinct que nous eſtions au pied des Autels ; ſur le poinct que nous allions eſtre immo-

lez; ſur le poinct qu'Hidaſpes auoit le bras leué, pour poignarder ſa propre Fille, en penſant faire vn action de pieté; & bref ſur le poinct que nous allions mourir l'vn & l'autre, & mourir d'vne façon ſi pitoyable; le Deſtin changea la face des choſes; ie fus reconnuë pour ce que i'eſtois, deuant la Ville de Meroé; mon Sacrificateur ſe trouua mon Pere; la Victime ſe trouua ſa Fille; Hidaſpes & Perſine ſe trouuerent vne Heritiere; le Peuple d'Ethiopie, ſe trouua vne nouuelle Reine; & Theagene & Chariclée, qui ſçauent que qui n'a point eu de mal, ne connoiſt pas le plaiſir, ſe trouuerent preſques heureux. Ie dis preſques (genereux Prince) parce que nos aprehenſions ne ceſſerent pas encores: & que la deuotion ſcrupuleuſe de mon Pere, crût que la Nature eſtoit trop foible, pour l'empeſcher de s'acquiter de ce qu'il deuoit aux Dieux. Mais ſi ce zele trop exact, nous donna de la douleur, la voix Publique qui le fit ceſſer, ne nous donna pas moins de joye. Vous me direz (peut-eſtre) que ce bonheur ineſperé, ne regardoit que moy ſeule; que ce qui me

fauuoit, ne vous fauuoit pas; que la main qui m'épargnoit, voulut encor vous sacrifier; que vous combatistes vn Taureau, dont la fougue estoit redoutable; que vous combatistes vn Geant, dont la force ne l'estoit pas moins; que l'on voulut me faire épouser Meroebe; que l'on voulut vous mettre deuant les yeux le bandeau mortel, au mesme temps que l'on me mettoit le bandeau Royal sur le front; & qu'il me fallut encor vne fois marcher sur des charbons ardents, sans autre secours que celuy de ma pureté, car i'auois quité ma Pantarbe. Mais enfin Theagene, ce bonheur nous fut commun; vous fûtes sauué comme ie fus garantie; la main qui m'épargna ne vous frapa point; le Taureau ne vous fit ny peur ny mal; le Geant ne fit qu'augmenter vostre gloire; Meroebe fut le Captif qui orna vostre Triomphe; la flâme par son éclat, en donna à vostre vertu & à la mienne; Chariclée & Sisimethre acheuerent nos prosperitez; & du pied des Autels des Dieux où nous estions, nous fûmes glorieusement éleuez, sur le Thrône des Rois où nous sommes.

Aduoüez donc (mon cher Theagene) auſſi bien que moy, qu'il n'appartient qu'à ceux qui ont eſté infortunez, de ſe dire heureux; que ce n'eſt qu'apres les diſgraces, que les felicitez ſont douces; que ce n'eſt que par le trauail, que l'on peut iuger du repos; & que qui n'a point eu de mal, ne connoiſt pas le plaiſir. Pour moy, ie trouue tant de ſatisfaction, à me ſouuenir de mes peines, & la memoire m'en eſt ſi agreable & ſi precieuſe; que bien loin de vouloir la bannir de mon ame, ie ſouhaite non ſeulement qu'elle y ſoit toûjours, mais que cette glorieuſe image, puiſſe eſtre toûjours en la memoire de tous les hommes. Qu'il ſe trouue vn Peintre aſſez fidelle, aſſez adroit, & aſſez heureux, pour en tracer vn Tableau, que la Poſterité puiſſe voir; que nos auantures ſoient connuës, par tout où le Soleil eſt connû; que l'on parle de nos amours, en toutes les langues de la Terre; que l'Hiſtoire Ethiopique, ne ſoit ignorée d'aucun; que nous ayons cent imitateurs, de nos plaiſirs & de nos ſouffrances; que nous ſoyons la regle & le modelle de tous les autres Amans;

que de Siecle en Siecle l'Vniuers admire toûjours, Theagene & Chariclée.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

VEritablement on peut dire, que ces derniers ſouhaits, ont obtenu l'effet de cette Harangue: puis que la reputation de ce beau Roman ne finira iamais, & qu'il en eſt peu d'autres qui ne luy doiuent quelque choſe. Son Autheur qui prefera la conſeruation de cet agreable Liure, à celle de ſon Eueſché, ne rendit pas vn mauuais office; à tous ceux qui depuis luy, ſe ſont voulus mesler d'en compoſer de ſemblables: & eux & moy, ſommes obligez d'aduoüer, que quoy que nous ne l'ayons pas imité ſeruilement, il eſt pourtant certain que nous deuons beaucoup à ce Grand Exemple.

ARSESTE

ALCESTE

A

ADMETE:

QVINZIESME HARANGVE!

ARGVMENT.

ADmete Roy de Theſſalie, & l'vn des plus vertueux Monarques de la Terre, eſtant tombé ſi dangereuſement malade, que tout l'art des Medecins ne pouuoit plus rien pour ſa gueriſon; eut recours au fameux Oracle de Delphes, qu'il enuoya conſulter, & qui luy répondit qu'il viuroit, pourueu que quelqu'vn fuſt capable de vouloir mourir pour luy. Mais comme ce remede eſtoit auſſi cruel qu'extraordinaire, aucun n'oſa iamais le pratiquer en ſa faueur. Le Pere meſme de ce miſerable Prince, quoy qu'il fuſt accablé d'années, refuſa d'allonger ſes iours, en acourciſſant les ſiens de quelques-vns: ſa propre Mere quoy qu'auſſi vieille que ſon Mary, ne voulut point ſauuer la vie à ſon fils, par la perte de la ſienne. Et ce pauure Roy malade, ſe vit abandonné de tout

le Monde, & priué de tout espoir de secours. Alceste seule, aussi genereuse que belle, se presenta volontairement à la mort, afin d'estre la glorieuse Victime, que l'on deuoit immoler, pour le salut de son Espoux. Or comme Admete n'estoit pas moins genereux qu'elle, & qu'il ne l'aimoit pas moins, que luy mesme en estoit aimé; il ne pouuoit consentir, à se laisser sauuer la vie, par la mort d'vne personne qui luy deuoit estre si chere. De sorte que comme il s'opposoit de toute sa force à cette resolution, Alceste qui vouloit luy faire agreer vne chose où elle estoit absolument déterminée, tâcha de luy persuader, QVE L'AMOVR CONIVGALLE DOIT SVRPASSER TOVTES LES AVTRES.

ALCESTE

Viure pour ce quon adore
Cest ce quon sçait aujourdhuy,
Mais vouloir mourir pour luy,
Cest ce que le siecle ignore.

B.R

ALCESTE

A

ADMETE.

NOn, non, que l'on ne craigne nullement de manquer de Victime, pour vn Sacrifice si neceſſaire au bien de toute la Theſſalie : & que l'on ne s'imagine pas, qu'elles ſoient toutes aſſez lâches, pour s'enfuir du pied des Autels, où elles doiuent eſtre immolées pour vne si iuſte occaſion. Preparez donc (Saincts & venerables Miniſtres des Dieux) preparez donc ſeulement vos feux ſacrez, vos Couteaux, vos Vaſes d'or, vos Rubans, & vos Couronnes, & commencez à l'heure meſme, de faire retentir les Voûtes du Tem-

ple, de ces Himnes & de ces Cantiques, que la pieté des Grecs a composez, pour de pareilles ceremonies. Oüy, prenez vos rangs & marchez, car la Victime vous suiura sans qu'on la meine: & vous n'auriez pas raison d'en douter, puis que cette Victime est Alceste. Ie voy bien (ô trop genereux Admete) que ce dessein vous afflige, autant qu'il surprend les autres; que ce remede vous tiendra lieu d'vn poison; & que ce sera vous faire mourir, que de vous sauuer la vie de cette sorte. Oüy, ie sçay que vous nommerez ma pitié cruelle; que vous regarderez mon zele comme vn Sacrilege; & que ie vous seruiray sans vous obliger: mais quoy que ie sçache toutes ces choses, & quoy que ie ne condamne pas mesme en vous ces beaux sentimens, il faut toutes-fois que ie suiue les miens; il faut que ie fasse voir à toute la Terre, ce que peut vne veritable passion; & que ie tâche de vous faire aduoüer à vous mesme, par les choses que ie vay dire, que l'Amour conjugale doit surpasser toutes les autres. En effet, de qui pouuez vous raisonnablement attendre, l'illustre preuue d'amitié

cié que ie suis preste de vous donner, si ce n'est de vostre Alceste, qui seule en peut estre capable, & qui seule en faisant ce qu'elle doit, fait aussi ce qu'elle veut, & mesme ce qu'elle desire? serace de vos ennemis, que vous attendrez ce témoignage d'affection aussi grand que difficile? nullement, mon cher Admete, nullement; ceux qui vous haïssent ne sçauroient agir de cette façon, puis que ceux mesme qui vous aiment ne le peuuent pas. Ceux qui voudroient vous pouuoir perdre, n'ont garde de vouloir vous sauuer en se perdant: & ceux qui voudroient vous pouuoir donner la mort, s'empescheront bien de vous conseruer la vie, en exposant la leur à ce danger inevitable. La haine ne produit iamais les mesmes effets de l'amour; la colere & la pitié ne peuuent se trouuer ensemble dans vn cœur; & ceux qui ne respirent que la vangeance & le sang, & qui ne cherchent que des Victimes pour les immoller à leur fureur, ne répandront iamais leur sang en faueur de leur ennemy, & ne s'immolleront iamais pour le pouuoir conseruer. Cette

action ne demande pas ſeulement vne ame ferme & reſoluë, que rien ne puiſſe ébranler: mais elle demande encor, vne ame tendre & pitoyable, qui ſouffre le mal qu'elle voit ſouffrir; qui prenne part à tout ce qui touche la perſonne aimée; qui confonde ſes intereſts dans les ſiens; & qui prefere ſa conſeruation à la ſienne. Ce n'eſt donc point de vos ennemis, que vous deuez attendre ce ſecours, & ſi vous ne pouuiez le receuoir que par eux, voſtre perte ne ſeroit pas incertaine. Sera-ce de ceux qui ne vous connoiſſent point, que vous attendrez ce bon office? moins encor, mon cher Admete, moins encor; puis qu'il faut connoiſtre pour aimer, & qu'il faut aimer parfaitement, pour vouloir mourir pour vn autre. Oüy ſans doute il faut ſçauoir comme ie le ſçay, qu'Admete eſt le meilleur Prince de l'Vniuers; qu'Admete eſt le plus acomply de tous les hommes; qu'Admete a toutes les vertus; qu'Admete n'a pas vn de tous les vices; que de ſa conſeruation, dépend celle de ſon Eſtat, comme de ſa perte dépend celle de toute la Theſſalie; & bref, que

comme il n'eſt rien qui ne vaille moins que luy, il n'eſt rien que l'on ne doiue expoſer, pour garantir vne perſonne ſi chere. Il faut (dis-je) meſme ſçauoir, qu'Admete feroit indubitablement pour Alceſte, ce qu'Alceſte va faire aujourd'huy pour Admete: & que ſi l'on auoit conſulté ſes ſentimens, au lieu de conſulter l'Oracle, ce genereux Mary ſeroit mort pour ſa femme, comme cette femme va mourir pour ſon Mary. De ſorte qu'il eſt abſolument injuſte, & meſme impoſſible, d'eſperer que des gens qui ne vous connoiſſent point, viennent s'offrir volontairement, à ce coup inevitable. De qui pouuez vous donc attendre vn ſecours qui vous eſt ſi neceſſaire? ſera-ce de vos Eſclaues? non, non, ces ames baſſes & intereſſées, ne peuuent iamais eſtre capables d'vn deſſein ſi haut & ſi genereux: il faut porter vn Sceptre, & non pas des fers, pour conceuoir ſeulement vne penſée ſi heroïque: & comme l'amour vient de l'inclination qui eſt toute libre, des perſonnes qui n'ont point de liberté, ne peuuent agir de cette ſorte. Tous les valets ſont des ennems domeſti-

ques; ils regardent tous leurs Maiſtres comme leurs Tirans; ils ſeruent tous par crainte & ſans amitié; & quoy que la mort de leur Seigneur, ne faſſe pas renaiſtre leur franchiſe, le changement de chaine leur tient quaſi lieu de liberté. Oüy, quand ce dernier Maiſtre leur deuroit eſtre auſſi rude, que le premier leur eſtoit doux, ils ne pourroient pas s'empeſcher en cette occaſion, d'auoir vne maligne joye, qui bien loin de leur permettre d'empeſcher ſa perte par la leur, les obligeroit à la haſter, s'il eſtoit en leur pouuoir. Mais peut-eſtre ſera-ce de vos ſubjets, que vous receurez ce témoignage glorieux, d'vne amitié ſincere & fidelle : il s'en trouuera quelqu'vn, qui par vne ſi belle mort voudra s'immortaliſer; & qui par vne ſi grande action voudra couronner toutes les ſiennes. De tant d'hommes que vous auez obligez, il s'en trouuera quelqu'vn, qui ſera reconnoiſſant, & qui voudra payer vos bien-faits : de tant d'hommes qui ont intereſt au bien de la Theſſalie, que voſtre perte perdroit, il s'en trouuera quelqu'vn, qui preferera l'intereſt general, à l'intereſt particulier, & qui

ſignalera hautement en cette rencontre, le zele qu'il aura pour ſa Patrie: le bien de ſes Enfans le touchera; ſa conſeruation de ſa femme luy ſera chere; & le deſir de la gloire, luy fera tout oſer pour l'obtenir. Vous auez ſans doute lieu de croire (veu comme vous auez eſté bon Prince) que vous n'auez pas plus de ſubjets, que vous aurez de Victimes, & qu'il ne faut que compter les vns, pour ſçauoir le nombre des autres. Cependant mon cher Admete, ne vous flatez point ie vous en conjure, de cette imagination: les ſubjets ſont preſques tous perſuadez, que c'eſt pour eux que les Princes doiuent agir, & non pas eux pour les Princes. Ils croyent que les Aſtres & les Rois, n'ont eſté mis en l'eſtre des choſes, que pour leur vtilité: & que l'éclat des vns, & puiſſance des autres, n'eſt & ne doit eſtre en la Nature, ſimplement que pour leur bien. Ils croyent que leur obeiſſance eſt d'vn prix ineſtimable; ils croyent qu'on ne ſçauroit trop acheter vne Couronne; ils croyent que la felicité des Rois, égale celle des Dieux; & comme le Peuple vous voit

déja couronné, ne doutez pas qu'il ne vous trouue plus propre qu'aucun, à paſſer pour vne Victime. Ne tournez donc point les yeux en cette occaſion, vers cette multitude autant ignorante qu'ingrate, & n'eſperez pas vn ſentiment genereux & beau, d'vn animal ſi peu raiſonnable. Sera-ce parmy les Princes voiſins, que vous trouuerez cette illuſtre pitié, que vous cherchez inutilement parmy les voſtres? l'égalité de vos conditions, aura-t'elle fait naiſtre en vos cœurs, cette amitié reciproque, que l'on remarque quelques-fois entre des perſonnes priuées; & pourrez vous obtenir des étrangers, ce que vos ſubjets vous refuſent? ha non, non, mon cher Admete, les Rois ont des ſubjets, des eſclaues, & des flateurs, mais ils n'ont iamais d'amis. Tous les Princes bien loin d'empeſcher voſtre perte s'en rejoüiront: & comme les maximes d'Eſtat, & celles de la Morale, ſont fort differentes, & que voſtre infortune leur peut eſtre vtile, ils ſongeront bien pluſtoſt à reculler leurs frontieres que voſtre trépas, & à ſatisfaire leur ambition, qu'à ſauuer ma vie & la vo-

ſtre. Ie les voy déja ces ambitieux Riuaux de voſtre gloire, ces enuieux ennemis de vos proſperitez, ces lâches & ces dangereux voiſins, ſe ſeruir de cette funeſte occaſion; arracher les bornes qui ſeparent vos Eſtats des leurs; rauager toute la Theſſalie; vſurper injuſtement voſtre Sceptre & voſtre Couronne; exiler ou faire mourir vos enfans; & fonder leur Thrône ſur voſtre Tombeau. Car enfin, dequoy n'eſt point capable cette dangereuſe paſſion de vouloir regner, & quels obſtacles ſont aſſez forts, pour la pouuoir retenir? bien loin de reſpecter des Thrônes, elle renuerſeroit des Autels; bien loin de vouloir ſauuer des Rois, elle feroit perir les Dieux, ſi les Dieux pouuoient perir, & rien n'eſt ſacré pour elle. Ce ſeroit donc en vain, mon cher Admete, que vous attendriez la tranquilité, d'où l'on doit attendre l'orage, & voſtre ſalut de ceux qui ſouhaitent voſtre ruine. Il eſt vray (me direz vous) que ce n'eſt nullement de là, que doit venir cette aſſiſtance que i'attens: il faudroit auoir perdu la raiſon, pour auoir conceu cet eſpoir: & i'aurois mal connû les

Souuerains, ſi ie les auois pris pour de veritables amis. Mais i'en ay d'autres que des liens trop étroits, attachent à ma fortune, pour s'en pouuoir ſeparer, & que le ſang me rend trop proches, pour n'en eſtre pas aimé. Ils ſe ſouuiendront ſans doute de ce que ie ſuis, & de ce qu'ils ſont; ils voudront ſignaler en meſme temps, leur amitié & leur vertu; & i'eſpere que ie trouueray en eux, ce qu'ils trouueroient en moy, ſi i'eſtois en leur place, & qu'ils fuſſent en la mienne. Quoy, Seigneur! ſera-ce de vos Parens, que vous receurez cette importante aſſiſtance, de laquelle nous parlons; eux qui ſont hommes, qui ſont ambitieux, qui ſont plus pres de voſtre Thrône que les étrangers, & qui n'y ſçauroient monter, ſi la Parque ne vous en fait deſcendre? ha ne vous flatez point d'vne eſperance ſi peu vray-ſemblable: & ſouuenez vous que pour l'ordinaire, les Rois n'ont guere plus de parens que d'amis; que le meſme rang qui ſepare leurs conditions, ſepare leurs coeurs; & que la Nature n'eſt point aſſez forte, pour s'oppoſer à cette paſſion déreglée, qui tirannife

tirannise tous les Grands. Quoy ! des Parens vous sauueroient la vie, eux qui regneroient par vostre mort ! quoy, des Parens mouroient pour vous, eux qui seroient Rois si vous mouriez ! ha non, non, Seigneur, c'est ce qui n'a point d'aparence; c'est ce qui ne peut iamais estre ; & c'est sans doute aussi ce que vous ne croyez pas. Alceste (me direz vous peut-estre encor) ie sçay bien que le simple degré de Parent est trop bas, pour éleuer vn esprit à cette gloire supréme, qu'il faut obtenir en se sacrifiant pour autruy, & qu'on ne peut gagner qu'en se perdant: mais i'en ay qui me sont si proches, que mes interests sont les leurs ; qui m'aiment comme ie les aime, & comme ils me doiuent aimer ; & qui n'estans qu'vn mesme sang auec Admete, croiront regner quand ie regneray ; croiront viure quand ils mouront ; & n'auoir fait en faisant tout, qu'vne partie de leur deuoir. Sera-ce donc de vos Freres & de vos Sœurs, que vous receurez ces témoignages d'affection, que tant d'autres vous refusent aujourd'huy ? ha si vous l'auez creu, vous n'estes pas moins

abuſé que vous l'eſtiez, & voſtre erreur n'eſt pas moins grande! la meſme ambition n'eſt pas ſeulement en leur ame, car elle y eſt beaucoup plus forte : & comme ils voyent de plus pres que tous les autres, la grandeur du Thrône, la majeſté du Sceptre, & la richeſſe & l'éclat de la Couronne, ils ſouhaitent plus ardemment que tous les autres, d'en obtenir la poſſeſſion. Leur Frere paſſe pour leur Tiran dans leur eſprit; l'égalité de leur naiſſance, leur rend l'inégalité de leurs conditions inſuportable; & ils ont vne peine étrange à conceuoir, par quelle raiſon il eſt iuſte, qu'il ſoient ſubjets & qu'il ſoit Roy. Et puis à dire les choſes comme elles ſont, la ſimple amitié n'eſt iamais capable (à quelque degré que la proximité du ſang la faſſe monter) d'vne épreuue ſi dificile : tant que l'on n'aime que de cette façon, l'on s'aime toûjours vn peu mieux, que l'on n'aime qui que ce puiſſe eſtre: & l'on ſe flate ſi facilement en cette matiere, que meſme en ne faiſant rien, l'on ſe perſuade que l'on fait tout ce qu'on doit. L'intereſt particulier, dit dans le cœur de

tous les Freres, qu'il y a des bornes en toutes choſes, au delà deſquelles le Sage ne doit point paſſer: que l'on ſe doit plus à ſoy meſme qu'à nul autre; que le principe de cette amitié, doit eſtre pour eux, comme il eſt en eux; qu'il faut s'aimer, & puis aimer; que l'on peut ſeruir ſes Parens, pourueu que ce ne ſoit pas contre ſoy; que l'on peut meſme s'expoſer à quelque dangereuſe occaſion pour les garantir, mais non pas à vn peril inevitable; & qu'enfin, ce ſeroit offenſer la Nature, que de paroiſtre de bon naturel de cette ſorte. O foibles & peu genereux amis! vous auez raiſon ie l'aduouë: ce n'eſt point à vous à ſauuer Admete; ce n'eſt point à vous à faire vne ſi glorieuſe action; ce n'eſt point à vous à remporter vne Palme, que vous ne meritez pas; & ce ne ſera point à vous, que mon cher Seigneur demandera, cet illuſtre témoignage, d'vne amitié veritable. Sera-ce donc à ceux qui vous ont fait naiſtre, à mourir pour vous ſauuer? quand ils vous accorderoient ce qu'ils vous refuſent, voudriez vous leur deuoir deux fois la vie, & conſeruer la vo-

ſtre par la perte de la leur ? non, non, mon cher Admete, vous eſtes trop iuſte pour auoir vne penſée ſi criminelle : & trop bon pour n'excuſer pas la foibleſſe de leur amitié, qui vient de celle de leur âge & de leur temperamment. Et puis, ceux à qui nous deuons tout, ne nous doiuent rien : c'eſt aſſez de nous auoir fait voir la lumiere ſans la perdre ; & c'eſt trop que de vouloir exiger d'eux, ce qu'ils ont pluſtoſt droict d'exiger de nous. Qu'elles viuent donc, ces cheres & ces venerables perſonnes, & d'autant plus qu'elles peuuent viure ſans que vous mouriez. Qu'elles laiſſent couler doucement & iuſques au bout, la glorieuſe & longue trame de leur deſtinée ; qu'elles deſcendent inſenſiblement au Tombeau ; & qu'elles ſoient certaines que quelque tard qu'elles y arriuent, elles y arriueront encor trop toſt, ſelon vos ſouhaits & les miens. Que reſte t'il donc à tenter, puis que tant de moyens nous manquent, & de qui receurez vous à la fin, cet important & pieux deuoir ? ſera-ce de vos Enfans ? ce ſont veritablement des Victimes innocentes, mais

cela ne ſuffit pas, puis que les Dieux nous demandent des Victimes volontaires, & que celles cy n'ont point encor de volonté. En l'eſtat où vos maux & l'ordonnance du Ciel nous reduiſent, pour entreprendre de vous ſauuer, il ne faut pas ſeulement mourir, il faut vouloir mourir; & c'eſt vne choſe dont ces Enfans ſont incapables, par la foibleſſe de leur âge, & par leur peu de raiſonnement. Ce n'eſt donc point à vos ennemis; ce n'eſt donc point à des inconnus; ce n'eſt donc point à vos Eſclaues; ce n'eſt donc point à vos ſubjets; ce n'eſt donc point à vos voiſins; ce n'eſt donc point à vos Parens; ce n'eſt donc point à vos Freres, ny à vos Sœurs; ce n'eſt donc point à voſtre Pere, ny à voſtre Mere; ce n'eſt donc point à vos Enfans à mourir pour vous, c'eſt à voſtre Alceſte toute ſeule, que doit apartenir cet honneur. C'eſt à elle à ſe perdre pour vous ſauuer; c'eſt à elle à vous faire voir la grandeur de ſon affection; & c'eſt à elle à faire voir à toute la Terre, par ce qu'elle va faire aujourd'huy, non ſeulement que l'Amour conjugale doit ſurpaſſer tou-

tes les autres, mais qu'elle les surpasse en effet. Oüy, mon cher Seigneur, elle les surpasse, & nulle autre ne peut entrer en comparaison auec elle, ny nul ne peut luy disputer ce qu'elle pretend, sans temerité, & sans injustice. Car pour redire en peu de paroles, ce que i'ay déja dit vne fois; vos ennemis vous haïssent, & ie vous aime de tout mon cœur. Des inconnus ne sçauent point ce que vous valez, & ie sçay que vostre merite est sans prix comme sans égal. Vos Esclaues vous craignent plus qu'ils ne vous aiment, & ie vous aime plus que ie ne vous crains, quoy que ie vous respecte infiniment. Vos subjets croyent que vous leur deuez beaucoup, & qu'ils ne vous doiuent plus rien, & ie croy que vous ne me deuez que de l'affection, & que ie vous dois toute chose. Vos voisins voudroient renuerser vostre Thrône, & ie ne songe qu'à l'affermir. Vos Parens regardent vostre succession, & ie ne regarde que vostre personne. Vos Freres & vos Sœurs croyent qu'ils se doiuent sauuer plustost que vous, & ie crois que ie vous dois sauuer plustost que moy. Vostre

Pere & voſtre Mere vous ont déja donné la vie, c'eſt aſſez; & ie voudrois en auoir mille à perdre, afin de conſeruer la voſtre. Vos Enfans ne peuuent vouloir ce qu'ils doiuent, & ie veux tout ce que ie dois; c'eſt à dire ie veux & ie dois mourir pour vous. Oüy, mon cher Admete, ie le dois & ie le veux, & rien ne m'en ſçauroit empeſcher. Ce lien indiſſoluble, qui a joint nos volontez, & que la mort ne rompra point, veut que voſtre intereſt ſoit le mien; que voſtre conſeruation ſoit la mienne; & que ie ne regarde qu'elle. Toutes choſes nous doiuent eſtre communes, & comme i'ay partagé vos felicitez, il eſt iuſte que ie partage vos malheurs. Et puis, comme ie mourois ſi vous mouriez, ie viuray ſi vous viuez: & bien que i'entre dans le Cercueil, ie demeureray ſur le Thrône, ſi ie puis faire que mon cher Admete y demeure. Oüy, ie regneray quand il regnera; ie ſeray bien mieux dans ſon cœur, que ie ne ſeray dans la Sepulture; & comme la Parque ne peut rien ſur l'Amour, cet Amour ſera immortel malgré la Parque. Toutes les flâmes ont quelque

choſe de materiel, qui les oblige à finir, auec l'aliment qui les nourriſſoit : mais la ſeule flâme de l'amitié conjugale, eſt ſi pure & ſi détachée de la matiere, qu'elle ſubſiſte apres que nous ne ſommes plus, & qu'on la voit encor briller dans les tenebres du Tombeau. Ceſſez donc, mon cher & bien aimé Seigneur, de vous oppoſer en meſme temps, à voſtre conſeruation, & à ma gloire: & n'eſperez pas me détourner d'vn deſſein qui ne peut que m'eſtre agreable, s'il vous eſt auantageux. Que ſi mon peu d'adreſſe eſt cauſe, que ie ne vous aye pû perſuader, & que la raiſon aye eſté mal ſoûtenuë par mon eloquence, ne m'écoûtez plus ie vous en conjure, mais répondez moy à voſtre tour. Conſultez voſtre iugement; examinez voſtre raiſon; cherchez les ſecrets ſentimens de voſtre cœur; découurez les mouuemens les plus cachez de voſtre ame; & me dittes apres cela, ſi vous ne feriez pas pour moy, ce que ie veux faire pour vous? ſi vous me verriez en danger ſans me ſecourir? ſi vous conſentiriez à ma perte, lors que vous la pourriez empeſcher? ou ſi pluſtoſt,

ſtoſt, vous ne donneriez pas voſtre vie pour ſauuer la mienne, comme ie vay donner la mienne pour ſauuer la voſtre; & ſi vous ne feriez pas par amour, ce que ie vay faire; & par amour, & par raiſon? oüy ſans doute vous le feriez; ie vous connois trop bien pour en douter; & la difficulté que ie rencontre à obtenir ce que ie demande, en eſt vne preuue aſſez claire. Pourquoy donc ne trouuez vous pas bon en moy, ce que vous approuueriez en vous? pourquoy me voulez vous rauir vne Couronne, pour laquelle il n'eſt rien que vous ne fiſſiez? pourquoy voulez vous qu'Alceſte ſoit moins genereuſe que ſon Mary? pourquoi voulez vous qu'elle ſe rende indigne de ſon affection, pluſtoſt que de ſe rendre digne & de ſon affection, & d'vne gloire eternelle? & pourquoy voulez vous que l'amitié conjugale aye la foibleſſe des autres, puis qu'elle doit eſtre plus forte que toutes les autres? Non, non, mon cher Admete, ne vous oppoſez plus à vne reſolution auſſi iuſte qu'elle eſt ferme: & n'atendriſſez plus par vos ſoûpirs, vne ame qui n'eſt déja que trop affligée de

ce qu'elle vous va quiter. Ie ſçay que me ſeparer de vous, c'eſt me ſeparer de moy meſme ; ie ſçay que ie perds en vous perdant, ce que i'eſtime plus que le iour ; ie ſçay que i'abandonne vn Mary qui ne me haït pas ; ie ſçay que ie quitte des Enfans que i'aime beaucoup ; ie ſçay meſme que voſtre vie vous déplaira, parce que vous la deurez à ma mort ; mais apres tout, ie ſçay auſſi que vous mouriez ſi ie viuois ; ie ſçay que ie dois mourir pour vous faire viure ; ie ſçay que la raiſon le veut ; ie ſçay que le bien de la Theſſalie le demande ; ie ſçay que celuy de mes Enfans en a beſoin ; & ie ſçay enfin que l'Amour conjugale doit ſurpaſſer toutes les autres. Laiſſez donc viure vos ennemis, puis qu'ils ne ſont pas aſſez genereux, pour vouloir mourir pour vous. Laiſſez donc viure ceux qui ne vous connoiſſent point, puis qu'il faut connoiſtre pour aimer ; & qu'il faut aimer, & aimer beaucoup, pour ſe perdre pour ce que l'on aime. Laiſſez donc viure vos Eſclaues, puis que ceux qui ne ſeruent que par contrainte, n'ont garde de ſe ſacrifier volontairement.

Laiſſez donc viure vos ſubjets, puis qu'ils croyent que leurs Rois ſont leurs tributaires, encor qu'ils les nomment leurs Souuerains. Laiſſez donc viure vos voiſins, puis qu'il ſuffit d'empeſcher le progrez de leur ambition, ſans leur demander vne preuue d'amitié, de laquelle ils ſont incapables. Laiſſez donc viure vos Parens, puis que c'eſt aſſez de viure auec eux, & de leur faire voir occupée, vne place où leur vanité aſpire. Laiſſez donc viure vos Freres & vos Sœurs, puis que ce n'eſt point de leur bon naturel que vous deuez attendre voſtre guariſon. Laiſſez donc viure voſtre Pere & voſtre Mere, puis qu'on ne les en ſçauroit empeſcher ſans vn effroyable crime. Laiſſez donc viure vos Enfans, puis qu'ils vous doiuent ſucceder, & qu'ils ne ſçauroient vouloir eſtre immolez pour vous. Et laiſſez donc mourir Alceſte, puis qu'elle le veut, puis qu'elle le doit, puis qu'elle vous en conjure, & puis que rien ne l'en ſçauroit détourner. Adieu donc le plus aimable, & le plus aimé de tous les hommes; mais adieu pour la derniere fois. Que l'on marche, que

l'on s'aduance vers le Temple; ie vous quite; ie vay mourir; si c'est mourir que de se perdre pour sauuer ce que l'on aime, & pour témoigner son affection.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

ADmete sans doute fut fort peu persuadé : il aimoit trop pour croire ce paradoxe ; & les yeux d'Alceste l'empeschoient bien d'écouter sa voix. Cependant elle mourut pour son Mary, cette Genereuse personne : & Euripide a feint qu'Hercule la retira des Enfers, pour nous dire que les belles & grandes actions, telles qu'estoit celle de cette Illustre Reyne, trouuent enfin toûjours quelqu'vn, qui par la force de son eloquence, les retire des Ombres du Tombeau, & des Tenebres de l'oubly, & qui les rameine à la lumiere.

PENELOPE

A

LAERTE.

SEIZIESME ET DERNIER LIVRE.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

ARGVMENT.

Enelope, cette vertueuſe femme d'Vliſſe, de laquelle la reputation dure encore depuis tant de Siecles, & qui des bords peu frequentez de l'Iſle d'Itaque, a fait voller ſa renommée par tout l'Vniuers; ſe trouuant vn iour extraordinairement affligée, de l'eloignement de ſon Mary, qui depuis la fin du ſiege de Troye, auoit erré pres de dix ans, à la mercy des vents & des flots, ſans pouuoir reuoir ſon Pays; voulut ſoulager ſa

douleur par ſes pleintes, & faire aduoüer au Pere de ſon cher Eſpoux, par le diſcours que vous allez voir, QVE L'ABSENCE EST PIRE QVE LA MORT.

PENELOPE

Soit que la nuit eust son voile,
Soit qu'on reuist le matin;
Sa douleur n'auoit de fin,
Non plus qu'en auoit sa Toile.

B.R

PENELOPE
A
LAERTE

CEluy qui entreprend de ſoûtenir, que la mort eſt le plus ſenſible & le plus grand de tous les maux ; ou n'a iamais aimé, ou n'a iamais eſté abſent de la perſonne aimée. Non, Seigneur, ce Monſtre qui deſole toute la Terre ; qui fait par la fuite des temps, changer de face à tout l'Vniuers ; qui traite également & le vice & la vertu ; qui bleſſe des meſmes traits & les Rois & les Bergers ; & dont la peinture ſeulement, donne de l'horreur aux ames les plus fermes, n'eſt point ce que ie mets au

PENELOPE

Soit que la nuit eust son voile,
Soit qu'on veuist le matin;
Sa douleur n'auoit de fin,
Non plus qu'en auoit sa Toile.

B.R

nombre des choſes que l'on doit le plus aprehender. L'abſence que l'on peut dire auec verité, eſtre le commencement de toutes les douleurs, & la fin de tous les plaiſirs, a quelque choſe de plus rude & de plus inſuportable : car ſi la premiere eſt ce qui détruit la proſperité, la ſeconde eſt ce qui fait des malheureux parmy l'abondance, & meſme ſur le Thrône. Il y a toutesfois beaucoup de difference entre elles, car la mort nous raurt également, & le bonheur & l'infortune : ſi elle nous oſte des fleurs, elle ne nous laiſſe point d'épines : elle briſe de la meſme main, & nos Couronnes & nos fers : & pour tout dire, elle éteint en nous, en éteignant noſtre vie, toutes les flâmes de l'amour & de la colere, tous les reſſentimens de la haine, de la vangeance, & de toutes les autres paſſions. Elle fait (dis-je) mourir auec nous, & la joye & la douleur en meſme temps : au lieu que l'abſence non ſeulement nous dérobe tous les biens que la mort nous emporte, mais elle nous cauſe encor tous les maux que l'autre fait finir. La vie en cette occaſion, ne nous eſt laiſſée

que pour eſtre ſenſibles à la plus aigre douleur que l'on puiſſe iamais ſentir : & s'il ſe trouue quelquesfois des gens, qui preferent l'abſence de la perſonne aimée à la mort, c'eſt qu'ils ſe laiſſent ébloüir par les aparences; c'eſt que ce funeſte apareil auec lequel on nous la repreſente leur fait peur; c'eſt qu'ils la voyent plus des yeux du corps, que de ceux de l'ame; c'eſt qu'ils ne la conſiderẽt que par où elle eſt effroyable; & c'eſt enfin qu'ils s'aiment vn peu mieux que leur Meſtreſſe; qu'ils preferent les rayons du Soleil à l'éclat de ſes yeux; & qu'ils aiment mieux ne la voir plus, que ne voir plus rien. Ha que ces gens là ſont ignorans, des veritables ſentimens que l'amour inſpire! mais (me direz vous Seigneur) peut-eſtre ne conſiderez vous pas comme il faut, quelle doit eſtre la violence qui deſ-vnit cette étroitte liaiſon de l'ame & du corps : mais (vous répondray-je) vous ne conſiderez pas vous meſme comme il faut, quelle doit eſtre la violence qui deſ-vnit pour long-temps, ce que l'amour, la raiſon, & l'inclination, ſemblent auoir joint d'vne chaine eternelle. La

mort, ſage Laerte, (comme vous le ſçauez mieux que moy) nous eſt auſſi naturelle que la vie : ſi c'eſt vn mal, c'eſt du moins vn mal qui ne nous ſurprend point, ou qui ne nous doit pas ſurprendre : dés que nous commençons de naiſtre, nous deuons commencer d'aprendre à mourir : en ouurant les yeux, nous deuons déja voir noſtre Tombeau ouuert : & tous les Rois qui ſont au monde, s'ils n'ont pas renoncé au ſens commun, ne peuuent ignorer en montant au Thrône, qu'ils deſcendront vn iour dans le Cercueil Il n'en eſt pas ainſi dans les choſes de l'amour : cette paſſion toute diuine, s'empare ſi fortement de ceux qu'elle poſſede, & la veuë de la perſonne aimée, occupe ſi abſolument celuy qui l'adore, que cette abſence eſt vn mal qui le ſurprend toûjours, & qui par conſequent le rend plus malheureux que la mort, que l'on doit toûjours attendre. Cet effroyable inſtant, qui ſepare deux perſonnes qui s'aiment parfaitement, eſt vne choſe que ie ne ſçaurois exprimer, quoy que ie l'aye éprouuée plus cruellement que nulle autre : mais pour vous

la faire comprendre en quelque sorte, imaginez vous, Seigneur, que vous estes ambitieux, & que l'on vous oste vne Couronne; imaginez vous que vous estes auare, & que l'on vous dérobe tous vos Thresors; imaginez vous que vous estes victorieux, & que l'on vous arrache la victoire d'entre les mains; imaginez vous que l'on vous enchaine auec des fers dont la pesanteur est insuportable; imaginez vous que vous perdez tout ce qui vous est cher au monde; imaginez vous que l'on vous priue de la lumiere, & que vous demeurez dans les tenebres; imaginez vous que l'on vous arrache le cœur sans vous faire mourir; & imaginez vous enfin, que non seulement ie souffris toutes ces douleurs, mais que la mort toute épouuentable qu'elle est, fut le terme de tous mes souhaits, lors que le terme du départ d'Vlisse fut arriué. Ha Seigneur (encor vne fois) que ce funeste moment est terrible! la mort est plustost vn endormissement de toutes les douleurs, que non pas vn mal sensible, & elle n'a rien de rude que le chemin qui nous y conduit. Mais l'ab-

ſence eſt vn enchainement d'infortunes, qui ne peuuent trouuer de bornes que par la fin de noſtre vie, ou par le retour de la perſonne aimée. Le dernier ſoûpir que la mort nous fait ietter, a toûjours cet aduantage d'eſtre le dernier: mais le premier que l'abſence nous oblige de faire eſt ſuiuy de tant d'autres, & accompagné de tant de larmes, de tant d'inquietudes, de tant de tourmens, ou pour mieux dire de tant de morts, que ce mal ne peut eſtre comparé à rien. Et puis à parler raiſonnablement, la mort & l'abſence, peuuent eſtre priſes l'vne pour l'autre, par le rapport qu'elles ont enſemble, puis que l'vne & l'autre nous priuent également, de tout ce que nous pouuons aimer: mais comme il eſt impoſſible, que la perte de toutes les richeſſes qui ſont en l'Vniuers, nous ſoit iamais auſſi ſenſible que l'abſence de la perſonne que nous aimons, puis qu'elle nous tient lieu de toutes choſes; il eſt impoſſible auſſi, que ce qui nous en priue ne nous ſoit pas plus rude que la mort, qui ne nous oſte que des biens que nous eſtimons moins qu'elle. Mais (me

direz

direz vous encor) la mort qui vous oſte vne Couronne, qui renuerſe voſtre Thrône, qui vous priue de la lumiere, vous dérobe auſſi à la perſonne que vous aimez : elle ne vous quite pas (il eſt vray) mais vous la quitez; & de cette façon, vous la perdez auſſi bien de veuë, par la mort, que par l'abſence, & meſme vous la perdez pour toûjours. I'aduouë (ſage Laerte) que cette obiection eſt forte : neantmoins il n'eſt pas impoſſible de la détruire. Mourir deuant les yeux de ce que l'on aime, eſt quelque choſe de plus doux, que de demeurer viuante, éloignée de ſon Amant, & de ſon Mary tout enſemble : meſler ſes dernieres larmes auec les ſiennes, eſt moins inſuportable, que de demeurer ſeule à pleurer continuellement : & laiſſer ſon ame entre ſes bras, eſt pluſtoſt s'vnir à luy plus étroitement, que s'en ſeparer. Enfin (pour le dire en peu de paroles) apres luy auoir dit adieu; apres auoir eu la ſatisfaction de connoiſtre la grandeur de ſon amour, par la grandeur de ſon déplaiſir; apres auoir (s'il eſt permis de parler ainſi) reſigné ſon ame entre

ſes mains; l'on a toûjours cet aduantage de ceſſer de viure, en ceſſant de le voir; de perdre la lumiere en perdant ſa preſence; & de ceſſer d'eſtre ſenſible à la douleur comme à la joye. Le repos & l'obſcurité du Tombeau, valent mieux en ces rencontres, que la vie & la lumiere: cette funeſte lethargie, qui endort nos ſens pour toûjours dans la Sepulture, eſt le ſeul remede qui pourroit charmer tous les maux que ie ſouffre pour l'abſence de mon cher Vliſſe: & comme le ſommeil égale tous les iours les heureux aux miſerables, & les plus Grands Princes aux moindres de leurs ſubjets; la mort auſſi met en meſme rang, les Amans qui ioüiſſent de la veuë de leurs Meſtreſſes, & ceux qui en ſont priuez. L'époiſſeur des tenebres que l'on trouue dans le Cercueil, ne nous permet plus de diſtinguer rien des choſes du monde: & la mort toute impitoyable qu'on nous la dépeind, ne l'eſt toutesfois pas ſi fort, qu'elle ne nous guariſſe promptement, de tous les maux qu'elle nous cauſe. Si elle fait perdre vne Couronne à vn ambitieux, elle luy oſte en meſme temps,

& la Couronne. & l'ambition, qui la luy rendoit agreable : ſi elle dérobe des Threſors à vn auare, elle arrache auſſi toſt de ſon cœur l'auarice qui les luy faiſoit aimer : & ſi elle deſ-vnit deux perſonnes qui s'aiment, la moins malheureuſe eſt ſans doute celle qui perd la vie, puis qu'en la perdant elle perd le ſentiment, la connoiſſance, & la memoire de l'objet aimé. Il n'en eſt pas ainſi de l'abſence : nous mourons veritablement par elle à tous les plaiſirs, mais ce n'eſt que pour viure à toutes les douleurs. Dés que nous perdons de veuë la perſonne qui regne en noſtre cœur, toutes les paſſions y entrent en foule pour le déchirer. L'amour, la haine, la colere, la vangeance, la jalouſie, la crainte, & l'eſperance meſme, nous perſecutent, & nous font la guerre. Nous n'aimons iamais dauantage, que lors que nous perdons de veuë, l'objet de noſtre affection : nous ne haïſſons iamais rien auec plus de violence, que ce qui nous dérobe vn Amant : nous ne ſommes iamais plus irritez, que lors qu'on détruit noſtre felicité : nous ne ſouhaitons iamais plus ardemment de nous van-

ger, que lors que l'on nous reduit aux termes de nous desesperer : nous ne sommes iamais plus jaloux ; que lors que nous ne pouuons estre témoins des actions de ceux qui nous doiuent de la fidelité : nous ne sommes iamais plus à pleindre, que lors que nous craignons la mort en la personne aimée : & l'on peut mesme dire, que nous ne sommes iamais plus malheureux, que lors que nous sommes reduits au poinct, de n'auoir pour toute consolation, qu'vne esperance incertaine & douteuse, qui pour l'ordinaire sert plustost à accroistre nos déplaisirs, qu'à les soulager : tant il est vray, que l'absence est vn mal terrible & épouuentable; & tant il est vray, qu'elle fait du poison de tous les remedes qu'on luy presente. Ne vous imaginez pas (Seigneur) que i'aye apris ce que ie dis, ou par l'exemple d'autruy, ou par la raison, qui nous aprend souuent plusieurs choses, que nous n'auons pas éprouuées : non, Seigneur, ie ne dis rien que ce que ma propre experience m'a enseigné : & pluſt au Ciel que i'ignorasse encor de si facheuses veritez, & que la mort fust le seul

mal que ie puſſe aprehender. Lors que mon cher Vliſſe fut reſolu à partir, & qu'emporté par la force de ſon deſtin, il ſe ſepara de moy; l'amour (pour me rendre cette ſeparation plus cruelle) me le repreſenta plus aimable, que ie ne l'auois iamais veu: ſa douleur augmentant ſes charmes, ſon ſilence cauſé par l'affliction qu'il auoit de me quiter, me le rendit plus agreable, que ſon eloquence n'auoit iamais fait, quoy que ſon eloquence aye enchanté toute la Terre: enfin, ſage Laerte, ie connus lors beancoup mieux que ie ne l'auois iamais connû, la valeur & le prix du bien que ie poſſedois, & du bien que i'allois perdre. Mon amour s'en augmenta, ie l'aduouë; & quoy que i'euſſe creu toute ma vie, que ie ne pouuois aimer mon Mary plus ardemment que ie l'aimois, ie ne puis toutesfois nier, que ie ne reſſentiſſe en ce funeſte moment, que mon affection ſe redoubloit. Mais lors qu'apres l'auoir perdu de veuë, l'image de Menelas qui cauſoit ſon départ, ſe preſenta à mon eſprit, la haine s'en empara ſi fortement, qu'il n'eſt point d'injuſtes ſouhaits

que ie ne fisse contre luy. La colere suiuit la haine, & le desir de la vangeance suiuit la colere: ie desiré qu'il ne pust reconquerir Helene; ie souhaité qu'il éprouuast toute sa vie, ce qu'il me faisoit éprouuer; & ie pense mesme que dans l'ardeur de mon ressenti-ment, i'eusse fait des vœux pour obtenir du Ciel qu'il eust esté batu, & que son armée eust esté deffaite par les Troyens, si ie ne me fusse souuenuë, qu'il ne pouuoit estre vaincu, que mon cher Vlisse ne le fust aussi, puis qu'il estoit engagé dans sa querelle. Mais Seigneur, trouuerez vous bon que ie vous monstre toutes mes douleurs, & que ie vous découure toutes mes foiblesses? oüy, puis que ce n'est que par là que ie puis vous prouuer, que l'absence est pire que la mort. Apres auoir donc ressenty tous les plus vio-lents efforts de l'amour, de la haine, de la colere, & de la vangeance, ie me trouué encore attaquée par la ialousie: Vlisse alloit en vn lieu, où l'on pouuoit faire des pri-sonnieres, capables de donner des fers à leurs Vainqueurs & à leurs Maistres, com-me l'exemple d'Agamemnon & d'Achille;

nous l'ont enſeigné depuis. Imaginez vous donc ſage Laerte, le trouble que cette penſée excita dans mon cœur : il fut ſi grand, que ſi la crainte de la mort d'Vliſſe pendant vn ſi dangereux voyage, n'euſt moderé ſa violence, ie croy que ie l'aurois accuſé dans mon eſprit, comme s'il euſt eſté déja coupable; que ie luy euſſe fait des reproches; & qu'il y euſt eu quelques inſtants, ou peut-eſtre ie l'euſſe hay. Mais la penſée des perils où il s'alloit expoſer, ne me vint pas pluſtoſt en l'imagination, que ce tumulte s'apaiſa: ie n'en fus pas toutesfois moins malheureuſe, puis qu'il n'eſt point de malheurs que ie n'aprehendaſſe pour luy, & par conſequent que ie ne ſouffriſſe. Ie le vy en eſtat de faire naufrage; ie le vy dans les combats; ie le vy bleſſé; ie le vy priſonnier; ie le vy preſt d'expirer; & ie penſe meſme que la ſeule crainte de ſa mort m'auroit fait mourir, ſi l'eſperance plus pour me faire ſouffrir que pour me ſoulager, ne m'euſt conſerué la vie. I'eſperé donc, Seigneur, mais à dire les choſes commes elles ſont, ce fut ſi foiblement, & auec tant d'incertitude, que cet eſpoir

me fut pluſtoſt vn mal qu'vn bien. Cette eſperance mal fondée, n'auoit pas ſi toſt mis vne agreable penſée dans mon cœur, que la crainte la détruiſoit : ſi l'vne me faiſoit voir Vliſſe reuenu victorieux ; l'autre me le monſtroit preſt à perir dans les ondes : ſi l'vne me faiſoit voir le Port, l'autre ne me repreſentoit, que des tempeſtes & des écueils: enfin ie le voyois toûjours ou inconſtant, ou mort : & le regne ſucceſſif, de deux ſentimens ſi contraires, tiranniſoit ſi fort mon ame, que pour eſtre en eſtat de n'auoir plus rien à craindre, ny à eſperer, ie ſouhaité la mort plns de cent fois. Vous pouuez connoiſtre de là, (ſi ie ne me trompe) que l'abſence eſt plus à craindre qu'elle, puis qu'on la deſire comme vn remede aux maux que cette derniere fait ſouffrir. En verité, Seigneur, ils ſont ſi grands & ſi ſenſibles, que s'il eſtoit poſſible de pouuoir comprendre, qu'il puſt y auoir vne plus aigre douleur, ny vne plus grande infortune, que la mort de la perſonne aimée, on pourroit meſme dire, que ſa perte cauſeroit moins d'affliction, que la longueur d'vne abſence, dont

la durée eſt incertaine. Oüy, Seigneur, celles qui n'aiment pas aſſez leurs Maris, pour les ſuiure dans le Cercueil, & qui ont aſſez de force, ou pour mieux dire aſſez d'inſenſibilité, pour ſouffrir cette ſeparation ſans ſe deſeſperer, ont plus de repos que ie n'en ay: ce mal qui ne peut iamais auoir de remede, ſe laiſſe ſoulager par le temps & par la raiſon, dans le cœur de celles qui le ſouffrent: elles ont cet aduantage, de ſçauoir qu'elles ſont ſeules malheureuſes, & que ceux qu'elles regrettent ſont en repos: elles ne craignent, ny leur inconſtance, ny leur mort, puis qu'elle eſt déja arriuée: & elles ne peuuent plus rien aprehender, ny de ce Monſtre impitoyable, ny de la fortune, puis qu'il ne leur demeure plus rien à perdre que la vie, qui ne leur eſt plus agreable. Mais que dis-je, inſenſée que ie ſuis! non, non, Seigneur, n'écoutez pas ce que la douleur me fait dire: & ne penſez pas que ie pûſſe iamais preferer la mort de mon cher Vliſſe à ſon abſence, quelque rigoureuſe qu'elle me ſoit. Qu'il viue, & qu'il viue meſme heureux éloigné de ſa Penelope, plûtoſt que

i'aprenne qu'il ne viue plus : i'aimerois mieux ne le voir iamais, que le voir mourir ; & i'aimerois mieux encor, aprendre qu'il fuſt inconſtant, que d'aprendre la fin de ſa vie. O Ciel, en quelle étrange neceſſité me reduiſez vous, de faire des ſouhaits contre moy meſme ! & de me mettre en eſtat que l'infidelité d'Vliſſe, ſoit le moindre des maux que ie doiue craindre ! encor vne fois, Seigneur, l'abſence n'eſt elle pas pire que la mort, & n'ay-je pas raiſon de dire, que ie ſuis la plus malheureuſe perſonne de mon ſexe ? ceux qui meurent ont cette triſte conſolation en perdant la lumiere, de pouuoir penſer que depuis le commencement des Siecles, tous les hommes ont éprouué ce qu'ils éprouuent, & que tant que le monde durera, tous ceux qui naiſtront éprouueront la meſme choſe : mais de toutes les Princeſſes Grecques, dont les Maris ont ſuiuy Menelas, ie ſuis la ſeule qui n'ay point eu de nouuelles du mien ; ie ſuis la ſeule qui ſoûpire encor ; ie ſuis la ſeule qui n'ay point de part à la joye Publique ; & ie ſuis la ſeule qui n'oſe preparer des Couronnes, ne ſça-

chant ſi ces Couronnes doiuent eſtre de Laurier ou de Cipres. La victoire n'a eſté funeſte que pour moy ſeulement : & Polixene & Hecube meſme, (quoy que les plus malheureuſes d'entre les Troyennes) le ſont toutesfois moins qne Penelope. La premiere mourut auec conſtance, & par conſequent auec gloire : & la derniere eut du moins cet aduantage, de pouuoir pleurer ſur les Corps de ſes Enfans, & de vanger la mort de ſes Fils ; au lieu que ie pleure ſans ſçauoir quel objet doiuent auoir mes larmes. Peut-eſtre helas ! que ne penſant pleurer que pour l'abſence d'Vliſſe, ie ſuis obligée de pleurer pour ſon inconſtance, ou peut-eſtre encor pour ſa mort. Car Seigneur, le moyen de penſer qu'il ſoit viuant, & qu'il ne ſoit pas criminel, puis qu'il ne vient point ? il ſçait qu'il eſt Roy d'Itaque, & que ſes Subjets ont beſoin de luy ; il ſçait que vous eſtes ſon Pere, & que vous ſouhaitez ſon retour ; il ſçait que Thelemaque eſt ſon Fils, & qu'il deſire le connoiſtre, car il eſtoit ſi ieune quand il partit, que le temps luy en a dérobé le ſouuenir ; il ſçait enfin que Penelope eſt

ſa femme ; & que de ce bien-heureux retour, dépend ſa felicité. Cependant il y a bien-toſt vingt ans qu'il eſt party ; il y a bien-toſt dix ans que les Grecs ont vaincu ; & nous ne ſçauons encor, ſi nous le deuons pleindre comme vn malheureux, ou l'accuſer comme vn coupable. Quoy qu'il en ſoit, il eſt toûjours certain que i'ay ſujet de me pleindre, & de me deſeſperer : de quelque coſté que ie me tourne, ie voy toûjours de nouueaux ſujets de douleur : voſtre vieilleſſe m'afflige ; la ieuneſſe de mon Fils, me donne de l'inquietude ; ceux qui me veulent conſoler, augmentent mes déplaiſirs ; ceux qui ne prennent point de part à mes maux les irritent ; & les diſcours des vns, & le ſilence des autres, me ſont également inſupportables. Ce qui m'eſt toutesfois le plus cruel, c'eſt que le temps & l'affliction, n'ont point effacé ſur mon viſage, ce peu de beauté qui charma autresfois Vliſſe : ce n'eſt pas ſi ie le dois reuoir, que ie ne fuſſe bien aiſe de l'auoir conſeruée : mais en l'eſtat où ie ſuis, ie trouue qu'il m'eſt honteux, de pouuoir encor faire des conqueſtes. Cepen-

dant vous n'ignorez pas, quel eſt ce nombre d'importuns, qui me perſecutent & que ie mépriſe: pour moy ie doute ſi ie leur dois cacher, ou ma perſonne, ou mes larmes: car à dire les choſes comme elles ſont, ie ne penſe plus auoir rien d'aimable, ny rien digne d'eſtre eſtimé, que l'exceſſiue douleur que me cauſe l'abſence de mon cher Mary. Cependant Helene n'a quaſi pas eu plus d'Eſclaues que i'ay de Captifs, quoy qu'Helene & Penelope ſoient des perſonnes bien differentes: & quoy que i'aporte autant de ſoin à rompre leurs fers, qu'elle en aportoit à leur en donner. O Ciel! qui entendit iamais de pareils diſcours d'amour, à ceux que ces indiſcrets me tiennent; pour me faire aprouuer leur paſſion, & pour me prouuer que leurs intentions ſont legitimes? Vliſſe eſt mort (me diſent ces inſenſez) & par conſequent noſtre amour ne vous offence pas: ha ſi Vliſſe eſt mort (leur repliquay-je auec des larmes) il ne faut qu'vn Cercueil pour Penelope: & s'il ne l'eſt pas, vous eſtes cruels & peu iudicieux, de venir ſoûpirer aux pieds d'vne perſonne, qui ſoûpire pour

ſon abſence, & qui ne vous peut iamais regarder que comme ſes ennemis, pluſtoſt que comme ſes Amans. Iugez apres cela, Seigneur, ſi l'on peut rien adiouſter aux maux que ie ſouffre? laiſſez moy donc la liberté, de preferer la mort à l'abſence: l'vne fait plus ſouffrir le corps que l'eſprit, & l'autre tourmente plus l'eſprit que le corps: l'vne fait finir toutes les infortunes, l'autre fait naiſtre toutes les douleurs: l'vne eſt vn mal qui ne dure qn'vn inſtant, l'autre eſt vn deſeſpoir qui peut durer toute la vie: l'vne n'eſt qu'vn aſſoupiſſement de toutes les paſſions, l'autre eſt vn Tiran qui les fait regner ſucceſſiuement en noſtre ame: enfin la mort n'eſt qu'vne ſeule mort, & l'abſence eſt vn enchainement de ſupplices, de tourmens, d'inquietudes, de craintes, de jalouſies, de coleres, de deſeſpoirs, & de morts continuelles. L'on fait des vœux qui ſe contrediſent; l'on fait des ſouhaits dont on ſe repent; l'on attend toûjours, ce que l'on craind de ne voir iamais; l'on eſpere & l'on aprehende en meſme temps; l'on ſe forme des perils qui n'ont iamais eſté; l'on

accuſe auec injuſtice, ceux que l'on pleind & que l'on cherit auec raiſon ; l'on ſe haït quelquesfois ſoy meſme; l'on blâme ſa propre douleur, & l'on ne voudroit pas en eſtre conſolé ; l'on cache ſes larmes, & l'on ne voudroit pas que le temps les euſt eſſuyées; l'on enuie le bonheur d'autruy; l'on fuit la ſocieté, & la ſolitude eſt inſuportable; l'on voit tout ce que l'on ne veut point voir, & l'on ne voit point ce que l'on voudroit voir toûjours; l'on cherche ce que l'on eſt bien aſſuré de ne trouuer pas; & pour tout dire en vne ſeule parole, l'on ſe trouue en eſtat de preferer la mort à l'abſence, & de faire des vœux pour obtenir ce que tout le monde craind, & ce que tout le monde fuit.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

L'On peut croire que le retour d'Vliſſe fut l'effet de cette Harangue, & que l'equité du Ciel, l'acorda à des ſentimens ſi tendres & ſi paßionniz: puis qu'apres auoir erré tant d'années, ſur la Mer & ſur la Terre, il ſe reuit entre les bras de Penelope ſa femme, de Laerte ſon Pere, & de Thelemaque ſon Fils; & que cette illuſtre & ſage Perſonne, le reuit enfin dans Itaque, où elle l'auoit tant ſouhaité.

ENONE

A

SES COMPAGNES.

DIX-SEPTIESME HARANGVE.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

ARGVMENT.

APres que Paris fut mort, la malheureuſe Enone qu'il auoit abandonnée, en receut vne affliction infinie. Le ſouuenir de ſes bonnes qualitez, luy fit oublier ſon inconſtance: & elle verſa plus de larmes pour ſa perte, qu'elle n'en auoit répandu pour ſon infidelité. La tendreſſe de ſon naturel, luy fit perdre la memoire de l'injure: & la force de l'inclination, luy fit conſeruer la memoire de ſon amour, ou pour mieux dire ſon amour meſme. Ce fut donc par des ſentimens ſi paſſionnez, qu'elle s'oppoſa aux conſolations que les Bergeres du Mont Ida luy vouloient

donner: & le fut par les meſmes ſentimens, qu'elle leur dit pour les empeſcher de blaſmer Paris, en penſant la conſoler, QVE LA HAINE NE DOIT POINT ALLER AV-DELA DV TOMBEAV.

ENONE
O Genereuse Personne,
Que chacun doit Admirer!
Plaindre qui la fit pleurer;
Et pleurer qui l'Abandonne!
B.R

ENONE

A

SES COMPAGNES.

PAris eſt mort, ô mes cheres & fidelles Compagnes ; ſa perſonne n'eſt plus, & ſon nom meſme ne ſera plus gueres dans la memoire des hommes. Les Troyens par la multitude de leurs malheurs, oublieront ſa perte : les Grecs par le nombre de leurs victoires, ne ſe ſouuiendront plus de ſa deffaite : & Helene par ſon inconſtance ordinaire, effacera bien-toſt de ſon eſprit, celuy qu'elle eſtoit plus obligée de ſuiure dans le Cercueil, que dans ſes Galeres. Qui ſera-ce donc d'entre les viuans,

qui prendra ſoin de faire reuiure en ſon cœur cet aimable Berger ? ſouffrira t'on que le plus accomply des hommes, ſoit enſeuely dans vn oubly eternel ? que les Ombres du Tombeau, offuſquent toute ſa lumiere ? & qu'il ſoit enfin comme s'il n'auoit iamais eſté ? ha non, non, la choſe n'ira pas ainſi : Enone, la malheureuſe Enone, n'abandonnera pas le ſoin de conſeruer le ſouuenir de ſes excellentes qualitez : elle l'a aimé lors qu'il l'aimoit ; elle l'a pleuré lors qu'il a ceſſé de l'aimer ; & elle le pleure auec amertume, maintenant qu'il n'a plus de part à la vie. Il a ceſſé d'eſtre inconſtant pour elle, en ceſſant de viure : il eſt donc bien iuſte qu'elle ceſſe de ſe pleindre de luy, & qu'elle pleigne ſon infortune. Il eſt ſans doute genereux de porter l'amour au delà du Tombeau : il y a quelque choſe de grand & de noble, à reuerer les Cendres de la perſonne aimée : mais il y a de la lâcheté, à vouloir porter la haine & la colere au delà du Monument. Il y a (dis-je) quelque choſe de cruel & d'inhumain, de pourſuiure auec opiniaſtreté, ceux qui ne ſe peuuent plus deffendre :

deffendre: & il y a de l'injuſtice en ces rencontres, d'oublier les bien-faits, & de ne ſe ſouuenir que des outrages. Tant que noſtre ennemy eſt viuant, nous pouuons, & nous deuons meſmes quelques-fois nous en vanger, ſans craindre de choquer ny la raiſon, ny la generoſité: la vangeance eſt vn ſentiment que la Nature inſpire, & que la Vertu tollere en quelques occaſions: cependant, dés que cet ennemy entre dans le Cercueil, il faut que la haine que nous auions pour luy ſorte de noſtre eſprit; ne pouuant plus nous vanger ſur ſa perſonne, il faut rendre juſtice à ſa memoire; la mort qui luy a rauy la lumiere, nous doit auoir ſatisfaits, quelque outrage que nous ayons receu; mais lors que cet ennemy a eſté noſtre Amant; mais lors que cet ennemy a poſſedé noſtre cœur; mais lors que cet ennemy ſe peut vanter, que l'amour a fait naiſtre noſtre haine; mais lors que cet ennemy nous eſt encor plus cher que la vie; mais lors que cet ennemy n'eſt mal auecques nous, que parce qu'il ne peut pas ſe repentir de l'inconſtance qui nous l'a rauy; mais

lors que nous portons enuie à celle qui nous l'a dérobé; mais lors que nos pleintes, nos impatiences, nos chagrins, nos menaces, & nos coleres, ne ſont que des marques de la paſſion que nous auons encor pour luy; s'il arriue (dis-je) que la mort le priue du iour, & nous priue en meſme temps, de l'eſpoir de le voir en eſtat de nous demander pardon de ſon crime; il faut (mes Compagnes) il faut luy témoigner noſtre affection d'vne autre ſorte. Ce n'eſt plus par des injures, par des reproches, & par des imprecations, qu'il faut témoigner que l'amour eſt encor dans noſtre ame: au contraire, il faut ſoûpirer auec tendreſſe; il faut pleurer auec amertume; & il faut regreter toute ſa vie, celuy que l'on a vne fois aimé plus que ſoy meſme, quelque coupable qu'il ſoit deuenu. Ha, que i'éprouue bien par la triſte experience que i'en fais, que la veritable paſſion, n'eſt iamais intereſſée! croirez vous (ſages Bergeres) ce que ie m'en vay vous dire? ie voudrois que Paris euſt eſté vainqueur de tous les Grecs, comme il l'a eſté du vaillant Achille; ie voudrois que Mene-

las ne fuſt plus en eſtat de luy redemander Helene ; ie voudrois meſme qu'il fuſt conſtant pour cette inconſtante, & qu'il fuſt toûjours ingrat pour la fermeté d'Enone, pourueu qu'il veſcuſt encore. Enfin ie l'aimerois mieux voir aux pieds de ma Riualle, qu'entre les bras de la mort. Ce ſentiment (me direz vous) eſt plus remply de generoſité que d'amour, puis que quiconque aime bien, ne peut iamais conſentir qu'on l'abandonne. Ne vous y trompez pas, mes Compagnes; & ne vous laiſſez point perſuader, qu'il ſoit permis de ne regarder que ſon intereſt en la perſonne aimée. Nous n'aimons pas toûjours, parce que l'on nous aime, mais parce ſeulement que ce que nous aimons nous ſemble digne d'eſtre aimé: & à parler veritablement, quoy que vous m'ayez entendu dire contre Paris, ie ne l'ay iamais hay. I'ay diſtingué ſa perſonne de ſon crime : & dans mes plus grands tranſports, ma haine a eſté iuſques à ma Riuale, & n'a point eſté iuſques à mon Amant. Il y a eu meſme pluſieurs inſtants, où i'ay excuſé dans mon cœur, les erreurs de l'vn & de

l'autre : pourquoy (diſoy-je quelques-fois) veux-je tant de mal à Helene, de ce qu'elle cherit ce que i'adore? pourquoy trouuay-je étrange, que les charmes de Paris ayent fait en Grece, ce qu'ils ont fait ſur le Mont Ida? quels biſarres ſentimens (adjouſtois-je) ſont ceux que l'amour inſpire? ie hay tout ce qui n'aime point Paris; & ie hay encor dauantage, celle qui l'aime plus que ſa propre gloire : ſes ennemis ſont les miens, & cependant ie ſuis lá plus mortelle ennemie de ſa nouuelle Amante. Ceux qui ne le ſeruent pas, & ceux qui le ſeruent, me ſont des objets de haine. Ha que ie ſuis injuſte, de ne pouuoir ſouffrir que toute la terre honore, celuy que i'apelle mon vainqueur ; & de vouloir eſtre ſeule, à porter des chaines & des fers ! mais (pourſuiuois-je) tant que Paris a eſté dans nos Bois ; i'ay aimé tout ce qu'il a aimé : s'il s'eſt diuerty à la Chaſſe, la Chaſſe a fait mes plus grands plaiſirs : ſi la peſche luy a tenu lieu d'vne occupation agreable, la peſche a fait vne partie de ma felicité : i'ay aimé ſes amis, ſes diuertiſſemens, ſes Troupeaux, ſes Chiens, & toutes

les choſes qui ont eſté à luy : ſes inclinations ont reglé les miennes ; ſes opinions ont détruit en mon eſprit, tout ce qui s'y pouuoit oppoſer ; ma volonté ne luy a iamais eſté rebelle ; il m'a fait aimer le Soleil où l'ombrage ſelon ſa fantaiſie ; & pour tout dire en peu de paroles, ie haïſſois tout ce qu'il n'aimoit pas, i'aimois tout ce qu'il aimoit, & ie ne m'aimois moy meſme, que parce que ie croyois eſtre aimée de luy. Cependant (diſoy-je encor en mon cœur) ie n'ay pas pluſtoſt oüy dire, qu'il eſtime & qu'il adore la beauté d'Helene, que ie la hay, que ie la deteſte, & que ie la voudrois détruire, s'il eſtoit en mon pouuoir : ha non, non, (adjoûtois-je) excuſons en cette Princeſſe, la meſme paſſion qui regne en noſtre ame, & portons ce reſpect à Paris, de ne haïr pas ce qu'il aime. Mais (me direz vous mes cheres Compagnes) apres auoir excuſé voſtre Riuale, comment pouuiez vous excuſer vn infidelle ? ie l'excuſois comme ie l'excuſe aujourd'huy : & certes à dire les choſes comme elles ſont, il eſtoit auſſi digne de ma compaſſion que de mes reproches. Son

inconſtance a eſté vn effet de ſon merite, de mon malheur, & de ſon deſtin. Le moyen d'eſtre aimé d'Helene, & de n'eſtre pas inconſtant? cet Aſtre de la beauté, qui n'a iamais éclairé perſonne ſans l'ébloüir, pouuoit il échauffer le cœur de Paris ſans le reduire en Cendre, & ſans en effacer l'image de la malheureuſe Enone? il y auoit trop d'inégalité en ce combat ſecret, que Paris ſans doute ſentit dans ſon cœur, lors qu'il falut m'abandonner, pour eſperer d'en remporter la victoire: le ſouuenir d'vne ſimple Bergere, ne pouuoit pas s'oppoſer, à la preſence de la plus belle Princeſſe qui fut iamais: la peinture d'Enone qu'il auoit en l'ame, ne luy faiſoit voir que des Guirlandes de fleurs ſur ſa teſte, & l'autre mettoit effectiuement, vne Couronne à ſes pieds. Il ſe reſſouuenoit peut-eſtre, que lors qu'il me viſitoit, ie ne quitois que des ſieges de Gazon, pour aller au deuant de luy; & il voyoit qu'Helene deſcendoit du Thrône pour le receuoir. Se ſeruir d'vne Houlette auec adreſſe, ou tenir vn Sceptre de bonne grace, ſont des choſes toutes differentes;

tant que Paris a eſté Berger, i'ay eu aſſez de charmes pour le conquerir, & pour conſeruer ma conqueſte: mais dés qu'il a commencé de viure comme vn Prince, il a commencé d'aimer vne Princeſſe, & de mépriſer vne Bergere. Paris mourut pour Enone, le iour qu'il l'abandonna: & ie puis dire maintenant qu'il eſt mort pour Helene, & qu'il eſt reſſuſcité pour Enone, puis qu'il a quité ſa Riuale, & qu'il viura toûjours dans mon cœur. En l'eſtat que la cruauté de la mort l'a mis, il n'eſt plus ny Prince ny Berger: il n'a emporté ny Sceptre ny Houlette dans le Cercueil: l'obſcurité du Monument, ne luy permet plus de ſe faire Iuge de la beauté d'Helene, ny de la mienne: & ſi quelque connoiſſance luy demeure, c'eſt ſans doute celle de la difference de l'amour que luy a porté cette belle Grecque, à celle que ie luy porteray toute ma vie. Oüy (diſcretes Bergeres) ie ſuis quaſi aſſurée, que l'aimable Paris ſe repent de ce qu'il a fait: il voudroit pouuoir reuiure, pour me donner de nouuelles marques de ſa ſeruitude, & pour me demander pardon d'vne faute, où

le pouuoir de la destinée l'a forcé. Mais quand il seroit encor aussi coupable dans le Tombeau, qu'il vous l'a paru en quitant Enone, il ne faut pas qu'Enone se rende criminelle à son exemple: s'il a esté inconstant, il ne faut pas qu'elle soit inhumaine; s'il l'a quitée auec ingratitude, il ne faut pas qu'elle le quitte auec injustice, & qu'elle change le dessein qu'elle a de le pleurer toûjours. Lors que la femme de Menelas, m'eut dérobé le cœur de Paris, & que la renommée me l'eut fait sçauoir, vous vistes quelle fut la douleur que i'en ressentis: cependant il m'estoit encor permis d'esperer, que la mesme inconstance qui me l'auoit rauy me le redonneroit; qu'il changeroit vne seconde fois à mon aduantage; que la beauté de mon ame, reuiendroit en sa memoire, & l'obligeroit peut-estre, à la preferer à la beauté d'Helene. Ie pouuois (dis-je) penser, que les Grecs ayant reconquis cette Helene, Enone pourroit reconquerir l'aimable Paris: mais aujourd'huy que Paris est perdu pour toûjours, pourquoy ne voulez vous pas que ie m'en afflige, ou pour mieux dire, que ie m'en

deſeſpere? la premiere fois que ie le perdis, celle qui me l'auoit dérobé pouuoit me le rendre, ou par vice, ou par vertu: mais cette impitoyable qui l'a enleué, ne rend iamais rien de tout ce qu'elle prend. Elle cache ſous la Terre, tous les Threſors qu'elle dérobe: ou pour mieux dire encor, elle aneantit toutes ſes conqueſtes; elle ne ſe fait des ſujets, que pour les faire perir; & ne gagne tout, que pour tout perdre. Pourquoy donc (ô cruelles perſonnes que vous eſtes) ne voulez vous pas que ie pleigne le pitoyable deſtin de Paris? mais (me direz vous) il eſtoit coupable: mais (vous répondray-je) il a ceſſé de l'eſtre en ceſſant de viure. Croyez, aimables Filles, croyez, que puis que i'ay pû aimer Paris, lors qu'il eſtoit Amant d'Helene, il me doit bien eſtre permis de l'aimer, maintenant qu'il ne l'eſt plus, & qu'il eſt dans la Sepulture. Puis que ie l'ay pû aimer inconſtant, ie puis ſans doute l'aimer mort: & puis à parler ſelon la raiſon, ie tiens qu'il eſt non ſeulement injuſte, non ſeulement cruel, mais impoſſible encor, que la haine puiſſe aller au delà

du Tombeau. Les plus inhumains & les plus irreconciliables, s'ils voyoient les Monumens de leurs ennemis ouuerts, en auroient de la compassion, & ne pourroient retenir leur haine, à la veuë d'vn si pitoyable objet. Quand vn Prince ambitieux, verroit celuy qui luy auroit voulu arracher la Couronne de dessus la teste, reduit en Cendre, & toute son ambition renfermée dans vn Vrne, il le pleindroit plustost que de le haïr: & il pleureroit sans doute, comme le vaillant Achille pleura, aux funerailles d'Hector, quoy qu'il fust son ennemy. Iugez donc s'il est possible, de voir vn Amant en cet estat déplorable, sans verser des larmes? de voir tout ce que l'on a aimé entierement détruit, sans s'en affliger? & de voir vne partie de soy mesme dans le Cercueil, sans en sentir la separation auec amertume? c'est vn sentiment naturel, que de haïr ce qui nous peut nuire: mais de vouloir mal à ce qui n'est plus en pouuoir de nous en faire, c'est aller contre la Raison & contre la Nature. Tous les malheureux doiuent attirer la compassion; tous les

morts doiuent faire verſer des larmes; & la haine enfin ne doit au plus s'attaquer qu'aux heureux, lors qu'ils ſont inſolens, & qu'ils nous perſecutent; & ne doit iamais s'attaquer aux miſerables, qui ne nous peuuent plus nuire. Quand i'aurois hay Paris tant qu'il a veſcu, ma haine reſpecteroit ſon Tombeau: elle ſortiroit de mon cœur, pour faire place à la pitié: & ie pleindrois par generoſité, celuy dont ie me ſerois pleinte auec juſtice. Iugez donc ſi ie puis commencer de haïr dans les bras de la mort, celuy que i'ay pû aimer aux pieds de ma Riuale? non, non, n'eſperez pas me perſuader, qu'il eſt iuſte de porter la haine au delà du Cercueil: ce ſentiment eſt trop bas pour le ſuiure, & trop injuſte pour l'écouter. Il choque toutes les vertus Heroïques, & ne peut produire rien de bon: c'eſt eſtre laſche inutilement, que de conſeruer de la haine, pour vn ennemy dont on ne ſe peut plus vanger: c'eſt ſe vanger ſur ſoy meſme que d'en vſer ainſi: puis que pour l'ordinaire, cette paſſion incommode plus ceux chez qui elle eſt, que ceux à qui elle s'attache: & ſi les

hommes eſtoient equitables, il n'y auroit que la haine du vice, qui paſſaſt pour iuſte dans leur eſprit. Car à raiſonner ſans intereſt, & ſur toutes les conditions; ceux qui haïſſent leurs Souuerains, feroient mieux de les reſpecter, ne pouuant s'en vanger ſans ſe perdre, & ſans perdre leur innocence: ceux qui veulent mal à leurs égaux, feroient mieux ne les pouuans aimer, de les tenir pour indifferens: & ceux qui ne peuuent ſouffrir leurs inferieurs, feroient mieux auſſi de les mépriſer que de les haïr. La haine eſt vne paſſion farouche, qui fait du mal à tout ce qui l'aproche: les traits qu'elle tire ſur ceux qui l'ont fait naiſtre, rejalliſſent iuſques dans le cœur de celuy qu'elle poſſede: il ſent vne partie du mal qui fait à ſes ennemis: & n'eſt iamais ſans inquietude & ſans chagrin, tant que cette faſcheuſe hoſteſſe eſt dans ſon ame. Que s'il eſt donc vray, que ce ſoit manquer de courage, que de vouloir mal à ſes égaux; & que ce ſoit manquer de vertu, que de perſecuter ſes infericurs; il eſt encor plus certain, que c'eſt manquer tout à la fois, & de prudence, & d'équité, & de courage;

& de vertu, que de conſeruer la haine au delà du Tombeau, principalement lors que ceux qu'il enferme, ont eſté aimez de nous pendant qu'ils ont veſcu. Mais (me direz vous) ils ſe ſont rendus coupables : mais (vous répondray-je) la mort les iuſtifie en les puniſſant. Pourquoy donc voudriez vous, que par vne haine injuſte, i'allaſſe inſulter ſur vn malheureux innocent ? l'amour de Paris pour Helene ayant ceſſé d'eſtre, la haine d'Enone pour Paris, deuroit ceſſer tout de meſme ſi elle en auoit eu, puis que ſans doute il n'a plus de ſentimens injuſtes pour elle. Quel objet auroit cette haine, ſages & diſcrettes Bergeres ? en l'eſtat qu'eſt ce déplorable Prince, que peut-on voir en luy, qui ne demande des larmes de compaſſion ? ce n'eſt plus cet Eſclaue reuolté qui m'abandonna, & qui ne fit neantmoins que changer des chaines de roſes, en des fers plus precieux, mais plus peſants ; ce n'eſt plus cet aimable infidelle, qui tout inconſtant qu'il eſtoit, me plaiſoit encor plus que tout le reſte du monde ; ce n'eſt plus cet adorable Berger, qui fut ſi long-temps l'ornement

de nos Campagnes; ce n'eſt plus ce Prince genereux, qui vangea la mort du vaillant Hector; ce n'eſt plus ny le rauiſſeur, ny l'Amant d'Helene; mais c'eſt celuy de la malheureuſe Enone, que la mort a détruit, & que la pieté des Troyens a reduit en Cendre. Voyez, mes Compagnes, ſi cette Vrne funeſte peut donner des ſentimens de haine, & ſi au contraire, elle n'excite pas de la pitié? il eſt vray que celuy qu'elle enferme, m'a fait verſer beaucoup de larmes par ſon changement: mais à dire les choſes comme elles ſont, ie penſe que i'en dois quaſi plutoſt accuſer ma fermeté que ſon inconſtance. Car encore que ce ſoient deux cauſes toutes differentes, & directement opoſées, elles ont toutefois produit deux effets tous ſemblables dans mon cœur: l'vne en me donnant ſujet de me pleindre, & l'autre de me deſeſperer. I'auois toûjours creu que le plus aigre effet d'vne injure, conſiſtoit en la delicateſſe du reſſentiment de celuy qui la receuoit, & i'ay bien connû à mes deſpens, que la choſe eſtoit comme ie la penſois: car ſi i'euſſe pû obtenir de moy, de ne me ſoucier pas du chan-

gement de Paris ; ou que tournant ailleurs ma penſée, i'euſſe fait auec raiſon, ce qu'il faiſoit auec injuſtice ; i'euſſe veſcu en repos ; & ie pourrois aujourd'huy eſtre capable de quelque conſolation. Vous voyez donc bien que la douleur la plus violente que ie ſouffre, ne vient pas de ce que Paris a fauſſé ſa foy à Enone, mais de ce qu'Enone luy garde la ſienne. Elle ne vient pas de ce qu'il eſteignit les feux qu'il auoit pour elle, mais de ce qu'elle conſerue encor la flâme qu'elle a euë pour luy. Son inconſtance a fait ſon crime, ie l'aduouë ; mais moy ſeule ay fait mon malheur. Ne nous pleignons donc plus de luy, & pleignons ſeulement ſa perte. Que ſçay-je (diſcrettes Bergeres) ſi ce n'a pas eſté pluſtoſt la main d'Enone, que celle de Philotecte, qui l'a reduit en cet eſtat déplorable ? que ſçay-je ſi c'eſt pour le rauiſſement d'Helene, ou pour l'abandonnement d'Enone, que le Ciel l'a puny ? que ſçay-je ſi mes larmes n'ont point attiré le malheur ſur ſa teſte ? que ſçay-je ſi les imprecations que i'ay faites, dans les premiers tranſports de ma douleur, n'ont point eſté écoutez

trop fauorablement des Dieux ? & que ſçay-je enfin, ſi ie ne ſuis point la ſeule cauſe de ſa mort ? Ha s'il eſt aînſi, trop iuſtes Dieûx, que vous auez mal expliqué mes ſentimens ! que vous m'auez eſté rigoureux, en voulant m'eſtre fauorables ! & que vous m'auez outragée, en me voulant vanger ! il falloit exaucer les vœux ſecrets de mon cœur, & non pas écouter les pleintes de ma bouche : il falloit me redonner Paris, & non pas me le rauir pour toûjours : il falloit recompenſer ma conſtance par ſon repentir, & non pas punir ſon infidelité, par vn châtiment qui m'eſt plus rude, qu'il ne luy eſt rigoureux : enfin il vâlloit mieux encor le laiſſer viure coupable & impuny, que le faire mourir pour me rendre la plus malheureuſe perſonne qui fut iamais ſur la Terre. Mais le Deſtin en a diſpoſé autrement : Helene toute criminelle qu'elle eſt, échape à la Iuſtice des Dieux ; & Enone toute innocente qu'elle a veſcu, ne laiſſe pas de ſentir leur rigueur auec amertume. Car non ſeulement elle pleure la perte de Paris ; non ſeulement elle aime celuy qui ne l'a pas toûjours

jours aimée; mais elle craint encor, que ſon innocence, ſa vertu, & ſon amour, n'ayent contribué quelque choſe à ſa perte. Oüy, mes cheres Compagnes, peu s'en faut que ie ne ſois affligée, de n'auoir pas eſté criminelle; de n'auoir pas eſté inconſtante; & de n'auoir pas hay Paris; puis que ſi i'auois merité mon infortune, il n'auroit peut-eſtre pas reſſenty la fureur du Ciel. Mais puis qu'il plaiſt au Deſtin qu'il ſoit malheureux, & que ie ſois innocente, ne terniſſons pas du moins noſtre gloire, par vne haine remplie de cruauté & de foibleſſe. Aimons dans le Cercueil, celuy que nous auons aimé dans nos bois: & ne nous laiſſons iamais perſuader, que la haine doiue aller au delà du Tombeau. L'inconſtance meſme de Paris, eſt plus excuſable que ne ſeroit mon inhumanité, ſi ie le haïſſois dans la Sepulture: car quoy que vous me puiſſiez dire, ce ſentiment ne peut iamais eſtre raiſonnable. Toutes les paſſions doiuent mourir auec ce qui les a fait naiſtre: & le feu de l'amour ſeulement, à ce priuilege particulier, de pouuoir eſtre conſerué, dans les Cendres de

la perſonne aimée. L'on peut enfermer ſon cœur & ſes plaiſirs, dans l'Vrne de ſon Amant; l'on peut errer toute ſa vie, à l'entour de ſon Tombeau; l'on peut reuerer ſa memoire comme ſa perſonne; enfin l'on peut aimer ce qui n'eſt plus; mais l'on ne doit iamais haïr ce qui a ceſſé d'eſtre, ny penſer à ſe vanger, de ce qui n'eſt plus en pouuoir de nous nuire. En vn mot, ſi vn homme qui jette ſes Armes dans vn Combat particulier, deſarme ſon ennemy quand il eſt genereux, & l'empeſche de le pourſuiure, parce qu'il ne le pourroit faire ſans aduantage; quel manquement de generoſité n'eſt ce pas, de pourſuiure au delà du Monument, celuy que la Mort a vaincu; celuy qu'elle a deſarmé, de tout ce qui le pouuoit defendre; celuy qui ne peut plus repouſſer la force par la force; celuy qui ne peut meſme plus fuir, ceux qui le ſuiuent auec opiniaſtreté? oüy mes Compagnes, que les plus enragez aillent dans les Tombeaux de leurs ennemis, & qu'ils y portent auec eux la haine, la vangeance, & la fureur: quand ils auront employé toute leur cruauté; qu'ils

auront violé le respect que l'on doit aux morts; qu'ils auront dissipé les Ombres de ces funestes lieux par leur violence; que trouueront ils qui puisse estre vn digne objet de leur haine, de leur vangeance, & de leur fureur ? ils trouueront vn peu de poussiere enfermée dans vne Vrne. Ne voilà pas (mes Compagnes) vn pitoyable objet pour faire naistre la haine ? ha non, non, ne vous y trompez plus ! croyez auec moy, qu'il faudroit que ie cessasse de haïr Paris, si i'auois commencé de le faire: & croyez encor auec plus de raison, que l'ayant toûjours parfaitement aimé, ie ne dois pas commencer de luy vouloir mal. Car puis qu'il y a de la lascheté à haïr son ennemy, lors qu'il a perdu la lumiere, il y auroit de l'inhumanité à haïr son Amant, lors qu'il est priué du iour. Les coups qu'Achille donna au vaillant Hector apres qu'il fut mort, ont des-honnoré sa victoire: tant il est vray que la haine est injuste, dés que nos ennemis ont perdu la vie. La fureur des bestes sauuages, s'allentit aussi toſt qu'on cesse de leur resister : pourquoy donc ne voudroit-on pas que les hommes

fiſſent par raiſon, ce qu'elles font par vn inſtinct naturel, & pourquoy voudroit-on qu'ils fuſſent plus cruels que les Tigres ? pour moy dont les ſentimens ſont trop tendres, pour eſtre capables d'vne paſſion ſi barbare que celle là ; i'aimeray toute ma vie le malheureux Paris, tout inconſtant qu'il a eſté ; i'arroſeray ſes Cendres de mes larmes ; ie conſerueray ſon image dans mon cœur ; ie chaſſeray de ma memoire, tout ce qui pourroit me le rendre moins aimable ; ie me ſouuiendray de tout ce qui me l'a fait aimer ; ie ne le regarderay point comme le fils de Priam qui m'a abandonnée, ie le conſidereray comme vn ſimple Berger, qui m'a fidellement ſeruie tant qu'il l'a eſté ; enfin ie ne le verray iamais des yeux de l'eſprit, comme le Captif d'Helene, mais comme l'Amant d'Enone. De ſorte que bien loin de porter la haine au delà du Tombeau, ie conſerueray ma premiere flâme, malgré les ombres du Cercueil : & ie porteray l'amour que i'ay dans l'ame, du Monument de l'aimable Paris, à celuy de la malheureuſe Enone.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

IL paroiſt bien que ces paroles, ou de ſemblables, perſuaderent les Compagnes de cette belle affligée, & que ſa douleur eut toute la liberté qu'elle demandoit : puis que pour repreſenter l'excez de ſon affliction, & l'abondance de ſes larmes; l'antiquité nous a dit, qu'elle ſe fondit toute en eau, & qu'elle fut attirée par le Soleil, comme une vapeur de laquelle il fit apres éclater des foudres, capables d'effrayer tous les inconſtans, & de faire peur à tous les coupables.

GENIEVRE

A

ARIODANT

DIX-HVITIESME

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

HARANGVE.

DIX-HALLIBURTON

PRIODAN.

A

GENLEAKE

ARGVMENT.

ARiodant, apres auoir creu ſa Meſtreſſe infidelle, par les artifices de Polimneſſe ſon Riual, aprist enfin ſon innocence, de la bouche meſme de celuy qui l'auoit trompé, & vit clairement le tort qu'il auoit eu de la ſoupçonner. De ſorte que s'eſtimant preſques auſsi coupable, que l'eſtoit cet artificieux ennemy, qui l'auoit engagé dans ce crime, il ne pût reuoir la belle Genieure, ſans vne étran-

ge confuſion. Ce fut donc pendant ce deſor-dre, que cette Princeſſe deffendit ainſi ſa vertu calomniée, & qu'elle le contraignit d'auoüer, QVE LES APARENCES SONT TROMPEVSES.

GENIEVRÉ

Sa vertu fut soupçonnée,
Mais elle le fut a tort ;
Et sur le point de sa mort,
Elle se vit Couronnée.

GENIEVRE

A

ARIODANT.

IL eſt donc vray, qu'Ariodant a pû croire Genievre coupable ! il eſt donc vray, qu'il a pû la condamner ſans l'entendre ! il eſt donc vray, qu'il l'a creuë non ſeulement ſans conſtance & ſans amour, mais ſans honneur & ſans vertu ! il eſt donc vray, qu'il a fait vn outrage ſi ſanglant, à celle qu'il adoroit autrefois ! il eſt donc vray, qu'il a expoſé ſa vie & ſa reputation, luy qui deuoit pluſtoſt mourir pour deffendre l'vne & l'autre ! Ha, puis que toutes ces choſes ſont vrayes (comme ie n'en ſçaurois douter) il ne faut plus s'aſſurer à rien;

il ne faut plus se fier en l'affection de perſonne; il ne faut plus aimer aucun; il ne faut plus ſouffrir d'en eſtre aimée; & il faut viure auec tout le monde, comme ſi tout le monde eſtoit ennemy. Oüy Ariodant, vous m'auez donné ſujet d'établir ces maximes en mon eſprit, par l'offence que vous m'auez faite: & ſi ie ne les ſuy toûjours, ie donneray plus de marques de ma foibleſſe que de mon iugement, ou pour me flater encor vn peu, plus de preuues de ma bonté, que de celles de ma juſtice. Quoy injuſte & inhumain que vous eſtes, vous auez oublié que les aparences ſont trompeuſes? que les conjectures le ſont auſſi? & que tout ce qui vient de nos ennemis doit eſtre ſuſpect, quand meſme il nous ſeroit fauorable, à plus forte raiſon lors qu'il nous eſt ſi contraire! ignorez vous que les plus innocens, ont ſouuent eſté creus les plus coupables? que les Iuges les plus exacts, & les plus deſ intereſſez, ont ſouuent abſous des criminels, & condamné des malheureux, qui n'auoient commis aucun crime? & bref que la connoiſſance humaine eſt ſi foible, & ſi facile à deceuoir, qu'elle ne doit iuger des actions

d'autruy qu'en tremblant, de peur de faire vn iugement temeraire, & de peur de commettre vne injuſtice, quoy qu'elle aye intention d'eſtre juſte ? le crime duquel on m'a accuſée eſt ſi honteux, que ie doute ſi la pudeur me doit permettre de me deffendre, puis que pour me deffendre, il faut parler de ce crime, qui eſt ſi contraire à la pudeur : neantmoins l'innocence & la gloire, ſont des choſes ſi precieuſes, qu'elles meritent bien qu'on faſſe vn effort pour les conſeruer : & d'autant plus, que la rougeur meſme qu'vn pareil diſcours me mettra ſans doute ſur le viſage, ſera encor vne marque de cette pudeur, que mon Sexe doit toûjours auoir, & que ie n'ay iamais perduë. Vous dites donc (ſi la confuſion que i'ay ne trouble ma memoire, comme elle trouble mon eſprit) que le perfide Duc d'Albanie, vous fit vne fauſſe confidence ; vous aſſura qu'il eſtoit abſolument maiſtre de mon cœur ; & que pendant que voſtre credulité abuſée, ne receuoit que des paroles, ſon affection receuoit de moy, les denieres marques de la mienne. Mais ô Dieu, Ariodant, à quoy ſongiez vous, lors que ce laſche & cet artifi-

cieux ennemy, vous parla de cette sorte? qu'estoit deuenuë vostre raison, & qu'estoit deuenu vostre courage? ne falloit-il pas à l'heure mesme, au lieu de croire cet insolent, le punir de son imposture, & luy faire aduoüer desiors, ce qu'il a depuis confessé? ne falloit-il pas plustost croire vostre Riual vn meschant, que croire vostre Mestresse vne infame? & quelle raison auiez vous, d'adjoûter plus de foy aux paroles de Polimnesse, qu'aux sermens de l'infortunée Genievre? auiez vous oublié que qui dit Riual, dit ennemy, & que lors que cet ennemy n'est pas genereux, il n'est rien qu'il n'entreprenne & qu'il ne face, pour trouuer vne occasion de nuire? auiez vous oublié que l'estime doit estre inseparable de l'amour, & qu'à moins que de voir soy mesme le crime de la personne aimée, on ne doit iamais l'en croire capable? ouy, tous les témoins doiuent estre suspects, les yeux mesmes le doiuent estre la premiere fois; & tant qu'vne verité si importante pour estre douteuse, l'amour doit l'emporter sur la jalousie: & l'esprit suiuant encor son ancienne inclination, doit plustost pancher

cher vers l'accuſé, que non pas vers l'accuſateur, qu'vn intereſt ſi preſſant & ſi remarquable doit toûjours rendre fort ſuſpect. Et puis, à bien raiſonner ſur les choſes, quelle aparence auoit cette pretenduë infidelité? pourquoy feindre de n'aimer pas Polimneſſe, luy qui eſtoit de condition à épouſer Genievre? & pourquoy feindre d'aimer Ariodant, luy qui ne paſſe icy que pour vn ſimple Chevalier? l'vn eſtoit le plus Grand Seigneur du Royaume de mon Pere; l'autre n'auoit rien en Eſcoſſe, & n'oſoit meſme reuoir l'Italie, qui eſt ſon Païs natal. L'vn eſtoit de ma nation, l'autre eſtoit vn étranger. Ie connoiſſois l'vn particulierement, ie ne connoiſſois quaſi pas l'autre. Et ſi mon inclination & voſtre merite n'auoiẽt aſſujety mon cœur, & triomphé de ma raiſon, ie ne voy pas qui m'auroit obligée à feindre; ie ne voy pas pourquoy i'euſſe mépriſé Polimneſſe; ie ne voi pas pourquoy i'euſſe eſtimé Ariodant; & ie penſe que vous ne ſçauriez dire vous meſme à quoy cet artifice auroit eſté bon. I'ay caché l'affection que i'auois pour vous, parce que i'auois lieu de craindre que le Roy mon Pere ne l'aprouuaſt pas: mais il ne m'auroit nullement

eſté neceſſaire, de cacher celle que i'aurois euë pour le Duc d'Albanie, que mon Pere n'auroit pas manqué d'aprouuer. Il eſt vray (me direz vous) qu'à examiner les choſes de cette façon, & qu'à les conſiderer à loiſir, le crime dont vous eſtiez accuſée, auroit eu fort peu d'aparence : mais outre qu'vne atteinte ſi ſenſible, trouble toûjours le iugement, & luy oſte le pouuoir de bien diſcerner la verité du menſonge; le témoignage des yeux eſt ſi preſſant, que l'on n'a rien à dire contre luy; & que biẽ loin d'abſoudre vn autre, il obligeroit à ſe condamner ſoy meſme. I'auouë que ce témoignage eſt conſiderable; qu'il eſt peu de témoins plus fidelles que les yeux; & que leur raport ne peut manquer de faire vne forte impreſſiõ en nôtre ame: toutefois ces témoins ne ſont pas irreprochables; ils peuuent eſtre trompez comme tous les autres; & ſi vous m'écoutez attentiuement, ie penſe que ie vous feray aduoüer, que vous auez eu tort de les croire. Vous dittes donc, qu'en ſuite de cette fauſſe confidence, de laquelle nous auons déja parlé, le perfide Polimneſſe, vous promit de vous faire voir ſon Triomphe &

voſtre deffaite, ou pour mieux dire, ſon crime & mon infamie: & qu'en effet, il vous conduiſit comme tout le monde eſtoit endormy, dans vne baſſe court du Palais fort peu frequentée, & qui eſt derriere mon Aparment. Mais pourquoy ne vous ſouuintes vous point en cette occaſion, que l'obſcurité de la nuit, n'eſt pas moins fauorable aux fourbes qu'aux Amans? qu'elle eſt la Mere des fauſſes illuſions, & la complice de tous les trompeurs? pourquoy ne ſoupçonnaſtes vous point d'artifice, le ſoin que le Duc d'Albanie aportoit, à vous éloigner du Balcon où ie deuois paroiſtre? pourquoy ne le ſuiuiſtes vous pas de plus pres? pourquoy obſeruaſtes vous ſi religieuſement, l'ordre qu'il vous donna de vous éloigner, auſſi-toſt que vous m'auriez veuë? & pourquoy cruſtes vous voir alors, ce que vous voyez bien maintenant, que vous ne viſtes point du tout? O Dieu, quels fantômes ne ſe forme point, vne imagination bleſſée! quelles ombres ne prend elle pas pour des corps! & quelles choſes impoſſibles, ne croit elle pas certaines! vous me viſtes ſur vn Balcon; vous me viſtes ietter vne eſchelle

de corde; vous me viſtes receuoir voſtre Riual; & cependant vous ne me viſtes, ny vous ne me puſtes voir en ce lieu là, puis que i'en eſtois bien éloignée. Mais de grace, Ariodāt, faites moy ſçauoir à quoy vous me puſtes reconnoiſtre de ſi loin, dans vn lieu ſi ſombre, & pendant vne nuit ſi tenebreuſe? ay-je vne taille ſi extraordinaire en grandeur ou en petiteſſe, que celle d'aucune Dame de la Cour n'en aproche? auez vous les yeux de ces oyſeaux qui voyent mieux la nuit que le iour? ou pluſtoſt, ne fuſtes vous pas abſolument aueugle en cette rencontre? vous creuſtes me reconnoiſtre (dittes vous) à l'habillement que ie portois; comme en effet nous auons ſceu depuis que la coupable Alinde s'en eſtoit parée, par l'ordre du perfide qui la trompoit, à deſſein de vous tromper. Mais apres tout, cette preuue ſuffiſoit elle, pour me condamner ſans m'entendre? cette robe eſtoit elle le manteau Royal que l'on ne peut iamais auoir que ſur le Thrône? & cette étoffe ſi brillante, n'eſtoit-elle ſi particuliere, que nulle autre que moy n'eſt puſt auoir de ſemblable? de plus, comment puſtes vous remarquer cet

habit, si vous ne pustes remarquer mon visage? & comment ne remarquer pas mon visage, si vous pustes bien remarquer mon habit? estoit-ce que vous auiez plus regardé l'vn que l'autre, & qu'il auoit plus touché vostre inclination? pour moy i'auois toûjours creu, que l'image de la personne aimée, estoit si bien empreinte en l'ame d'vn veritable Amant, qu'il ne pouuoit iamais prendre vne autre pour sa Mestresse. Il me sembloit que comme elle occupe sa memoire aussi bien que son cœur, & que son esprit n'a presques point d'autre objet, vne main, vn cheueu, son ombre mesme, suffisoit pour la distinguer de tonte autre, & pour ne s'y tromper iamais. Que si vous me dites que l'obscurité de la nuit, vous doit estre vne excuse legitime; ie vous répondray aussi-tost, que cette mesme obscurité vous condamne, puis que sans considerer les erreurs qu'elle peut faire commettre, vous m'auez cruë coupable, & vous m'auez condamnée. Plus ie considere vostre faute, moins ie la trouue pardonnable; plus ie considere vostre erreur, plus ie la trouue mal fondée: car quelle aparence y auoit-il,

qu'vne Princeſſe de ma condition, vint elle meſme à vne heure ſi étrange, ouurir les feneſtres de ce Balcon; ietter vne eſchelle de corde; & s'expoſer à eſtre veuë, dans vne occupation ſi indigne d'elle? comment euſſay-je pû me démeſler de toutes mes femmes? n'en couche t'il point dans ma chambre? n'y a t'il point de bougie allumée? leur auoy-je fait confidence à toutes, d'vne paſſion ſi honteuſe? ou ſi ie leur auois fait prendre à toutes, vn bruuage aſſoupiſſant, qui les auoit endormies? pourquoy ne me confier pas à vne d'elles, pour enuoyer receuoir Polimneſſe, ſans y aller moy meſme auec autant de honte que de danger? eſtoit-ce pour témoigner mieux mon impatience amoureuſe? eſtoit-ce pour obliger dauantage mon Amant? non, non, quoy que ie n'aye iamais eu de pareils intrigues, & que i'y ſois fort ignorante, ie n'ay pas laiſſé de ſçauoir, qu'vne femme, qui veut donner beaucoup d'amour, ne doit pas montrer toute la ſienne: & que la pudeur eſt vne choſe ſi excellente, ſi agreable, & ſi neceſſaire aux perſonnes de mon ſexe, que les plus perduës tâchent adroitement d'en conſeruer

quelque ombre en leurs actions, de peur de se faire haïr, en se voulant trop faire aimer. Mais dites moy encor ie vous en conjure, par quelle maxime d'Estat, par quelle politique d'amour, & par quel stratageme de guerre, il falloit que le Duc d'Albanie entrast dans mon Apartement par vn Balcon, luy qui y passoit les iournées entieres, & qui m'y voyoit tous les iours? ne m'auroit-il pas esté plus facile & moins dangereux, de le faire cacher dans vn Cabinet, où il seroit entré vers le soir, sans estre veu de personne, que non pas de l'exposer à cette escalade, qui pouuoit estre découuerte par quelqu'vn? comme en effet elle la fut, non seulement par vous, mais par Lurcain vostre Frere qui vous suiuit; qui fut trompé comme vous le fustes; qui m'accusa depuis au Roy mon Pere; & qui (suiuant la loy de ce Royaume) me mit en danger d'estre brulée toute viue, quoy que ie fusse innocente, & quoy que i'eusse plus de pureté, que la flâme qui me deuoit deuorer. Mais encor vne fois, Ariodant, à quoy pouuoit seruir cette escalade, aussi bizarre que perilleuse? estoit-ce pour redoubler la satisfaction par les peines,

& l'amour par les dificultez ? eſtoit-ce pour faire acheter ce que ie donnois, & pour en diminuer l'obligation ? eſtoit-ce pour expoſer mon Amant, à eſtre aſſaſſiné par les Gardes du Roy mon Pere, qui pouuoient le ſurprendre en cette action dans le Palais ? & bref eſtoit-ce pour me ruiner d'honneur, & pour paſſer pour vne infame, non ſeulement dans cette Cour, mais encor par toute la terre ? ha injuſte & inhumain que vous eſtes, vous me mandaſtes par celuy qui fut témoin de voſtre deſeſpoir, que vous mouriez pour auoir trop veu; mais vous mouriez au contraire pour auoir mal veu, & pour n'auoir pas conſideré comme vous deuiez, que les aparences ſont trompeuſes. Veritablement ie ne m'étonne pas moins de ma bonté, que ie m'étonne de voſtre aueuglement, & l'vne n'eſt pas moins inconceuable que l'autre. Car ie devrois vous chaſſer, & ie vous ſouffre; ie devrois ne vous voir iamais, & ie vous regarde toûjours; ie devrois vous haïr, & ie vous aime; c'eſt trop, c'eſt trop, ie le confeſſe; & d'autant plus, que ſi mon cœur ne peut s'empeſcher de commettre cette laſcheté, il devroit au moins la cacher,

cacher, & ne donner pas vne nouuelle gloire à vn ingrat, qui deuroit mourir de confusion & de regret. Ie sçay bien que vous me direz, que vostre faute mesme fut vne marque de vostre affection; puis que ne pouuant souffrir mon inconstance pretenduë, vous vous alliez tuer de vostre propre main, si vostre Frere ne vous en eust empesché. Mais pourquoy voulez vous faire passer dans mon esprit, vn outrage pour vne grace, & vn crime pour vne action glorieuse? que n'eussent point imaginé contre moy, l'ignorance & l'imposture, lors que le iour eust fait voir ce funeste & sanglant spectacle, duquel la nuit eust caché la cause? que n'eust point dit la médisance en cette rencontre, sur vn accident si étrange? & que n'eust point pensé le Roy mon Pere luy mesme, voyant vn homme mort sous les fenestres de mon Apartement, & vn homme que l'on sçauoit bien qui ne me haïssoit pas? comme les aparences sont trompeuses, chacun auroit fait vn iugemẽt à sa mode; chacun auroit cherché, ce que personne ne pouuoit trouuer; chacun auroit fantasié selon sa foiblesse ou sa malice, le sujet

de cette tragique auanture: mais dans cette diuersité d'opinions, tous se seroient accordez en ce poinct que i'estois coupable, & que ma reputation estoit perduë. Et puis, quelle procedure estoit la vostre en cette occasion? pourquoy ne tuer pas plustost vostre Riual que vous mesme? pourquoy ne chercher pas plustost à vous vanger qu'à vous perdre? & pourquoy le laisser paisible possesseur d'vn bien, que vous auiez tant estimé, & que ie vous auois tant promis? ie sçay que vous me direz, que vostre desespoir n'en demeura pas encore là: & qu'Ariodant ne pouuant viure sans Genievre, se déroba de ce Frere officieux qui luy voulut sauuer la vie, & qu'il fut se precipiter dãs la Mer pour y mourir, du haut d'vn Rocher innaccessible. Mais croyez vous que cette action desesperée me puisse plaire, & que ie vous la puisse pardonner? ne songez vous point qu'elle m'ostoit tout ce que i'aimois, sans que ie pusse sçauoir la cause d'vne perte si sensible? ne songez vous point que vostre mort auroit auancé la mienne, & que mon suplice auroit esté d'autant plus cruel, que i'aurois absolumẽt ignoré

pour quelle raiſon ie le ſouffrois, & pour quelle raiſon vous auriez voulu nous perdre? ce n'eſt pas vne foible conſolation aux malheureux, deſçauoir d'où procede leur infortune: & c'eſt vn étrange deſeſpoir aux innocens, d'ignorer d'où vient leur diſgrace. Ie ſçay bien que vous me direz encor, que lors que voſtre Frere m'accuſa injuſtement; que lors que par la Loy du Païs, ie fus expoſée au danger du feu; que lors que par l'abſence du genereux Zerbin mon Frere, mon innocence demeura ſans protection; l'Amour fut plus fort en voſtre ame que la Nature; que vous priſtes d'autres armes que les voſtres; & que vous vintes inconnû, pour combatre Lurcain en ma faueur, ſans conſiderer quel eſtoit le ſang que vous vous expoſiez à répãdre. Mais outre que ie ne croy pas que nul pretexte puiſſe iamais authoriſer vn fratricide, penſez vous que cette eſpece de iuſtification, m'euſt eſté fort auantageuſe? vous m'auriez veritablement ſauué la vie, mais vous ne m'auriez pas ſauué l'honneur, que i'eſtime plus que la vie. Le Dieu que nous adorons, eſt bien nommé le Seigneur des Armées, mais il n'eſt

pas apellé celuy des duels : c'eſt bien luy qui decide le ſort des Batailles, & qui donne la victoire aux Rois, mais ce n'eſt pas luy qui preſide à ces Combats deſeſperez, que l'injuſtice des hommes authoriſe, & que la coûtume fait paſſer pour legitimes. Certes c'eſt prouuer l'innocence d'vne étrange ſorte, que de la prouuer par vne voye, où le plus fort eſt le plus iuſte ; où le plus heureux eſt le plus equitable ; où il faut tuer pour empeſcher qu'on ne tuë ; & où la condamnation ou la grace, dépendent de l'adreſſe d'vn cheual, d'vne eſpée rompuë, ou d'vne pierre qui fera broncher non pas le plus criminel, mais le moins heureux. Non, non ; la malice des hommes eſt trop ſubtile, & leur inclination eſt trop maligne, pour ſe contenter d'vne preuue ſi peu conuainquante, & pour ſe détromper par là, d'vne fauſſe opinion qu'elle auroit conceuë. Si le Ciel n'auoit point touché le cœur de Dalinde de repentir ; ſi elle n'auoit point aduoué ſa faute ; ſi ce meſme Ciel n'auoit point conduit Renaud dans ce Bois où les gens de Polimneſte l'alloient égorger, par l'ordre de leur barbare Maiſtre ;

Diſons plus, ſi ce Heros qui a combatu le perfide Duc d'Albanie, luy auoit d'abord percé le cœur; que ce meſchant fuſt mort ſans parler; & qu'il n'euſt pas confeſſé ſon crime: iamais ma reputation n'auroit eſté ſans tache; iamais ie n'aurois recouuert ce Threſor que i'auois perdu; & iamais la gloire de la malheureuſe Genievre, n'auroit eu ſon premier éclat. Toûjours quelque doute fuſt demeuré dans l'eſprit de tout le monde; toûjours la médiſance en euſt parlé en ſecret; toûjours vous meſme m'auriez cruë coupable; & toûjours mon ame auroit plus ſouffert que mon corps n'a penſé ſouffrir. Aduoüez donc, iniuſte & inhumain que vous eſtes, que vous m'auez miſe en vn danger, duquel ie ne pouuois eſtre retirée que par vn miracle; que vous auez eu tort de me condamner ſans m'entendre; que vous n'auez pas eu de ma vertu, les ſentimens que vous en deuiez auoir; que ſi ie vous pardonne, ma bonté ne ſera pas moins grande que voſtre faute; & que vous ſerez non ſeulement ſans amour, mais ſans raiſon, ſi vous n'aduoüez aujourd'huy, que les apparences ſont trompeuſes.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

IL eſt ſi dificile de n'eſtimer pas ce que l'on aime, qu'vne moindre eloquence que celle de Genievre, n'auroit pas mãqué de perſuader Ariodant. Il fut donc ſans doute perſuadé, non ſeulement de l'innocence de ſa Meſtreſſe, & de la fauſſeté des aparences, mais du tort qu'il auoit eu de les croire à ſon preiudice. Et cette belle & vertueuſe Princeſſe, connoiſſant ſon amour & ſon repentir, ſe ſeruit de la liberté que luy en donna le Roy ſon Pere (qui aimoit paſſionnement Ariodant) à recompenſer les peines qu'ils auoient ſouffertes l'vn & l'autre, par les felicitez de leur Mariage.

SOPRHONIE

A

OLINDE.

BIBLIOTHEQUE

DIX-NEVFIESME HARANGVE.

ODE

V

SOPHONIE

ARGVMENT.

CE seroit faire vn outrage aux honnestes gens, que de croire qu'il y en eust aucun d'eux qui n'eust pas leu la Hierusalem du Tasse: ainsi supposant que chacun a veu ce merueilleux Poëme, ie n'ay rien à dire pour l'Argument de cette Harangue, sinon qu'apres que la vaillante Clorinde eut obtenu la grace de Sophronie, & celle de son Amant, cette belle & genereuse Heroïne, parla ainsi

au genereux & fidelle Olinde, pour tomber d'acord auec luy, QVE LA MORT EST PLVS FACHEVSE EN LA PERSONNE AIMEE QV'EN SOY MESME.

SOPHRONIE
Par toy mon ame est charmée,
Esprit genereux et fort,
Qui ne peux craindre la mort,
Que pour la personne aymée.

SOPHRONIE

A

OLINDE.

ENfin quelque seuere que soit ma vertu, il faut qu'elle cede à la vostre : & quoy que ie n'aye iamais rien aimé, il faut que ie confesse que i'aime. Oüy, fidelle & genereux Olinde, il est iuste, puis que vous venez estre le Compagnon de mon exil, & que vous l'auez pensé estre de mon suplice, de ne vous cacher pas vne chose, qui peut vous estre agreable. I'auois toûjours pensé que cette haute vertu de laquelle ie fais profession, deuoit estre scrupuleuse; que celles qui faisoient des conquestes volontairement, & qui auoient soin de les con-

ſeruer, eſtoient plus foibles que fortes, & plus ambitieuſes que raiſonnables; qu'on ne pouuoit ſouffrir d'eſtre aimée ſans ſe haïr ſoy meſme, ny montrer ſa beauté ſans crime; & bref que celle de mon Sexe, de laquelle on parloit le moins, auoit ſans doute la plus belle reputation. C'eſtoit de cette opinion fauſſe ou veritable, que procedoit la froideur que i'auois pour vous; c'eſtoit de ce raiſonnement, que venoient tous mes mépris & toutes vos peines; c'eſtoit par ces maximes que ie pretendois triompher d'vne paſſion, qui triomphe de tout le monde; & c'eſtoit par elles que i'eſperois conſeruer iuſques à la mort, cette liberté auec laquelle i'eſtois née. Mais le moyen de tenir contre vn ennemy, qui ne nous attaque que pour ſe rendre? mais le moyen de n'eſtimer pas celuy qui ſe veut perdre pour nous ſauuer? mais le moyen de luy voir mépriſer pour l'amour de nous, la flâme qui le deuoit deuorer, & de n'en ſentir pas allumer vne autre dans ſon cœur? non, non, cela n'eſt pas poſſible: ce ne ſeroit plus vertu, ce ſeroit ſtupidité, ce ſeroit ingratitude: & quelque precieuſe que ſoit la franchiſe,

il la faut donner, & ſe donner à ſoy meſme, pour recompenſer vne action qu'on ne ſçauroit payer à moins, & qui eſt ſi grande, que ie doute ſi ce don meſme peut ſuffire à la payer. Lors que ie pris la reſolution d'expoſer mes iours pour le ſalut public; d'aduoüer vne action que ie n'auois point faite; & d'eſtre la victime qui deuoit apaiſer la fureur d'vn Tiran: ie n'auois pour objet que de ſauuer mes Citoyens; que de donner la victoire à Godefroy; & que de perdre la vie, pour la conſeruer à mes amis, à mes Parens, & bref à tous les ennemis des infidelles. L'image de tant deſuplices, & de tant de ſang répandu, comme le cruel Aladin en vouloit faire verſer, me faiſoit plus d'horreur en autruy qu'en moy meſme: & ie n'eus point de peine à me reſoudre de perdre la lumiere, puis qu'en la conſeruant, elle m'euſt fait voir vn ſi lamentable objet, & vn ſi horrible ſpectacle. Ie fus donc à la mort auec joye, pour empeſcher la mort de mes compatriotes: mais à dire les choſes comme elles ſont, ce ne fut point pour ſauuer Olinde en particulier. Ie le confondois dans la multitude, ou pour mieux dire encor,

ie ne ſongeois pas ſeulement qu'il fuſt en l'eſtre des choſes. Ie ne le haïſſois pas, il eſt vray ; mais ie ne l'aimois point auſſi, & ne croyois pas ſeulement en eſtre aimée. Cependant ie ne vous eus pas pluſtoſt veu fendre la preſſe, pour vous venir accuſer, & pour vous charger de mon ſuplice ; que non ſeulement ie connus voſtre vertu, voſtre affection, & voſtre generoſité ; mais que i'admiré l'vne, que ie receus l'autre, & que ie voulus vous imiter en la derniere. Le dard de la Mort fit en cette occaſion, ce que celuy de l'Amour n'auoit pû faire en toute ma vie : ie ne pus reſiſter à tant de vertu : & de tant de milliers de perſonnes qui m'enuironnoient, & de tant de Chreſtiens que ie voulois ſauuer, ie ne regardé quaſi plus que le ſeul Olinde : & ce fut lors veritablement, que ie connus que la mort eſt plus effroyable en la perſonne aimée qu'en ſoy meſme. Vous me communiquaſtes ce beau ſentiment, en l'ayant pour moy ; il paſſa de voſtre cœur dans le mien ; & le ſeul deſir d'épargner voſtre vie, me fit deſirer auec vne nouuelle ardeur de perdre la mienne. Quoy (diſois-je

en

en moy meſme) celuy que Sophronie a mépriſé, veut mourir pour elle! celuy qu'elle n'a iamais regardé, ou qu'elle a regardé auec indifference, veut perdre le iour pour la ſauuer! ha non, non, (pourſuiuois-je) il eſt bien plus iuſte que Sophronie meure, pour celuy qui l'a toûjours conſiderée auec eſtime; pour celuy qui l'a aimée plus que luy meſme; & pour celuy qui trouue la mort de la perſonne qu'il adore, plus inſuportable que la ſienne. Il veut mourir (adjouſtois-je) pour vne inſenſible, mourons donc pour vn Amant vertueux: & faiſons du moins par reconnoiſſance, ce que le genereux Olinde fait par affection. Mais ſi l'auſterité de ma premiere vertu, me permet de le dire encor vne fois, cette reconnoiſſance n'eſtoit guere differente, de l'amour qui vous faiſoit agir. Oüy Olinde, ie vous aimé aſſez, pour diſputer auec opiniaſtreté contre vous, vne victoire dont la mort eſtoit le prix: ie regardois le Bucher qui m'eſtoit preparé comme vn Char de Triomphe, ſi ie pouuois ſurmonter cette genereuſe obſtination, qui vous faiſoit oppoſer à mon entrepriſe: & ſans me ſouuenir que ie ne deuois auoir pour vnique

objet de mon deſſein, que ce grand nombre d'Innocens que i'auois voulu conſeruer par ma perte, il y auoit quelques inſtants, où ie n'auois preſques plus dans l'eſprit, que la ſeule conſeruation d'Olinde. Ces Montagnes de morts, ces Fleuues de ſang, & ce nombre effroyable de ſuplices, dont ie m'eſtois imaginée que Hieruſalem ſeroit remplie, ſi ie ne mourois pas; & dont la ſeule imagination occupoit toute mon ame, & la faiſoit tranſir d'effroy, n'eſtoit plus la ſeule qui la tourmentoit: & malgré ma pieté, ma vertu, ma raiſon, & ma volonté propre, ie voyois encor le genereux Olinde, ou mourant, ou mort, pour l'inſenſible Sophronie. Ce pitoyable objet, ne me rendoit pourtant pas cruelle à mes Citoyens, à mes Amis, à mes Parens, ny à tous les Chreſtiens enſemble: mais ſi ie l'oſe dire, quand ie n'aurois eu en cette occaſion, ny Citoyens, ny Amis, ny Parens, ny compatriotes à ſauuer, ie n'aurois pas laiſſé de vouloir mourir, pour celuy qui vouloit mourir pour moy. En effet, il ſemble à bien raiſonner ſur les choſes, que ce n'eſt qu'en la perſonne aimée, que la mort doit faire peur aux perſõ-

nes raiſonnables: car ſi nos ennemis meurent, elle ne fait que ce que peut-eſtre pluſieurs deſireroient qu'elle fiſt, quoy que ce deſir fuſt criminel. Que ſi au contraire elle nous enleue quelqu'vn de nos Amis, ceux qu'elle nous laiſſe tâchent de nous conſoler, & de reparer par leurs ſoins, la perte que nous auons faite: ſi elle nous oſte nos plus proches Parents, nous moderons noſtre douleur, pour adoucir celle de ceux qui leur auoient donné la vie. Que ſi à la fin elle nous priue de ceux qui nous ont donné la lumiere, leur vieilleſſe nous aprend à viure & à nous conſoler: car comme ils ont veſcu apres la mort de leurs Peres, nous viuons apres qu'ils ont ceſſé d'eſtre, ſans nous deſeſperer & ſans les ſuiure dãs le Cercueil. Mais lors que cette impitoyable nous veut oſter vn Amant qui veut mourir pour nous, il n'eſt ny raiſon ny ſageſſe, qui puiſſe ny qui doiue nous empeſcher, de donner noſtre vie pour ſauuer la ſienne. De toutes les manieres dont on peut eſtre vaincu, celle là eſt la plus honteuſe, qui fait que nous nous laiſſons ſurmonter en vertu par quelqu'vn: ne trouuez donc pas étrange, ſi apres

la generoſité que vous auez èuë, de vouloir mourir pour moy, i'ay auſſi voulu mourir, non ſeulement pour executer mon premier deſſein, mais encor pour vous empeſcher de perir. I'ay donc diſputé auec ardeur, cette funeſte victoire, dont le Champ de Bataille ne deuoit pas demeurer au victorieux; afin que ſi ie ne pouuois vous ſurpaſſer en grandeur de courage, ie puſſe au moins vous égaler en quelque ſorte en vous imitant. Mais que dis-je! c'eſt ce que ie ne pouuois iamais faire : vous vouliez mourir pour vne inſenſible, & ie voulois mourir non ſeulement pour ſauuer vn grand Peuple, mais pour ſauuer celuy qui ſe vouloit perdre pour moy. Vous vouliez mourir pour vne perſonne qui mépriſoit voſtre affection, & ie voulois mourir pour vne perſonne qui mépriſoit la mort pour me conſeruer la vie. Aduoüons donc apres cela, que vous eſtes le victorieux; que ie vous dois ceder l'honneur du Triomphe; & que ie n'ay autre part à la victoire, que celle d'auoir fait tous mes efforts pour la remporter. La Bataille eſt perduë, ie l'aduouë; mais ie n'ay pas fuy le peril. Ie n'ay

point demandé la vie ; ie n'ay point iettémes armes ; l'on m'a donné l'vne, & l'on m'a arraché les autres : auſſi comme i'ay eſté vaincuë ſans honte, ie ſuy mon vainqueur ſans repugnance. Mais eſt-il poſſible que Sophronie ait changé de ſentimens ? que cette ſolitaire ſoit deuenuë ſociable ? que cette inſenſible ne le ſoit plus, & qu'on la puiſſe aimer ſans luy faire vne injure ? Oüy Olinde, lors que l'on a la generoſité, de ne faire la premiere declaration de ſon amour qu'au bord du Cercueil ; lors (dis-je) que l'on ne témoigne ſon affection, que ſur le poinct que l'on ſe va mettre en eſtat de n'en pouuoir demander de recompenſe ; & pour tout dire en peu de paroles, lors que l'on donne des marques infaillibles de ſon amour, en faiſant voir que la mort eſt plus douce en ſoy meſme qu'en la perſonne aimée ; ie penſe qu'il eſt permis de receuoir cette affection fauorablement, & que la flâme qui paſſe d'vn cœur à l'autre en ces occaſions, le purifie pluſtoſt qu'elle ne le conſume. Aduoüons donc que la vertu d'Olinde a touché la noſtre : mais pour demeurer neantmoins toûjours, dans nos premiers ſenti-

mens, disons luy aussi, que s'il n'eust pas voulu mourir pour Sophronie, Sophronie n'auroit pas vescu pour luy. Il n'y auoit que cette action Heroïque, qui pût luy persuader, que l'on pouuoit aimer sans crime : toutes ces autres choses dont on se sert dans les amours ordinaires, ne sont que des marques de la foiblesse, & de ceux qui les font, & de celles qui s'en laissent persuader : mais quiconque est capable de vouloir mourir pour sa Mestresse, merite sans doute que sa Mestresse veuille aussi mourir pour luy. Car à dire les choses comme elles sont, quiconque veut donner sa vie, a certainement donné son cœur : & quicõque refuseroit son cœur, à celuy qui a voulu dõner sa vie, seroit sans doute plus remply d'ingratitude que de vertu. Ne rougissons donc point d'vne chose que la raison nous conseille : & persuadons à toute la Terre, que la mort est plus rude en la personne aimée qu'en soy mesme. Puis que c'est par ce beau sentiment, que vous auez touché mon esprit, il importe à ma gloire qu'il passe en celuy de tous les hommes, pour le plus iuste & le plus genereux que l'on puisse auoir. En effet, de

toutes les choſes qui peuuent auecques raiſon, faire hazarder la vie, il n'en eſt point de plus genereuſe, ny de plus équitable que celle là : la conſeruation de ſa Patrie, ny le deſir d'acquerir de l'honneur, ne ſont point ſi deſintereſſez que l'autre : la gloire qui ſuit ces grandes actions, ébloüit pour l'ordinaire ceux qui les font, & leur perſuade que ſon éclat diſſipera, vne partie des ombres du Tombeau : mais vn Amant qui veut mourir pour ſa Meſtreſſe, ne regarde qu'elle en ce funeſte inſtant. Il ne peut ignorer que ſi quelques-vns le loüent, les autres le blâment ; & que ce n'eſt qu'en luy meſme, qu'il peut trouuer la recompenſe de ce qu'il fait ; puis que celle pour qui il meurt, ne peut plus luy donner que des ſoûpirs & des larmes. Les autres meurent pour viure eternellement, en la memoire de tous les hommes : mais pour luy, il meurt pour empeſcher ſa Meſtreſſe de perdre la vie, & pour viure ſeulement en ſon ſouuenir. O que cette amour eſt deſ-intereſſée, & que cette mort eſt glorieuſe ! mais lors qu'il arriue que non ſeulement celuy qui va mourir eſt noſtre Amant, mais qu'il va mourir pour

nous ſauuer; il y auroit de l'iniuſtice, de l'ingratitude, & de la cruauté, à ne vouloir pas mourir pour luy, & à ne trouuer pas la mort plus inſuportable en ſa perſonne qu'en ſoy meſme. Lors que ie me ſouuiens de cet inſtant, où vous m'inſpiraſtes tout à la fois, des ſentimens d'eſtime & d'admiration, en voulant vous perdre pour moy; ie ſuis toute étonnée, de ce qui ſe paſſa dans mon cœur. Vn moment auparauant, ie ne vous connoiſſois quaſi pas; vn moment apres, ie vous connus aſſez pour vous eſtimer plus que tout le reſte du monde. Vn moment auparauant, vous m'eſtiez indifferent; vn moment apres, ie vous aimois plus que moy meſme. Vn moment auparauant, ie n'aurois pas voulu viure pour vous; vn moment apres, ie vouluu mourir pour vous. Enfin pour dire la verité, i'apris en vn ſeul inſtant, ce que i'auois ignoré toute ma vie. La Mort introduiſit l'Amour dans mon cœur, & pour donner des marques de ce qui l'auoit fait naiſtre, le deſir de mourir s'accreut encor dans mon eſprit. Ie me preparois auparauant à mourir auec conſtance; mais depuis cela, ie me preparé à mourir auec

joye,

joye, pourueu que ie vous conſeruaſſe: & ſans ſçauoir preciſément, ſi ce que ie ſentois pour vous eſtoit compaſſion, reconnoiſſance, generoſité, ou amour, ou toutes ces choſes enſemble; ie ſçay ſeulement, que la mort me parut plus effroyable en voſtre perſonne qu'en la mienne; & que ie deſiré auec ardeur, ce que tout le monde craind, & ce que tout le monde fuit. Mon cœur ceſſa ſans doute d'eſtre à moy, & ie receus le voſtre comme mien, puis que i'abandonné l'vn pour deffendre l'autre; & que ie n'eus plus de ſoin plus preſſant, que celuy de la conſeruation de voſtre vie. Lors que ie regardois mon Bucher, ie n'imaginois rien de ſi terrible en la mort que ie voulois ſouffrir: mais lors que ie le regardois comme pouuant eſtre le voſtre, ce Monſtre effroyable ſe preſentoit à moy, auec tout ce funeſte equipage, qui le rend ſi redoutable à toute la Terre. Enfin Olinde, ie vous aimé, & ie vous aime, parce que vous m'auez aimée plus que voſtre vie: & i'ay meſme cet aduantage, de croire que la noſtre ne ſçauroit eſtre malheureuſe, puis que le plus grand des malheurs, a commencé noſtre

bonheur. Vous m'auez voulu empeſcher de deſcendre dans la Sepulture, il eſt croyable que vous me ſuiurez dans mon exil: allons donc mon cher Olinde, quitons la Iudée ſans affliction: & quand meſme Godefroy ſeroit vaincu, ne laiſſons pas de nous eſtimer heureux, puis que nous ſçauons certainement, par l'experience que nous en auons faite, que nous ſommes incapables d'éprouuer la plus aigre douleur de toutes les douleurs, qui eſt la mort de la perſonne aimée. Oüy Olinde, ie crois qu'apres auoir voulu mourir l'vn pour l'autre, nous aurons ce funeſte auantage, lors qu'il faudra quiter la vie, que nous la quiterons enſemble. Non, la mort qui nous a joints, ne nous deſ-vnira point; le mal qui vous mettra dans le Cercueil, me mettra dans la Sepulture; nous n'aurons qu'vne meſme vie, qu'vne meſme ſouffrance, & nous n'éprouuerons qu'vne ſeule mort; qui ſans doute ne pourra rien auoir d'effroyable, puis que nous ne la ſouffrirons point l'vn ſans l'autre, & que nous n'aurons qu'vn meſme Tombeau.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

CEs deux illuſtres Perſonnes, eſtoient trop fortement perſuadées, d'vne maxime ſi genereuſe, pour faire qu'Olinde ne tombaſt pas d'acord de ce que Sophronie luy diſoit: & ie ſuis marry que ie ne puis auſſi bien vous aprendre la ſuite de leurs auantures, comme ie puis vous aſſeurer, que cet Amant n'auoit garde de contredire ſa Meſtreſſe. Mais le ſilence du Taſſe excuſe le mien; & ſi voſtre curioſité n'eſt pleinement ſatisfaite, ne vous en prenez pas à moy, qui ne le ſuis non plus que vous: & qui apres auoir veu paroiſtre vne Heroïne auec tant d'éclat dans les premiers Liures, ſuis au deſeſpoir de ne la retrouuer plus dans tous les autres. Ne condamnez pas toutefois ce Grand Homme: car ſans doute il auoit des raiſons auſquelles vous ne ſongez pas, & que ie ne ſçaurois vous dire.

ARMIDE

A

RENAVD.

VINGTIESME HARANGVE.

VINCENNE MARVINCAE.

P. ENVAD

AKMIDE

ARGVMENT.

Pres que les Chrestiens eurent vaincu les Infidelles, & pris la Ville de Hierusalem; Armide qui s'estoit armée inutilement, & qui demeuroit sans vangeance, se voulut tuer de sa propre main, dans l'excez de son déplaisir. Mais Renaud luy retint le bras; la consola dans son affliction; & fit changer sa douleur en ioye, par les nouuelles marques de son amour. Nous supposons donc qu'en suite de cette reconciliation, & quelques iours apres que ce grand tumulte d'vne Bataille gagnée, & d'vne Ville prise, fut

aucunement apaiſé ; cette galante & belle perſonne, entreprit de iuſtifier toutes ſes actions à Renaud, & de luy perſuader, QVE TOVT EST PERMIS EN L'AMOVR COMME EN LA GVERRE.

ARMIDE

Toy qui fis verſer des larmes
Aux plus genereux Amans,
Sans faire dEnchantemens,
Tu nauois que trop de charmes.

B.R.

ARMIDE

A RENAVD.

NE penſez pas, genereux Cheualier, qu'il ſoit impoſſible de iuſtifier Armide: ſi elle eſt coupable, c'eſt d'vne autre maniere qu'on ne le croit: ſes artifices, ſes tromperies, & ſes enchantemens, ne ſont pas des crimes: & ſi elle a failly en quelque choſe, c'eſt de ne s'eſtre pas fiée à ſes propres charmes, & d'auoir eu recours à des choſes moins puiſſantes, pour executer ſes deſſeins. Elle a fait vn outrage à ſa beauté, ie l'aduouë; mais elle n'a point violé le droict des gens, ny la couſtume de tous les Siecles, ny celle de toutes les Na-

tions. Depuis qu'il y a des hommes, l'Amour & la Guerre ont eſté introduits dans le monde: & depuis que la Guerre & l'Amour, ont eſté l'occupation & le diuertiſſement des Heros, les artifices, les tromperies, les fourbes, les impoſtures, & tout ce qui peut faire emporter la victoire, en l'vne ou en l'autre de ces Guerres, n'a plus eſté conſideré comme des crimes. Tout ce qui ſert à vaincre eſt innocent: il n'importe ſi on dérobe les Palmes & le Mirthe dont on ſe couronne, pourueu que l'on ſoit couronné: il n'importe ſi c'eſt à la force ou à l'adreſſe que l'on doit les conqueſtes que l'on fait, pourueu que l'on ſoit vainqueur: il n'importe que ce ſoit par la fraude ou par la ſincerité, que l'on conſerue ſes conqueſtes: il n'importe que les chaines que l'on donne à ſes Eſclaues ſoient de fer ou de diamans, pourueu qu'ils ne s'échapent pas: & il n'importe enfin par quelles voyes l'on acquiert ou l'Empire, ou le cœur d'vn Amant, pourueu que l'on obtienne ce que l'on ſouhaite. Vous ſçauez trop bien les loix de la Guerre, pour ignorer les violences qui la ſuiuent: mais vous ne ſçauez ſans doute pas

qu'elle n'a point de priuilege, dont l'Amour ne ioüisse aussi bien qu'elle. L'vne & l'autre sont au dessus des Loix, de la Sageſſe, & de la Raiſon: la force eſt leur droict; le deſir leur regle; & la poſſeſſion de ce qu'ils ſouhaitent eſt leur terme. Pour y arriuer tout eſt également permis, & également innocent: il n'importe (dis-je) ſi on prend vne Ville par aſſaut ou par intelligence; il n'importe ſi on gagne vn cœur par le déguiſement ou par le merite; il n'importe ſi on combat ſes ennemis, ou ſi on les ſuborne; il n'importe ſi on enleue ſa Meſtreſſe, ou ſi elle ſuit volontairement; enfin en ces deux ſortes de Guerres, tout ce qui ſert eſt permis, & tout ce qui nuit eſt criminel. Or genereux Cheualier, ſoit que vous me conſideriez comme Guerriere, ou comme Amante, ie n'ay rien fait que de iuſte, & rien qui ne me ſoit permis. Mais pour vous perſuader toutes ces choſes, repaſſez vn peu en voſtre memoire, ce que la guerre fait faire: eſt il rien de plus injuſte en aparence, que d'vſurper des Royaumes, & de renuerſer des Thrônes? eſt il rien de plus cruel, que de deſoler des Prouinces toutes entieres? eſt il rien

de plus inhumain, que de reduire des Villes en cendre? & eſt il rien de plus effroyable, que de noyer des Campagnes de ſang, de faire des Montagnes de morts, & de tuer quelquesfois cent mille hommes, pour le ſeul intereſt d'vn Prince, & quelquesfois meſme pour le caprice d'vn particulier? cependant toutes ces choſes ont eſté commiſes, par tous les Conquerans anciens & modernes, & toutes ces choſes n'ont point terny leur reputation. Pourquoy donc voudroit on que l'Amour qui auſſi bien que la guerre, n'eſt autre choſe qu'vn deſir de vaincre, n'euſt pas droict de iuſtifier les actions qu'il fait faire, quoy que ſelon la raiſon commune, il ſemble qu'elles ne ſoient pas iuſtes? Ha non, non, ſon pouuoir s'étend bien plus loin que cela: & comme au iour d'vne Bataille, il eſt permis de mettre ſi l'on peut le Soleil & la pouſſiere aux yeux de ſes ennemis; de meſme lors qu'il s'agit de combatre l'opiniaſtreté d'vn Amãt, on peut ſans crime ébloüir ſa raiſon, ſeduire ſon iugement, & ſe ſeruir du menſonge, lors que la verité eſt inutile. Il arriue fort ſouuent à la guerre, que l'on dreſſe des embuſcades;

que l'on cache vne partie de ſes troupes, pour attirer les ennemis au combat; que l'on fait ſemblant de craindre, ceux pour qui on prepare déja des fers; que l'on fuit ceux que l'on veut vaincre; & que l'on trompe enfin, ceux qui ſe laiſſent tromper. Eſtois-je donc criminelle, lors que par l'intereſt de ma Patrie, & & pour la gloire de ma beauté, i'entrepris de deſerter l'armée de Godefroy? eſtois-je coupable d'inuenter vn menſonge qui ſeruoit à mon deſſein, pluſtoſt que de dire vne verité qui m'euſt eſté nuiſible? vous ſçauez toutefois, illuſtre Cheualier, qu'en cette iournée mes victoires nè furent point ſanglantes: ie n'employé que mes propres charmes, pour faire mes Eſclaues de vos plus fameux Cheualiers: quelques larmes feintes, quelque triſteſſe en aparence, & quelque negligence vn peu affectée, furent les plus fortes armes dont ie me ſeruis. Ie dérobé les cœurs auec tant d'adreſſe, que chacun en particulier, creut pluſtoſt m'auoir donné le ſien, qu'il ne me ſoupçonna d'vn ſi noble larcin. Tous mes Captifs creurent qu'ils s'enchainoient eux meſmes, & ne blâmerent point la main qui

veritablement les enchainoit. Apres cela Renaud, trouuerez vous que l'Amour ne puisse pas iustifier ces innocens artifices, puis que la guerre iustifie bien les actions les plus criminelles ? non, non, ne vous y trompez pas: l'vne n'a point de priuilege, dont l'autre ne doiue ioüir: & Mars tout redoutable qu'on le dépeind, n'a point plus de pouuoir que cet aimable Enfant qu'on apelle Amour. Leur Empire est également absolu, & leur tirannie également legitime. Les euenemens en toutes ces deux rencontres, iustifient les desseins les plus inconsiderez & les plus criminels: en l'vne & en l'autre, quand l'on est heureux l'on est sage & innocent: & pourueu que l'on obtienne ce que l'on souhaite, l'on ne peut manquer d'auoir part à la gloire, quoy que les moyens par lesquels on l'a obtenu ne soient pas fort iustes. Les Tirans deuiennent Rois legitimes; les Rauisseurs deuiennent les Maris de celles qu'ils ont enleuées; & il n'est rien enfin que la Guerre & l'Amour n'autho-risent & ne permettent. Leurs Loix sont au dessus des autres Loix; elles font gloire de les enfraindre; & de ne faire pas marcher

leurs

leurs Subjets, dans les ſentiers du vulguaire. Ceſſez donc de croire qu'il ſoit impoſſible de iuſtifier Armide : puis que ſoit qu'on la conſidere comme Guerriere, ou comme Amante, tout ce qu'elle a fait ne peut eſtre que legitime. Vous me direz (peut-eſtre) que ie ſuis d'vn Sexe qui ne me permet pas de ioüir de ces priuileges : que la guerre ſe doit faire pour nous, & non pas par nous : & que c'eſt à nous à donner de nouueaux ſubjets à l'Amour, & non pas à nous à nous ranger ſous ſon Empire. Mais pour vous répondre en peu de paroles, & ſans aller chercher des exemples dans l'antiquité ; voyez en la perſonne de Clorinde, la iuſtification d'Armide. N'a t'elle pas ioüy durant ſa vie & apres ſa mort, de tous les priuileges de la Guerre, & ſa reputation n'eſt elle pas ſans tâche, quoy qu'elle ne ſe ſoit pas aſſujetie aux Loix de mon Sexe? ſelon la bien ſeance ordinaire, Clorinde eſtoit vne vagabonde, qui paſſoit toute ſa vie parmy des hommes & ſous les armes : la douceur qui eſt ſi naturelle à mon Sexe, s'eſtoit noyée dans le ſang qu'elle répandoit : elle alloit ſeule par les Campagnes ; elle alloit de nuict par les Fo-

reſts & parmy les Troupes : cependant ſa renommée eſt glorieuſe, & ſon nom eſt immortel. On ne peut pas dire encor, que meſme dans les combats, elle n'ait point vſé de ſurpriſe, pour vaincre ceux qu'elle a attaquez : elle quita ſes armes de peur d'eſtre connuë par les voſtres, lors qu'elle fut embraſer cette grande Machine que vous auiez éleué e contre Hieruſalem, & il n'eſt point de ruſe de guerre, dont elle ne ſe ſoit ſeruie. Cependant Clorinde eſt l'ornement de ſon Sexe, de ſa Nation, & de ſon Siecle : pourquoy donc, genereux Cheualier, voudroit on qu'Armide fuſt plus criminelle pour les artifices dont elle s'eſt ſeruie, que ne l'a eſté Clorinde ; celle cy n'a dû ioüir, que des priuileges que la guerre donne à ceux qui la font : mais pour moy, ie porte des écharpes de plus d'vne couleur ; ie puis me ranger ſous diuerſes Enfeignes ; ie ſuis de plus d'vn Party ; & ſi comme Guerriere i'ay quelques droicts à la liberté dont ie parle, comme Amante ie dois ioüir d'vn double auantage. Et puis à dire les choſes comme elles ſont, ie ne me ſuis pas ſeruie de mon pouuoir, auec toute la rigueur qui m'eſtoit permiſe :

pour l'intereſt de ma Patrie, i'ay fait quelques priſonniers, ie l'aduouë; mais pour Renaud, ie ne penſe pas qu'il ait droict de ſe pleindre de ſa captiuité, puis que pour luy faire porter des fers ſans repugnance, ie m'enchainé auſſi bien que luy. Le cachot où vous fuſtes mis ne fut pas fort obſcur, puis que le Soleil n'a iamais éclairé vn plus beau lieu, que l'Iſle qui fut voſtre priſon : la pureté de l'air, la diuerſité des fleurs, le chant des oyſeaux, & celle qui y commandoit, ne vous deuoient pas rendre cette captiuité fort facheuſe. Lors que vous y entraſtes vous eſtiez Eſclaue, mais vous y regnaſtes comme Roy, & vous en ſortiſtes commes Tiran. Ie vous y auois fait viure parmy les plaiſirs, & vous m'y laiſſaſtes parmy les douleurs. Iugez apres cela ſi ie ſuis coupable pour les enchantemẽsque i'ay faits, puis qu'ils ont eſté tous vtiles à ma Patrie, ou aduantageux à Renaud. Armide s'eſt ſeruie de ſa beauté, de ſon eſprit, de ſon adreſſe, & de ſes charmes, (ie l'aduouë) pour ſurmonter tous ceux que le hazard luy a fait rencontrer : mais n'auroit elle pas eſté coupable de ne le faire point ? à quoy bon auoir des armes

fort tranchantes, & ne s'en ſeruir pas? que ſi ie ſuis coupable, ce n'eſt pas ſeulement (comme ie l'ay déja dit) pour auoir eu recours à d'autres charmes que les miens; ce n'eſt pas (dis-je) pour auoir enchanté les autres; mais c'eſt pour auoir enduré que les charmes des autres ayent eſté plus forts que mes enchantemens. Oüy Renaud, à parler raiſonnablement, ſi Armide eſt coupable, c'eſt de vous auoir aimé, & de vous aimer encor. Comme Guerriere, l'on ne doit point aimer vn ennemy: comme Amante, l'on doit haïr vn infidelle: comme Guerriere, l'on doit mal traiter vn Eſclaue fugitif: comme Amante, on doit mépriſer celuy qui a abandonné l'objet de ſon amour: & comme toutes les deux enſemble, ie puis dire que ie n'ay fait autre crime, que celuy de n'en faire pas aſſez. Si i'euſſe bien ſeruy ma Patrie, i'euſſe perdu Renaud, & ie ne luy aurois pas donné mon affection: ſi i'euſſe bien écouté la vengeance que ſon peu d'amour inſpira dans mon ame lors qu'il m'abandonna, i'aurois ſans doute mieux ſceu tirer de l'Arc le iour de la Bataille que ie ne fis. Oüy Renaud, ce fut pluſtoſt manque de

volonté que manque d'adreſſe, que ie faillis à bleſſer l'infidelle cœur qui ne conſeruoit plus mon image. Car à dire les choſes comme elles ſont, quiconque eſt conduit par l'amour & par la vengeance, ne peut gueres manquer de venir à bout de ce qu'il entreprend, ſi ce n'eſt que l'amour ſoit encore plus forte que l'autre. Voilà ma foibleſſe Renaud, voilà mes crimes: i'ay trahy ma Patrie, & ie me ſuis trahie moy meſme; au lieu de vous charger de fers, ie vous ay couronné de fleurs; au lieu de vous mener en Triõphe, ie me ſuis attachée à voſtre Char, & vous ay reconnu pour vainqueur. Vne Princeſſe eſt deſcenduë du Thrône, pour ſe faire l'Eſclaue d'vn Chevalier: & ce qui eſt le plus extraordinaire, à vne perſonne ieune, & ſi ie l'oſe dire, belle & glorieuſe; elle a continué d'aïmer, lors meſme qu'on ne l'aimoit plus. Ha s'il eſt vray qu'Armide aye fait vne ſemblable choſe (comme on n'en ſçauroit douter) qu'elle eſt coupable! & qu'elle eſt criminelle! mais ſi elle eſt coupable, ce n'eſt pas du moins à Renaud à la punir de ſes erreurs, puis qu'elles luy ont eſté aduantageuſes, & qu'il en a eſté la

ſeule cauſe. Et puis, (afin de n'abandonner pas mon premier ſentiment) pour iuger d'vne action, il ne faut pas ſimplement l'examiner en elle meſme ; il faut en connoiſtre la cauſe, auant que d'en déterminer ſouuerainement, puis que ſelon ce qu'elle eſt, l'action eſt bonne ou mauuaiſe. La Guerre authoriſe toutes les violences ; l'Amour permet toutes les tromperies. La Guerre ne reſpecte rien ; l'Amour ne craind que ce qui le peut détruire. La Guerre fait gloire de troubler le repos de toute la Terre ; l'Amour fait vanité de porter le deſordre par tout l'Vniuers. Enfin la Guerre & l'Amour, ont chacun en particulier vn flambeau, dont il leur eſt permis d'embrazer toute le monde impunément quād ils en ont enuie. Leur domination eſt ſans bornes, comme leurs Loix ſont ſans regles : ils ſe ſeruent du vice ou de la vertu, ſelon qu'ils en ont beſoin : & comme tous les objets prennent la couleur du verre à trauers lequel on les regarde, de meſme toutes les actions ſont vertueuſes ou criminelles, ſelon la cauſe qui les fait faire. Vn homme qui ſe rendroit maiſtre des Threſors d'autruy, & qui n'auroit que l'auarice pour

ſon objet, ſeroit vn voleur qui meriteroit de perdre le iour auec infamie: mais vn Prince qui vſurperoit vn grãd Empire par ambition, ſeroit vn illuſtre Conquerãt, qui ne mourroit iamais en la memoire des hommes: tant il eſt vray, que la difference des choſes, ſe fait plus par leur origine que par leur progrez. Toutes les riuieres prennent quaſi toûjours le nom de leur ſource, & non pas celuy des Païs où elles paſſent: il ne faut donc pas déterminer de la vertu d'Armide, ſimplement par les choſes qu'elle a faites, mais par la noble cauſe qui les luy a fait faire. A la conſiderer de la premiere façon, c'eſt vne Enchantereſſe; c'eſt vne artificieuſe; c'eſt vne cruelle perſonne; c'eſt vne fille qui a renoncé à la modeſtie de ſon Sexe; & bref, ſi on vouloit faire ſon portraict de cette maniere, il eſt certain qu'il ne ſeroit gueres beau; mais il eſt vray auſſi, qu'il ne luy reſſembleroit pas. Que ſi au contraire, on veut la conſiderer, comme vne Princeſſe qui n'a rien fait que comme Guerriere ou comme Amante, tous ſes charmes ſeront innocens; tous ſes artifices luy ſeront glorieux; ſa cruauté ſera equitable; ſa modeſtie ſera ſans tache,

& l'on fera vne peinture d'elle, qui ſans doute luy reſſemblera, & qui (ſi ie ne me trõpe) ne ſera pas vn objet fort deſagreable. Les violences dont Godefroy s'eſt ſeruy, pour prendre Hieruſalem, ne deſ-honnoreront point ſa victoire: tant s'en faut, ceux que l'on ſurmonte ſans peine, terniſſent en quelque façon, la gloire de leurs vainqueurs. Vne Bataille qui n'eſt point ſanglante, n'eſt preſques pas honnorable: il faut pour meriter que la Renommée couronne les Guerriers, enchainer des Princes; faire vn nombre infiny d'illuſtres priſonniers; & pouuoir éleuer au milieu du Champ de Bataille, vn grand Trophée d'armes rompuës. Il faut (dis-je) que toute la Campagne ſoit couuerte de morts ou de mourans; enfin (s'il eſt permis de parler ainſi) plus on fait de crimes en ces occaſions, plus on eſt glorieux. Ce que ie dis de la Guerre, ce peut dire de l'Amour: plus on eſt ingenieux; plus on eſt violent; plus on employe d'artifices; & plus on merite d'eſtre couronné. Ne me refuſez donc pas cet honneur, illuſtre Cheualier, puis que ma vertu en eſt digne, auſſi bien que ma beauté. Faites moy vne

Guirlande,

Guirlande, où les Palmes & les Roſes trouuent place, puis que comme Guerriere & comme Amante, i'ay droict de pretendre d'eſtre couronnée de la main de Renaud, & de porter des marques de la gloire que i'ay acquiſe, en ces deux Guerres innocentes. En l'vne, i'ay affoibly l'Armée de Godefroy, de ſes plus fameux Cheualiers; & en l'autre, ie me ſuis aſſujety le cœur le plus Heroïque, qui ait iamais eſté embrazé, de ce feu qu'on apelle Amour. Prenez donc garde, genereux Cheualier, qu'en me contrediſant, vous ne parliez contre vous meſme: & puis que ie voy que vous ne voulez pas nier que ie n'aye eſté voſtre vainqueur; imitez ces Braues, qui ne manquent iamais de loüer la valeur de ceux qu'ils ont ſurmontez, ou de ceux qui les ont vaincus, afin d'augmenter leur gloire, ou de diminuer leur honte. Aduoüez donc, puis que vous auez eſté mon Eſclaue, & puis que ie ſuis maintenant voſtre Captiue; que ie ſuis innocente des crimes dont on m'accuſe; que ie merite d'eſtre loüée, des choſes que le vulgaire me peut reprocher; & que puis que tout eſt permis en l'Amour comme en la Guerre,

Armide n'a rien fait ny contre les Loix, ny contre la Raiſon, ny contre la Sageſſe: & que ſi par ſa beauté elle merite quelque part en l'eſtime de Renaud, elle peut encor par ſa vertu, meriter le titre de vertueuſe, comme de belle, & viure eternellement, en la memoire de tous les hommes.

EFFET
DE CETTE HARANGVE.

Comme le Taſſe ne nous a pas dit préciſément, ſi Renaud épouſa Armide, nous ne ſçaurions preciſément aſſurer, s'il fut bien perſuadé par cette Harangue. Neantmoins, puis qu'il dit à cette belle ennemie, que ſi elle vouloit changer de Religion, il la rendroit la premiere de l'Orient; & qu'elle luy répondit, qu'elle eſtoit preſte de faire tout ce qu'il luy plairoit; nous deuons croire que la fin de cette Guerre, fut la fin des inquietudes d'Armide: & que Renaud eut pour elle, toute l'amour & toute la fidelité, que ie ſouhaite en finiſſant ce Volume, que puiſſent auoir pour les Dames qui l'auront leu, tous ceux qui leur en ont promis.

FIN.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS PAR LA GRACE DE DIEV, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maiſtre des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Seneſchaux, Preuoſts, leurs Lieutenans, & tous autres de nos Iuſticiers & Officiers qu'il appartiendra, Sa'ut. Noſtre cher & bien amé *le Sieur de Scudery, Gouuerneur de Noſtre-Dame de la Garde*, nous a fait remonſtrer qu'il a compoſé vn Liure intitulé, *Les Femmes Illuſtres, ou les Harangues Heroïques, auec des Figures, au nombre de vingt. Sçauoir, Polixene à Pirrhe, Bradamante à Roger, Marphiſe à Bradamante, Laodamie à Protheſilas, Amarille à Titire*, Clorinde *à Tancrede, Erminie à Arſete, Helene à Paris, Hecube aux Femmes Troyennes, Angelique à Medor, Andromache à Vliſſe, Briſeis à Achille*, Didon *à Barcé*, Chariclée *à Theagene, Alceſte à Admete, Penelope à Laerte, Enone à ſes Compagnes, Genieure à Ariodant, Sophronie à Olinde, & Armide à Renaud.* Lequel Liure il deſireroit faire imprimer, s'il nous plaiſoit luy accorder nos

Lettres ſur ce neceſſaires. A CES CAVSES, deſirant traicter fauorablement ledit Expoſant, Nous luy auons permis & permettons par ces preſentes, de faire imprimer, vendre & debiter ledit Liure en tous les lieux de noſtre obeïſſance, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, en vn ou pluſieurs volumes, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois que bon luy ſemblera, durant l'eſpace de ſix ans entiers & accomplis, à compter du iour que chaque volume ſera acheué d'imprimer pour la premiere fois: Et faiſons treſexpreſſes defenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoiẽt, de l'imprimer, faire imprimer, vendre ny diſtibuer en aucun lieu de noſtre obeïſſance durant ledit temps, auec figures, ou ſans figures, ny d'en diſtraire aucune choſe, ny d'en emprunter le titre & le frontiſpice ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine de quinze cens liures d'amende payables par chacun des contreuenans, àppliquables vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hoſtel Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Expoſant, ou au Libraire qu'il aura choiſi, de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts; à condition qu'il ſera mis deux exemplaires dudit Liure en noſtre Bibliotheque publique, & vn en celle de noſtre tres-cher & feal le ſieur Seguier, Cheualier, Chancelier de France,

auant que de l'expoſer en vente, à peine de nullité des preſentes. Du contenu deſquelles, Nous vous mandons, que vous faſſiez ioüir plainement & paiſiblement l'Expoſant, & ceux qui aurót droict de luy, ſans ſouffrir qui leur ſoit fait ny donné aucun empeſchement. Voulons auſſi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Liure vn Extraict des preſentes, elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiees, & que foy y ſoit adiouſtee, & aux coppies collationnees par l'vn de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, comme à l'original. Mandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution des preſentes tous exploicts neceſſaires, ſans demander autre permiſſion: CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR; Nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires. Donné à Paris le 10. iour de Decembre, l'an de grace 1641. & de noſtre regne le trente-deuxieſme. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, SAVLGER, & ſcellé de cire iaune.

Nicolas

LEdit SIEVR DE SCVDERY a cedé & tranſporté ſon Priuilege, à Touſſain & Quinet, & Nicolas de Sercy, Marchands Libraires, pour en ioüir paiſiblement, ſuiuant l'accord fait entr'eux.

Les Exemplaires ont été fournis.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 10. *May* 1644.

Comme